

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LES
ROMANTIQUES PORTUGAIS
ET L'ALLEMAGNE

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

par

Gerd MOSER

PARIS

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

—
1939

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41555816_0054

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LES
ROMANTIQUES PORTUGAIS
ET L'ALLEMAGNE

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

par

Gerd MOSER



PARIS
JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS
15, RUE RACINE, 15

1939

*La Faculté n'entend donner aucune approbation ni
improbation aux opinions émises dans les Thèses;
ces opinions doivent être considérées comme propres
à leurs auteurs.*



LES ROMANTIQUES PORTUGAIS ET L'ALLEMAGNE

PRÉFACE

Quand après des études françaises et allemandes, je commençai, il y a environ deux ans, à apprendre le portugais, pour étudier ensuite la littérature et la civilisation portugaises, le sujet de cette thèse me fut suggéré par mes maîtres, M. G. Le Gentil, directeur de l'Institut de Portugais à l'Université de Paris, et M. le Dr O. Ribeiro, lecteur de Portugais à la Sorbonne. Au début, j'envisageai de traiter d'une manière générale de la part de l'Allemagne dans les lettres portugaises, mais j'ai dû me convaincre bien vite que deux années n'auraient pas suffi à épuiser un thème aussi vaste. C'est pourquoi je le limitai à l'époque romantique, la première de la littérature portugaise où des influences venues d'Allemagne aient joué un rôle important. Du reste, je m'aperçus aussi que le terme d'influence ne convenait pas bien, parce qu'il aurait exclu de mes recherches le côté le plus intéressant du germanisme des Portugais : en effet, ce n'est pas l'étude des influences proprement dites, c'est-à-dire de l'imitation des auteurs allemands, qui peut satisfaire un esprit curieux de connaître le caractère propre du romantisme portugais et son rôle dans l'évolution de la civilisation portugaise. Je préférerai me proposer un travail de psychologie littéraire, en traitant non seulement de l'action de l'esprit allemand sur l'esprit portugais à l'époque romantique, mais aussi de la réaction de celui-ci contre les diverses influences germaniques qui le sollicitaient. Tout en dressant le bilan des influences, je voulais donc examiner l'attitude des Portugais vis-à-vis de la civilisation allemande. La question principale qui se posait était alors :

Comment et en quelle mesure les romantiques portugais ont-ils accueilli les idées allemandes : Qu'ont-ils accepté, qu'ont-ils rejeté ?

Voilà pourquoi le titre de la thèse n'est pas l'*Influence allemande sur le romantisme portugais*, mais *Les romantiques portugais et l'Allemagne* : par là je voulais marquer que, pour moi, l'attitude portugaise envers l'Allemagne faisait l'intérêt capital du « germanisme portugais ». Les belles-lettres formaient le champ central de mes observations, mais il s'avérait nécessaire de jeter des regards sur la religion, la philosophie et l'historiographie pour bien embrasser le sujet, parce que c'est surtout à propos du luthéranisme, de la métaphysique et de l'historicisme romantique des Allemands que les écrivains portugais devaient prendre une position nettement définie.

Au lieu de traiter de toute la littérature portugaise ou même de tout le xix^e siècle, j'ai dû me borner à l'époque romantique, c'est-à-dire aux années entre 1825 et 1865 environ. Pour bien dégager les difficultés que devait rencontrer la pénétration de la civilisation allemande au Portugal, et pour expliquer les retards qui s'y sont produits, il a été nécessaire de donner un aperçu rapide sur l'influence allemande pendant les siècles qui précèdent l'ère du romantisme. Cet aperçu se termine par des notes sur les pré-romantiques qui montreront les premiers contacts intellectuels entre Portugais et Allemands depuis l'époque de la Renaissance. La partie centrale aura pour objet de déterminer le *germanisme* des chefs du romantisme portugais : Garrett, Castilho et Herculano. Herculano y occupe la place principale. Le mouvement romantique en général, l'action des amis et des disciples de ces maîtres, sera esquissée seulement au second plan. Pour donner du relief à l'ultra-romantisme, assez incolore par lui-même, il était indispensable de faire deviner ce que sera l'*Ecole de Coïmbre*, c'est-à-dire le mouvement réaliste qui lui succédait.

Le sujet a été limité au Portugal, bien que la littérature brésilienne de l'époque romantique puisse compléter utilement les observations sur le germanisme.

Je rêve cependant d'une seconde édition revue et augmentée de cette étude qui ferait une large part au Brésil, et où toute la matière du germanisme portugais puisse être présentée, à moins qu'un autre, plus compétent que moi, ne veuille entreprendre ce travail.

Car, bien que j'aie eu l'ambition de traiter mon sujet à fond, je

sais fort bien que je n'ai pas pu atteindre ce but idéal. J'ai dû me contenter d'indiquer les faits principaux en prenant quelques auteurs comme exemples et d'en dégager quelques observations qu'une étude détaillée de tous les auteurs et de toutes les œuvres du romantisme portugais rectifierait sans doute.

Loin du Portugal, il était difficile de se procurer la documentation nécessaire. J'ai trouvé à la bibliothèque générale de la Sorbonne, à la bibliothèque de l'Institut de Portugais de l'Université de Paris, ainsi qu'à la Bibliothèque Nationale les textes principaux, mais une étude des œuvres secondaires et des revues du Romantisme était peut-être ce qu'il y avait de plus nécessaire, et je n'ai pas pu la faire aussi bien que j'aurais voulu. On remarquera surtout des lacunes dans la documentation du chapitre sur les revues dont le choix paraîtra parfois arbitraire : dans les bibliothèques parisiennes je n'ai pas pu trouver mieux. Déjà au Portugal lui-même les collections complètes de revues sont rares, à plus forte raison font-elles défaut à Paris. Par bonheur, un court séjour au Portugal m'a permis de compléter ma documentation et surtout ma bibliographie sur place, à Lisbonne et à Coïmbre ; séjour qui me permit en outre de connaître ces deux villes et leur élite universitaire. La réception cordiale qui m'a été préparée, l'amabilité avec laquelle on a bien voulu renseigner, guider et encourager le jeune et inconnu étranger que j'étais, tout cela me conquit et me donna la force nécessaire pour tenter ce travail de longue haleine.

Que tous soient remerciés : M. le Dr Leite Pinto, directeur de l'Instituto para a Alta Cultura et M. le professeur Hernani Cidade, qui n'ont jamais cessé de s'intéresser activement à mes études, en les facilitant où ils ont pu le faire, M. R. de Sá Nogueira et les bibliothécaires de la Biblioteca da Academia das Ciências de Lisbonne qui m'ont accueilli comme un ami à leur bibliothèque, enfin MM. les professeurs Vieira de Almeida, Ag. dos Campos, P. Quintela, Providência Costa, A. E. Beau et M. J. de Carvalho, l'affable directeur de la Biblioteca Geral da Universidade, de Coïmbre. Je n'oublierai pas non plus l'accueil amical que j'ai reçu de la part de MM. Ag. da Silva et Ant. Sérgio. Ce dernier m'a rendu le grand service de me faire réfléchir sur ma thèse quand il me déclara qu'à ses yeux le sujet en était dépourvu d'intérêt et même impossible à traiter puisqu'il manquait de continuité historique.

Ainsi, il m'a conduit à examiner les raisons et les conséquences du germanisme dans le romantisme portugais, ce qui m'a fait découvrir les liens personnels et spirituels qui existaient entre les germanisants, véritable filiation qui donne l'unité nécessaire à mon étude. De même, un monsieur très aimable de Lisbonne sema un doute fécond dans mon esprit, en affirmant qu'à son avis, aucune influence allemande n'existait dans la littérature portugaise.

Du reste, c'est M. Ant. Sérgio lui-même qui m'a fait entrevoir la vérité quand il me parla d'Herculano comme d'un « carrefour de routes spirituelles qui en lui se réunissent, pour repartir vers de nouvelles directions ».

Si j'ai pu entrer en contact avec tant de Portugais éminents et si mon séjour au Portugal fut aussi fécond, je le dois en premier lieu à M. le Dr Orlando Ribeiro, qui dès mon débarquement à Lisbonne, s'est dépensé sans compter pour me faire connaître et aimer le Portugal et ses habitants.

A Paris, ce furent lui et M. le professeur G. Le Gentil qui m'ont sans cesse donné toutes sortes de facilités pour mon travail pendant les deux dernières années. Sans la sollicitude paternelle de M. le professeur Le Gentil et sans l'amitié agissante de M. le Dr. O. Ribeiro, cette thèse n'aurait jamais pu être entreprise, ni être achevée.

Enfin, je dois des remerciements à tous mes amis d'Auxerre qui ont sacrifié leurs loisirs pour la revision du manuscrit et des épreuves.

G. MOSER.

Auxerre, le 23 mars 1939.

PREMIÈRE PARTIE

Contacts directs et indirects des Portugais avec l'Allemagne de l'époque de la Renaissance jusqu'au début du XIX^e siècle.

Introduction : Généralités. Les Obstacles.

A première vue on ne trouvera pas étonnant que l'Allemagne ait pu exercer un certain empire sur l'intelligence portugaise à l'époque où toute l'Europe s'est tournée vers ce 'pays jusqu'alors ignoré ou méprisé au point de vue littéraire. Des Allemands représentatifs comme Frédéric II et Gottsched, « pape de la littérature allemande » de son temps, tous deux francisés, il est vrai, n'ont-ils pas désespéré du génie propre de la nation, et cela, par une ironie de l'histoire, au moment précis où il allait se réveiller, en donnant vie à Klopstock et Lessing, deux hommes qui ont été comme les parents de cette dernière venue parmi les grandes littératures occidentales (1) ? On trouvera, sans doute, naturel que son rayonnement, propagé par les romantiques allemands, se soit étendu au Portugal. Et cependant on se trompera. En réalité, il a fallu des circonstances extraordinaires pour que les idées et les œuvres d'écrivains allemands aient pu pénétrer l'extrême-occident de l'Europe. Que l'on se représente donc quels ont été la possibilité et le degré de force des relations entre les deux peuples, le portugais et l'allemand, au cours de l'histoire.

(1) On trouve ce mépris chez un homme aussi éclairé que le chevalier d'Oliveira. Dans une lettre de Vienne, il écrit en 1738, tout en admettant des exceptions : « A boa opiniam que temos das nossas Naçoens, faz o desprezo com que tratamos o Aleman. O certo he que em todos os Países ha homens grandes... » (cf. Gonçalves, *Cartas inéditas do Cavalheiro de Oliveira*, dans *Biblos*, vol. XI, 1935, p. 159 sv.).

Si l'Allemagne est située en plein centre de la masse du continent européen, facilement accessible de tous les côtés, même du côté des Alpes, le Portugal, au contraire, se trouve presque aussi séparé du reste de l'Europe que l'Islande par exemple. Il s'est constitué sur l'extrême bande ouest et sud-ouest d'une péninsule fermée par la chaîne des Pyrénées, cependant que cette bande est elle-même défendue par des montagnes arides. Pour aller de l'Europe centrale au Portugal et *vice versa* il existe néanmoins une route directe et c'est la voie maritime. Mais combien est-elle longue et peu commode ! Ce n'est qu'exceptionnellement que des gens autres que des commerçants et des marins ont pris cette route, au cours de laquelle il fallait affronter les brumes de la Manche, les falaises de Bretagne et les tempêtes de la Biscaye (1). Depuis qu'au ^{xv}^e siècle les Portugais avaient monopolisé le commerce des Indes et au ^{xvi}^e celui du Brésil, il devint nécessaire de s'approvisionner dans les entrepôts de Lisbonne, et nombreux furent les hanséates allemands qui s'aventuraient jusqu'au Portugal sur leurs hautes « koggen » pendant que leurs concurrents de l'Allemagne du Sud suivaient les routes terrestres, plus sûres mais plus coûteuses aussi, traversant toute l'Espagne et toute la France. Bien longtemps avant les commerçants allemands, une entreprise spirituelle, religieuse, celle des croisades, avait déjà pu décider des Rhénans à prendre la mer. Ces voyages durèrent des mois, et les chroniques mentionnent les difficultés que causèrent les tempêtes aux croisés. En 1755, quatre semaines s'écoulèrent avant que l'on eut à Hambourg la nouvelle du tremblement de terre de Lisbonne, et Hambourg était alors la ville allemande qui avait le plus de rapports avec le Portugal. Mais si la nouvelle a pu cheminer aussi « rapidement », c'est parce qu'elle était venue avec le courrier de Paris au lieu de venir en bateau (cf. E. Grüneberg, Hamburgo e o terremoto de Lisboa do 1^o de Nov. de 1755 ; dans *O Instituto*, vol. LI, 1904, p. 54).

(1) Ceci vaut surtout pour les Allemands et les nations à l'Est de l'Allemagne ; car, de bonne heure, il y eut des contacts politiques et intellectuels entre le Portugal et d'autre part la France, l'Angleterre et les Flandres.

Mais encore en 1855, un Portugais écrivit dans le *Panorama* : « Esperámos que a linha de vapores que vae estabelecer-se entre Hamburgo e Lisboa ha de acabar com este isolamento em que vivemos do centro da Europa » (*O Panorama*, vol. XII, n^o 29).

On le voit : les obstacles naturels, tels que les montagnes, les pays arides et les mers, n'ont pas pu empêcher les hommes de communiquer entre eux, si la nécessité, une grande idée ou tout simplement le goût de l'aventure les y poussaient ; mais il restait toujours la distance, réelle autrefois, relative aujourd'hui, pour rendre difficiles, sinon impossibles, des relations plus étroites, spirituelles aussi bien que matérielles, entre le Portugal et l'Allemagne. Si des forces majeures, comme le mouvement irrésistible des croisades, les besoins du commerce continental ou le mouvement européen du romantisme n'agissaient pas, ces relations restaient sans continuité et étaient abandonnées au simple hasard. Le contact direct manquait. Il n'y avait pas de frontière commune où les hommes et leurs idées pouvaient se toucher et se rencontrer, comme ce fut le cas pour les voisins immédiats de l'Allemagne, surtout pour la France. Entre la France et l'Allemagne, le débat restait toujours ouvert, tandis que pour le Portugal un débat n'était que rarement possible.

En effet, la distance entre les deux peuples ne s'inscrit pas seulement dans les faits géographiques, mais encore dans des faits purement humains, qui sont ici d'une importance particulière.

La route maritime étant réservée au commerce en temps ordinaire, l'esprit des Portugais et des Allemands devait communiquer par les routes terrestres. Rarement, une idée, une œuvre d'art, un manuscrit, un livre purent parcourir tout le chemin qui séparait l'Allemagne de Lisbonne, car il leur fallait passer deux barrières qui ne s'ouvraient pas facilement. L'une était l'Espagne, l'autre la France. Pour qu'il se trouvât des intermédiaires prêts à transmettre au Portugal ce qui venait d'Allemagne, ces nouveautés devaient préalablement avoir plu aux Français eux-mêmes, et — ensuite — aux Espagnols, dans certains cas. Cet état de choses — qui n'a pas disparu complètement — paraîtra invraisemblable à beaucoup d'Allemands qui éprouvent le désir de connaître les écrivains étrangers dans leur langue originale ou qui s'imaginent que l'allemand est une langue connue de tous les Européens cultivés. La vérité est que l'allemand est aussi peu connu au Portugal que le portugais en Allemagne. Avant le ^{xix}^e siècle, le nombre de Portugais qui connaissaient l'allemand était si infime que tous sans exception s'adressaient à des traductions françaises — car il n'est pas diffi-

cile pour un Portugais de comprendre le français — ou bien à des traductions portugaises, mais faites sur ces traductions françaises. C'est ainsi à travers la France, que les Portugais faisaient par exemple la connaissance des philosophes allemands comme Leibnitz, Wolf et Kant, ensuite des poètes comme Gessner. Encore en 1872, le vieux et vénéré poète A. F. de Castilho se crut autorisé à traduire la première partie du *Faust* de Goethe d'après toutes les traductions françaises sur lesquelles il pouvait mettre la main. Cela ne se passait plus toutefois sans provoquer des protestations véhémentes. Un écrivain allemand pouvait être lu beaucoup au Portugal seulement dans le cas où son œuvre avait été traduite en français, ou en espagnol. Cela revient à dire que la littérature allemande, avant d'arriver au Portugal, était triée selon le goût français et ensuite coulée dans le moule de la langue française. Que choisissaient les Français ? Ils traduisaient ce qui était à la portée de leurs compatriotes, c'est-à-dire des œuvres généralement acceptées parce que généralement compréhensibles et qui s'élevaient au-dessus de la nationalité de l'auteur, comme la philosophie rationnelle de Leibnitz ou la première partie du *Faust* de Goethe, et, aussi dans la plupart des cas, des œuvres qui flattaient la mode du moment, comme les proses lyriques de Gessner, qui répondaient au naturisme de Rousseau et des Anglais, ou les drames bourgeoisement médiocres de Kotzebue, qui trouvaient d'innombrables spectateurs pendant le règne du mélodrame. Souvent, il entre aussi de l'amour-propre dans le choix des traducteurs qui se sentent attirés par des ouvrages paraissant des hommages rendus à l'esprit de leur nation. Ainsi on retrouvait dans Wieland un certain art d'amuser l'esprit sans le fatiguer, et dans Heine une facilité de l'expression et une ironie souvent spirituelle et mordante qui étaient comme de vieilles connaissances. Cette dernière raison d'être des traductions n'était pas exclusive en France. Elle jouait au contraire très fortement dans le choix des Portugais. Nous arrivons là au deuxième tri, celui qu'effectuaient les Portugais après que les traducteurs français avaient donné leur « placet ». Et je n'ai même pas encore parlé de l'altération que l'esprit d'une œuvre allemande subissait presque toujours en passant par la traduction française. La divergence est peu sensible quand il s'agit par exemple de traduire une œuvre hollandaise en allemand

ou même inversement, mais quand l'instrument de précision qu'est devenue la langue française est appliqué sur une œuvre allemande, le résultat est souvent désastreux, surtout dans le domaine de la poésie. Que l'on pense seulement à la difficulté de rendre en bon français la densité si difficile à saisir d'un poème de Goethe ou de Rilke. Cette difficulté a fait que souvent on n'a pas écrit des traductions fidèles, mais « libres ». Cela peut être parfois un avantage, comme le prouve le cas de Kant que beaucoup moins de Portugais auraient voulu connaître, s'ils n'avaient eu la facilité de pouvoir s'adresser à une synthèse de la doctrine kantienne, la « Philosophie de Kant ou Principes fondamentaux de la philosophie transcendente » de Charles de Villers (Paris, 1801). Mais quelle idée auront-ils pu se faire du véritable caractère de ce philosophe ? C'est un Portugais qui a le mieux formulé ce que je veux dire : Herculano se réjouissait de ce qu'il savait l'italien et l'allemand pour lire « Vico e Herder como a Italia e a Allemanha os geraram, e não como os aleijaram e embaiucaram os cabelleireiros francezes »... (Lettre sans date à Oliveira Martins, écrite vers 1873. Herculano, *Cartas* II, p. 34). Il est vrai que si les Portugais ne savaient pas l'allemand, les Français n'y étaient pour rien.

Après cette digression je reviens au deuxième tri, celui que l'on faisait subir à la littérature allemande au Portugal même. Que l'amour-propre ait joué un grand rôle dans le choix des Portugais, cela paraît très compréhensible. Comme leur nation, petite par le nombre et — sauf pour l'époque des découvertes — peu capable d'exercer une influence européenne, se trouvait toujours en état de défense contre son voisin, l'Espagne, et souvent contre des puissances par trop protectrices, l'Angleterre et la France, il était naturel que les Portugais ne cherchassent souvent dans les littératures étrangères que l'affirmation de leur propre valeur. Citons l'exemple du *Cosmos*, grand ouvrage d'Alexandre de Humboldt, qui encore aujourd'hui jouit d'une certaine réputation parmi les Portugais cultivés. Pourquoi ? En partie, parce qu'il renferme un chapitre sur la poésie de la nature où Humboldt parle longuement et en termes élogieux de Camões et de ses descriptions de la nature. Ainsi, un Portugais a traduit tout ce passage qui se rapporte au grand poète national. Souvent aussi, les traducteurs portugais se sont arrêtés à des poèmes, des pièces et des contes allemands qui

trahissaient de l'amour malheureux d'Inès de Castro, de la vie aventureuse de Camões ou d'un autre de ces sujets chers à la littérature portugaise elle-même. Dans ces cas le contact entre les deux littératures était naturel, puisqu'il s'agissait de sujets familiers aux Portugais, et que le traducteur était assuré d'atteindre un public vivement intéressé. Mais quel autre rapprochement pouvait-on faire entre les deux littératures ? Si déjà l'esprit français diffère radicalement de l'esprit allemand, sans exclure certaines gradations, il existe un abîme entre la littérature portugaise et la littérature allemande qui n'a pas été franchi souvent.

Comment définir l'esprit qui anime la littérature portugaise dans ce qui l'oppose à l'esprit de l'Allemagne, alors qu'il s'exprime dans des œuvres aussi contradictoires que celles de Bernardim Ribeiro et de Sá de Miranda, les écrits mondains de Francisco de Mello et les écrits mystiques de Frei Alvares do Oriente, pour ne comparer que des écrivains appartenant à la même époque ? Quand les principaux hommes de lettres dans le Portugal du début du xix^e siècle auront été évoqués, il sera possible d'apporter des faits à ces caractéristiques, pour arriver à des conclusions suffisamment nuancées. Ici je ne rappellerai que quelques lieux communs : ils donneront à peu près la mesure des différences qui existent entre l'esprit des deux peuples.

L'irréductibilité farouche, la raideur de l'âme qui n'est pas tant la maîtrise que l'exaltation des passions, voilà ce qui paraît constituer le fond des peuples ibériques. En ce moment, nous en voyons la manifestation bien nette dans la guerre civile en Espagne, la dernière d'une suite déjà longue. Il ne s'agit cependant pas d'un amour absolu d'indépendance et d'originalité ; l'histoire littéraire du dernier siècle prouve au contraire qu'Espagnols et Portugais se sont largement ouverts aux influences étrangères les plus diverses. C'est au point que, pour beaucoup de Portugais, la France a pu devenir une seconde patrie. Il s'agit d'une ténacité du caractère, d'un respect orgueilleux de la propre personne qui interdit de quitter des positions une fois qu'elles sont prises. Chez les Portugais ce caractère rigide se retrouve, bien qu'il y soit adouci par une sentimentalité compliquée, presque féminine, qui mène souvent à la mélancolie et à un désespoir sans objet défini, lorsqu'il atteint sa forme la plus fine, la « saüdade ».

L'esprit portugais, je le vois représenté par un Sá de Miranda dont le stoïcisme en même temps doux et rigide dans son désir de rester toujours fidèle à un idéal fixé de bonne heure, s'oppose nettement à l'ardeur de réformation et d'éducation, d'enrichissement et d'évolution de la personnalité qui est un trait distinctif de tant d'intelligences germaniques. On pense tout de suite à Goethe, l'homme qui était fier d'avoir évolué et dont toute la vie démontre ce qu'on appelle aujourd'hui le « dynamisme ». Plus généralement, le « Bildungsroman », roman qui décrit et accompagne la formation d'une personnalité de ses débuts jusqu'à son plein épanouissement et parfois même jusqu'à sa déchéance, est une forme caractéristique de la littérature allemande, surtout par la valeur qu'elle donne à l'éducation. Du « Parsival » de Wolfram v. Eschenbach jusqu'aux romans contemporains de Th. Mann, de H. Grimm, de Kolbenheyer, on en trouve de nombreux exemples dans la littérature allemande. Cette forme de roman s'oppose aux œuvres épiques de Portugais tels qu'Herculano et Eça de Queiroz qui développent une thèse bien arrêtée dès le commencement, sans qu'il y ait une véritable évolution chez leurs héros. Ne peut-on pas cependant considérer *A Cidade e as Serras*, ce roman d'Eça de Queiroz, comme un « Bildungsroman » ? Son héros, à la recherche du bonheur, échange une vie mondaine, mais fastidieuse et factice contre une existence simple où il trouve sa véritable place. Ce voyage décisif de Paris à la campagne portugaise ne marque pas une évolution, mais un retour à la tradition. Aucune synthèse ne relie Paris et le Portugal : pour le héros, Paris fut une déviation salutaire, qui, dans la suite, lui fait apprécier davantage la vie saine et tranquille à la campagne. Symboliquement, il fait reconstruire la chapelle mortuaire de ses aïeux qui menaçait de tomber en ruines. La différence essentielle entre ce roman portugais et le « Bildungsroman » des Allemands réside dans l'esprit différent dont ils sont animés : dans l'un il y a une variation d'un thème donné, c'est-à-dire un sujet statique ; dans l'autre, il y a progression, donc dynamisme.

La même différence apparaît plus nette encore dans le domaine proprement spirituel, celui de la religion. Il est difficile de savoir si les Portugais et les Espagnols ont toujours été dogmatiques et

intolérants (1), mais on sait que le catholicisme, dans sa lutte contre les Maures et les Juifs, a pris dans la péninsule des formes plus violentes que nulle part ailleurs, de sorte que l'on a pu parler de la « noire » Espagne. L'Inquisition s'est maintenue dans les deux Etats plus longtemps que dans le reste de l'Europe. Certes, le Portugal n'a connu ni un Torquemada ni les atrocités d'une guerre contre les Morisques, mais là aussi, l'inquisition est profondément entrée dans les mœurs : j'ai entendu dire — par esprit de boutade ? — à un Portugais cultivé et traditionnaliste qu'il regrettait beaucoup que l'Inquisition n'existe plus aujourd'hui.

Rien n'est donc plus significatif qu'une comparaison de l'accueil préparé par l'Allemagne à la Réforme et de la réaction que celle-ci a provoquée au Portugal, réaction plus ou moins partagée par les autres pays latins. Cependant le besoin d'une réorganisation de l'église catholique, d'un grand redressement du clergé, s'est fait sentir aussi bien au Portugal qu'en Allemagne. Les nombreuses critiques qu'élevèrent des écrivains portugais de marque sont là pour l'attester : Ainsi, Garcia de Rêzende s'élève contre la cupidité des prélats dans sa chronique rimée (les « Miscelanea » de 1554) ; ainsi, le poète Sá de Miranda fait dans une œuvre de 1538 des allusions à la corruption de Rome (cf. R. Lapa, *Sá de Miranda*, II, p. 195), et son ami, le Marramaque, comme du reste Gil Vicente, censure les moines et le clergé en général à peu près à la même époque, c'est-à-dire encore après l'introduction de l'Inquisition (en 1536. — Cf. *ibidem*, I, p. 104 n.). Mais pendant que dans les pays du nord la scission avec Rome fut la conséquence logique de la Réforme, l'idée catholique, héritière de l'Empire romain, l'emporta aisément au Portugal. La Réforme n'y a jamais pu prendre racine, même pas au xix^e siècle lorsque des prédicateurs anglais firent des tentatives désespérées pour l'y introduire (2).

Pour donner un exemple précis, comparons deux des hommes les plus courageux qui se dressèrent alors contre les abus de l'Eglise,

(1) En ce qui concerne le Portugal, il est un fait qu'avant le xvi^e siècle, les Maures et les Juifs jouissaient d'un régime très doux malgré l'esprit de croisade qui animait les entreprises des Portugais contre les Maures d'Afrique.

(2) La Réforme n'a cependant pas été sans laisser quelques traces dans la péninsule, ainsi que M. Bataillon l'a démontré pour l'Espagne (Cf. M. Bataillon, *Erasme et l'Espagne*. Paris, 1937).

Luther et l'archevêque de Braga, D. Frei Bartolomeu dos Martires. Tous les deux osèrent critiquer ouvertement le pape et le haut clergé. Mais, tandis que la critique de Luther prit bientôt une allure de révolte en attaquant les dogmes eux-mêmes et non plus seulement les rites, l'archevêque n'eut jamais la moindre idée de sortir du sein de l'Eglise romaine. Il fut même un des travailleurs les plus acharnés à lui insuffler une nouvelle vie au concile de Trente. Toujours conscient de donner l'exemple d'un bon pasteur, sa vie fut empreinte d'une simplicité évangélique, mais il resta toujours dans la doctrine de l'Eglise.

La scission qu'opéra la Réforme entre le nord et le sud de l'Europe fut mortelle pour les relations intellectuelles entre le Portugal et l'Allemagne. La barrière que l'Inquisition catholique dressa alors fut plus efficace que toutes les mers et les montagnes. Il est vrai qu'à cet isolement du Portugal plusieurs autres facteurs se sont ajoutés pour empêcher un contact assez intime avec l'Allemagne. L'un fut la lutte toujours renouvelée contre l'Espagne, ce voisin trop puissant dont la dynastie ambitieuse voulait établir une administration centralisée dans toute la péninsule. La lutte absorba les forces du petit pays. Ce qui en resta disponible fut employé follement dans la colonisation du gigantesque Brésil, entreprise réussie, contre toute attente, par énergie portugaise. Le combat contre l'Espagne conduisit forcément à un nationalisme qui se méfiait de tous les étrangers. Les rapports avec les pays allemands furent alors surtout d'ordre militaire : ils fournirent des soldats et des officiers. Il est évident que ces derniers ne se sont fait que rarement les ambassadeurs de l'esprit.

Enfin, les alliances princières qui, dès le ^{xiii}e siècle, tendirent à rapprocher le Portugal de l'Empire allemand, cessèrent avec le ^{xvi}e (1). Au ^{xviii}e siècle les Bragança se sont cependant alliés avec

(1) Les trois époques de bonnes relations entre le Portugal et les pays de langue allemande se reflètent dans les rapports entre maisons princières ; c'est dire le rôle considérable que la royauté et la cour jouaient dans la vie intellectuelle d'autrefois. Voici la liste des alliances groupées selon trois époques :

a) *Première moitié du ^{xvi}e siècle :*

- 1519 Manuel I, roi du Portugal, et Leonor d'Autriche, sœur de Charles Quint.
- 1525 João III, roi du Portugal, et Catherine d'Autriche, autre sœur de Charles Quint.
- 1526 Charles Quint et Isabel, sœur de João III.

les Habsbourg d'Autriche et les relations avec la cour de Vienne ont pris alors une certaine importance. Mais Vienne n'était pas à ce moment-là une cour allemande à proprement parler. La noblesse italienne, hongroise, espagnole, etc. qui s'y mêlait à celle de l'Allemagne et de l'Autriche en faisait une ville cosmopolite. Les Habsbourg s'intéressaient peu aux lettres : le grand passe-temps de la cour était la musique, et surtout la musique italienne. Il n'en fallait rien attendre pour propager la littérature allemande au Portugal.

Ainsi des conditions géographiques, ethniques et historiques se sont réunies pour rendre à peu près impossibles des relations suivies entre le Portugal et les pays allemands. Mais si ces barrières venaient un jour à tomber qu'allait-on voir ? En effet, l'événement inouï se produisit : A la fin du XVIII^e, après que le terrain eut été préparé par le rationalisme anglais et français, la révolution française et Napoléon, son exécuter, balayèrent la vieille Europe et prirent aussi d'assaut les forteresses de Coïmbre et de Lisbonne. Les premières victimes furent les Jésuites, chassés déjà par le marquis de Pombal. La barrière la plus formidable, constituée par l'Inquisition, affaiblie déjà dans son essence religieuse et transfor-

b) *Fin du XVII^e et début du XVIII^e siècle :*

- 1687 Pedro II, roi du Portugal, et Marie Sophie, fille du comte palatin Philipp Wilhelm v. Neuburg.
1708 João V, roi du Portugal, et Maria-Anna d'Autriche.

c) *Première moitié du XIX^e siècle :*

- 1817 Pedro I, empereur du Brésil, et Caroline Josephine Leopoldine d'Autriche, fille de l'empereur Franz I.
1829 Pedro I, empereur du Brésil, et Maria Amelia v. Leuchtenberg.
1834 Maria II, reine du Portugal, et le duc August K. E. N. v. Leuchtenberg.
1836 Maria II, reine du Portugal, et le prince August Ferdinand v. Sachsen-Coburg-Gotha.
1851 Miguel I, ancien roi du Portugal, et Adelaide Sophie v. Rosenberg.
1858 Pedro V, roi du Portugal, et Stephanie v. Hohenzollern-Sigmaringen.
1859(?) Friedrich August Georg v. Sachsen et Maria Anna Leopoldina de Braganza-Bourbon, fille de la reine Maria II.
1861 Leopold v. Hohenzollern et Antonia de Braganza-Bourbon, sœur de la précédente.

Deux alliances seulement restent des faits isolés :

- 1452 Friedrich III, empereur d'Allemagne et Leonor de Portugal, sœur du roi Afonso V.
1913 Manuel II, ancien roi du Portugal, et Augusta Viktoria v. Hohenzollern.

mée en instrument de l'Etat par Pombal, fut abattue à Lisbonne d'abord en 1821 par la première révolution libérale. Rétablie aussitôt par la réaction miguéliste avec des suppôts aussi furibonds qu'un José Agostinho de Macedo, les libéraux septembristes réussirent à l'abolir définitivement en 1836. En même temps, la vieille lutte contre l'Espagne s'apaisa, grâce à l'appui constant de l'Angleterre et en raison de la situation trouble en Espagne même. De nouveau, des mariages sont conclus entre Portugais et Allemands : Des Cobourg et des Hohenzollern viennent au Portugal, et leur arrivée coïncide avec un réveil de l'intérêt porté par l'élite portugaise aux choses d'Allemagne.

Même les obstacles naturels s'aménisent sensiblement. D'abord pour des raisons militaires, les voies et les moyens de communications sont améliorés. Dans la seconde moitié du xix^e siècle, ils se multiplièrent à tel point que pour la première fois depuis des siècles des Portugais ne purent résister à la tentation de visiter en hommes libres et non plus seulement en bannis, le centre et le nord de l'Europe.

Heureuse coïncidence : ce fut précisément au début du xix^e siècle que par le mouvement romantique, la littérature allemande s'imposa à l'attention des Portugais. Des deux côtés, au Portugal et en Allemagne, les conditions furent alors favorables à une rencontre. Il ne resta au fait qu'un seul obstacle à une entente, la différence entre l'esprit des deux nations. En quelle mesure a-t-elle joué un rôle ? C'est ce que nous allons voir. Avant d'y venir, établissons par quelques faits quelles furent, à l'époque de la Renaissance, les premières rencontres de l'esprit portugais avec l'esprit allemand, quelle fut l'importance de l'Inquisition, et enfin, comment au xviii^e siècle, de nouvelles relations se sont nouées, qui aboutirent au romantisme. Il s'agit surtout de voir quels furent les intermédiaires entre les deux civilisations pendant ces époques préparatoires, et comment cela a servi ou nui à la cause du germanisme. Constatons tout de suite que pour la plupart ils ont appartenu à des milieux peu favorables à la littérature.

CHAPITRE I^{er}

LA RENAISSANCE ET LA CONTRE-RÉFORME

Ce sont les Allemands qui allèrent au Portugal avant qu'aucun Portugais ait pu mettre les pieds en Allemagne, puisque cela se passait à une époque où le Portugal n'existait pas encore en tant qu'unité politique. Je ne m'étendrai point sur la part que des Allemands prirent dans les croisades contre les Maures aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles, particulièrement dans les sièges de Lisbonne et de Silves. C'est un chapitre de l'histoire politique qui malgré sa grande influence sur la constitution du nouvel Etat n'a laissé aucune trace dans la littérature. Ainsi que le remarque Oliveira Martins dans son *Portugal Contemporâneo*, tout ce qui s'est passé en Portugal au moyen âge est irrémédiablement mort, et la vie actuelle de la nation ne remonte qu'à l'époque de la Renaissance, c'est-à-dire à la fin du ^{xiv}^e siècle tout au plus.

On ne pouvait pas attendre des militaires, tels que les chevaliers croisés, une grande curiosité littéraire. Si j'en ai parlé, c'est que parmi les derniers d'entre eux, esprits entreprenants de la Renaissance, quelques-uns ont établi des contacts qui ont indirectement et exceptionnellement servi à rapprocher les deux peuples.'

On se rend difficilement compte du pouvoir magique exercé sur l'occident par l'idée de la croisade même au début du ^{xv}^e siècle. Lorsque Henri le Navigateur, ou comme disent les Portugais, l'infant D. Henrique, alla porter la guerre dans le propre pays des Maures, le Maroc, son but fut non seulement économique ou politique, mais religieux. Nombreux furent alors les Allemands qui rejoignirent les rangs de ses Portugais, par désir d'être armés chevaliers à Ceuta et d'entrer dans l'un des saints ordres de chevalerie du Portugal. Leur goût de l'aventure y fut aussi satisfait. Un de

ces chevaliers tient un certain rang dans la littérature allemande. Ce fut l'Autrichien Oswald von Wolkenstein. Dans ses poésies il lui arrive de mentionner ses voyages grâce auxquels il devint interprète à la cour de l'Empereur Sigismund :

« ... in Portigal, Granaten, Soldans kron
die sechzen künigreich
hab ich umbvaren und versuecht. »

(B. Weber, *Die Gedichte O.s v. Wolkenstein*, Innsbruck, 1847, n° 65, v. 1 sv.)

Il n'y a cependant pas eu d'influence vraiment profonde. On sait seulement qu'en 1415, Wolkenstein a participé à la prise de Ceuta.

L'expansion portugaise en Afrique du Nord d'abord, dans les Indes Orientales ensuite, et enfin dans les Indes « Occidentales », n'attira pas que des hommes de guerre allemands, parmi lesquels notamment les artilleurs jouissaient d'une renommée européenne. Si les hommes d'armes avaient formé la majorité des Allemands qui vinrent en Portugal au XII^e et au XIII^e siècle, aux XV^e et XVI^e, ils furent dépassés en nombre et en importance par les marchands, appelés en Allemagne les « sacs de poivre » (*Pfeffersäcke*). Ils vinrent chercher le poivre et toutes les autres épices orientales non plus en Italie, mais au Portugal. A Lisbonne, où se trouvaient les entrepôts royaux, la colonie allemande grossit rapidement, comparable seulement à celle de Séville. Ils y habitèrent la large Rua do Senhor da Palma, à proximité du Rossio, la place centrale de la ville marchande de Lisbonne (*Guia de Portugal*, Lisbonne, 1924, vol. I, p. 268 : « Era a antiga rua do Senhor da Palma, assim chamada por ser o arruamento dos alemães, da palma que floria na sepultura do cavaleiro alemão Henrique, que ajudára D. Afonso I na conquista de Lisboa »). Ils se groupèrent dans la confrérie de Saint-Barthélémy. De bonne heure, les rois accordèrent aux marchands allemands, comme à ceux d'autres nations, des privilèges qui devaient leur garantir la liberté du commerce à l'intérieur du Portugal. Toutefois, ces privilèges ne furent pas d'une grande valeur, car les négociants portugais cherchèrent à évincer leurs concurrents étrangers, aidés en cela par l'administration des douanes. Malgré tout, les marchands allemands s'assurèrent pendant quel-

que temps le monopole de l'exportation des épices. Il y avait là des gens d'une certaine valeur : les grandes compagnies de l'Allemagne méridionale eurent leurs agents à Lisbonne et dans les îles de l'Atlantique : les maisons d'Augsbourg, en premier lieu les Welser, mais aussi les Fugger et les Hochstetter, et quantité de marchands des autres villes libres de l'empire, sans oublier les Flamands de Bruges et d'Anvers. Des plans ambitieux s'échafaudèrent. Les Welser rêvèrent d'une colonisation de grand style à leur propre compte ; les Açores se couvrirent de leurs plantations de sucre, eux et leurs compatriotes commencèrent à participer aux expéditions annuelles que la flotte du Roi entreprenait dans les Indes. On pensa déjà à une colonisation allemande en Amérique, mais la seule colonisation d'une certaine durée resta celle des Açores où, à partir de 1466, des Flamands et des Allemands s'établirent. Un gentilhomme flamand de Bruges, Jobst Hurter (Utra pour les Portugais), venu là dans l'espoir de trouver des mines d'argent, fut fait gouverneur. Mais déjà en 1450, l'infant D. Henrique avait fait d'un autre Flamand, Jacques de Bruges, le gouverneur (capitão) de l'île Terceira. Seuls étrangers, à l'exception d'Italiens comme Cadamosto, quelques Allemands ont même pu prendre une modeste part aux découvertes des Portugais. Il est impossible de dire si le fameux astronome et géographe de Nuremberg Martin Behaim a joué un rôle dans la préparation scientifique des voyages. Peut-être n'est-il venu qu'en simple observateur (1). Le capitaine Fernão d'Ulmo, envoyé en mission par le roi João II, fut-il également un Allemand ? Son voyage — « a expedição importante e bem organizada de *Fernão D'ulmo* que D. João II autorizou, fazendo-lhe doação das terras a descobrir, por carta de 24 de Julho de 1486 » — est cité par J. Martins da Silva Marques comme une étape dans l'histoire de la découverte de l'Amérique (mentionné par G. Cordeiro Ramos, *Orações*, Coïmbra, 1934, p. 93). Toute une littérature de mémoires nous est restée de telles entreprises. Elle attend encore son histo-

(1) J. Bensaude a affirmé que Behaim n'a exercé aucune influence scientifique au Portugal (cf. *Les légendes allemandes sur l'histoire des découvertes maritimes portugaises*, 2 vols. Genève, 1920 et Coïmbre, 1927). En effet, Behaim, membre d'une famille de Nuremberg, était venu au Portugal en premier lieu pour faire du commerce (cf. W. Stricker, *Die Deutschen in Spanien u. Portugal*, Leipzig, 1850, p. 191).

rien. A côté des informations d'un certain Rodriquez (1), nous trouvons le globe « parlant » de Behaim, les lettres et notices d'agents commerciaux à Lisbonne et dans l'Inde, quelques rares mémoires d'artilleurs, et, précieux entre tous, des récits de voyages au Portugal, tel que celui du médecin nurembergeois Hieronymus Muntzer (1494-1495). Ce n'est pas un hasard que l'on écrive tant à cette époque. Ces gens — et il faut y ajouter les imprimeurs et libraires allemands de Lisbonne (2) — venaient de la partie la plus cultivée et la plus riche de l'Allemagne. Souvent c'étaient des « patriciens » fort instruits qui avaient fait leurs humanités. On peut se demander si l'humanisme érudit en Portugal leur doit quelque chose.

Toujours est-il que le principal humaniste portugais, Damião de Góis, a entretenu des relations très intimes avec l'Allemagne des savants et des réformateurs, ceci peut-être par l'entremise des marchands et imprimeurs allemands qu'il a pu connaître déjà à Lisbonne. En tout cas il eut affaire à eux dans les Flandres et lors de ses voyages officiels en Allemagne même, du temps où il était secrétaire de la factorerie portugaise d'Anvers (3). Les lettres latines échangées entre J. J. Fugger et Damião de Góis nous

(1) Noão Rodriquez fut un capitaine de João II ; il est allé plusieurs fois au Sénégal pour rapporter des informations sur la ville de Timbouctou. Son origine allemande a été contestée par P. de Cenival (cf. P. de Cenival et Th. Monod, *Description de la côte d'Afrique de Ceuta au Sénégal par Valentim Fernandes* (1506-1507), Publ. du Comité d'Et. hist. et scientif. de l'A. O. F., série A, n° 6, Paris, 1938 : Introduction). Le journal du voyage de Rodriquez, publié et traduit par P. de Cenival et Th. Monod, ainsi que d'autres notices relatives aux découvertes se trouvent dans un volume manuscrit de l'imprimeur savant Valentim Fernandez Allemão, un Allemand de Lisbonne. Fernandez entretint une correspondance scientifique avec le géographe allemand K. Peutingen (cf. V. Hantzsch, *Deutsche Reisende des XVI. Jahrhdts.*, Leipz. Studien aus d. Gebiet d. Geschichte I, 4, Leipzig, 1895).

(2) Citons parmi les Allemands qui ont travaillé au Portugal João Gherlinc, imprimeur du *Breviarium Bracharense* (1494), Nicolau de Saxonia et Valentim Fernandez, imprimeurs de la version portugaise de la *Vita Christi* de Ludolf v. Sachsen, premier livre imprimé en portugais (1495) et Hermã de Campos, probablement imprimeur de l'*Auto de moralidade composto per Gil Vicente* (= *Barca do Inferno*, 1517 ou 1518. Cf. la *História da Lit. Port. Ilustrada*, vol. I, p. 309, vol. II, pp. 10 et 260, Lisbonne).

(3) Sur les voyages et la personnalité de Damião de Góis, cf. M. Bataillon, *Le cosmopolitisme de Damião de Góis* (dans : *Revue de Litt. comparée*, vol. XVIII, 1938, n° 1, p. 23 sv.).

prouvent que certains marchands d'alors ne s'occupaient pas seulement de leur commerce d'épicerie.

Góis fut un des premiers Portugais qui purent voir l'Allemagne de près. Le fait capital est certainement son amitié avec le chef de la science humaniste en Allemagne, Erasme de Rotterdam, Hollandais certes, mais qui vécut une grande partie de sa vie en Allemagne et mourut à Fribourg-en-Bade. Le fruit de ce contact de Góis avec l'Allemagne fut une riche correspondance latine entretenue avec une vingtaine de correspondants de la Haute Allemagne (la connaissance approfondie du latin fut naturellement un élément favorable à un tel rapprochement entre Portugais et Allemands). Bon nombre de ces lettres existent encore (1). Peut-être un examen soigneux de l'œuvre historique de Damião de Góis révélerait-il même des traces d'influence allemande. Ce n'est pas très probable cependant ; car les idées de la Renaissance ne furent pas spécifiquement allemandes, une seule à part.

Cette idée qui appartient bien au nord, et surtout à l'Allemagne, fut celle d'étendre à la religion le libre examen individuel, principe de la science. En d'autres termes, ce fut la réforme. L'action de cette idée sur Góis fut grande. Nous avons des preuves que le débat ouvert par Luther l'a passionné : il y a là ses lettres à Melanchthon, sa visite à Wittenberg, foyer de la nouvelle doctrine, ses rencontres avec des adeptes de Zwingli à Strasbourg, ses lettres à un cardinal où il se propose comme médiateur entre Rome et Luther, ce qui du reste permet d'établir que lui-même n'était pas acquis à la Réforme allemande. Enfin il y a la fameuse œuvre sur les Ethiopiens, qui avec des dénonciations assez puériles, le rendit suspect à l'Inquisition portugaise et lui fut fatale. Mais il n'apparaîtrait pas aujourd'hui comme l'humaniste achevé qu'il fut, s'il eut passé toute sa vie à Evora ou même à Lisbonne sans jamais sortir du Portugal.

Il ne fut pas le seul Portugais de cette époque fertile pour l'esprit qui ait osé parcourir ces pays du nord si dangereux pour les âmes

(1) Sur les lettres de Góis, cf. J. de Vasconcellos, *As cartas latinas de Damião de Góis* (dans : *O Instituto*, vol. XLVIII, 1901, p. 55 sv.). Dans la liste donnée par Vasconcellos, on relève des lettres écrites à Góis par : l'évêque de Poméranie P. Speratus ; B. Amerbach (Bâle) ; S. Gelen (Bâle) ; l'évêque de Kulm, T. Gisius ; l'évêque d'Upsal, J. Magnus ; B. Rhenanus (Sélestat) ; Erasme de Rotterdam (Fribourg-en-B. et Bâle).

méridionales. La factorerie portugaise des Flandres (1) a joué un rôle de premier plan non seulement dans l'échange du poivre contre le blé, mais aussi dans les relations culturelles. Ainsi, c'est grâce à elle que l'on trouve aujourd'hui encore en Portugal des œuvres d'Albrecht Dürer, le plus grand représentant de l'art allemand de la Renaissance. La factorerie fut un centre de propagande et de renseignements. Malheureusement, la plus grande partie de la correspondance des agents portugais avec leur souverain concernant les affaires d'Allemagne, paraît avoir disparu pour toujours.

A côté de la factorerie, l'université très catholique de Louvain attira les Portugais. C'est là que Góis a poursuivi ses études. Un autre étudiant de Louvain fut André de Rêzende. Il voyagea avec Pedro Mascarenhas, envoyé spécial de D. João II dans les Flandres et même à Vienne en Autriche (1529). Tout comme Góis, il échangea des lettres avec des humanistes flamands, entre autres avec l'imprimeur Rescius, avec Clenardus, le savant familier aux Portugais, et avec Erasme, pour lequel il écrivit en outre son « *Encomium Erasmi* » (1531) :

« ... Germania felix,
Si tua cogneris bona quid tu majus Erasmo
Aut habuisse putas aut speras ? »

(Cité d'après Firmino Crespo, dans la *Rev. da Fac. de Letras*,
Lisbonne, 1934, vol. II, p. 60).

Lui et l'évêque érudit Osório firent imprimer plusieurs de leurs ouvrages à Bâle chez Froben et à Cologne chez Birckmann. Je vois un autre indice des échanges intellectuels dans la traduction et la critique d'une œuvre de l'astronome Georg Purbachius (*Theorica do Sol e da Lua*), faites par le Portugais Pedro Nunes, premier professeur de mathématiques à l'Université de Portugal. Un autre

(1) Cf. A. Braamcamp Freire, *Noticias da Feitoria de Flandres*, Lisbonne, 1920. A. Braamcamp Freire a transcrit sept lettres écrites au roi Manuel I^{er} par des *facteurs* portugais qui étaient allés en Allemagne. Ainsi, on apprend par l'un d'eux que des négociations commerciales eurent lieu à Augsbourg avec les Fugger, les Welser et autres maisons. En 1519, le secrétaire (*escrivão*) de la factorerie, Rui Fernandez, se renseigne à Nuremberg sur les possibilités de faire venir au Portugal des fondeurs, des affineurs d'or et des artilleurs. On trouve aussi des remarques très brèves sur Luther et sur les chevaliers-brigands qui infestaient les routes.

astronome allemand, Régiomontanus, était lui aussi connu en Portugal, probablement par son disciple Behaim. L'exemplaire de ses « Tabula directionum » (Augsbourg, 1490) que possède la Bibliothèque nationale de Lisbonne et qui provient de la collection de Pedro Nunes, l'atteste. J'ignore cependant si ces œuvres ont contribué au progrès de la science nautique chez les Portugais (1).

Avant les agents commerciaux et diplomatiques des rois D. Manuel et D. João II, quelques rares Portugais — princes, soldats, théologues, — étaient déjà allés en Allemagne. Le premier voyageur privé dont on paraît avoir connaissance fut un certain João Fernandez Pacheco, qui, au ^{xiv}^e siècle, poussa jusque dans la Prusse de l'Ordre Teutonique, vraisemblablement pour participer en bon chevalier aux combats de cet Ordre. Au ^{xv}^e siècle, nous trouvons l'infant D. Pedro en Allemagne, lors de son voyage à travers l'Europe, de l'Angleterre jusqu'en Hongrie (après 1424). En Hongrie, il se mit au service de l'Empereur pour se battre contre « le Turc », hanté peut-être par la même idée de croisade religieuse qui avait conduit Pacheco en Prusse orientale. On sait combien ce prince aventureux a occupé l'imagination du peuple portugais. Encore vers 1620, en se basant sans doute sur le livre populaire de ses voyages, un nommé Jacintho Cordeiro écrivit en espagnol une pièce intitulée *Portuguez en Hungria*. Il subsiste quelques lettres écrites par D. Pedro pendant son voyage et aussi le sauf-conduit que lui accorda le Sénat de la ville de Nuremberg en 1426. Quelque temps plus tard, le concile de Bâle fit venir plusieurs Portugais éminents en Allemagne, parmi eux le comte de Ourem, qui a laissé le journal de son voyage. La littérature n'a pas profité davantage de ce voyage ni de celui que Lopo de Almeida, comte de Abranches, et Pedro de Sousa firent à la cour de Vienne en 1452 pour y conduire la princesse D. Léonor. Cependant, il se peut que les correspondances et les journaux des ambassadeurs du ^{xvi}^e siècle jettent quelque lumière sur cette époque aux relations nombreuses

(1) Dans la bibliothèque du Frei Diogo de Murça, théologien humaniste du ^{xvii}^e siècle et recteur de l'Université de Coimbre, on trouve non seulement un ouvrage de Régiomontanus, mais aussi des livres d'Albert le Grand et surtout beaucoup d'écrits d'Erasme. S'il aimait Erasme, Frei Diogo fut cependant un ennemi déclaré de la Réforme luthérienne (cf. J. de Carvalho, *A livraria dum letrado do século XVI — Frei Diogo de Murça*, Coimbre, 1927).

et intimes entre les deux peuples. Il faudrait seulement pouvoir consulter ces écrits. Sans leur connaissance, il serait trop fastidieux de prolonger encore cette simple énumération de noms qui déjà est trop longue. Après ce qui a été dit, on ne s'étonnera pas que les régions visitées par les voyageurs portugais aient été surtout la vallée du Rhin et la Bavière. Mais c'est également du ^{xvi}^e siècle que date l'établissement des premiers juifs portugais à Hambourg. Le fait est à signaler, car Hambourg devint plus tard le véritable centre des relations germano-portugaises.

Ce foisonnement d'échanges politiques, économiques et intellectuels ne fut-il pas plein de promesses ? Les hommes les plus intelligents du Portugal se trouvèrent alors côte à côte avec les Allemands dans le même grand mouvement scientifique et politique de la Renaissance. Pour compléter le tableau, il faudrait ne pas oublier les liens plus forts encore qui existèrent en même temps entre l'Allemagne et l'Espagne. Jamais auparavant, jamais après, tant de Portugais éminents ne sont allés en Allemagne, ni tant d'Allemands au Portugal.

Il est regrettable que Damião de Góis n'ait pas réussi à faire venir Érasme lui-même à Lisbonne. La mort d'Érasme en 1536 mit fin aux efforts de Góis. Le deuil fut grand dans le cercle des humanistes d'Evora (Clenardus, Rêzende, etc.), où l'on commémora cette mort par des poèmes. Cependant la même année, le patriarche Aires Barbosa publia à Coïmbre l'*Antinoria*, critique de l'*Eloge de la Folie*. Ce fait montre clairement qu'Érasme n'aurait pas eu une vieillesse très tranquille au Portugal (cf. J. de Carvalho, *Hist. da Lit. Port. Ilustr.*, Paris et Lisbonne, vol I, p. 307 sv.).

Quels résultats n'aurait-on pas pu attendre de l'union de l'esprit hardi de la colonisation portugaise avec l'esprit industriel et méthodique des villes allemandes ? Si jamais le rêve de cette collaboration avait germé chez des idéalistes, comme Góis, l'empereur Maximilien ou l'entreprenant Behaim, il se serait vite dissipé. Les conquêtes, avec toutes les richesses qu'elles apportèrent, ont cependant acculé le Portugal à la misère, et le contre-coup s'est vite fait sentir dans les rapports de ce pays avec l'étranger. Le premier signe avant-coureur de l'échec de cette collaboration ébauchée entre Portugais et Allemands fut la perte qu'éprouvèrent les compagnies marchandes des Allemands, quand elles par-

ticipèrent en 1506 pour la deuxième fois au convoi des Indes. L'appauvrissement du Portugal n'a cependant jamais arrêté complètement les rapports commerciaux avec l'Allemagne, mais peu à peu, la place des villes méridionales de l'Empire est prise par les ports de la « Hanse », Hambourg, Lubeck et d'autres, que les guerres intestines de l'Allemagne ne touchèrent pas (1). Un autre événement donna le coup de grâce aux relations intellectuelles et artistiques entre les deux pays : le succès de la réforme luthérienne en Allemagne. Avec l'introduction de l'Inquisition en Portugal, appelée par le clergé et la royauté, moralement soutenue par les esprits les plus ouverts du Portugal, ce fut l'arrêt complet de la circulation des idées.

Les procès intentés par l'Inquisition contre Damião de Góis (2), contre des imprimeurs et des libraires allemands comme Johann Blau (João Blavio) de Cologne, pourtant « impressor regio », les accusations typiques, pour cause de voyages à l'étranger, — tout cela donne une idée de l'atmosphère nouvelle qui allait régner. Finies les bourses que le roi distribuait aux savants désireux d'étudier à Louvain, finies aussi les missions des humanistes étrangers que l'on avait appelés de France et de Flandres.

Il est vrai que l'on n'aurait même pas eu besoin de l'Inquisition pour combattre l'hérésie du nord. Aussi, le but principal de l'Inquisition ibérique fut-il autre. A deux ou trois exceptions près, comme le philologue Fernão d'Oliveira, aucun Portugais ne se sentit attiré par la Réforme. Elle leur apparut comme une rébellion incompréhensible. Ils comprirent aussi qu'une scission dans leur mère-patrie aurait brisé complètement l'élan proprement catholique de

(1) Sur l'échec de 1506, cf. les journaux de Lukas Rem, comptable des Welser qui vivait à Lisbonne de 1503 à 1508, de Hans Mayr et de Balthasar Sprenger qui prenaient part au voyage (cf. V. Hantzsch, *Deutsche Reisende des XVI. Jhds.*, Leipzig, 1895, p. 10 sv.).

En ce qui regarde les marchands de la *Hanse*, c'est en 1517 que leur furent accordés les privilèges dont jouissaient depuis 1411 les ressortissants des villes méridionales de l'Empire (cf. V. M. Ribeiro, *Privilégios de Estrangeiros em Portugal*, dans : *Hist. e Mem. da Acad. das Sc. de Lisboa*, nova série, 2^a cl., vol. XIV, 1922, Lisbonne, p. 231 sv.).

(2) Un des points de son accusation fut qu'il paraissait connaître le flamand et l'allemand (« e parece tambem que sabera a falla framenga e a allemã, o que pode fazer muito damno acerca das coisas da nossa fé catholica »). Cité d'après Lopes de Mendonça. « *Archivo Pittoresco* », vol. IX (1866).

leur colonisation ; elle les eut dangereusement affaiblis dans leur lutte contre les infidèles, les Maures, les Turcs, les Indiens. Camões l'a bien exprimé dans ces vers des *Lusiadas* :

« Vede'los Alemães, soberbo gado,
Que por tão largos campos se apacenta,
Do sucessor de Pedro rebellado,
Novo pastor e nova seita inventa ;
Vede'lo em feias guerras occupado
— Que inda co cego error se não contenta ! —
Não contra o superbissimo Ottomano,
Mas por sair do jugo soberano. »

(*Lusiadas*, chant VII, strophe 4).

Malgré l'opposition générale des Portugais contre la Réforme, l'Inquisition veille plus jalousement sur la « pureté de la foi » que nulle part ailleurs, l'Espagne exceptée. La chronologie suivante fera ressortir la marche lente, mais inexorable des événements, une fois que l'on eût fait appel à la contrainte :

(1496 l'expulsion des Juifs et des Maures est décrétée).

1536 l'Inquisition est instituée au Portugal.

1540 l'ordre des Jésuites est autorisé au Portugal.

D. Henrique, cardinal-inquisiteur, fait examiner les dépôts des libraires établis à Lisbonne.

1545 première dénonciation contre Damião de Góis.

1548 Mort d'André de Gouveia, fondateur et directeur du « Colégio das Artes » à Coïmbre, institution modèle de la science humaniste. Après sa mort, les professeurs du Colégio sont emprisonnés « por sentirem mal da fé e serem da seita de Lutero » (cité d'après J. de Carvalho, *Hist. da lit. port. ilustr.*, vol I, p. 310. Il est vrai qu'on les accusait aussi de sodomie).

1551 publication de la première liste de livres défendus (« Rol dos Livros defesos »).

1555 les Jésuites prennent la direction du « Colégio das Artes ».

1560 institution d'un tribunal d'inquisition à Goa (Indes).

1561 surveillance des ports pour empêcher l'introduction clandestine des livres défendus.

1564 le premier index (« indice expurgatorio »), établi par le concile de Trente, est publié en Portugal.

- 1571 arrestation de Damião de Góis.
1581 publication d'un second index, pour le Portugal seulement.
1597 publication d'un troisième index, pour le Portugal seulement.

Les règlements que le cardinal D. Henrique donna à l'Inquisition portugaise, nous renseignent mieux encore sur l'esprit fanatique qui animait cette institution. Ainsi, la X^e règle interdit catégoriquement d'acquérir des livres écrits en allemand, quel que soit leur contenu : « Puisque dans ce Royaume, surtout à Lisbonne, on est beaucoup en rapports avec des étrangers venant du Nord et des régions infectées par l'hérésie, ou déjà hérétiques, il est défendu d'acquérir des livres en langue anglaise, flamande et allemande, même s'ils ne sont pas cités nommément dans la liste, afin que personne ne puisse les recevoir et les lire sans les avoir mis préalablement entre les mains des instances ecclésiastiques et sans avoir fait constater leur caractère (cité d'après J. J. Louzada Magalhães, *S. Pinheiro Ferreira*, Bonn, 1881, p. 21).

L'index de 1581, qui ajoute aux livres interdits les comédies latines de Reuchlin et un almanach allemand où Luther est appelé « prophète des Allemands », contient aussi de nouvelles précautions. La règle VIII recommande, particulièrement aux lettrés, de soumettre aux censeurs (« Revedores dos livros ») toute proposition de n'importe quel auteur qu'ils croient contraire à la religion et aux bonnes mœurs. Enfin, la règle X est une mise en garde très détaillée : « Hase tambem de advertir muito, que os livros, que são impressos em Basilea, Francofordia, Tiguri, Tubinga, Marcpurgi, Noruimberga, Argentorato, Magdeburgo, Winteberga, se hão de examinar e rever mais particularmente, porque por la maior parte trazem ou cartas ou proémios ou margems scrupulosas e suspectas » (Cité d'après Fr. H. Reusch, *Die Indices Librorum Prohibitorum des 16 Jhdt.s*, Tübingen, 1886, p. 351 ssv.)

Les règlements furent assez strictement appliqués. Nous avons déjà mentionné quelques procès célèbres de l'Inquisition. Celui de l'imprimeur Blau (1561) est important parce qu'il dénote la méfiance contre les étrangers ; car la dénonciation fut reconnue sans fondement. Mais la Revue *Archivo historico português* (vol. VI à VIII) parle encore de quatre autres Allemands inculpés à Lis-

bonne au cours du xvi^e siècle. Comme en Espagne, l'Inquisition s'est tournée au Portugal contre ses propres auteurs, le clergé et la royauté. L'étroitesse d'esprit et l'ignorance qui en résultèrent, ont empêché ces pays de se relever dans la suite. L'équilibre des forces de la nation ne fut plus jamais rétabli. Mais l'Inquisition atteignit au moins un de ses buts : jusqu'au xix^e siècle, les hérétiques du Nord restèrent suspects aux Portugais. En veut-on un exemple ? En 1800, D. João VI, prince pourtant relativement libéral, voulut empêcher l'expédition scientifique d'Alexandre de Humboldt au Brésil. Car, écrivit le secrétaire de la chancellerie royale, ses recherches botaniques, ethnologiques et géographiques cachaient des « idées neuves » qui pourraient troubler la tranquillité des Brésiliens (Cf. T. Braga, *Garrett e o Romantismo*, Porto, 1903, p. 46 sv.).

Comment l'esprit pouvait-il subsister dans de pareilles conditions ? C'est ce que se demanda Filinto Elysio, poète portugais exilé par l'Inquisition : « Estamos em um Reyno, em que não pode a gente escrever por medo d'este Santo Officio. » (Cf. T. Braga, *Filinto Elysio e os dissidentes da Arcadia*, Porto, 1901, p. 225). Ce cri de colère fut rapporté au Tribunal de l'Inquisition par un Père, ami de Filinto, en 1778. Il résume admirablement le résultat final de l'Inquisition.

CHAPITRE II

VERS LE ROMANTISME

Quelques pas seulement nous séparent encore de l'époque des romantiques ; car pendant deux siècles entiers, de la deuxième moitié du ^{xv}^e jusqu'à la première moitié du ^{xviii}^e incluse, il régnera dans les relations germano-portugaises une sorte de moyen âge ténébreux contrastant avec l'ère éclatante de la Renaissance dont nous venons de parler.

Le premier de ces deux siècles coïncide avec l'époque la plus triste de l'histoire portugaise, celle où après un court rêve impérial, toute leur puissance s'évanouit : il est marqué par l'abandon des places du Maroc, la perte de l'indépendance et le déclin des possessions indiennes.

Des *lansquenets* allemands avaient pris part encore à la croisade de D. Sebastião contre les Maures, la dernière ! Ils furent entraînés dans le désastre d'Alcacer Kibir qui coûta la vie au royaume de Portugal. D'autres lansquenets cependant vinrent participer à la « pacification » du Portugal entreprise par le duc d'Albe en 1580. Ils crurent bien faire, car pour eux, c'était défendre la bonne cause catholique contre un peuple de marchands arrogants et suspects d'hérésie ! (1).

(1) Il existe un récit en vers d'un certain Schmid, de Regensbourg, qui avait fait partie de l'armée du duc d'Albe. Schmid avait une opinion très mauvaise des Portugais, sans doute parce qu'il s'était laissé influencer par ses camarades espagnols. Selon lui, les Portugais auraient entrepris l'expédition de 1578 par avidité, « geiz und gross begir » ; ce sont, écrit-il, des Juifs sous le masque d'un christianisme superficiel.

« Sy khommen her vom Judenstam,
Diss beweisen ire ceremonien,
Khauffen, wuchern, listig sein.
Ist alles nach jüdischer art gericht ».

(Cod. germ. 3008, Bayer. Staatsbibl. Munich, fol. 5^r).

Leur richesse les a rendus orgueilleux : c'est la cause de leur ruine. Pourtant,

En revanche, on verra d'autres Allemands encore mêlés à la grande entreprise du ^{xvii}^e siècle, la libération du joug espagnol. Dans l'armée de Schomberg, maréchal de France, né de père allemand, il y en eut un régiment entier. Tout au long du ^{xviii}^e siècle, de nombreux mercenaires allemands viendront servir sous les Lippe et les Waldeck, petits princes allemands transformés en chefs de l'armée portugaise, pour aider à assurer l'indépendance précaire des Portugais.

Comme tous les autres soldats étrangers, ils ne furent pas aimés beaucoup par les populations. Déjà l'armée proprement portugaise n'avait jamais été populaire ; car elle pesa lourd sur cette nation de paysans pauvres. A plus forte raison garda-t-on rancune contre les étrangers qui vinrent enlever les meilleures places dans l'armée. Cependant les officiers étrangers entrèrent nécessairement en contact avec leurs camarades portugais appartenant aux classes cultivées du pays. Il n'est donc pas étonnant que le Portugal lettré, mais surveillé étroitement par l'Inquisition, connût par ces officiers étrangers l'esprit philosophique et savant de l'Angleterre, de la France, de l'Allemagne, point de départ des temps modernes. Avec Schomberg, la France fut la première à se frayer un chemin au ^{xvii}^e siècle. L'établissement de la première académie scientifique au Portugal sous la direction d'un comte d'Ericeira, traducteur de nombreuses œuvres françaises, date de cette époque. Au ^{xviii}^e, les officiers anglais de l'armée de Lippe introduisirent subrepticement la philosophie rationaliste et son corollaire, la franc-maçonnerie. Leur influence fit de José Anastácio da Cunha le premier poète pré-romantique du Portugal. Cependant, le général v. Lippe lui-même apporta non pas la littérature, mais quelque chose de l'esprit disciplinaire de la nouvelle Prusse (1). Nombreux

quand Schmid tomba malade à Guimarães et qu'il fut bien soigné par les habitants, il ajouta dans le journal qui fait suite au poème qu'à Guimarães les gens étaient fort miséricordieux et honnêtes, « gar barmherzig und threues volckh » (Cf. Fr. Hümmelich, *Ein bayer. Landsknecht über die Eroberung Portugals durch Philipp II. im Jahre 1580*, dans Rev. da Univ. de Coimbra, vol. XI, 1933, p. 877 sv.).

(1) En 1762, le comte Friedrich Wilhelm zu Lippe-Schaumburg-Bückeburg avait été appelé d'Angleterre par le marquis de Pombal. Il entreprit la réorganisation de l'armée portugaise et créa des écoles militaires. Comme déjà Schomberg, il fut l'objet de nombreux poèmes d'occasion. Citons comme exemple l'*Ode ao conde de Lippe* d'Antonio Diniz da Cruz e Silva. Quand le voyageur

furent enfin les Allemands — sans doute presque tous des cadets de familles nobles — qu'un troisième généralissime, le prince Chr. v. Waldeck amena dans son état-major en 1797. Avec quinze autres Allemands de l'école de Lippe, le comte v. Oeynhausen, aide de camp de Waldeck, vint comme instructeur militaire au Portugal en 1776. Sans s'en douter, il était appelé à jouer un rôle providentiel dans les rapports germano-portugais. Nous aurons encore à parler de lui, mais disons tout de suite que par son mariage avec Leonor d'Almeida, la littérature allemande trouva une admiratrice fervente à Lisbonne.

L'influence des mariages n'est pas à sous-estimer dans les relations entre peuples, surtout lorsqu'il s'agit de gens d'un rang élevé. Que l'on veuille se souvenir : Le résultat principal des mariages entre Braganzas et Habsbourgs d'Autriche fut que les regards de la noblesse portugaise se tournèrent vers Vienne. Il est certain aussi, que l'union du tout-puissant ministre de D. José I^{er}, le marquis de Pombal, avec une dame de la haute aristocratie viennoise, fit beaucoup pour favoriser les relations avec les pays allemands (1).

Une autre cause assez importante, elle aussi, d'un rapprochement entre Lisbonne et le Nord fut l'essor du Brésil et par là, du commerce portugais. De nouveau, des commerçants allemands

Link vient au Portugal vers 1800, il entend encore vanter le « gran Conde » (cf. *Bemerkungen*, etc., vol. I p. 143). Lippe lui-même n'a écrit qu'un mémorandum sur l'armée portugaise, resté à l'état de manuscrit, et ses souvenirs. Mais il paraît qu'il servait d'informateur à Zimmermann et à Herder (cf. A. Farinelli, *Viajes por España y Portugal desde la edad media hasta el siglo XX*, Madrid, 1921, note sous la date de 1762-64).

C'est dans l'armée de Lippe que vint au Portugal F. A. v. Jungk, auteur d'une grammaire portugaise et du premier aperçu sur la littérature portugaise écrit par un Allemand (en 1778. Cf. J.-J.-A. Bertrand, *Camoëns en Allemagne*, dans la Revue de Litt. comparée, vol. V, 1925, p. 246). Enfin, Lippe, qui fit la guerre de Sept Ans, a certainement contribué à répandre la gloire de Frédéric II au Portugal.

(1) Le mariage de Pombal avec la fille du maréchal Daun fut lui-même favorisé par la reine, princesse autrichienne : « In dieser Verbindung unterstützte ihn (= Pombal) die Königin von Portugal, die, da sie selbst von Geburt eine deutsche Prinzessin war, sich ein Vergnügen daraus machte, Damen aus ihrem Vaterlande nach Portugal zu ziehen. Caliaris, ein Hauptmann bey der königlichen Garde, der auch eine deutsche Dame aus der Familie der Holstein zur Gemahlin hatte, gab sich ebenfalls viele Mühe, diese Parthie zu stiften » (*Nachrichten vom portugiesischen Hofe*, s. l., 1768, p. 18)..

vinrent s'établir dans le grand port, en même temps que des négociants anglais et français. Quelques-uns parmi eux firent preuve de goût littéraire ou scientifique. Ainsi un Hambourgeois naturalisé Portugais, du nom d'Ahlens écrivit en portugais, après le désastre de 1755, deux traités scientifiques sur les tremblements de terre. Plusieurs autres firent souche et se marièrent à des Portugaises. Voilà pourquoi nous trouvons parmi les écrivains et les savants portugais du xix^e siècle des Kopke, des Stokler, des Biquier, etc.

En quoi consista l'activité de ces commerçants et d'où vinrent-ils ?

« Hamburg hat einen starken Anteil an dem lissaboner Handel, vorzüglich durch schlesische Leinwand. Bremen bringt auch viel Leinwand und etwas Getreide. Das letztere liefert Rostock, Stabholz aber Stettin. Diese Nationen nehmen dafür Südfrüchte, Wein, Oel und andere Erzeugnisse nebst vielen Colonialwaaren mit zurück. » (*Lissabon u. seine Umgebungen*, Dessau et Leipzig, 1808, p. 42). L'auteur anonyme de ces lignes parle aussi des Danois qui importaient des produits russes et prussiens ; en réalité il s'agissait des habitants d'Altona, ville-sœur de Hambourg, où s'était établie la colonie des Juifs portugais. Mais on remarquera qu'il n'est plus question du tout de l'Allemagne méridionale ! Le livre cité date de 1808, mais il vaut déjà pour l'époque pombalienne (1). Une seule lacune est à signaler : on y chercherait en vain une allusion au commerce des diamants, monopolisé par la couronne portugaise, et base principale de son commerce extérieur au xviii^e siècle. Le grand nombre de consulats que les pays allemands entretenirent à cette époque au Portugal atteste l'importance fraîchement accrue des relations économiques (2).

(1) E. Grüneberg ne cite pas moins de neuf Hambourgeois qui survivaient à Lisbonne au tremblement de terre de 1755. C'étaient F. Schuback, plus tard consul portugais à Hambourg ; R. et J. G. Burmester ; J. F. Carsten, fils du président du Sénat de Lubeck ; le vieux Thorladen ; Stockler, consul de l'Empire et de Hambourg à Lisbonne, et les frères Rameyer, dont l'un avait traduit la bible en portugais (cf. *Hamburgo e o terremoto*, etc., p. 55). Du reste, on trouve de nombreux tombeaux de Hanséates au vieux cimetière des Anglais à Lisbonne.

(2) Dès les premières années du xviii^e siècle pour le moins, la Prusse eut un consul à Lisbonne. Les premiers consuls furent I. Berguier, J. Vanzeller et H. J. Braamcamp, c'est-à-dire des Hollandais sans doute.

Déjà le troisième comte d'Ericeira, D. Luiz de Menezes (mort en 1690), fit appel à des commerçants et des artisans allemands pour donner une nouvelle vigueur aux industries du pays. Pombal, reprenant ses efforts au temps où il lutta contre l'emprise anglaise sur le Portugal, favorisa les Allemands encore davantage. Quand il voulut activer le commerce portugais en formant des compagnies privilégiées, la première fut celle d'un allemand catholique, Oldenburg (1753-1760). Stockler, riche commerçant de Lisbonne, fut au nombre de ses favoris. Pour développer l'industrie, Pombal, comme Ericeira, fit venir un certain nombre d'artisans allemands, tandis que le roi D. João V et sa femme autrichienne, Marianna, moins utilitaires, s'étaient intéressés plutôt aux artistes. Notons aussi que Pombal se servit dans sa lutte contre les jésuites du Père Ritter, Allemand ou Autrichien, confesseur de la reine. Un examen détaillé de l'œuvre de reconstruction de Pombal révélerait sans aucun doute que son séjour à Vienne comme jeune diplomate lui fut utile : « War London eine Schule der Volks-und Staatswirtschaft für ihn gewesen, so war ihm Wien eine Schule des Staats-und Völkerrechts » (H. Schäfer, *Geschichte von Portugal*, Hambourg, 1836-1854, vol IV, p. ix). La chute soudaine de Pombal arrêta et menaça cette œuvre, sans l'empêcher toutefois de produire ses pleins effets au début du XIX^e siècle.

Du temps de Pombal déjà, deux hommes, aristocrates l'un et l'autre, entrèrent en contact direct avec l'Allemagne proprement dite : le duc de Lafões, D. João Carlos de Bragança, et le fameux « Chevalier d'Oliveira », Francisco Xavier d'Oliveira. Ce dernier fut comme son père secrétaire d'ambassade à Vienne. Il y resta de 1734 à 1740 et s'y maria avec une dame autrichienne. Dans ses œuvres, il fait souvent allusion à sa vie de Vienne. Est-ce là qu'il prit goût au folklore ? En tout cas, la bonhomie des Viennois, qui franchissent facilement les barrières sociales, dut l'inciter à l'observation des mœurs. Fréquemment, il revient aussi sur un voyage à travers l'Allemagne dans l'été de 1734.

Il put alors connaître le luthéranisme sur place. Mais ce n'est que beaucoup plus tard qu'il embrassa lui-même la religion protestante sous la forme calviniste. Il n'y a rien d'étonnant à ce que l'Inquisition portugaise brûlat ses « Lettres » ; car il y est dit entre

autres que la Réforme était à son idée un élément nécessaire à la prospérité d'un pays comme le Portugal !

Moins intimes et cependant moins excentriques furent les rapports que le duc de Lafões eut avec l'Allemagne. Lui aussi avait vécu longtemps à Vienne (de 1768 à 1774, et déjà auparavant à plusieurs intervalles, à partir de 1757 ou 1758). Les lettres viennoises de l'abbé Antonio da Costa sont le reflet durable de cette époque de relations luso-autrichiennes, quand trois autres gentils-hommes portugais servaient à côté de Lafões dans les armées autrichiennes, et parmi eux Manuel Telles da Silva, plus tard conseiller intime de Marie-Thérèse sous le nom de Silva-Tarouca. Lafões fut en même temps un soldat de valeur, un grand amateur de musique et un esprit d'une vaste culture, amalgame parfait de l'atmosphère cosmopolite de Vienne. Cet homme d'un renom européen nous est connu surtout par trois faits : 1^o sa participation à la guerre de Sept Ans qui lui valut des rapports avec Marie-Thérèse et son fils Joseph II, ainsi qu'avec le roi de Prusse, Frédéric II, qu'il alla voir à Potsdam ; 2^o ses voyages, qui l'ont conduit par exemple en Suisse et en Allemagne, où il assista au couronnement de l'empereur décrit dans les souvenirs de Goethe ; enfin 3^o son « chef-d'œuvre », la fondation d'une Académie des Sciences, qui est restée la principale association scientifique du Portugal. Signalons un fait qui aurait pu avoir de grosses conséquences : Par l'intermédiaire de Lafões, le prince D. José, fils de la reine bigote D. Maria I, mais élève de Pombal en politique, entra en correspondance avec l'empereur Joseph II. Malheureusement, le prince mourut mystérieusement avant d'accéder au trône ; car il se serait efforcé sans doute de continuer l'œuvre de Pombal : « O que o principe do Brazil (= D. José) mais admirava em José II era a sua concepção moderna, civilista e centralisadora do Estado, eram as suas reformas ecclesiasticas e pedagogicas » (M. A. Vaz de Carvalho, *A marquez de Alorna*, Lisbonne, 1913, p. 429 sv.).

Le culte des monarques éclairés d'Allemagne était alors fort répandu au Portugal. Ainsi, le prédécesseur du roi João V, Pedro II, échangea des lettres avec le fameux Auguste le Fort de Saxe et de Pologne, qui lui rendit même visite à Lisbonne. Fût-ce simplement parce qu'ils admirèrent mutuellement leurs forces corporelles, ainsi que le dit le chevalier d'Oliveira (*Recreação periodica*, Lisboa,

1932, vol. I, p. 164)? D'autres vestiges, parfois tardifs, de ce véritable culte sont le poème où la marquise d'Alorna glorifie l'impératrice Marie-Thérèse (*Obras poeticas*, Lisboa, 1844, vol IV, p. 41 sv. : *Recreações botanicas*, 2^o canto : *A caça, as alléas de Schombrun, e Maria Thereza* 1813), la traduction portugaise de l'*Art de la Guerre*, poème didactique de Frédéric II (en 1819) et, honni soit qui mal y pense, la tabatière frédéricienne que garde précieusement le petit musée de l'Académie des Sciences à Lisbonne. Peut-être fût-ce Lafões lui-même qui rapporta ce dernier souvenir de Potsdam. Du reste, tout comme en France, l'anecdote du meunier de Sans-souci (« Il y a des juges à Berlin ») fit fortune au Portugal, et je n'en veux pour preuve que la lettre d'Herculano au dr. J. M. da Silva qui y fait allusion (Herculano, *Cartas* II, Lisboa, s. d.). Enfin, le Portugal a certainement été sensible aux succès de quelques artistes portugais en Allemagne, tels que la cantatrice Luisa Todi, engagée à l'Opéra de Berlin en 1782 par le vieux Frédéric II lui-même, et les musiciens Marcos Portugal et Rodrigo A. de Menezes.

Cependant, ni Oliveira, ni le duc de Lafões, ni même les Tarouca, établis si solidement à Vienne, ne se sont fait les champions de la littérature allemande. C'est un homme du nord de l'Allemagne, le comte d'Oeynhausen (1) qui tout à fait involontairement ouvrit le chemin aux lettres allemandes en épousant Leonor, comtesse d'Alorna. Cette femme extraordinaire, déjà adonnée aux études avant son mariage, dans la solitude du couvent de Chelas, s'était initiée, toute jeune encore, aux quelques systèmes de philosophes allemands que les hommes cultivés de son temps connaissaient. Mais ces connaissances réservées aux cercles aristocratiques, seuls amateurs des lettres à l'époque, ne s'étendaient pas à la poésie allemande. Et parmi les savants et les philosophes allemands, seuls ceux dont les œuvres étaient écrites ou traduites en latin et français pouvaient atteindre ces gentilshommes qui ignoraient l'allemand. Connaître l'allemand aurait paru un luxe alors que le fran-

(1) Karl August v. Oeynhausen, né en 1744, mort en 1798. Après son mariage avec Leonor de Alorna, il fut successivement colonel d'un régiment, ambassadeur du Portugal à Vienne, aide de camp de Waldeck et maréchal de l'armée portugaise. Comme son oncle, le comte de Lippe, il fut chargé de réorganiser l'armée. Les lettres que la Biblioteca da Acad. das Sciências de Lisbonne possède de lui, ne font voir aucun goût particulier de la littérature.

çais primait partout, même en Allemagne ! Un homme aussi cultivé que Verney, collaborateur de Pombal dans la réforme des études en Portugal, ne recommanda point dans son programme de 1762 (*Essai sur les Sciences et les Lettres en Portugal*, Lisbonne), l'étude de la langue allemande, malgré les rapports économiques dont j'ai parlé plus haut. Mais il y fit déjà état de la science allemande : Parlant de jurisprudence, de médecine, voire de théologie, les noms d'une douzaine de savants allemands lui viennent sous la plume. Alors, lui non plus n'oublie pas de mentionner Leibnitz et Wolf, les deux philosophes cités toujours en due compagnie des rationalistes anglais et français. Cependant, épris de sciences exactes, Leibnitz l'intéresse au titre de mathématicien, et s'il cite le Suisse Haller, ce n'est pas pour recommander son poème célèbre sur les Alpes, mais le commentaire aux théories du chirurgien Boerhaave. Du reste, l'esprit du temps, encore hostile à la philosophie, apparaît chez le P. Arsénio, adversaire de Verney, qui trouve déjà excessif d'apprendre à de futurs théologiens le grec et l'hébreu : « comme si tout ne se trouvait déjà fort bien expliqué dans les commentaires latins. » « Pourquoi, s'écrie ironiquement le traditionaliste têtue, ne leur conseille-t-il donc pas d'apprendre le français, l'italien, le « tudesque », l'anglais, et par curiosité d'esprit, la langue d'Angola et celle des Tapuias du Brésil ? » (Cité d'après H. Cidade, *Ensaio sóbre a Crise mental do s. XVIII*, Coïmbre, 1929, p. 35).

Pourtant, l'Université de Coïmbre, après la Réforme pombalienne, ou plus exactement, sa Faculté de droit, fut l'étrange refuge de la poésie étrangère et nationale, à défaut d'une Faculté de lettres. Ce fut aussi le premier centre où la nouvelle poésie allemande trouva bon accueil. En effet, les Suisses Gessner et Haller s'y sont taillé des succès durables. Comment le jeune professeur de droit, Ricardo Raymundo Nogueira, se sentit-il poussé à traduire les *Pastorales* de Gessner (en 1778) ? (1) Comment son collègue à Coïmbre, le fougueux professeur de mathématiques, José Anastacio da Cunha, prit-il goût au doux et calme Suisse, au

(1) En vain, j'ai cherché dans les épîtres de Ribeiro dos Santos (*Elpino Duriense*) adressées à Nogueira, son ami intime, des allusions à Gessner. Cependant, Ribeiro dos Santos a écrit des *pastorales* en prose — comme Gessner ! (cf. Elpino Duriense, *Poesias*, Lisbonne, 1817, vol. III).

point de traduire une de ses idylles ? Le premier Portugais qui parla de Gessner, le diacre Fr. Bernardo de Lima, publia à Lisbonne d'abord, à Porto ensuite, une petite revue littéraire, la « *Gazeta Litteraria* » (1761-1762). C'est dans cette publication qu'il a inséré quelques passages des pastorales suisses (cf. H. Cidade, *Crise mental*, p. 192). Fait d'autant plus remarquable que Michael Huber publia sa traduction française la même année (*Idylles et poèmes champêtres de S. Gessner*, Lyon, 1762). On aimerait donc savoir si Lima connaissait la poésie de Gessner par les Anglais de Lippe, qui débarquèrent à Porto dans cette même année de 1762 (1). Pourquoi n'auraient-ils pas apporté dans leurs bagages les poésies de Gessner, précisément le premier écrivain qui introduisit le nouveau sentiment de la nature dans le genre usé de l'idylle pastorale, puisqu'ils apprenaient à Cunha d'aimer Pope ? Vu ainsi, Cunha lui-même n'aurait plus la place isolée que lui assigna Fidelino de Figueiredo dans son *Histoire de la littérature romantique* (Lisbonne, 1913, p. 12 sv.). Il y aurait alors une ligne directe qui mènerait de l'Allemagne à Coïmbre, en passant par l'Angleterre et Porto, débarcadère des Anglais au Portugal. Certes, l'influence allemande dans l'œuvre de Cunha fut insignifiante. Une inspiration si indirecte ne pouvait être que fort modeste, et nous aurons encore souvent l'occasion de le constater. En réalité, pour Cunha, Gessner et Haller fournirent des exemples lyriques à la philosophie anglaise qui fut la sienne. De plus, cet homme de forte sensibilité se sentit attiré par les deux Suisses, parce qu'ils élargissaient enfin les thèmes conventionnels de l'arcadisme.

Ceci dit, F. de Figueiredo a raison quand il considère Cunha comme un écrivain isolé ; car son œuvre resta sans écho, peut-être

(1) M. H. Cidade a eu l'extrême amabilité de me donner quelques renseignements supplémentaires à ce sujet. Ainsi, il est possible que Lima ait su l'allemand ; car il possédait une vaste culture linguistique embrassant l'espagnol, l'italien, le français et l'anglais. Dans la *Gazeta Litteraria*, Lima se réfère à de nombreuses revues étrangères, parmi lesquelles on trouve plusieurs revues allemandes. Lorsqu'il inséra dans la *Gazeta Litteraria* ses traductions de Gessner, il cita cependant l'ouvrage français de Huber. Puisque la traduction de Lima est aussi éloignée de l'original que de la version de Huber, j'en conclus que Lima traduisait librement, d'après Huber.

En ce qui concerne la possibilité d'une influence anglaise sur Lima, elle paraît exister. Parmi les 167 abonnés de la revue, on trouve vingt Anglais, sans doute tous des commerçants de Porto.

parce que l'Inquisition fit tarir précocement son inspiration philosophique lorsqu'il eut 34 ans (1778). Son heure avait passé quand au ^{xx}^e siècle on connut tous ses écrits (cf. H. Cidade, *A obra poética do dr. José A. da Cunha*, Coïmbre, 1930).

La fortune extraordinaire, européenne de Salomon Gessner, écrivain d'un talent discutable dont parlent encore les spécialistes, mais que personne ne lit plus aujourd'hui, trouve son explication dans l'enthousiasme du ^{xviii}^e siècle pour Rousseau : Gessner, autre Suisse, appliqua le principe du retour à la « nature » à la poésie arcadienne, voilà le secret de son succès. Insistant — comme Rousseau — sur la « vérité » des sentiments, il annonça timidement les effusions du romantisme. Car le style de Gessner laisse paraître peu d'imagination. Il est prosaïque malgré une solennité pesante qui semble affectée aujourd'hui : la beauté du vers échappait à Gessner. A chaque page on pleure, et le méchant Caïn peut alors se plaindre avec raison de son frère-modèle : « Aber zu dieser weibischen Weichlichkeit wird meinè männliche Seele sich nie gewöhnen, zu dieser Weiblichkeit, die ihn so beliebt macht, so viel Freudenthränen euch entlockt... » (*Salomon Gessners sämtliche Schriften*, Carlsruhe, 1795 : *Abels Tod*, p. 19). Mais les courtes descriptions des spectacles les plus simples de la nature — levers et couchers de soleil, orages, clairs de lune —, un style d'une envolée souvent biblique à la manière de Klopstock, la tendresse des sentiments, tout cela devait plaire aux Portugais, las d'un siècle de galanterie érudite en vers pompeux. Théocrite, leur propre modèle, paraissait ressusciter. Il va de soi que des Méridionaux aussi impulsifs ne comprirent pas les idylles en prose du très sage M. Gessner avec l'esprit calme de leur auteur (1). Au Portugal on moralisait encore plus que lui : Freire Barbosa, un des premiers traducteurs portugais — de Huber, malgré un séjour personnel à Zurich, patrie de Gessner —, crut nécessaire de changer légèrement le texte de Gessner puisque celui-ci : « se crut autorisé par l'innocence de ses bergers à les faire parler si librement, ce qui, je crois, ne

(1) La préface du 2nd volume des *Idyllen* de Gessner est assez caractéristique. Citons-en ces quelques lignes : « Diese Idyllen sind die Früchte einiger meiner vergnügtesten Stunden... Alle Gemähde von stiller Ruhe und sanftem ungestörtem Glück müssen Leuten von edler Denkart gefallen » (éd. citée dans le *texte, Idyllen*, vol. II, p. 8 sv.).

sonnerait pas bien dans un royaume aussi policé (modesto) que le Portugal » (*Idyllios*, etc..., Lisbonne, 1784, p. 17). On voit bien qu'il fallait ménager les oreilles chastes de D. Maria I et de sa cour. Aussi, c'est la tendance moralisatrice qui valut à cette poésie d'être traduite une douzaine de fois, rien qu'au Portugal. Louée par Lima dès 1761, traduite par Nogueira dès 1778, elle plut encore aux derniers arcadiens de l'école de Castilho.

Dans sa collection de poésies allemandes (Paris, 1766), Huber avait traduit d'autres poètes encore. Ainsi, les Portugais connurent, en même temps que Gessner, des poètes de troisième ordre comme représentants de la littérature allemande, tels que Cramer, Utz, E. v. Kleist (« les poètes du printemps »), Cronegk (« Les Solitudes », élégie philosophique), Zacharias et même v. Schönaich, un disciple du « réactionnaire » Gottsched (1).

Link, en excellent observateur de la vie portugaise, a constaté lors de son voyage en 1799 combien on connaissait peu encore de la littérature allemande : à ce moment, personne au Portugal n'avait connaissance de Kant et des romantiques ; on en était toujours aux traductions de M. Huber et à la philosophie de Wolf (2).

Par bonheur, il survint alors une femme intelligente, la comtesse Leonor d'Alorna, que déjà ses contemporains appelaient la « Staël portugaise » (3). Au Portugal, parmi tant de diplomates, tant de

(1) Ne soyons pas injuste : si Huber pêche, c'est par son désir de présenter une image aussi complète que possible. A côté des petits talents, on trouve des écrivains de qualité comme Wieland, Klopstock et Lessing.

(2) Voici les observations de Link à ce sujet : « Deutsche Schriften darf man im Ausland überhaupt nicht suchen ; nur Wolf's lateinische Werke, Brucker's Geschichte der Philosophie, und andere Schriften aus jenem Zeitalter trifft man in jeder portugiesischen Bibliothek an » (*Bemerkungen*, etc., vol. I, p. 244). Link ne parle que des bibliothèques publiques. A Coïmbre, les professeurs connaissaient la littérature française et anglaise, mais non pas l'allemande. Il y avait des exceptions : le théologien Fr. Joaquim de Santa Clara possédait quelques livres allemands dont aucun cependant n'était postérieur à la date de 1730 (cf. *ibidem*, vol. II, p. 39). Link confirme l'existence d'une *barrière* française entre l'Allemagne et le Portugal : « Schriften, unmittelbar aus dem Deutschen übersetzt, kenne ich nicht ; mittelbar aus dem Französischen, lieset man in der portugiesischen, wie fast in allen neuern gebildeten Sprachen, zwey unserer Gedichte, eines der schlechtesten und eines der besten. Man wird sie schon errathen, Schönaich's *Hermann* und Gessner's *Tod Abels* » (*ibidem*, vol. II, p. 245).

(3) « Como madame de Stael ella fazia voltar a attenção da mocidade para a arte da Alemanha, a qual veio dar nova seiva á arte meridional, que vegetava

gens qui avaient des attaches avec l'Autriche, personne n'avait encore eu assez de curiosité intellectuelle pour aller découvrir l'Allemagne littéraire. Pourtant l'Allemagne, elle, avait déjà depuis un bon moment commencé à s'intéresser au lointain pays de Portugal et à son admirable poète Camões. Leonor d'Alorna eut enfin le courage d'apprendre à fond la langue jusqu'alors dédaignée des Hyperboréens et de se plonger dans la littérature germanique. Son mariage avec un comte non pas autrichien, mais allemand, et leur séjour prolongé à Vienne en fournirent l'occasion. La comtesse d'Alorna n'écrira pas un livre capital sur l'Allemagne comme M^{me} de Staël ; elle n'a même pas pu voir l'Allemagne (1). Mais elle aussi a ouvert son pays aux génies allemands : à Klopstock, à Wieland, à Goethe. Elle a même formé une école où sont allés ceux qui après elle vont s'occuper de la littérature allemande : Filinto Elysio, la comtesse de Balsemão, Herculano et, indirectement, Garrett. Peut-être l'ambassadeur Araujo lui doit-il aussi quelque chose.

Elle-même a fait œuvre de traductrice, et pour la première fois, ce sont des traductions intelligentes, faites directement sur les textes originaux, innovation qui pendant longtemps encore ne trouvera pas d'imitateur. Il est certain que cette femme de cœur et de tête fut consciente du rôle qu'elle allait jouer : n'a-t-elle pas été en relations directes avec M^{me} de Staël, d'abord à Paris, en 1780, par l'intermédiaire du comte de Palmella, ensuite à Londres, entre 1812 et 1814, alors qu'elle aussi était bannie de son pays.

Son bon goût apparaît dans le choix de ses traductions ; plus de Huber de seconde main, assez de poésie gessnérienne. Voici ce que l'on trouve dans ses « Obras poeticas », publiées à Lisbonne en 1844 seulement, c'est-à-dire cinq ans avant sa mort et déjà en plein romantisme portugais :

1^o Des chansons (« cantigas »), comme celle intitulée « A la liberté », dans laquelle elle chante les montagnes libres et pleure

na imitação servil das chamadas letras classicas, e ainda estas estudadas no transumpto infiel da litteratura franceza da epocha de Luiz 14^o » (A. Herculano, *D. Leonor d'Alorna*, dans : *O Panorama*, série 2, vol. III, 1844, n^o 156).

(1) Elle avait voulu aller en Allemagne avec son fils après la mort de son mari. Mais la seconde invasion française en Allemagne empêcha ce voyage. Leonor d'Alorna partit donc pour l'Angleterre. Par une bizarrerie cruelle du sort, elle perdit cependant son frère à Königsberg, la ville de Kant.

sa captivité dans le couvent de Chelas. Ce poème fut donc écrit avant son mariage avec Oeynhausén. Il prouve qu'elle connaissait déjà les « Alpes » de Haller qui a chanté la vie simple et heureuse des montagnards. Dans une lettre à son père, écrite à Chelas, elle parle de Haller, « célebre médico allemão d'este seculo, excellente poeta tambem, homem de muita litteratura e bom gosto » (Avila e Bolama, *A Marquiza de Alorna*, Lisbonne, 1916, p. 96). La bouillonnante jeune fille n'a donc pas seulement goûté les sciences naturelles, l'histoire et la philosophie, sans oublier l'inévitable Wolf. Voici comment débute sa chanson :

« Filha do Céu,	Nos altos montes,
Tu liberdade,	Rudes monteiros,
Para que foges	Tens, Nympha, os templos
Com impiedade ?	Mais verdadeiros. »

et elle la termine ainsi :

« Ide contentes	Que eu na cabana
Vós passarinhos,	Triste onde moro
A paz saudar	Esconder vou
Nos vossos ninhos ;	Pranto que choro. »

(*Obras*, I, p. 61).

Cet extrait montre clairement le caractère personnel que Léonor savait donner à des poésies inspirées par d'autres.

Parmi ses chansons il y en a une sur le trouble de l'amour, imitée de Bürger (*Obras*, II, p. 323 sv.), trois poèmes d'amour d'après Gœthe, ainsi que, sans nom d'auteur, une imitation de « Sah ein Knab ein Röslein stehn », motif qui lui inspire des réflexions sur la brièveté de la vie.

2^o Son penchant pour la philosophie — regardée par ses compatriotes comme une excentricité — lui fait traduire un poème métaphysique de Herder, « Deos », qui commence ainsi :

« Tu, de quem me convence o sentimento !
 Tu, que existes, o Deos, na eternidade !...
 Se pertendo abranger-te, o pensamento
 absorve-me o teu mar d'infinidade. »

(*Obras*, I, p. 271 sv.).

Déjà V. Némésio signale dans sa *Mocidade de A. Herculano*, que plusieurs traductions ou imitations restent à identifier. Ce sont

« Ode de D... - A instabilidade. Ao Conde de Dönhoff » (*Obras*, I, p. 274 svv.), « Em dia do Annobom. Imitação de um cantico allemão » (écrit en 1800, *Obras*, II, p. 317 svv.), la « Cantiga imitada do allemão » qui commence par « Voa, voa, passarinho » (*Obras*, II, p. 327) et enfin « Os dois Cysnes. Imitada do allemão » (*Obras*, II, p. 328 svv.).

Le premier et le dernier de ces poèmes annoncent déjà les décors du romantisme : l'un commence par évoquer des palais en ruines d'où sortent les gémissements lugubres d'oiseaux de mauvais augure, tandis que des serpents venimeux rampent entre les colonnades en ruines : ainsi passe la grandeur de ce monde ! Dans le second, on voit un rocher couvert de mousse au bord de la mer, sombre habitation d'un ermite. Au contraire, « Em dia do Annobom » porte la marque de Klopstock : on y parle des Bardes qui ont pour mission d'enseigner à l'humanité des vers enflammés que leur dicte la Vérité.

J'ajouterai aux imitations anonymes l'« Hymno matinal » rappelant par son début le cantique allemand « Wach auf, mein Herz, und singe dem Schöpfer aller Dinge, dem Herren Zebaoth » :

« Desperta, coração ; minha alma, acorda ;
Occupa-te em louvar o Ser dos Seres. »

(*Obras*, I, 299 sv.).

Une dernière œuvre philosophique, le premier chant des « Solitudes » de Cronegk, traduit librement d'après l'édition allemande de Utz, est dédiée à la mémoire de Maria d'Alorna, la sœur de Leonor. Une des amies de Leonor, la vicomtesse de Balsemão, Catharina M. de Sousa Cesar e Lencastre, poète comme elle, a laissé en manuscrit une traduction complète du même poème allemand ; mais elle travailla d'après le texte français de Huber, et son ouvrage ne vaut pas d'être retenu.

D'après cette liste on peut se faire une idée de la poésie de Leonor d'Alorna. Très personnelle, elle s'apparente au lyrisme philosophique des Anglais et des Allemands, que le spectacle de la nature invite aux rêves et aux réflexions. Les poèmes purement sentimentaux sont remarquablement rares pour une femme. Il est vrai qu'elle a donné à la *cantiga* une forme proche de la chanson populaire des Allemands.

Elle a fait plus pour Klopstock et Bürger que pour Wieland et Goethe : c'est par son goût pour les deux premiers qu'elle a agi le plus fortement sur son entourage.

Comme J. A. de Cunha et les autres traducteurs de Gessner, elle est encore trop traditionaliste pour rompre tout à fait avec le passé : elle traduit aussi Horace et les cantiques. Mais, comme Cunha, elle touche déjà aux thèmes romantiques. Sa traduction des six premiers chants de l'*Oberon*, « poème romantique » de Wieland, en est la preuve la plus éclatante.

Qu'est-ce que l'*Oberon* ? Aujourd'hui oublié par le grand public en Allemagne comme presque toute l'œuvre de Wieland, il a pourtant joui d'une longue réputation : encore peu avant la guerre, un critique allemand put dire que l'*Oberon* était devenu une œuvre vraiment populaire que tout le monde connaissait et aimait (K. Heinemann, *Die deutsche Dichtung*, Leipzig, 1911, p. 97). Wieland avait appelé son épopée un « romantisches Heldengedicht » ; mais « romantisch » a ici son sens primitif : c'est ce qui appartient au genre romanesque du moyen âge, ce qui imite les romans de chevalerie, en remplaçant la mythologie antique par le merveilleux du temps des croisades... Ainsi, Charlemagne et les merveilles de l'Orient étaient évoqués dans l'*Oberon*. Les aventures souvent galantes du héros ne nous intéressent plus, sauf deux épisodes déjà assez romantiques au sens actuel : l'amour en rêve dans le 3^e chant et la vie dans le jardin paradisiaque caché dans une île déserte (7^e et 8^e chants). Le récit, très élégant et spirituel, devait naturellement plaire à des méridionaux.

Leonor d'Alorna a-t-elle traduit l'*Oberon* avant Filinto Elysio (1) et y a-t-il un rapport entre les deux versions ? Je le crois ; car dans la notice biographique qui précède les *Obras* on laisse entendre que Leonor traduisit les quatre premiers chants peu après la mort de son mari, décédé en 1793 (2). Beaucoup plus tard, entre 1822 et

(1) Nom arcadien du poète Fr. Manuel do Nascimento, que Leonor d'Alorna avait connu au couvent de Chelas. C'est à Paris, pendant son exil, qu'il a traduit l'*Oberon*. Sur son séjour à Paris et son œuvre de traducteur, cf. G. Le Gentil, *Filinto Elysio, traducteur de Chateaubriand*, dans la *Revue de Litt. comparée*, vol. XVIII, 1938, n° 1, p. 83 sv.).

(2) Leonor d'Alorna discuta un jour avec « un Allemand du nom de Müller » — il s'agit sans doute du pasteur Müller qui devint plus tard secrétaire de l'Academia das Ciências de Lisbonne — de la richesse du portugais et de l'allemand.

1826, elle les compléta par deux autres chants, sans avoir la patience d'aller jusqu'à la fin du poème qui comporte douze chants. Tout le monde était au courant de sa traduction, mais elle n'en a rien publié avant 1844. Déjà Link mentionna sa traduction, en ajoutant : « Schade, dass sie sich noch nicht entschliessen kann, sie (= la traduction) öffentlich bekannt zu machen (écrit en 1798 ou 1799. *Bemerkungen auf einer Reise*, etc., Kiel, 1801-1804, vol. II, p. 236). Certainement, Filinto, ancien grand ami de Leonor, en eut connaissance. Le public portugais connut l'*Oberon* en 1802 seulement quand Filinto Elysio traduisit l'œuvre entière d'après la version française de Borch. Je penche à croire que c'est l'exemple de Leonor qui a incité Filinto, mais je n'ai pour preuve que l'identité de leur choix. Il est curieux que la seule œuvre allemande que Filinto ait jamais traduite soit précisément celle qui a occupé si fortement Leonor d'Alorna. A. W. Schlegel que Filinto connut vaguement à Paris pourrait y être pour quelque chose, mais c'est improbable. Filinto mentionne ses conversations avec Schlegel seulement en 1817, quand il refait la traduction de l'*Oberon* (cf. T. Braga, *Filinto Elysio e os dissidentes da Arcadia*, Porto, 1901, p. 351, n. 1). Mais est-ce vrai que Filinto eut l'idée de cette traduction aussi fortuitement que Leonor, entraîné seulement par le goût de l'époque ? Je crois plutôt que Braga eut tort d'écrire que Filinto, le Voltairien, devint un pré-romantique « malgré lui » : n'a-t-il pas écrit dans sa *Carta ao naturalista José Bonifacio de Andrada* ces lignes où il dit toute sa lassitude du rationalisme qui desséchait sa veine poétique :

« Mas, ruim Philosophia estro-tolhente
Rasgou os véos a Fabula ;
Seccou as Hypocrenes,
Corta as azas ao Pégaso, e poz ermos
Olympos e Parnassos.
E fez mais. Destruiu altos poderes
das amparaveis Fadas.

Leonor d'Alorna soutint que le portugais était la plus riche des deux langues : « apostou com o estrangeiro que, se lhe desse um poema allemão qualquer que fosse, ella o verteria em portuguez, conservando toda a força das expressões e das imagens. Foi-lhe dado pois o *Oberon*, poema de Wieland, então muito celebrado, cujos quatro primeiros Cantos ella verteo nesse mesmo anno » (*Obras poeticas, Noticia biographica*, Lisbonne, 1844, vol. I, p. XXX sv.).

Oh ricas Fadas, rico encantamento,
Enleio dos sentidos agradável,
Com que saudade crua, com que pena
Vos choro, d'entre nos affugentadas
Por essas maos Philosophos esquivos. »

(Obras, I, p. 154. Cité par Braga, *ibidem*).

Le voilà qui revient aussi au merveilleux du moyen âge ! Grâce à qui, sinon à Wieland ?

Déjà vers 1770, Filinto, alors encore à Lisbonne, a dû faire connaissance avec la littérature allemande, c'est-à-dire la poésie pastorale qui pouvait plaire à l'admirateur d'Horace. En effet, il s'était formé autour de lui un petit cercle dont quelques négociants allemands faisaient partie (1). Plus tard (1792-1797), avant de se fixer définitivement à Paris, il eut pour protecteur l'ambassadeur en Hollande, Antonio de Araujo de Azevedo, futur comte de Barca, un fin lettré qui connaissait les littératures européennes et, à part son secrétaire, le seul Portugais qui ait parlé à Goethe (2). Il est plus que probable qu'il fut en rapports avec Leonor et son mari, diplomate comme lui. Trouvera-t-on un jour quels liens spirituels ont pu unir ces trois esprits touchés par le germanisme, Alorna, Filinto et Araujo ?

On le voit : le poète Filinto eut assez d'occasions de s'intéresser plus à fond à la littérature allemande. Malheureusement, cet

(1) Sur le cercle littéraire de Filinto, cf. Th. Braga, *Filinto Elysio e os dissidentes da Arcadia*, Porto, 1901, p. 137. Filinto n'a pas traduit moins de 38 poèmes de Ramler, glorificateur de Frédéric II : « Estas Poêsias, que não sendo minhas, valem-me bem dá-las ao Público. Quem sabe se ellas não darão emulação aos nossos vates de as imitar, e (melhor ainda) de as exceder » (Filinto Elysio, *Obras completas*, 2^e éd., Paris, 1817, vol. III, p. 347 note). D'autre part, il y avait parmi les papiers de Filinto la copie d'une version italienne (!) du *Prin-temps de Kleist* (cf. Th. Braga, ouvrage cité, p. 399).

(2) Goethe nota dans son journal à Jéna le 30 sept. 1799 : « Fremde auf dem Cabinet. Aranjo (sic), portugiesischer Gesandter in Paris. Herr und Mad. Cappadoce. » Herder écrivit à Gleim le 11 oct. 1799 : « Wir haben einen Portugiesen hier gehabt, wie es wenige geben mag, den Gesandten Aranjo, den die Direktoren der Lutetia in den Tempel (= une loge des francs-maçons) eingeführt hatten. Ein vortrefflicher Mann, der Klopstock äusserst hoch schätzt. Er kam von Hamburg. Sein Sekretär (= S. Pinheiro Ferreira ?) hatte es unglaublich weit im Verständnis der Klopstockschen Oden gebracht und der Gesandte Stücke von Dryden und Gray ins Portugiesische mit einer Genauigkeit und Schönheit übersetzt, dass — ich einen Strich machen muss, so schön sind sie » (H. Landgraf, *Goethe und seine ausländischen Besucher*, Munich 1932, p. 111).

homme si obstiné, si portugais, ne s'est jamais donné la peine d'apprendre l'allemand. Son long séjour en Hollande l'a plutôt rendu injuste envers le « froid Nord »,

Frio sol, longa neve, escuros ares

(*Obras*, V, p. 221),

et les Hollandais qu'il appelle dédaigneusement « batataphagos » (*ibidem*). Il me semble pourtant que c'est par Schlegel qu'il a été orienté dans le sens d'une littérature populaire et nationale. Filinto qui ne se consola jamais de son exil, aimait à évoquer *son* Portugal avec ses coutumes particulières et ses fêtes traditionnelles. C'est du pur régionalisme quand il fait une description du carnaval portugais (*Obras*, III, p. 335, écrit à Paris en 1808), ou quand il écrit l'ode sur la Noël portugaise (*Obras*, I, p. 427. Les deux textes sont cités par Braga).

En résumé, nous avons déjà trouvé chez ces pré-romantiques portugais — da Cunha, Leonor d'Alorna, Filinto Elysio — les éléments qui vont constituer le germanisme des romantiques portugais : la philosophie rationaliste alliée à la poésie *classique* de l'Allemagne.

Nous avons aussi cherché à établir une filiation des esprits qui se sont occupés de la littérature allemande et nous avons affirmé que Leonor d'Alorna avait établi une véritable chapelle littéraire. Mais il faut ajouter que jamais la grande masse des gens cultivés du Portugal ne fut touchée, et moins encore le peuple. Cependant, c'est de ces esprits, c'est d'un Filinto, qu'a jailli la première étincelle qui ranima la flamme d'une littérature vraiment nationale.

Pourtant, Cunha fut poursuivi par l'Inquisition, Leonor d'Alorna et Filinto durent quitter le Portugal. Seul, Araujo ne fut pas inquiété, mais il n'avait été qu'un simple intermédiaire, un amateur sans talent bien défini.

SECONDE PARTIE

Le Germanisme des chefs du romantisme portugais.

CHAPITRE III

LE RETARD AU DÉBUT DU XIX^e SIÈCLE

Après les débuts prometteurs du pré-romantisme d'avant 1800, on aurait pu s'attendre à une évolution rapide vers le romantisme intégral, à la suite des contacts plus nombreux avec l'Angleterre et l'Allemagne, centres de la nouvelle littérature. Il n'en fut rien ! On ne trouve pas d'œuvre nettement romantique au Portugal pendant vingt-cinq ans encore, c'est-à-dire jusqu'en 1825 quand parut le *Camões* de Garrett. Dans l'intervalle, le romantisme allemand était cependant arrivé à son apogée avec les écrivains de la génération de 1770 : les frères Schlegel, Wackenroder, Novalis, Brentano et Arnim. Déjà, M^{me} de Staël avait donné à ses compatriotes un guide à travers le classicisme, et même à travers le romantisme naissant de l'Allemagne (*De l'Allemagne*, 1810). Pourquoi les Portugais restèrent-ils en arrière ?

Le retard que l'Inquisition avait infligé aux lettres portugaises n'explique pas tout, puisque l'Inquisition n'empêcha point le pré-romantisme de se manifester en Portugal à la même époque qu'au delà des Pyrénées. Comme dans d'autres pays latins la clef de l'énigme peut être trouvée dans la situation politique à l'intérieur de ces pays, puisque l'évolution politique y marcha de pair avec l'évolution littéraire. Dans le cas particulier du Portugal, la vic-

toire du libéralisme modéré et national fut suivie de la victoire du romantisme. En France, Victor Hugo et Lamartine furent dans leurs meilleures années en même temps les représentants du libéralisme bourgeois et du romantisme français.

Au contraire, le romantisme allemand eut vite fait de perdre son idéalisme libertaire, et lorsque le libéralisme politique releva la tête, le romantisme était déjà mort. Parti, comme dans tous les autres pays, de l'idée qu'il fallait libérer l'homme — l'individu, le citoyen, le poète — des chaînes de la tyrannie « absolue », il vit ses espoirs utopiques amèrement déçus par la tournure jacobine que prit la Révolution en France. Au début, les poètes d'Allemagne, jusqu'à leur patriarche, Klopstock, l'avaient saluée avec un enthousiasme sans bornes. Mais quand la Révolution perdit son caractère idéal pour devenir un véritable cataclysme, quand sous la pression des faits, elle devint agressive et chauvine sans apporter ni égalité, ni fraternité, ni liberté telles que l'on les avait rêvées, les poètes allemands s'en détournèrent horrifiés. Les jeunes d'alors se firent « romantiques ». Déçus par la réalité, incapables de la nonchalance d'hommes murs montrée par les « classiques », ils se réfugièrent dans un monde imaginaire et mystique, souvent trouble et maladif. De là vint leur penchant pour le rêve et le côté nocturne de la vie, symbolisée dans la douce lune et dans la fleur bleue que l'on ne trouve jamais. Ils mirent en danger l'idéal d'harmonie et de beauté péniblement acquis par les classiques, et cela explique la lutte acharnée que Schiller et Goethe, les chefs du classicisme, menèrent contre les frères Schlegel, théoriciens des nouvelles conceptions d'un art radicalement subjectif. Goethe n'hésita alors pas à dire que le classicisme représentait pour lui tout ce qui était sain, le romantisme tout ce qui était malsain. En Portugal, de pareils jugements ne purent être faits que beaucoup plus tard. En effet, un tel romantisme n'eut pas encore de raison d'être au Portugal.

Vers 1800, l'absolutisme pesa durement sur ce pays. Le règne de Maria I fut un régime essentiellement réactionnaire : il s'agissait de tenir, à tout prix, loin de la poudrière portugaise les dangereuses idées françaises qui auraient voulu y mettre le feu. D'ailleurs, la France n'apparut pas aux Portugais sous le jour favorable de 1789, puisque ce fut l'Empire qui « libéra » le Portugal par la force armée : l'absolutisme continua. Après le départ des Français

en 1810, le Portugal trouva au lieu de la liberté promise un nouveau maître : l'anglais Beresford. Le régime en devint plus réactionnaire encore, et en 1820, la poudrière éclata. Cependant, la révolution libérale de 1820 avorta rapidement, faute de préparation sérieuse de la population. En 1826, un nouvel essai de révolutionner le pays connut un succès aussi éphémère, mais en 1832, le libéralisme livra l'assaut décisif, non sans être aidé par l'étranger. Sa victoire ouvrit la voie aux tendances nouvelles en littérature : les libéraux portugais rapportèrent de l'exil le romantisme rationaliste et libertaire de la France d'après 1820.

Pendant le quart de siècle qui sépare 1800 de 1825-1826, rien ne sembla bouger au Portugal. Nous retrouvons les deux ou trois pré-romantiques tels qu'ils furent à la fin du XVIII^e siècle, sans que leur horizon se soit élargi. Ainsi, Filinto Elysio traduisit déjà l'*Oberon* en 1802. Il reprendra sa traduction en 1816, mais seulement pour en améliorer la forme, sans changer une seule idée. Ce fut peut-être le seul résultat des conversations qu'il eut à Paris avec A. W. Schlegel. Coïncidence curieuse : comme Filinto, Leonor d'Alorna reprit sa traduction de l'*Oberon*, mais seulement vers 1825. La marquise d'Alorna ne suivra pas M^{me} de Staël jusqu'à se faire romantique. Elle s'arrêta — en littérature — à Goethe, comme si avec la mort de son époux, l'Allemagne entière eût cessé d'évoluer pour elle. Les Portugais conserveront le terrain qu'elle avait conquis pour eux, mais ils ne se hasarderont pas plus loin : pendant toute cette époque d'arrêt, on continuera donc à lire Gessner, Wieland, Klopstock et les autres poètes que l'on pouvait trouver dans le recueil de Huber. D'autre part, la science allemande, c'est-à-dire la philosophie, la théologie et la jurisprudence, aura toujours une place dans les bibliothèques de Coïmbre à côté de ces ouvrages de belles-lettres, et le plus souvent, ce furent les mêmes personnes qui s'intéressèrent aux deux matières.

Un seul élargissement est à signaler : une certaine influence allemande se fit sentir dans le domaine théâtral, à la suite, cette fois encore, d'une vogue européenne. Parmi les grands fournisseurs de drames larmoyants, les Allemands Kotzebue et Lafontaine prirent possession de la scène portugaise fraîchement rétablie. Il est à peine nécessaire de remarquer qu'ils y apparurent par le truchement de traductions ou adaptations françaises et anglaises.

L'homme qui représente le mieux les années d'avant l'avènement du romantisme dans la littérature portugaise, c'est sans doute l'écrivain traditionaliste José Agostinho de Macedo. Tous les Portugais actuels sont d'accord pour voir en lui le type du Portugais très cordial envers ses amis, très brutal envers ses ennemis, pas tout à fait pur dans sa vie privée, très strict et même entêté dans sa vie publique, moine défroqué et prédicateur puissant, d'une intelligence très vive, mais emportée par un tempérament violent qui guidait sa plume fertile, enfin, l'homme qui devait s'imposer à l'époque de D. Maria I et de D. Miguel. Nous n'avons ici à considérer que l'écrivain qui se mit entièrement à la disposition de la monarchie réactionnaire — institution un peu romantique après tout, puisque dans sa forme absolue, elle fut un anachronisme. L'évolution intellectuelle de Macedo s'accomplit rapidement. Pendant très peu de temps dans sa jeunesse, les illusions libérales le retinrent ; il lui en resta néanmoins sa vie durant un grand intérêt pour la philosophie rationaliste, bien qu'il combattit ses conséquences politiques et religieuses. Ensuite, il se rangea du côté des pouvoirs traditionnels, on ne sait pas bien par quel coup de baguette miraculeux, peut-être simplement sous l'impression de l'invasion française de 1807. A la fin de sa vie, il prit naturellement fait et cause pour D. Miguel. La nomination au poste de censeur de l'Inquisition consacra son rôle de défenseur de l'ordre établi.

Journaliste né, suivant de très près l'opinion publique, il reflète admirablement les goûts de son temps, prolongation du XVIII^e siècle à tous les égards. Du reste, un homme comme Macedo — né en 1761 — avait le caractère et l'esprit formés longtemps avant que la Révolution française ne frappât aux portes du Portugal. Cela aussi explique son goût pour le rationalisme : il s'intéressa exactement aux mêmes philosophes qui avaient occupé l'esprit de la marquise d'Alorna, pourtant de dix ans son aînée. Parmi les Anglais et les Français il connut Locke et Malebranche, parmi les Allemands il n'ignora pas tout à fait Leibnitz et Wolf. Il se piqua même de pouvoir parler de Kant (1). Cependant, il les critiqua, d'une part parce qu'il était théologien, d'autre part parce qu'il préférerait comme disciple de l'arcadisme l'antiquité aux temps

(1) Est-ce que Leonor d'Alorna avait lu Kant ? Il y a de fortes raisons pour le supposer ; cf. le chapitre sur Herculano.

modernes. Du reste, son esprit ne se prêta pas aux spéculations métaphysiques : fut-ce le résultat de l'éducation religieuse ou d'une tournure du caractère national ? Le fait est que peu de Portugais — et peu d'Espagnols — firent œuvre originale en philosophie (2). Dans sa publication *Motim litterario em forma de soliloquios* (Lisbonne, 1811, en 4 vols.), Macedo n'épargna pas ce qu'il appela le « philosophisme » et il déclara froidement que les philosophes modernes singeaient les anciens : Leibnitz revenait à Parménide, Kant à Epicure, Copernic à Aristarque de Samos, Buffon à Anaxagore et Empédocle, etc. (cité d'après H. Cidade, *J. A. da Cunha*, p. XLIV). On se rend compte de la valeur de ses jugements quand on considère deux choses : il ne savait pas un mot d'allemand et il connaissait Kant seulement à travers le résumé français qu'avait fait Charles de Villers (Paris, 1801). On voit la tendance de Macedo dans les titres de ses articles :

*Kant. Plagiarios dos antigos,
Leibnitz, seus plagiatos. Sua bibliotheca (anecdota).*

Il a du moins le mérite de n'avoir pas laissé tomber dans un oubli total les philosophes allemands. Ainsi, il consacra encore dans la seconde partie du « Motim » quelques pages à Leibnitz et à « Wolfio », à Albert le Grand et même à Paracelse. Dès 1807, Kant le tourmenta et il espéra écraser ce métaphysicien détesté. Nous lisons dans une lettre écrite à Frei Fr. Freire de Carvalho, Supérieur du Collège de la Graça à Coïmbre (Lisbonne, 7-3-1807) : « Tenho adiantado muito uma obra, cujo titulo é — *Republica litteraria — Sonho philosophico*, — convém a saber, um giro extatico pela Republica das letras, em que à excepção da sagrada theologia, em que se não falla, todas as sciencias, artes e seus cultores são mettidos a bulha com uma erudição immensa e uma chalaça continua ; nada escapa, meu amigo, e hoje acabo com os Philosophos, cujos systemas vão analysados, e o ultimo é o celebre Kant. » (*Obras ineditas de J. A. de Macedo*, Lisbonne 1900-1901, vol. I, p. 138 sv.).

(1) D'après F. de Figueiredo, c'est un des traits qui distinguent les Portugais des Allemands, cf. F. de Figueiredo, *Characteristics of Portuguese Literature*, dans *O Instituto*, vol. LXI, 1914, p. 317 sv.).

Encore en 1820, le *Jornal Encyclopedico de Lisboa*, dont il fut le collaborateur, publia sa *Noticia da Geographia do Philosopho Kant* (vol. II, pp. 25 à 37). Que trouva-t-il à redire à la Géographie du professeur Kant ?

L'opinion de Macedo a dû faire loi : ses publications connurent un grand succès. Ainsi le *Motim* se vit trois fois réimprimer. Très populaire fut aussi un sermon de 1811, intitulé *Sermão contra o filosofismo do seculo XIX* où il doit se retrouver tout entier.

Pour preuve qu'il ne fut pas le seul de son temps à connaître la philosophie allemande, on peut citer Targini (né en 1756, donc de la génération de Macedo). Dans la préface de sa traduction de l'*Essay on man*, Targini cita Kant par pages entières, dans le français de Ch. de Villers toutefois. Il constata aussi avec regret que les Portugais ne connaissaient pas les philosophes allemands et leurs doctrines métaphysiques. Cependant, un critique lui répondit d'Angleterre qu'au contraire, la philosophie allemande faisait partie de la culture académique de son temps, donnée à Coïmbre (cités d'après H. Cidade, *J. A. da Cunha*, p. xliiv). En effet, nous en avons trouvé des traces chez plusieurs écrivains de culture scientifique (Alorna, da Cunha, Macedo) auxquels il faut ajouter le philosophe-économiste Silvestre Pinheiro et les juristes Mousinho da Silveira et J. J. Rodrigues de Brito. Nous avons déjà pu indiquer le rôle important que joua la Faculté de Droit à l'Université de Coïmbre pour la divulgation de la poésie allemande. A plus forte raison, ce fut elle qui dans ses cours dirigea l'attention des élèves sur Leibnitz, Wolf et Kant comme philosophes du droit, bien avant la création d'une chaire de philosophie.

Cet enseignement resta stérile pour Macedo. Sa conclusion fut celle des théologiens du moyen âge :

« Philosophia é só docil escrava
Da luz que revelada illustra os homens. »

(*Meditação*, ed. 1818, chant I^{er}, p. 24).

Poète à ses heures, Macedo fit preuve d'une orthodoxie, d'un orgueil national qui en voulait même à Camões. Il ne s'arrêta pas à la critique, mais essaya de surpasser le poète classique par une épopée appelée *O Oriente*. Un homme aussi fier de son lusitanisme,

rappelant son contemporain Filinto Elysio, ne pouvait pas être attiré beaucoup par l'étranger. Naturellement, il n'échappa guère aux tendances de son temps. Comme les premiers pré-romantiques, tels que da Cunha et Nogueira, traducteur de Gessner et ami personnel de Macedo, il aima la poésie arcadique réformée par les Suisses. Il se refusa cependant à y voir une nouveauté. Comme les philosophes rationalistes, les poètes « modernes » revenaient d'après lui à l'antiquité, modèle inégalé. Mais il accueillit aussi cette poésie comme la parente de l'antique bucolisme national, représenté par Bernardim Ribeiro, Christóvão Falcão, Jorge de Montemór, Rodrigues Lôbo et d'autres. Il va sans dire qu'il les trouva — non sans raison — supérieurs aux Suisses modernes. Par cette comparaison originale il annonça la direction que le renouveau de la littérature portugaise allait prendre avec Garrett. Dans le *Camões* et *Um Auto de Gil Vicente* le passionné Bernardim Ribeiro apparut comme modèle des poètes romantiques.

Voici l'opinion de Macedo sur les Suisses et la littérature allemande en général, telle qu'elle s'exprime dans une lettre au jeune Castilho (Lisbonne, 13-8-1824) : « ... concedo que Theocrito, Bion e Moschus, eram os modernos de outros antigos, como nós somos os modernos d'estes gregos velhos, mas não concedo que os allemães e suissos fossem os primeiros reproductores d'esta antiguidade, como diz a tal senhora (= Madame de Staël) ; fomos nós os portuguezes, e só nós portuguezes ;... Todas as traduções da coleção de Huber (!) não valem um Christovam Falcão,... veja se lá (= à Coïmbre) descobre um exemplar (das trovas de Falcão), e verá os allemães como fogem, ou se mettem a compor *assomantes* volumes de direito. » « Veja se toda a melodia e sentimentaria dos romanticos allemães eguala a sentimental melodia d'esta prosa de Bernardim Ribeiro (suit une citation)... » todos os cantos, ou canções das vacas dos cantões Suissos, não valem metade das naturaes lamurias de Francisco Rodrigo Lobo : » (suit citation).

Que l'on ne prenne pas trop au sérieux ce dédain, exprimé de manière si amusante. Macedo réhabilita simplement à ses propres yeux la nouvelle Arcadie, en lui donnant des ancêtres nationaux. L'influence des Suisses, il l'a subie comme tout le monde. Ainsi le début de son poème *A morte de Bocage* rappelle Haller par une belle allusion aux *Alpes* :

« Quem pode, ousado, liquidas torrentes,
Que do cume dos Alpes se despenham,
Quando o gelo descoalha o sol brilhante,
Na carreira suste ? »

(*Obras*, Lisbonne, 1847, vol. XXIV, p. 50).

Sans doute, un examen attentif de toute l'œuvre de Macedo ferait découvrir beaucoup d'indices de l'art nouveau, malgré les protestations de l'auteur. Qu'il suffise de rappeler que Macedo imita Wieland, précisément le doux et léger Wieland ! Il est vrai qu'il s'adressa au moraliste (1).

Comme censeur au service de l'Inquisition religieuse et politique, il put appliquer son frein plus directement à la littérature. Il eut du travail, car l'Inquisition dut s'acharner pour effacer les traces laissées par les invasions françaises et la Révolution éphémère de 1820 : « Eu vejo tudo inçado de livros impios, licenciosos e subversivos ; e como passam com facilidade, vendem-se e espalham-se com impudencia », écrit-il l'année de sa nomination à son supérieur, l'archevêque A. J. Ferreira de Sousa (*Obras inéditas*, vol. II, p. 22 : lettre du 4-8-1824, écrite de Lisbonne). Toutes ses censures ne sont malheureusement pas conservées ; c'est dommage, car il y donna libre cours à sa verve, aux frais des victimes. Mais on voit que parmi les œuvres étrangères il eut à juger presque exclusivement des livres français. Cela montre bien quel rôle effacé jouèrent la littérature allemande et même la littérature anglaise dans ces années. Une seule censure concernait un auteur allemand. Il s'agit d'une pièce de Kotzebue traduite en portugais. La critique est un bon spécimen des tirades mordantes de Macedo, en même temps que la preuve de l'ignorance du censeur. Il trouve la littérature allemande glacée. Déjà Huber rencontra le même préjugé en France, et son recueil eut pour but principal de le détruire complètement (2). Mais encore Camilo de Castelo Branco la jugea incapable de lyrisme quand il dit « que a patria de Kant fazia muita somma de

(1) Il paraît même que Macedo a lu Klopstock. Sa préférence allait cependant à l'Anglais Thompson (cf. H. Cidade, *Crise mental*, p. 120).

(2) « Il n'y a gueres plus de seize ans que la Poésie allemande était encore entièrement inconnue en France, & qu'on n'en parloit qu'avec mépris ; mais dès que les Poésies de M. de Haller eurent paru, on en conçut l'idée la plus avantageuse, & on revint de l'injuste prévention que les Allemands n'étoient pas capables d'enfanter des Ouvrages d'imagination » (M. Huber, *Choix de Poésies allemandes, Discours préliminaire*, Paris, 1766, vol. I, p. ix).

philosophia bronca, por não poder fazer versos suaves » (cité d'après *Anthero de Quental, In Memoriam*, Porto, 1896, p. 400). Camilo aurait dû en juger autrement, puisqu'il n'ignorait pas l'existence d'un certain Goethe et d'un certain Heine.

Macedo condamna la traduction de Kotzebue dans les lignes suivantes, certainement assez justes pour le traducteur :

« Li o drama incluso, que se diz traduzido do allemão de Kotzebue » ... « e é tal o fado avêssô do poeta, que veio a ser segunda vez morto, e mais cruelmente esquartejado em Portugal por um traductor » ... « a veia poetica allemã é mais fria e mais gelada que a Siberia e a Groenlandia. O traductor portuguez ainda nos deu este sorvete mais gelado » ... « Pelo que pertence a materias contrarias á nossa santa fé, bons costumes, ou leis d'este reino, nada tem porque se lhe possa ou deva negar a licença, sendo até obra de misericordia acudir aos impressores, que vão morrendo com fome, e aos livreiros, que nada mais fazem que enxotar moscas das lojas » (lettre à Ferreira de Sousa, Lisbonne, 30-8-1824, dans *Obras ineditas*, Lisbonne, 1901, vol II).

Il est amusant que le sévère Macedo n'ait rien trouvé à reprocher à Kotzebue, alors que celui-ci était considéré en Allemagne comme un auteur de médiocrité reconnue et de morale assez facile. Mais on n'avait pas mieux : Kotzebue et ses disciples, tel un August Lafontaine, furent les dieux du jour. Ils ravitaillèrent en pièces qui firent recette le théâtre portugais bien malade après les décrets de D. Maria I. Elles y figurèrent à côté des *dramas lamentosos* français ou portugais, comme ceux de Antonio Xavier Ferreira de Azevedo dit Antonio Xavier (p. ex. *Catherina ou A escrava de Mariemburgo*), du Père José M. de Abreu e Lima (p. ex. *Pedro Grande, imperador da Russia, ou Os falsos mendigos*), de Thomaz A. dos Santos e Silva (p. ex. *O cavalleiro Boemundo na Boemia ou A calumnia desmascarada. Drama sentimental de cinco actos*), de Antonio R. Carneiro (p. ex. *Effeitos da valor e fidelidade. Drama em tres actos, arranjado*) et de Antonio Soares de Azevedo (p. ex. *Frederico segundo, rei da Prussia ou O feito memoravel. Drama anecdotico de hum acto*) (1). Toutes ces pièces, même les *farças*, seuls

(1) La plupart de ces titres et des indications qui vont suivre est prise dans un recueil manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris (Ms. port. 70 à 105). La pièce datée la plus ancienne de ce recueil est de 1811 seulement. Le recueil lui-même fut organisé en 1880.

produits vraiment nationaux, trahissent une préoccupation morale qui faisait plaisir au régime pieux de D. Maria I. Du reste, pour mettre bien en vedette les bonnes intentions de leurs ouvrages, les auteurs n'oublièrent pas d'expliquer au public et aux censeurs par la bouche d'un des personnages de la pièce, quelle morale on en devait tirer. A la fin d'une pièce traduite par Luiz José Baiardo par exemple (*O Coronel Valtron ou A filha da Natureza, comedia imitada do Alemão de Aug. Lafontaine*, 1826), le fils du héros, Carlos, termine la pièce par la tirade suivante : « Do presente quadro devemos aprender, que asim como hum erro, abisma muitas victimas na voragem da perdição, da mesma sorte aquella que o sabe reparar, promove a felicidade de muitos Entes, ganha a estima do Publico, e alcança as Benções do Ceo, a que sempre he grato o homem arrependido. »

Nous ne nous étonnons pas que le censeur ait fait suivre ces paroles de l'avis : « Pode representar-se como util a virtude » (Bibl. nat., ms. port. 83, fol. 67 v.).

Légion sont les pièces à la gloire des monarques absolus apparaissant toujours au moment critique pour rétablir le droit ou faire preuve de clémence. Nous retrouvons là le culte dont nous avons déjà parlé.

A l'exception des *farças*, ce théâtre manqua d'originalité. Tout au plus peut-on soupçonner quelque couleur locale dans les adaptations : la forme fut rendue plus conforme aux règles classiques des unités, l'action fut rendue plus spectaculaire. C'est ce que dit Carneiro de sa pièce *Os Effeitos da Calumnia, e O Poder da Virtude, drama em cinco actos* (1821) : « O casco deste Drama foi extrahido das obras do insigne Kotzebue..., mas presentemente reduzido a 3 (actos)..., mais correto na unidade do tempo, alterado nos diminutos de algumas scenas menos energicas e aumentado em outras ; e emfim arranjado segundo o gosto do Theatro Portuguez » (Bibl. nat., ms. port. 87, fol. 46).

On trouvera à la fin de cette étude la petite liste des pièces de Kotzebue traduites en portugais. Il est à remarquer que dans l'Espagne voisine, au moins deux pièces de Kotzebue avaient déjà été traduites en 1800 (*Menschenhass und Reue* et *Die Versöhnung oder der Bruderzwist*), tandis que la première traduction portugaise, celle des *Indianer in England oder Die Tochter der Natur*, fut entre-

prise en 1818 seulement. La vogue dont jouit Kotzebue et ses émules en Portugal se reflète dans les souvenirs d'enfance d'Herculano, né en 1810. Un peu ému, malgré lui, il se rappela encore dans sa vieillesse le temps « em que chorava como perdido assistindo aos dramas piegas e choramingas d'Antonio Xavier, d'Arnaud ou de Kotzebue » (Herculano, *Cartas*, I, p. 54. Ecrit peut-être en 1876). Un voyageur allemand qui vint de la ville cultivée de Weimar, un certain Jariges, a noté l'impression déplorable que lui fit le théâtre à Lisbonne en 1809 ou 1810. Il blâma surtout les acteurs, car la pièce qu'il vit était de Schiller : « Das Schauspiel fanden wir sehr schlecht : wir besuchten es nur einmal, und sahen die beiden ersten Akte von Kabale und Liebe vom *famoso Chiller*. Die Darstellung, besonders der weiblichen Rollen, war so abscheulich, dass wir ungewiss blieben, ob sie von Frauen oder Männern gespielt wurden, bis man uns versicherte, dass seit einiger Zeit die Weiberrollen nicht mehr wie sonst mit Männern besetzt sind » (*Bruchstücke einer Reise durch das südliche Frankreich, Spanien und Portugal*, Leipzig, 1810, p. 153 sv.).

Le rationalisme en philosophie, l'arcadisme en poésie, la sentimentalité larmoyante et moralisante au théâtre et aussi dans la littérature narrative, voilà ce que restèrent pendant longtemps les tendances dominantes dans la littérature portugaise. Ce qui y correspondit dans les littératures étrangères fut seul admis et compris. Tous les écrivains et savants qui avaient eu des idées avancées durent émigrer du Portugal et attendre des temps meilleurs, la plupart en France, quelques-uns en Angleterre et en Allemagne, où ils rejoignirent les diplomates de Berlin et des villes hanséatiques, ainsi que plusieurs savants, attirés déjà par le renouveau des universités allemandes. Cependant, presque tous appartenaient aux générations de l'Ancien Régime et ils rapportèrent fort peu d'idées nouvelles de leur séjour en Allemagne. En effet, comment s'expliquer autrement que A. d'Araujo, ce fin esprit, n'ait pas été enflammé par le génie de Goethe ni séduit par les idées de Herder ; que Filinto Elysio ne se soit pas arrêté devant les théories esthétiques des frères Schlegel ; que Silvestre Pinheiro ait si peu profité des cours de Fichte qu'il suivit à Berlin même ? Vraiment, les Portugais ne manquèrent pas d'occasions pour élargir leur horizon et pour entrer directement en contact avec l'Allemagne. Prenons

l'exemple de Silvestre Pinheiro Ferreira. Grâce à Araujo, il fut nommé secrétaire d'ambassade à Berlin (1). En compagnie du comte, Pinheiro Ferreira fit un voyage à travers l'Allemagne, probablement en 1799, à Hambourg, à Jéna et à Weimar (cf. p. 48, n. 2 !). Il n'y a pas de doute que Pinheiro Ferreira connaissait fort bien l'allemand. Plus tard, vers 1840, il écrivit deux petits traités grammaticaux sur la langue allemande à Paris.

Adeptes de la secte des *idéologues*, branche du rationalisme français, ainsi que libéral de la première heure, il exerça après son retour au Portugal une forte influence sur l'enseignement et la politique. Il est donc intéressant de constater que sa philosophie, système honnête, se réclama de Condillac et ne dut rien à la métaphysique allemande. Son séjour à Berlin où il suivit en plus des cours de Fichte, ceux de Schelling, l'homme à la mode à cause de ses synthèses extravagantes, le confirma seulement dans ses premières idées. Il combattit alors la métaphysique allemande en bloc. Pour donner un aperçu de sa philosophie et de ses principes en politique, il suffit de citer quelques-unes des définitions auxquelles il attachait tant de valeur :

beau = tout ce qui touche agréablement les sens ;
bon = tout ce qui concourt à la perfection du genre humain ;
morale = ce qui a en vue le plus grand bien du plus grand nombre.

(Cité d'après Louzada de Magalhães, *S. Pinheiro Ferreira*, p. 44).

Il retint du moins un enseignement de ses professeurs de Berlin qui réussirent à le convaincre de l'utilité de la philosophie pour un pays comme le Portugal : la philosophie pouvait y apporter plus de clarté et de suite dans la vie intellectuelle. Tous les ouvrages de Pinheiro Ferreira seront donc conçus dans l'intention d'élever le niveau de son pays qu'il sait retardataire : il le dotera de manuels.

Son esprit systématique et encyclopédique fit de lui en même temps un légiste et un amateur de sciences naturelles. Déjà à Berlin, il étudia l'économie politique, les mathématiques et la minéralogie. Dans la suite, il alla à Freiberg, petite ville saxonne dont

(1) C'était le botaniste Correa de Serra, lui-même exilé à Paris, qui l'avait recommandé à Araujo, alors ambassadeur à La Haye et ami de tous les hommes d'esprit chassés du Portugal.

L'*Académie Montane* s'enorgueillit alors du minéralogue Werner. Freiberg devint de ce fait pour quelque temps un centre de ralliement où de nombreux Portugais et Brésiliens se rencontrèrent. En plus de Pinheiro Ferreira, on y vit J. A. Monteiro, professeur de métallurgie et membre de l'Académie de Munich, J. P. Fragoso de Sequeira, qui vint en mission officielle pour observer les travaux de mines et les Brésiliens J. B. d'Andrade e Silva, un des meilleurs élèves de Werner, et M. Ferreira da Camara Betancourt. La conséquence la plus importante de ces séjours se fit sentir en 1802 : à ce moment on appela des élèves allemands de Werner en Portugal pour stimuler et réformer l'industrie minière. Parmi eux il y eut Eschwege, plus tard ingénieur en chef des mines portugaises et Varnhagen, le père du Brésilien Varnhagen qui illustra la philologie ibérique (1).

Mais les Portugais qui avaient séjourné en Allemagne ne donnèrent pas d'autre preuve de germanisme. Leurs exemples d'indifférence qu'explique leur esprit peu préparé à se laisser pénétrer par la civilisation allemande, peuvent être multipliés.

Ni José Anselmo Correa Henriques, consul portugais auprès des villes hanséatiques, ni le diplomate bibliophile D. José M. de Sousa, le *Morgado de Matheus*, tous les deux habitants passagers de Hambourg, ne se laissèrent inspirer par les très classiques Klopstock et Lessing, sans parler des romantiques. Seuls les éditeurs de Hambourg en ont pu profiter. C'est en effet dans cette ville que Correa Henriques et aussi A. de Araujo firent imprimer quelques-uns de leurs ouvrages.

De même, le général Gomes Freire, fils d'une Autrichienne, n'a rien rapporté de Vienne, sa ville natale, et le comte de Palmela quitta le Congrès de Vienne sans s'être aperçu de l'existence de la littérature allemande. Il connut pourtant fort bien M^{me} de Staël, A. W. Schlegel et les frères Humboldt. Ce fut sans doute Palmela qui enseigna à son ami Schlegel les rudiments de la langue portugaise. Communiqua-t-il à Schlegel son enthousiasme pour Camões,

(1) W. L. v. Eschwege (1777-1855) vint au Portugal pour la première fois en 1803. En 1809, il fut envoyé en mission officielle au Brésil. De 1824 à 1828, il séjourna de nouveau au Portugal. Lié aux libéraux, il ne revint qu'en 1834, après la défaite de D. Miguel, contre lequel il a du reste écrit un livre.

Fr. L. W. Varnhagen fut, lui aussi, envoyé au Brésil et il s'y fixa.

ou fut-ce l'Allemand qui, avec Mme de Staël, lui fit traduire les *Lusiadas* de Camões en français (1806) ? Oliveira Martins (*Portugal Contemporaneo*, 5^e édition, Lisbonne, 1919, p. 121 sv.) voulait même retrouver dans la politique de Palmela le romantisme traditionaliste « de Chateaubriand et des Allemands » ; car, lorsque Palmela fut plus tard ministre sous le régime libéral, il refusa de toucher aux couvents et aux « morgados ». Pour cela, par sa naissance à l'étranger et son éducation cosmopolite, Oliveira Martins le considéra comme un *estrangeirado* sans influence dans son pays.

Tous ces hommes dont nous venons de parler, Silvestre Pinheiro Ferreira et le comte de Palmela à leur tête, préparèrent du moins le terrain pour des rapports plus intimes entre le Portugal et l'Allemagne. A défaut de nouveaux goûts en littérature, ils rapportèrent à Lisbonne, à Porto et à Coïmbre une assez grande expérience de la vie allemande et parfois même la connaissance de la langue.

Dans ce travail de préparation, ils furent secondés au Portugal par quelques Allemands qui s'y acclimatèrent. Eschwege a déjà été mentionné. Il convient d'ajouter à son nom ceux des généraux Schwalbach et v. Eben (1), mais surtout celui du pasteur Müller qui se donna le plus grand mal pour divulguer sa langue maternelle au Portugal et pour établir des relations entre savants portugais et allemands (2).

Il fallait attendre l'exil de nouvelles générations, de celle de 1800 notamment, pour voir la victoire du romantisme au Portugal.

(1) Johann Schwalbach, baron de Setúbal (né à Trèves en 1744), vint au Portugal en 1808 dans l'armée de Wellesley. Plus tard, il se battit pour D. Pedro.

Fr. v. Eben (né en 1772), officier aventurier, vint comme Schwalbach avec Wellesley. Il fut impliqué dans la conjuration de Gomes Freire et dut quitter le pays.

(2) Johann W. Chr. Müller (1752-1814) vint à Lisbonne comme pasteur de la communauté des Allemands protestants. Converti au catholicisme, il fut chargé de l'éducation d'un prince, fils de la reine Maria I. Ensuite, il devint capitaine de frégate, censeur de l'Inquisition, membre et plus tard secrétaire de l'Académie des Sciences, aide de camp de Waldeck et enfin second directeur de l'Imprimerie Royale. Sur son activité de traducteur et de professeur d'allemand, cf. l'*Elogio historico de J. G. Chr. Müller*, dans les *Mem. da Acad. das Sc. de Lisboa*, vol. IV, 2^e série, 1816, p. LI sv.).

CHAPITRE IV

L'EXIL, ÉCOLE DE GERMANISME

Avant 1823, beaucoup de Portugais — nous l'avons vu — avaient déjà quitté leur patrie. La raison de leur départ fut cependant presque toujours des démêlés avec le Saint-Office de l'Inquisition. Les émigrations après 1823 eurent au contraire un caractère nettement politique : des vagues d'émigrants temporaires se succédèrent ; ce fut tantôt le tour des libéraux, tantôt celui des conservateurs, tout comme en Espagne. Vu les rapports étroits du romantisme portugais avec le libéralisme politique, nous aurons à parler surtout de deux émigrations libérales, celle de 1823 à 1826, qui commença par le *pronunciamento* de D. Miguel et se termina par le *pronunciamento* des généraux révolutionnaires à Porto en 1826, et celle de 1828 à 1832, c'est-à-dire du retour de D. Miguel en Portugal jusqu'à l'expédition de son frère D. Pedro, l'ancien empereur du Brésil.

Le lecteur averti devinera que ce paragraphe concerne surtout le poète Almeida Garrett qui dut s'expatrier les deux fois. A ses côtés, au moins deux autres hommes devront être mentionnés, l'historien Herculano et l'éditeur Gomes Monteiro. Tous les trois appartiennent au xix^e siècle : ils sont nés entre 1799 (Garrett) et 1810 (Herculano), tandis que l'homme qui représenta en littérature le romantisme allié aux traditions, l'historien vicomte de Santarém, fait partie de la génération précédente, puisqu'il est né en 1791. Nous n'avons pas besoin de parler des libéraux de la génération de Santarém, les Palmela et autres, car ils ne contribuèrent aucunement à l'essor du nouveau mouvement littéraire.

D'où vint la différence entre les deux générations de libéraux ? Si les uns restèrent quasi imperméables au romantisme tandis que

pour les autres, les jeunes, l'exil devint une école de romantisme, c'est que ces derniers quittèrent le Portugal déjà tout préparés à recevoir les nouvelles idées.

Il est difficile de retrouver ce que devait être l'éducation de la jeunesse portugaise entre 1810 et 1820. Il existe cependant un homme sur lequel on est parfaitement renseigné, grâce au biographe infatigable que fut Gomes de Amorim : c'est Garrett. Il reçut son instruction principalement d'un oncle, évêque de l'île de Terceira, qui l'éduqua selon les meilleurs principes de la tradition. En ce qui concerne l'enseignement de la littérature portugaise, l'oncle donna au jeune Garrett beaucoup de classiques à lire pour former son style et son goût. Mais en même temps que la religion catholique, Garrett connut la philosophie rationaliste et il put lire un peu de Leibnitz et même de Kant. Ce petit fait prouve combien les idées avaient évolué en matière d'éducation puisqu'un haut dignitaire de l'Eglise trouva naturel de donner à un enfant des notions d'une autre philosophie que la scholastique, sans doute pour réfuter les doctrines auxquelles elles se rattachaient. Cinquante ans plus tôt, le père de Leonor d'Almeida s'était récrié quand sa fille lui avait rendu compte de ses lectures philosophiques ! Elles étaient déjà sensiblement les mêmes que celles de Garrett, à l'exception de Kant peut-être. Est-ce la congrégation de l'Oratoire, importante par ses institutions pédagogiques après l'expulsion des Jésuites, qui a introduit l'enseignement de la philosophie contemporaine, comme la base de l'esprit scientifique ? En faisant entrer les sciences naturelles dans son programme d'études, elle avait pris part au renouveau intellectuel. Herculano, qui fut élevé par des Oratoriens à Lisbonne, attesta par le sérieux de son esprit scientifique la solidité de ces études et le catholicisme tolérant qui y présida.

Si l'éducation première, avec son conservatisme éclairé, fut à peu près la même pour Garrett que pour Herculano, les études secondaires des deux chefs romantiques furent très différentes : Garrett eut le privilège de faire ses études à l'Université de Coïmbre et il y évolua en contact avec la future élite politique de son temps, tandis qu'Herculano dut se contenter des cours de l'Ecole de Commerce de Lisbonne. La question de la puissance poétique mise à part, Coïmbre explique pourquoi Garrett fut dans la suite plus

proche de ses compatriotes que le rigide Herculano. Chez celui-ci, le manque de formation doit être considéré comme responsable du retard qui apparaît dans son évolution intellectuelle : il s'attacha à des personnes beaucoup plus âgées que lui comme Castilho, le Morgado de Mattheus, Leonor d'Alorna et ses professeurs du cours de diplomatique. Cela explique l'isolement dans lequel il se réfugia à l'âge de quarante ans.

Le représentant typique de la première génération romantique, celle de 1800, fut donc Garrett. Dans sa vie, Coïmbre marqua un tournant aussi décisif que pour Herculano la connaissance de Leonor d'Alorna. Le jeune garçon, traditionaliste, mais doué d'un esprit très vif s'y transforma en libéral, voire en révolutionnaire.

Ce fut à Coïmbre qu'il apprit à admirer les œuvres du poète Filinto Elysio, banni de sa patrie, qui incarnait en même temps l'indépendance d'esprit et le nationalisme en littérature. Garrett fut un des premiers à allier la poésie à l'idéal politique, devançant Herculano de presque dix ans. Son drame sur Caton salua la révolution libérale de 1820. On reconnaît ce qu'il y avait de génial dans sa précocité, quand on le compare à Castilho, talent timoré, qui était son condisciple et son rival à Coïmbre : Castilho resta tranquille et ne se compromit pas. Tous les deux firent déjà figure de chefs, L'un, Garrett, groupa autour de lui les admirateurs de Filinto, les *filintistas*, et ce fut la tradition de l'ancien classicisme renouvelée à la manière romantique, l'autre, Castilho, réunit les admirateurs du poète Bocage, les *elmanistas*, c'est-à-dire les continuateurs du pseudo-classicisme, appelé ainsi parce qu'il représentait un culte des formes antiques devenues un but en soi (1).

A Coïmbre on voit bien que les futurs chefs du romantisme renouèrent le fil de l'évolution littéraire là où leurs devanciers de la fin du XVIII^e siècle l'avaient laissé tomber. L'admiration des deux groupes s'adressait à des pré-romantiques. Dans le groupe de Castilho l'élément pré-romantique, c'était Gessner et la poésie descriptive. Il n'est pas facile de comprendre comment l'admiration de Gessner pouvait s'accorder avec celle de Bocage, à moins que l'on considère comme un lien suffisant le classicisme des formes

(1) Il faut dire que Filinto Elysio ne resta pas tout à fait sans influence sur Castilho. On retrouve chez celui-ci le purisme de Filinto (cf. G. Le Gentil, *Filinto Elysio*, etc., p. 101).

chez l'un et celui des thèmes chez l'autre. Pour le Bocage de la fin seulement, il s'ajoute à l'élégance des formes la recherche de la vérité dans l'expression des sentiments, donnant à son art un but moral, et cela peut constituer un autre terme de comparaison. Certainement, nous l'avons vu, Gessner était connu et lu à Coïmbre avant l'arrivée de Castilho. On remarquera cependant que Castilho manifestera un enthousiasme particulièrement fort pour le Suisse, éveillé sans doute à Lisbonne où il connut le poète Ribeiro dos Santos, ancien professeur de Coïmbre et traducteur d'Horace. De la même époque date aussi sa rencontre avec Macedo, et il semble qu'ils aient à ce moment discuté sur Gessner. Ainsi, Castilho, fils d'un universitaire, rejoignit une tradition de l'Université : l'admiration pour l'idylle sentimentale. Cette prédilection se manifesta d'une manière mémorable à Coïmbre en 1822. Pareils aux bergers antiques de leurs rêves, plusieurs jeunes gens allèrent fêter l'arrivée du printemps sous la conduite de Castilho et d'un vieux professeur féru de poésie. Tout le parti des *elmanistas* se réunit dans la grotte romantique des *Esteios* ; parmi eux se trouvaient les trois Castilho, Antonio Feliciano, le plus connu, Adriano et José Feliciano, leur père, le mathématicien. On chanta et récita des poèmes de circonstance, des strophes printanières. Un certain Subtil de Pina lut sa traduction du *Printemps* de Gessner, un second une version du *Printemps* de Cramer, un troisième une traduction d'un poème du même titre par Utz, mais A. F. de Castilho ajouta un poème de lui, intitulé *O dia da Primavera*, où se manifestait l'influence de Gessner. Plus tard il avoua : « ... nasceu das leituras no honrado allemão feitas aos vinte annos, entre as seducções das campinas de Coimbra » (*A Primavera*, 2^e éd., p. 305).

Le poème de Castilho fut imprimé aussitôt en guise de manifeste, augmenté d'une préface de l'auteur où celui-ci définit les deux *sectes* antagonistes et explique à sa manière sa prédilection pour Gessner et Bocage, en déclarant leurs œuvres complémentaires : « Duas seitas de escrever se contavam, a cada uma das quaes não faltavam admiradores, apostolos e evangelistas, assim como, por isso mesmo, inimigos, escarneadores e parodiadores. Os livros em que uma ajuramentava os seus adeptos eram Gessner e Bocage ; Filinto era o Alcorão da outra, Gessner, quanto ás coisas e affectos, e Bocage quanto ao terso lustroso do estylo e metro, eram

os idolos de uma ... » (*A Primavera*, éd. de 1903, vol. 1, p. 132).

La guerre entre les deux camps ne fut pas meurtrière : on se battit à coups d'épigrammes où l'on visait les héros respectifs, Filinto pour les uns, Gessner et Bocage pour les autres. Cela n'empêcha pas du reste une estime mutuelle : sur le point essentiel on était d'accord ; il était nécessaire de donner une vie nouvelle au lyrisme portugais. Seulement, les idées différaient sur les exemples à suivre.

Un autre résultat de l'activité des jeunes poètes fut la fondation d'une première *Sociedade dos Amigos das Letras* sous la présidence de José, le père de Castilho. En octobre 1822, Ribeiro Saraiva y lut devant un auditoire de professeurs et d'étudiants une petite pièce de Wieland, toujours d'après Huber. Cependant la réaction politique de 1823 fut fatale à l'innocente société, et la poésie allemande perdit de ce fait une tribune précieuse. Chez Garrett il restera un vague souvenir de la secte de Gessner ; vingt ans plus tard, il citera encore Gessner comme représentant du bucolisme aux côtés de Théocrite, Virgile et Rodrigues Lôbo, exactement comme l'avait fait jadis Macedo. Le fait d'admirer Filinto, par lequel il put connaître l'épopée médiévale de Wieland et le lyrisme patriotique de Ramler ne suffit pourtant pas à aiguiller Garrett vers le romantisme. Avec Filinto, il fit d'abord partie du néoclassicisme et méprisa par conséquent le *genre romantique*, sans bien savoir encore de quoi il parlait ; car il le définît simplement comme un art » que outras regras não tem mais que a imaginação e phantasia » (Dans les *Lições de Poesia e de Litteratura à uma jovem senhora*, citées d'après T. Braga, *Garrett e o Romantismo*, Porto, 1903, p. 56) ; on ne s'étonnera donc pas qu'il tienne Klopstock et Schiller (en opposition à Racine) pour des romantiques, puisque la quasi-totalité des Allemands le sont à ses yeux. Seul un auteur déjà acquis au romantisme pouvait les réclamer comme des siens. Si nous cherchons la source de cette information, nous trouvons A. W. Schlegel que Garrett venait de lire (1). Curieuse rencontre : Filinto,

(1) « Gegen 1822 eignete er (= Garrett) sich eine flüchtige Kenntnis von A. W. Schlegels *Vorlesungen über dramatische Kunst u. Literatur* an, die ihm in der französischen Uebersetzung zugänglich waren. Jetzt weiss er, dass es zwei Strömungen in der Kunst gibt, nämlich die klassische und die romantische » (O. Antscherl, *J. B. de Almeida Garrett u. seine Beziehungen zur Romantik*, Heidelberg, 1927, p. 23). « Die Einteilungsgründe Schlegels begreift er (= Garrett) nicht » (*Ibidem*, p. 24).

le maître, avait fait la connaissance d'A. W. Schlegel quelques années auparavant à Paris, son disciple connut quelques années plus tard un ouvrage important du même auteur, qui devait lui permettre un premier contact avec le véritable romantisme allemand ! Ce fut une lecture décisive que celle des *Vorlesungen über dramatische Kunst und Litteratur* en 1822 dans la traduction française : Garrett fut le premier et pendant tout le cours du mouvement romantique en Portugal le seul qui ait pris quelque chose au romantisme allemand. La première réaction de Garrett à cette lecture fut cependant hostile à Schlegel et à son romantisme. Garrett était encore trop habitué à la rigueur des règles classiques, au *catholicisme* de la poésie méridionale, si l'on peut dire, pour prendre goût au *libertinage* allemand. Si les conclusions ne lui plurent pas, il fit siennes quelques idées de Schlegel — et de M^{me} de Staël — sur le drame (1). Il adopta la distinction entre deux genres qui auraient existé depuis longtemps, le classique et le romantique, que Schlegel avait défini comme la poésie affranchie de l'imitation de l'antiquité, toujours nationale et souvent chrétienne et moyenâgeuse, rangeant ainsi dans la catégorie des romantiques Shakespeare, les Espagnols et une grande partie de l'œuvre des classiques allemands. Il adopta aussi la notion d'un genre mixte appliqué à tout ce qui ne rentrerait pas dans les deux catégories établies, et enfin, la conception de la littérature comme expression d'une société donnée, évoluant avec elle, critère dynamique qui faisait voir dans le drame la manifestation la plus forte de l'état d'une société, d'une nation,

Sous l'impression des *Vorlesungen*, Garrett écrit en 1821 sa première pièce de théâtre, le *Catão*, fruit de sa connaissance directe du théâtre antique et de sa connaissance indirecte du théâtre « moderne » (2). Résolument, il se plaça dès le début sur un terrain neutre : il voulait un drame qui unît classicisme et romantisme, antiquité et temps modernes, se réclamant en cela de Corneille, de Ducis et de Schiller (dans la préface de 1822). Il est vrai que dans son drame tout est classique, le thème et la forme. Seule l'intention

(1) Cf. Antscherl, *ouvrage cité*, p. 68 (idées de Madame de Staël et de Schlegel sur le théâtre espagnol).

(2) « A ideia do *Catão* foi-lhe suscitada pelas fundadas censuras de Schlegel ao *Catão* de Addison » (Th. Braga, *Garrett e o Romantismo*, p. 283).

fait exception : la révolution de 1820 qui fit entrevoir la fin de l'absolutisme le poussa à célébrer la liberté romaine en Caton, son représentant stoïque et aristocratique. Ce fut la même tradition classique qui avait inspiré les hommes de la Révolution française et, avant eux, Schiller, dans ses drames « in tyrannos ». Le *Catão* fut joué à Coïmbre par les étudiants du Théâtre académique. Ce fut la dernière œuvre de Garrett avant son départ pour l'étranger. On voudrait avoir plus de renseignements sur ce Théâtre pour voir ce qu'il dût à Garrett. Car dans un débat sur le déclin de la scène académique en 1860, un ancien camarade de Garrett, le professeur de droit A. Ayres de Gouveia affirma que « no theatro das Laranjeiras representou o sr. Garrett com um dos academicos d'este theatro, o sr. O'Neill ; e d'essas relações, d'esse estimuio, do brilho dos actores d'esta casa, nasceu o gôsto, o entusiasmo do sr. Garrett, a ponto de nos introduzir, amoldar e aperfeiçoar o theatro allemão » (*O Instituto*, année de 1860, p. 403). Cette influence fut vigoureusement contestée par d'autres orateurs ; il n'en reste pas moins que le théâtre portugais reçut une impulsion qui venait des frères Schlegel.

Voilà comment fut préparé l'esprit des libéraux au contact des littératures étrangères. Déjà avant 1823, un homme comme Garrett connut donc un peu de philosophie allemande, le bucolisme réformé de Gessner, quelques poèmes de Wieland et de Lessing (1) et il savait quelque chose sur les idées des Schlegel et le romantisme allemand, en ce qui concerne le théâtre. De ses connaissances en littérature anglaise ou française nous n'avons pas à parler ici.

Où va s'exiler Garrett en 1823 ? Trois villes pouvaient attirer les émigrants portugais : Hambourg, Paris et Londres. A Hambourg il exista une colonie de commerçants portugais et les relations avec le Portugal y étaient assez actives, mais la ville hanséatique était située trop loin dans le nord pour ces réfugiés politiques qui désiraient rentrer chez eux à la première occasion. A Paris, bon nombre d'anciens fugitifs s'étaient fixés, mais à ce moment,

(1) Garrett connaissait l'*Oberon* de Wieland dans la traduction de Filinto (cf. O. Antscherl, *ouvrage cité*, p. 10 sv.). Une fable de Lessing, *Der Knabe und die Schlange*, fut traduite par Garrett. Elle est datée de Coïmbre, année de 1821. Garrett ajouta en note qu'il ne se rappelait plus le nom de l'auteur allemand. Sans doute avait-il pris la fable dans une anthologie, peut-être celle de Huber.

la Restauration régnait en France. Restait l'Angleterre devenue maintenant libérale, où l'ambassadeur Palmela ne demanda qu'à conspirer avec les exilés et D. Pedro, l'empereur du Brésil. Garrett partit donc pour l'Angleterre. La langue et la littérature anglaises captivèrent l'attention de Garrett d'autant plus qu'il fit la connaissance de lettrés comme Southey et Addison et de quelques charmantes jeunes filles. La littérature allemande revint alors tout à fait à l'arrière-plan. Le temps de Garrett fut pris par la lecture de Shakespeare, Byron et Walter Scott. Dans ce pays où l'on avait ressuscité les anciennes romances dites populaires, il fit un court apprentissage de lyrisme romantique, prolongé ensuite pendant un séjour de plusieurs années au Havre. A cette époque il lut bien la *Lenore* de Bürger, mais dans la traduction anglaise de Scott. il consulta aussi des œuvres allemandes sur les chants populaires. Ce fut la seule fois qu'il prit contact avec les sciences historiques de l'Allemagne (1).

Les résultats de ce séjour à l'étranger furent deux œuvres, *Camões* et *D. Branca*, toutes les deux écrites en 1824. L'épopée *Camões* fit date : on la considère aujourd'hui comme la première manifestation du romantisme portugais, bien que dans le prologue, l'auteur se refusât une fois de plus à être classé comme romantique ou classique : à ce moment, qui dit romantisme dit byronisme, quelque chose donc qui était inadmissible pour des Portugais catholiques. Mais pour la postérité, ce fut bel et bien une œuvre romantique ; du reste, l'auteur déclara lui-même : « Conheço que elle está fóra das regras ; e que, se pelos principios classicos o quize-ram julgar, não incontrarão ahi senão irregularidades e defeitos... fui insensivelmente depós o coração e os sentimentos da natureza, que não pelos calculos da arte e operações combinadas do espirito » (Prologue de la 1^{re} éd., Paris, 1825, cité d'après la 3^e éd., Lisbonne, 1844, p. x). Voilà un accent nouveau en Portugal ! De plus, il

(1) Dans l'introduction de l'*Adozinda*, écrite en 1828, Garrett affirme, après avoir mentionné à deux reprises les ballades de Bürger : « Recorri á tradição : estava então eu fóra de Portugal ; estimulava-me a leitura dos muitos insaios estrangeiros que n'esse genero iam apparecendo todos os dias em Inglaterra e França, mas principalmente em Allemanha » (*Obras*, vol. IV, Lisbonne, 1843, p. 16). Dans le *Romanceiro*, il cite les *minnesinger* (*Obras*, vol. XIV, Lisbonne, 1851 : *Romanceiro*, II, p. XXI, XXIV et XXVI sv.) et il mentionne les travaux de Grimm et de Depping (*ibidem*, p. XLIII et p. 77).

traita un sujet éminemment national, les malheurs du poète, légèrement transformé en génie méconnu. Aucune influence allemande n'y est visible. L'enthousiasme des romantiques allemands, par exemple des Schlegel, pour Camões ne paraît pas avoir été responsable du choix de ce sujet. Il est vrai que le thème de la *saüdade* par lequel le poème débute, de ce désir sans bornes d'un objet précis, passion délicieuse en même temps qu'amère, rappelle les effusions des poètes romantiques allemandes sur la *Sehnsucht*, désir bien net d'un objet indéfini et inconnu, sentiment triste et doux.

Mais Garrett n'avait qu'à puiser dans la littérature nationale, chez Bernardim Ribeiro ou chez Camões lui-même, pour rencontrer la *saüdade*.

D. Branca, elle, est une aimable fantaisie en forme de romance ; l'idée de l'*Oberon* de Wieland et le romantisme de Scott y avaient porté leur fruit, mais le fond de l'œuvre était tout à fait indépendant des influences étrangères.

Rentré au Portugal en 1826, Garrett n'eut pas de loisirs pour penser à la poésie, mais deux ans plus tard, il dut partir de nouveau à l'étranger et reprit alors ses travaux littéraires. Dans les années suivantes l'émigration prit une toute autre ampleur qu'en 1823. Aussi les littératures étrangères pénétrèrent-elles alors plus largement les esprits portugais. Dans les rangs des libéraux émigrés les deux générations se retrouvèrent, dont la plus ancienne fut celle de Palmela, de Mousinho da Silveira, de Pinheiro Ferreira, tous déjà hors du Portugal lors de la première réaction migueliste de 1823. Mais les troupes de ces chefs furent fournies par la génération suivante des jeunes hommes entre vingt et trente ans. C'est à elle qu'appartenaient Garrett, Herculano, Gomes Monteiro et une foule de jeunes gens qui n'ont laissé qu'un nom. José F. de Castilho, dont nous aurons à reparler, faisait également partie de cette dernière génération, mais il alla à l'étranger après 1832 seulement.

Pendant son premier exil, Garrett avait fait figure d'isolé sans importance. Maintenant, il s'était déjà fait un nom en politique et en littérature. Il fut donc une sorte d'agent de liaison intellectuelle entre les deux groupes d'émigrés, tandis qu'Herculano, parti en 1831 seulement, fut l'illustre inconnu de cette seconde période d'émigration.

Il n'est pas nécessaire de revenir sur Palmela et Pinheiro Ferreira dont nous avons déjà brossé des portraits rapides. Mousinho da Silveira, juriste et haut fonctionnaire, leur ressemblait : comme eux, il ne subit aucune influence nouvelle en France où il s'était réfugié. En effet, il est tout à fait improbable qu'à Paris il ait lu Kant pour la première fois. Comme tant d'autres universitaires, il a dû le connaître dès son jeune temps à Coïmbre. En tout cas, ce fut lui qui fit entrer un peu de l'esprit kantien dans la législation portugaise. Esprit philosophique en même temps que pratique, il eut la force nécessaire pour introduire les seules réformes radicales et durables de la révolution libérale de 1832, et cela malgré la courte durée de son ministère. L'individualisme, c'est-à-dire le respect religieux de la personne humaine et des droits considérés comme inhérents à la nature de l'individu-citoyen, l'amena à introduire les jurés dans la procédure pénale, la liberté de pensée dans la vie publique et le principe individualiste dans le régime de la propriété (cf. Oliveira Martins, *Port. Contemp.*, 5^e éd., Lisbonne, 1919, p. 411). La première de ces réformes signifia la fin de l'absolutisme dans la juridiction en introduisant un élément de contrôle populaire, la seconde la cession de l'unité absolue entre l'Etat et l'Eglise et la dernière la mort du régime des majorats (*morgados*) et de l'accumulation de propriété foncière par les couvents. Peu importe si plus tard ces réformes, que l'on eut le tort d'aggraver par d'autres, comme la dissolution des ordres religieux, aient été remaniées et même annihilées en partie : elles ont brisé pour toujours l'ancien régime de la monarchie absolue, patriarcale et catholique. Par une ironie du destin, leur auteur ne fut nullement un jacobin, mais un ancien ministre de cette monarchie absolue, qui voulut appliquer à son pays la leçon de la politique républicaine en France, de l'économie libérale en Angleterre et de la philosophie idéaliste de l'Allemagne. Mais il n'est pas juste de rendre Mousinho responsable de toute « l'œuvre de destruction » qu'ont accompli après lui des hommes animés d'une fureur partisane et nullement libérale, tels que Aguiar, le « mata-frades ». Mousinho lui-même a condamné de tout son cœur ce « liberalismo faccioso » dans son testament de 1849.

Ce fut Kant qui, par son idée du libre arbitre postulé comme condition nécessaire à la morale, procura à Mousinho la justification phi-

losophique de son œuvre de réformes. L'enseignement de haute morale et de responsabilité se refléta aussi dans la droiture et l'intégrité du caractère de Mousinho, et si Garrett et Herculano restèrent toute leur vie durant des libéraux décidés, ce fut sans doute sous l'influence de la valeur personnelle dont Mousinho avait fait preuve. Il suffit de lire les notices de Garrett et de Herculano dédiées à la mémoire de cet homme d'Etat pour s'en convaincre. Garrett, n'avait-il pas été le collaborateur intime du ministre hardi dans l'île de Terceira ?

Voilà pour ce qui est des attaches de Garrett avec la génération précédente. Quant à sa propre génération, l'amitié qui doit nous intéresser le plus, est celle qui le lia au futur éditeur Gomes Monteiro (1). Lorsque les troupes battues de D. Pedro avaient été conduites en Angleterre, Garrett y fit la connaissance de Gomes Monteiro et de son ami J. Ribeiro dos Santos. Bientôt ils se séparèrent. Tandis que Garrett restait en Angleterre, les deux autres poussèrent jusqu'à Hambourg où ils établirent une maison de commerce. Il aurait cependant fallu peu de chose pour que Garrett, qui avait déjà accepté en principe leur invitation, se rendît à Hambourg avec sa femme et le manuscrit de son *Magriço*. Dans une lettre du 7 avril 1831, Garrett hésitait déjà entre Paris et Hambourg : « Minha deliberação e certa resolução é de ir, por todo este mez, fóra de Londres, ou para Paris ou para Hamburgo : e os meus amigos são os arbitros constituidos » (d'après Gomes de Amorim, *Garrett*, Lisbonne, 1881, vol. I, p. 528).

Le voyage fut malheureusement remis à plus tard parce que le choléra ravageait Hambourg à cette époque, et par la crainte de s'éloigner trop de la patrie méridionale. Sollicité de nouveau par ses amis, Garrett refusa encore, cette fois parce que sa femme était tombée malade. Le « trip » en Allemagne, comme il appela ironiquement ce long voyage redoutable, ne se fit donc jamais, même pas lorsque quelques années plus tard, en 1834, Garrett résida comme consul général du Portugal à Bruxelles, tout proche de la belle Rhénanie. Comme lui, A. F. de Castilho déclina à peu près à

(1) José Gomes Monteiro (1807-1879) dut se réfugier à Londres en 1828. En 1830, il s'établit comme négociant à Hambourg où il resta jusqu'en 1835. Rentré au Portugal, il devint éditeur à Porto. C'est lui qui édita p. ex. le *Fausto* de Castilho.

la même époque (en 1841) l'offre de son frère José, autre consul portugais à Hambourg, de venir le rejoindre dans la ville hanséatique. Quel dommage que tous ces voyages en Allemagne soient restés à l'état de projets ! Le romantisme portugais, en puisant directement aux sources allemandes, aurait pris un aspect tout différent : Garrett et surtout Castilho auraient pu pénétrer plus profondément l'œuvre des classiques et des romantiques allemands, ils auraient saisi leur véritable caractère : peut-être auraient-ils alors pu éviter au Portugal les excès et la lente décadence d'un romantisme formaliste. Peut-être...

Telle que l'histoire du romantisme portugais se présente à nous, nous ne voyons aller en Allemagne que des personnages de second plan. Encore Gomes Monteiro et Ribeiro dos Santos pensèrent-ils plus à leur littérature nationale qu'aux lettres allemandes. Encouragés sans doute par l'essor de l'histoire et de la philologie moderne dans toute l'Europe occidentale, encouragés aussi par l'intérêt que portaient alors les Allemands aux littératures étrangères depuis que Shakespeare leur avait permis de se libérer eux-mêmes, les deux hommes éditérent en 1834 les œuvres de Camões et de Gil Vicente, gloires les plus pures de l'âge d'or portugais. La redécouverte de Gil Vicente eut la plus belle influence sur Garrett : avec Gil Vicente, il put étayer sa conviction qu'un théâtre national était parfaitement possible en Portugal. En outre, les drames de Gil Vicente lui confirmaient la théorie d'A. W. Schlegel sur les rapports entre la société et le théâtre, et ne purent ainsi que fortifier sa foi dans la mission moderne de la scène.

Beaucoup plus tard, en 1848, Gomes Monteiro donna ses *Eccos da Lyra Teutonica*, au moment où les traductions de poèmes allemands étaient une affaire commerciale assez sûre pour un éditeur portugais, puisque le romantisme était alors à son apogée à Lisbonne, à Porto et à Coïmbre. Une de ses lettres à Garrett de 1842 nous apprend, il est vrai, qu'il avait déjà commencé à traduire des *ballades* allemandes d'Uhland, de Chamisso, de Schiller et d'autres encore. Avec juste raison, son ouvrage ne le contenta pas : il sentit bien qu'il n'était pas assez poète lui-même pour donner un souffle lyrique à ses traductions. On comprend donc le sombre jugement que Camilo Castelo Branco put formuler sur la poésie allemande, après avoir lu le recueil de Gomes Monteiro : « Seja como

fôr (Camilo vient de reconnaître que G. M. n'a pas le sens de l'harmonie), devemos, conhecida a indole austera do traductor, jurar na fidelidade da copia. Emquanto á harmonia, crês tu que os allemães possam ter harmonia ? Uns homens que fallam com espinhas de dois saveis atravessadas nos gorgomilos poderão rhymar melodicamente ? Eu creio que a Allemanha faz muita somma de philosophia bronca por não poder fazer versos suaves » (*Esboços de apreciações litterarias*, 1^a serie, 2^a ed., Lisbonne, 1902, p. 182).

Dans la préface de son recueil, Gomes Monteiro donne un aperçu sommaire sur ce qu'il appelait « une des littératures les plus brillantes de l'Europe ». Il la divise en deux générations, la « race des géants » classiques, parmi lesquels il n'oublie pas Klopstock, ni Wieland et où il fait entrer le bon Voss, disciple de Klopstock et de l'antiquité. Puis, par un saut hardi, il arrive tout de suite à une génération de taille plus petite, certes, mais qui l'enchanté par « une certaine régularité et douceur des contours », ce qu'il cherche en vain chez leurs prédécesseurs. S'agit-il des romantiques ? Oui, mais des romantiques de la dernière manière, comme Uhland, Chamisso, Hauff, Arndt et Körner, et même Platen et Rückert qui retournaient à l'imitation des anciens. Freiligrath et Heine, les représentants de la *Jeune Allemagne*, s'y rencontrent également : aussi éloignés du pur romantisme allemand qu'ils sont proches du romantisme portugais par leur inspiration libérale. On remarque cependant avec stupeur que la première école romantique de l'Allemagne est complètement escamotée ! Et pourtant, Gomes Monteiro n'aurait qu'à choisir parmi des lyriques tels que Novalis, Brentano, v. Arnim, M. Claudius. Mais il cite seulement Tieck, à cause d'une nouvelle que celui-ci avait écrite sur Camões, intitulée *Der Tod des Dichters* (cf. *Eccos*, p. 11 et p. 236). C'est pour cette raison qu'il range le romantique Tieck dans la génération¹ des géants classiques ! Les traductions de Gomes Monteiro restèrent à peu près fidèles au sens général des poèmes originaux. Cependant leur auteur essaya d'adapter à son pays ce qui le heurtait comme proprement allemand dans les mœurs et les paysages décrits par les poètes allemands. Ainsi, il fit des retouches à la *Glocke* de Schiller par laquelle se termine le recueil : les pignons y devinrent des vérandas, les granges des *canastros* (*Eccos*, p. 194), Et comme il traduisit gauchement ! Toujours dans le même poème il rend « im innern Herzen

spüren » par « analysar no pensamento » (*Eccos*, p. 184) et « ein namenloses (Liebes-) Sehnen » par « ignota sensação » (*ibidem*, p. 188). Voilà des exemples qui montrent que l'esprit des poèmes lui échappa dans ce qu'ils avaient de plus subtil. On comprend qu'il n'ait pas voulu, ou osé, s'attaquer aux œuvres combien imprécises et difficiles des véritables romantiques. Il s'adressa alors à des contemporains « plus réguliers » — Heine par exemple — et il eut au moins ce mérite d'avoir fait entrevoir à ses compatriotes un lyrisme allemand qui les changeait de Gessner.

Il est vrai que Gomes Monteiro a connu au moins l'aspect théorique et critique du romantisme allemand. Dans la lettre à Garrett déjà citée, il fait allusion aux critiques littéraires de Schlegel, écrivain qu'il semble admirer profondément. Humboldt ne lui était pas inconnu non plus : dans une étude parue en 1849, il releva un détail du *Cosmos* qui se rapportait au Portugal et en démontra l'inexactitude.

Gomes Monteiro avait déjà quitté Hambourg quand le frère cadet d'A. F. de Castilho y arriva. Ainsi fut manquée une autre chance de créer un cercle littéraire de Portugais en Allemagne : le destin parut vouloir empêcher la conjonction des efforts individuels. Le Dr José F. de Castilho (1) aurait pu devenir un puissant promoteur des relations luso-germaniques s'il avait trouvé un milieu favorable, car il avait l'avantage de savoir l'allemand. Déjà à Coïmbre il avait eu un avant-goût de la littérature allemande quand il participa avec ses frères à la fameuse fête bucolique du printemps. Les écrivains allemands ont continué à l'intéresser : dans ses manuscrits on trouva plus tard les traductions de plusieurs chefs-d'œuvres du classicisme allemand : le *Messias* de Klopstock, trois pièces de théâtre de Schiller (*Don Carlos*, *Maria Stuart* et *Wilhelm Tell*) ainsi que divers ouvrages de Wieland. On le voit, il fut aussi conservateur dans ses goûts que son frère aîné Antonio Feliciano : rien d'authentiquement romantique dans son horizon. La collaboration des deux frères s'est montrée dans la traduction du *Faust* que l'aîné entreprit en 1872. Grâce à l'aide

(1) José Feliciano de Castilho Barreto e Noronha (1812-1879). Après des études à Coïmbre, il étudia la médecine à Paris, choisissant en bon romantique pour sujet de sa dissertation la *nostalgie*. Ensuite, il fit son droit à Rostock et devint consul du Portugal à Hambourg.

de José, il put mener ce travail à bonne fin. Il est cependant à remarquer que là encore, ils prouvèrent que le romantisme leur échappait ; car tous les deux avouèrent que le *Faust*, synthèse étonnante de classicisme et de romantisme, leur paraissait bien abstrus.

Les efforts de José F. de Castilho sont restés inutiles, tandis que Gomes Monteiro put rendre un service réel à Garrett. Entre Gomes Monteiro et Garrett il y eut pendant de longues années un véritable commerce spirituel dont leur correspondance fait foi. Ce fut, sans doute, Garrett qui attira l'attention de Gomes Monteiro sur Schlegel, tandis que celui-ci encouragea Garrett encore après leur retour au Portugal à poursuivre ses études d'allemand commencées à Bruxelles, où Garrett avait été exilé pour la troisième fois, cette fois-là par ses amis politiques et avec le titre honorifique de consul (1834 à 1836). Garrett s'enthousiasma dans la suite pour la langue allemande à tel point qu'il s'écria dans les *Viagens na minha terra* (1843-1845) qu'il n'était guère possible de traduire quelque chose d'une langue « si vaste et si libre dans nos étroits et sévères parlers latins » (vol. II, p, 24). A Bruxelles, il avait eu entre autres un but précis devant les yeux en apprenant l'allemand. Comme il s'attendait à être envoyé comme diplomate à Berlin ou à Copenhague il voulut se familiariser avec cette langue.

C'est le moment de citer le passage de l'autobiographie de Garrett, où le poète parle de ses études d'allemand à Bruxelles.

« ... pelo pouco trabalho official, que tinha de satisfazer, facilmente pôde dar-se a adquirir, o que ha muito desejava, o conhecimento da lingua e da litteratura allemã, que até então não podéra cultivar.

O ardor com que se deu a este estudo, fez que em breve podesse ousar accometter as maiores difficuldades delle, lendo a par de Herder, e de Schiller, as mais difficeis composições de Goëthe. E o gosto que tomou, principalmente por este ultimo escritor, influuiu de tal sorte nas suas opiniões litterarias, no seu estilo, em tudo o que se pode chamar — o genero e modo de escrever de um author — que as suas composições posteriores teem todas um cunho differente, ao menos em nossa opinião, um caracter de maior transcendencia e profundidade, pensamento mais vigoroso, estilo mais proprio e feito, mais verdadeiramente original. »

(Cité d'après H. Ferreira Lima, *Garrett Diplomata*, Gaia, 1932, p. 19).

L'importance que Garrett lui-même avait attribuée à l'influence allemande dans son œuvre, suscita de bonne heure une petite polémique. Le biographe de Garrett, Gomes de Amorim, qui eut l'avantage d'être en rapports personnels avec Garrett, a écrit que le passage cité représentait « l'expression fidèle de la vérité » (Garrett, vol. II, p, 49). T. Braga l'admit. Mais récemment, V. Nemésio et H. Antscherl ont de nouveau attaqué ce point de vue : Antscherl tient les indications de Garrett pour suspectes, Nemésio trouve chez le poète une plus grande influence de Byron que de Goethe. Sans aucun doute, le langage de Garrett fut hyperbolique ; il est improbable qu'en si peu de temps (comme il dit) il ait appris l'allemand à fond. Mais il est très probable qu'après coup il s'est plu à établir une filiation entre lui et l'*Olympien* auquel on pouvait le comparer (1). Quelque chose de nouveau entra tout de même dans ses conceptions à la suite des études bruxelloises : un esprit plus large et plus méthodique. Après son retour au Portugal en 1836, il s'attela à la tâche difficile de relever le théâtre national de sa décadence ; c'est alors qu'il écrivit des drames qui devaient être des modèles pour les jeunes. A la même époque il collectionna, non plus en amateur comme à Londres, mais presque en savant, les romances populaires de son pays, dans l'intention de rendre au lyrisme portugais son inspiration nationale. La mention de Herder dans le passage de l'autobiographie est donc significative. Du reste, ce ne fut qu'après le retour de Garrett que le romantisme se développa pleinement en Portugal ; car les ouvrages antérieurs — *Camões*, *D. Branca* et *Adozinda* en particulier — étaient restés sans écho. Mais après 1836, il trouva un aide intelligent dans la personne d'Herculano, à qui l'exil avait également profité.

De même que Garrett, Herculano avait fait ses premiers pas décisifs dans la connaissance de la littérature allemande avant son départ à l'étranger. Comme il l'a indiqué lui-même dans un article du *Panorama* devenu célèbre, Leonor d'Alorna fut son mentor. Qui avait introduit ce tout jeune homme de condition humble, dans le salon littéraire de cette dame aristocratique ? On ne sait ;

(1) Le même souci d'égaliser Goethe inspira un passage de la seconde préface du *Catão* (celle de 1839) où il affirmait l'identité du point de vue de Goethe avec sa propre neutralité dans la lutte entre classiques et romantiques (cf. *Obras*, vol. II, p. xxvii).

mais comme les milieux littéraires étaient fort restreints à Lisbonne et que tout le monde se connaissait presque nécessairement, une telle rencontre n'est pas extraordinaire (1). Naturellement, Leonor d'Alorna fit connaître à Herculano les classiques allemands qu'elle connaissait bien elle-même depuis des années, tandis qu'elle le laissait ignorer les romantiques. Les quelques éléments romantiques qu'il trouva chez Klopstock, Goethe, Schiller, Wieland et surtout chez Bürger, comparés à sa connaissance beaucoup plus vaste et directe de Chateaubriand expliquent pourquoi le germanisme d'Herculano poète se réduit à peu de chose.

En 1830, il connut Castilho et le Morgado de Mattheus à Lisbonne; ainsi, le bucolisme à la Gessner ne lui resta pas inconnu. Dans ses *Excavações poeticas*, Castilho a du reste laissé le témoignage des études germaniques d'Herculano à cette époque. Il y conte que Herculano était alors entièrement absorbé par l'étude de la langue allemande — quand il ne jardinait pas, et que le soir, il leur lisait sa traduction d'un ouvrage romanesque de Schiller, le *Phantasma*. On remarquera qu'Herculano se sentit attiré dès sa jeunesse par l'art tout chargé d'idées et de réflexions de Schiller et de Klopstock, tandis que Garrett pencha davantage vers Goethe et son lyrisme plus spontané.

Il paraît symbolique que pour échapper aux miguélistes, Herculano se soit réfugié en 1831 dans la maison du prêtre de la communauté allemande à Lisbonne, comme s'il pouvait y puiser la force de résister à l'absolutisme,

A-t-il eu le désir de s'exiler en Allemagne ? La question ne se posait pas. Le manque de relations et de moyens lui imposèrent de rejoindre le dépôt des Portugais à Plymouth. Il ne se plut pas autant que Garrett en Angleterre et garda toujours un mauvais souvenir des Anglais. Alors, on voit apparaître dans son petit ouvrage *De Jersey à Granville* — où il décrit son départ de l'Angleterre pour la France — des personnages britanniques fort désagréables, brutaux, ivrognes et mercantiles. A son oreille habituée aux sons nets et bien frappés de l'allemand, l'anglais parut affreux. Par contre, et comme Garrett plus tard, il fit l'éloge de l'allemand

(1) Cf. les hypothèses de V. Nemésio dans *A Mocidade de A. Herculano*, vol. I, p. 287 sv.

et établit une liaison toute romantique entre les sons de la langue et l'esprit de la nation :

« Uma cousa que sempre me acontece em ouvindo falar um inglês é notar as misteriosas analogias que ha constantemente entre a lingua de qualquer povo e os seus habitos de moralidade. Considerai, por exemplo, a lingua alemã : é um idioma perfeitamente acentuado : os vocabulos escritos correspondem rigorosamente aos falados : não ha ai luxo inutil de letras : todas se proferem : todas representam um som ou uma articulação. Os caracteres do alfabeto nunca serviram para enganar o estrangeiro. Não achais nisto uma expressão do animo leal, franco e singelo daquêle povo ? A *Deutsche Treue*, a *fé germanica* não se reflete, como em um espelho na lingua dêsse pais ?... » (p. 308, *Lendas e Narr.*, vol II, p. 308).

Quel aimable exemple de la science mystique et symboliste des romantiques, quelle généreuse idéalisation de l'Allemagne !

Quand Herculano quitta l'Angleterre, il se tourna cependant vers la France, et non pas vers l'Allemagne, comme on pouvait s'y attendre. C'est que l'Allemagne était trop lointaine pour ces patriotes. Si, comme Garrett, il avait eu des rapports avec des compatriotes fixés en Allemagne, certes, nous aurions plus à écrire sur le germanisme de Herculano pendant l'exil, mais le poète s'était terré dans une ville de province où il vivait isolé du reste du monde, un peu à la manière de Filinto Elysio. Quelques mois plus tard, il put quitter Rennes où il s'était réfugié, retourna en Angleterre et rentra au Portugal dans les légions de D. Pedro.

Si le germanisme des romantiques libéraux doit nous retenir particulièrement, il ne faut cependant pas oublier que l'Allemagne et aussi l'Autriche eurent une influence certaine sur le miguélisme. La théorie romantique de la monarchie absolue et d'origine divine, l'idée d'une Sainte Alliance des souverains d'Europe contre les révolutions, si chère à Metternich, ont fortifié les convictions et les ambitions de D. Miguel pendant son exil à Vienne (1824 à 1827). Des miguélistes comme le comte d'Oriola et José da Gama e Castro (émigré en 1836) se réfugièrent comme leur prince dans les Etats absolutistes de l'Allemagne. Mais ceci est un chapitre qui appartient à l'histoire politique. Un seul miguéliste, chez qui le politicien traditionaliste était doublé d'un historien de premier ordre, fut en rapports avec la littérature et surtout la science du

romantisme allemand. Ce fut le vicomte de Santarém. A Paris, il connut Humboldt personnellement en 1822, et il l'y revit pendant une nouvelle époque d'exil en 1835. Ils échangèrent des lettres pleines d'érudition, et Humboldt se servit de Santarém pour avoir des éclaircissements sur des détails concernant le rôle des Portugais dans l'histoire des grandes découvertes. Cela n'a pas suffi pour garder Humboldt d'une certaine injustice, sans aucun doute involontaire, envers les Portugais. Un homme aussi jaloux des mérites de sa patrie que Santarém ne se sentit cependant nullement offensé par les idées de Humboldt. Après une conversation en 1835 à l'ambassade de Prusse à Paris, il nota dans son journal l'impression favorable que lui avait fait Humboldt : « He incrivel a prodigiosa memoria, e a vastidão de conhecimentos deste sabio. A variedade immensa do seu espirito, a graça da expressão » (*Inéditos, Miscellanea*, Lisbonne, 1914, p. 88 sv.) (1). Dans les mêmes notes, on trouve des références à quelques lectures allemandes, faites au moyen de traductions françaises, bien entendu. Ainsi deux livres de Fr. Schlegel plurent beaucoup à Santarém, l'*Histoire de la littérature ancienne et moderne* (Paris, 1829) et la *Philosophie de l'histoire*, qu'il lut tous les deux en 1836. Il se réjouit en bon catholique que Schlegel y attaquât le scepticisme de l'*Ecole voltairienne* même dans la littérature, bien que l'esprit par trop prophétique et mystique du second ouvrage lui parût déplacé dans l'histoire. Rappelons que dans la suite, encouragé par les historiens français et allemands, Santarém embrassa le premier toute l'histoire du Portugal lorsque partant des sources, il publia sa documentation minutieuse du *Quadro elementar* (dès 1842) et du *Corpo diplomatico portuguez* (dès 1846), où sont consignés les rapports politiques du Portugal avec l'étranger. Beaucoup plus tard, Herculano, qui suivait directement l'exemple allemand, continua

(1) Santarém fut aussi en relations avec d'autres savants allemands, p. ex. avec le géographe K. Ritter et avec l'historien H. Schäfer. Dans la préface du V^e et dernier volume de sa *Geschichte von Portugal*, Schäfer exprima sa gratitude envers Santarém : « Vor allem fühlt er (= l'auteur, c'est-à-dire Schäfer) sich verpflichtet, dem gelehrten... Herrn Visconde von Santarem für Ermunterung und Unterstützung, die ihm derselbe seit der Veröffentlichung des ersten Bandes dieser Geschichte so vielfach und unausgesetzt gewährt hat, öffentlich seinen Dank auszusprechen » (vol. V, Hambourg, 1854, p. ix).

l'œuvre de Santarém en inaugurant le recueil magnifique des *Portugaliae Monumenta historica* (dès 1856).

Concluons. L'exil politique a dans de rares cas seulement conduit les Portugais en Allemagne. Garrett et Herculano n'y vinrent pas, mais Garrett eut l'occasion et le loisir de s'occuper sérieusement de la langue et de la littérature allemandes. Un hasard malencontreux empêcha Garrett, ainsi que Castilho, de faire leur voyage d'Allemagne. Quant à Herculano, son enthousiasme pour l'Allemagne resta purement littéraire. Il est donc évident que l'Angleterre avec Scott et Byron, la France avec Chateaubriand et Lamartine, plus proches de la sensibilité portugaise, agirent plus directement et plus fortement sur les romantiques portugais. Et n'est-il pas étonnant que malgré cela, malgré des années passées exclusivement en Angleterre, en France et en Belgique, leur goût pour la littérature classique de l'Allemagne sortit fortifié de l'épreuve de l'exil ? Des romantiques allemands ils reçurent du moins une leçon, celle d'apprendre dans les littératures étrangères comment se faisait une littérature originale et nationale ! On aurait tort de parler de cosmopolitisme. Le souci de la renaissance nationale fut constant chez tous, qu'il s'agisse de Garrett, d'Herculano ou de Castilho. Ils se proposèrent l'étranger comme exemple ainsi que l'avaient fait leurs aïeux depuis des siècles. Mais ils donnèrent à leur imitation un caractère constructif qui conduisit en effet à une littérature véritablement portugaise, surtout chez le poète génial Garrett (1).

(1) Par inadvertance, nous avons confondu (p. 78) José Feliciano de Castilho avec son père qui avait les mêmes prénoms. Le fils ne prit pas part à la fête de 1820. Il faut donc supprimer le passage de « Déjà à Coïmbre... » jusqu'à « ... continué à l'intéresser ».

CHAPITRE V

GARRETT ET CASTILHO

Quand on considère l'œuvre de Garrett, de Castilho et d'Herculano sous l'angle de leurs rapports respectifs avec l'Allemagne, on a la chance de pouvoir distinguer en chacun d'eux le représentant d'une tradition spirituelle : en Garrett, on voit le successeur de Filinto Elysio dans l'élargissement du classicisme animé d'un constant souci de la pureté formelle, en Castilho le successeur du lyrisme de Coïmbre avec sa sentimentalité gessnerienne, en Herculano enfin le fils spirituel de Leonor d'Alorna chez lequel se mêlent la réflexion grave et l'élévation religieuse de Klopstock et Schiller avec le romanesque lugubre de Bürger.

1. GARRETT.

Quelle a été la part de l'Allemagne dans l'œuvre de Garrett ? Une réponse à cette question est fournie dans la thèse d'Antscherl, et elle demande à être complétée sur peu de points seulement.

Résumons donc rapidement ce qu'a dit Antscherl.

Les influences étrangères s'exercèrent sur Garrett particulièrement dans la première partie de sa vie, comme cela était naturel : ses deux exils lui fournirent mainte occasion d'élargir sa culture et de se former une idée claire du romantisme chez les Anglais, les Français et les Allemands. La France et l'Angleterre agirent le plus fortement sur lui ; l'Allemagne occupa toujours une place modeste dans sa vie, excepté pendant la courte période des études germaniques à Bruxelles. Avant Bruxelles, ce fut Wieland qui l'occupa le plus parmi les écrivains allemands. D'autre part, il avait lu le livre déjà cité d'A. W. Schlegel.

Mais il ne semble pas qu'il ait connu Schiller et Goethe autrement

que de nom. Au contraire, il s'occupa particulièrement de Goethe à Bruxelles. L'exemple de l'*Olympien* l'impressionna même à un tel degré qu'il se compare volontiers à Goethe. Un résultat plus positif des études de Garrett à Bruxelles fut la belle traduction de la *Zueignung* par laquelle il fit voir qu'il connaissait et aimait le *Faust* et son auteur (dans les *Viagens*, vol. II) Le *Faust* l'intéressa aussi par le thème légendaire : le premier, il établit une comparaison entre le personnage du Faust allemand, le savant qui concluait un pacte avec le diable pour dominer les forces de la nature, et Frei Gil de Santarém, le moine légendaire du Portugal. En outre, Goethe, ainsi que Herder, Bürger et les savants Grimm, Bellermann et Depping, rendirent de grands services à Garrett, collectionneur, remanieur et éditeur de poésies populaires. Comme les romantiques allemands, il idéalisa dans son recueil, le *Romanceiro*, la chevalerie et le moyen âge.

D'autre part, il lut le théâtre de Goethe et on peut découvrir des ressemblances, vagues il est vrai, entre le *Tasse* et *Um auto de Gil Vicente*, le *Götz v. Berlichingen* et l'*Alfageme de Santarem*.

Enfin, son activité diplomatique à Bruxelles ainsi que sa passion pour la politique et l'administration de l'Etat conduisirent Garrett à des lectures d'économie politique où l'Allemagne tenait une large place à côté de la Prusse, la Belgique et la Hollande.

En résumé, Antscherl affirme que Garrett apprit beaucoup des Anglais et des Allemands quant aux idées générales. Garrett lui-même soulignait, partout où il pouvait le faire, l'importance de leur action dans la poésie romantique. Quant à la technique, ses principaux maîtres furent les Français.

Nous n'avons pas la prétention de vouloir juger Antscherl. Il y a cependant un point qui lui semble avoir échappé : il ne vit pas combien il était déjà admirable pour un écrivain portugais de connaître quelque chose à l'Allemagne et même à la langue allemande comme ce fut le cas pour Garrett ! A l'exception de Leonor d'Alorna, voilà le premier poète qui a assez de curiosité pour vouloir lire la littérature allemande. Sur ce point aussi, Garrett apparaît comme un initiateur au Portugal. Cela donne une certaine valeur à l'influence allemande qu'Antscherl put trouver dans l'œuvre de Garrett, même si cette influence a été beaucoup moins forte que d'autres. L'élément germanique, anglais *et* allemand, a donné à l'œuvre un relief qu'elle n'aurait certainement pas eu, si Garrett n'avait

regardé que du côté de la France, comme l'avaient fait tous les Portugais du XVIII^e siècle. Depuis, le champ d'expérience de la littérature portugaise, élargi par lui, ne s'est jamais rétréci ; par lui cette littérature est redevenue une partie de la littérature européenne, suivant le mouvement général des idées, françaises pour la plupart, tout en se développant selon son génie propre. Pendant des siècles elle avait été livrée aux diverses influences des peuples voisins, les Italiens, les Espagnols, les Français, sans en profiter réellement, comme si elle avait perdu conscience d'elle-même. Alors, au lieu d'écoles nationales, ce sont ces influences étrangères qui servent à classer chronologiquement l'histoire littéraire, depuis la Renaissance jusqu'au XVIII^e siècle. Ainsi, l'imitation stérile avait pu paraître au XVIII^e siècle le trait caractéristique des lettres portugaises ! Quelques talents surnageaient dans ce flot d'hommes sans relief, mais qui, en Allemagne par exemple, connaissait F. M. de Mello, A. Vieira, Manoel Bernardes, Bocage !

Avec Garrett, le courant des idées et des arts en général qu'avaient interrompu les théologiens du XVI^e siècle est péniblement rétabli.

Prenons comme exemple les rapports entre Garrett et l'Allemagne. Tout d'abord, il y a les traductions nombreuses de son œuvre en allemand qui attestent non seulement l'intérêt européen que suscitait Garrett, mais aussi l'importance du personnage pour les échanges entre lettres portugaises et lettres allemandes. Parmi ses traducteurs nous en trouvons qui ont été en relations personnelles avec Garrett. Il y a là de quoi compléter un peu le tableau donné par Antscherl.

Le premier traducteur allemand de Garrett fut le comte W. v. Luckner qui habitait à Lisbonne même, en qualité de ministre du Danemark. Il a traduit la pièce la plus connue de Garrett, le *Frei Luiz de Sousa*. Comme la plupart des pièces transposées d'une langue à l'autre, elle n'a pas connu un succès prolongé en Allemagne. Cependant on l'a joué à Dresde peu de temps après sa publication en 1847 (1). Elle a connu le succès, et quel succès ! Car on

(1) La pièce de Luckner a dû plaire, car c'est vers 1847 que le compositeur F. Mendelssohn-Bartholdy demanda à v. Schack, autre traducteur allemand de Garrett, de lui écrire un libretto pour un opéra intitulé *Manuel de Souza*. Cependant, le libretto fut écrit d'après un autre auteur. A cause de la mort du compositeur, Schack n'acheva pas son travail.

disait que, voyant jouer la pièce, l'ancienne femme de Luckner en fut tellement bouleversée qu'elle divorça sur le champ, quittant son second mari pour retourner auprès de Luckner. On trouve cette histoire romantique dans la biographie de Gomes de Amorim (*Garrett*, vol. III, p. 69 note). Sans doute a-t-elle ajouté à la popularité de la pièce au Portugal. Mais le fait important est que Luckner a connu Garrett personnellement et qu'il s'est fait aider par lui. Cela suppose que l'auteur n'avait pas abandonné entièrement ses études d'allemand commencées à Bruxelles, il y avait plus de dix ans. En effet, on en trouve la preuve dans une lettre à un certain Manuel Rodrigues da Silva, écrite de Lisbonne en mai 1842 : « Com o allemão vou devagar ; o tempo é pouco e o mestre de favor : duas coisas com que se não anda depressa » (d'après Gomes de Amorim). Qui était le professeur bénévole ? Peut-être Fr. A. de Varnhagen qui se trouvait alors en Portugal où il avait été de 1838 à 1848 un des directeurs suppléants de la revue *O Panorama*. Toujours est-il que ce fut Varnhagen qui donna à Luckner l'idée de traduire le *Frei Luiz de Sousa*.

La lettre citée plus haut aurait pu être la réponse à celle que Gomes Monteiro lui écrivit de Porto en avril 1842 : « ... Como vae com o seu allemão ? Por emquanto continúa a ser a minha leitura favorita... » (D'après Gomes de Amorim, *Garrett*, vol. II, p. 681).

Garrett se montra assez fier de la traduction de sa pièce à l'étranger. Il s'en sentit confirmé dans sa valeur. Quand Gomes Monteiro lui envoya en 1849 ses *Eccos*, comme « l'hommage de l'homme-lige à son suzerain », Garrett l'en remercia brièvement en ajoutant : « Sabe que *Frei Luiz de Sousa* foi traduzido em allemão pelo conde de Luckner, e em inglez pela celebre Mrs. Northon ? » Il tait cependant sa collaboration avec Luckner, et l'on retrouve cette modestie si inattendue chez Garrett dans le récit que plus tard son troisième traducteur allemand, v. Schack, a fait de leur entrevue à Lisbonne. Le second, le savant Ferd. Wolf, traducteur d'une partie du *Roman-ceiro* » a-t-il été, lui aussi, en rapports personnels avec Garrett ? C'est probable, car personne ne s'était occupé des romances portugaises avant le poète.

Dans son journal, Schack raconte qu'il avait été en Portugal en mai 1853 en venant d'Espagne. A la date du 1^{er} mai, il s'étend sur l'œuvre de Camões, mentionne Gil Vicente et João de Barros et

affirme qu'il a lu à Lisbonne plusieurs épopées portugaises ; seule l'histoire de Jcronimo de Cortereal qui conte le triste sort de Lionor de Sá et son époux, Diogo de Meneses, l'a ému et intéressé. Puis, il constate le 10 mai combien le Portugal est inconnu en Europe : on croirait qu'il se trouve dans une autre partie du globe . Et pourtant, le Portugal s'est réveillé de sa torpeur, il se souvient de son passé glorieux. « Die Wunden, welche Bürgerkrieg und Revolutionen ihm (= au Portugal) geschlagen, sind geheilt ; es hat sich seiner grossen Tage wieder erinnert und das von neuem erwachte geistige Leben auch in der Literatur dokumentiert. Ich selbst wusste so gut wie gar nichts hiervon » (Schack, *Ein halbes Jahrhundert, Erinnerungen und Aufzeichnungen*, Stuttgart, Leipzig, I, p. 365). Heureusement que Schack eut l'occasion de se renseigner sur place. Le hasard fit bien les choses et aussitôt après son arrivée à Lisbonne, Schack put faire la connaissance de Garrett, le chef de la nouvelle littérature. Voici ses impressions :

» Ich hatte ein Schreiben von einem englischen Diplomaten an ihn abzugeben, und Almeida Garrett, ein Mann noch in den mittleren Jahren, empfing mich aufs zuvorkommendste.

» Schon hatte ich längere Zeit mit ihm gesprochen, ohne noch zu wissen, dass ein berühmter Schriftsteller und Dichter vor mir stand. Ich war überrascht, als er Bekanntschaft mit der deutschen Literatur verriet und während des Gesprächs, das französisch geführt wurde, einzelne Stellen aus Goëthe und Schiller citierte. Nun fragte ich ihn nach dem gegenwärtigen Zustande der portugiesischen Literatur, und er empfahl mir als ein wahrhaft bedeutendes Werk die umfassende Geschichte Portugals von Herculano, sowie die lyrischen Gedichte, Romane und Novellen dieses Autors. » Après avoir nommé encore quelques auteurs avec éloges, la conversation en vient tout naturellement aux romances nationales du Portugal, la grande préoccupation de Garrett. On se souvient que Garrett avait fait là œuvre scientifique et poétique en même temps. Il devait s'inquiéter de savoir si l'œuvre avait trouvé un écho en Allemagne puisque ce furent Wieland d'abord, Herder et Scott ensuite qui lui avaient indiqué le chemin à suivre. Garrett fut déçu : Schack ne connaissait rien de ses efforts ! alors le poète sortit de sa réserve et fit entendre à son visiteur qu'il était écrivain. Comme ils parlaient des romances espagnoles, Garrett se sentit dans son do-

maine, et il demanda à Schack s'il savait que le Portugal possédait des romances de son propre cru. » Da in Deutschland niemand hiervon weiss, verneinte ich die Frage, und er brachte mir nun zwei, erst kürzlich erschienene, Bände eines von ihm herausgegebenen Romanzero, die er mich zum Andenken an ihn zu bewahren bat. Nachdem er mich eingeladen, ihn wiederholt zu besuchen, entfernte ich mich unter Ausdrücken des Dankes mit meinen Büchern » (*ibidem*, p. 366-367). Le grain que Garrett avait semé ne tomba point sur un sol stérile ; sous le coup de la forte impression qu'il avait eue du charmant homme de génie, Schack se précipita dans une librairie pour acheter d'autres œuvres de Garrett. Entre autres, il lut le *Camões* qui, par sa beauté, lui parut mériter la traduction en allemand, puis le drame *Luis de Sousa* qu'il vit aussi jouer sur la scène portugaise et le *Romanceiro* : « Anhaltend hat mich der portugiesische Romanceiro beschäftigt, und ich gedenke denselben um so eher zu übersetzen, als ich nicht viele Mühe davon haben werde » (*ibidem*, p. 368). Schack tint parole. Avant son voyage de 1853, il avait déjà écrit une histoire de la littérature et de l'art dramatique en Espagne où le Portugais Gil Vicente n'avait pas été oublié, mais après 1853, l'artiste amateur partagea ses goûts entre l'Espagne et le Portugal. En collaboration avec E. Geibel, autre poète qui avait eu le malheur de naître dans l'ombre des grands classiques Goethe et Schiller, il acclimata en Allemagne les romances des Espagnols et des Portugais. En ce qui concerne les Portugais, Schack s'adressa uniquement au *Romanceiro* de Garrett. Ce recueil parut en 1860, mais dès son retour, Schack s'était mis à traduire le *Camões*, et dans les suppléments à son histoire du drame espagnol, il revint sur Gil Vicente. De Garrett il traduisit cinq poèmes originaux qu'il inséra dans une anthologie. Si le *Luiz de Sousa* n'avait pas déjà été traduit par Luckner, sûrement il s'en serait chargé. Inutile de dire que l'œuvre lyrique de Camões l'attira particulièrement, sans doute sous l'influence de Garrett et de sa glorification du malheureux poète national. Les épisodes du meurtre de D. Inês et celui du Prince Constant D. Fernando, l'inspirèrent ainsi que la vie mouvementée de Camões lui-même. Il lit les poèmes de Camões aux bords du Mondego ; émerveillé de leur lyrisme, il s'écrie : » Es weht darin ein Anhauch von der tiefen Melancholie des Nordens, wie ich ihn kaum bei einem südlichen Dichter, selbst bei

Petrarca nicht, gefunden habe (*Ibidem*, p. 436). Ce rapprochement entre la *saüdade* portugaise et la *Sehnsucht* allemande, de qui venait-il sinon de Garrett ? Quand il traduisit l'épopée de Garrett sur Camões, n'a-t-il pas écrit encore qu'il s'était efforcé à rendre « jenen weichen Hauch zitternder Schwermut, der dem portugiesischen Gedicht so eigentümlich ist und der es uns Nordländern nahebringt » (d'après E. Walter, *A. F. Graf v. Schack als Uebersetzer*, Breslauer Beiträge X, Leipzig, 1907, p. 100) ?

Nous touchons ici à une des dominantes du romantisme en général, une mélancolie foncière qui se retrouvait chez les romantiques de toutes les nations.

On retiendra du témoignage de Schack le passage où il parle des citations allemandes de Garrett. Bien sûr, il y a chez Garrett une pointe de vanité à pouvoir citer des auteurs étrangers dans leur langue originale, mais cela ne prouve-t-il pas une réelle connaissance de la littérature allemande, en particulier de Goëthe, ce que nous savons par Antscherl. Dans les *Viagens na minha terra* (publiés en 1845), l'admiration pour Goëthe s'est exprimée à maint endroit. C'est là que Garrett a intercalé sa traduction de la première moitié de la *Zueignung*, dédicace du *Faust* : « Ressurgis outra vez, vagas figuras... » C'est le thème romantique du souvenir des amis d'autrefois. Les admirables vers du *Faust* se présentent à l'esprit de Garrett quand il contemple la belle vallée du Tejo, près de Santarém : « A imaginação tomava me asas e fugia pelo vago infinito das regiões ideais. » Toutes sortes de souvenirs viennent l'accabler, mais aucun d'eux n'est fait d'espérance, « nenhuma de esperança » (cité d'après la 2^e édition, Porto, s. d., vol. II, p. 23).

Dans les mêmes *Viagens*, Garrett établit en peu de mots la comparaison entre Frei Gil et Faust, et l'on devine qu'il désire écrire un drame sur la vie du moine de Santarém : « Nós precisamos de quem nos cante as admiráveis lutas — ora cómicas, ora tremendas — do nosso Frei Gil de Santarem com o diabo. O que eu fiz na *Dona Branca* é pouco e mal esboçado à pressa » (*ibidem*, vol. II, p. 104). Ailleurs, il place le *Faust* à côté de la *Comédie divine* et des *Lusiades*. La lecture du *Faust*, et la connaissance approfondie des œuvres de Goëthe, remontent au séjour de Garrett à Bruxelles. N'y a-t-il vraiment qu'un souvenir superficiel et passager de Goëthe chez Garrett, comme le veulent les historiens de la littérature les plus

récents ? Quand Garrett dit que sa pensée acquit plus de transcendance et de profondeur par Goethe, il a sans doute tort : car il ne devint pas pour cela amateur de spéculations philosophiques, comme on s'y attendrait d'après ses paroles. Mais il n'exagère pas en reconnaissant que son style a gagné en perfection et en originalité. On trouve en effet chez Garrett un désir d'équilibre et beauté formelle, en même temps que spirituelle, qui ne cède pas à la fougue du romantisme échevelé. Que l'on se rappelle sa phrase sur le vaccin contre la maladie du romantisme, vaccin qu'il avait introduit disait-il, tel que l'avaient préparé Goethe et Scott (cf. la citation, chap. VII).

Dans la préface à la comédie *Philippa de Vilhena* (joué à Lisbonne en 1840), il répète qu'il ne savait pas si sa pièce était classique ou romantique : « É classica esta peça ? Não sabemos ; tem coisas d'isso. É romantica ? A espaços nos parece ter vehemencia de acção que o não cede aos mais atrevidos da eschola. » Une allusion au libéralisme modéré en politique, au parti de l'ordre et de la tranquillité suit aussitôt et révèle le souci d'équilibre dont nous venons de parler : « Quem sabe se o auctor será ordeiro entre os dois partidos litterarios ? Goethe, que fôra um romantico exaltado, morreu abraçado com a fé ordeira : deve de ser boa religião litteraria » (*Obras*, vol. VII, p. 27). Ce goût de la perfection chez Garrett lui fut sans doute inspiré par son éducation classique, mais il fut préservé contre la tendance de l'époque par la leçon de Goethe, Garrett ne pouvait pas ne pas se reconnaître dans le poète allemand, écrivain et homme d'état, comme lui-même l'était, doué comme lui d'une forte imagination unie à une certaine nonchalance du cœur, qui ne se laissa jamais capter complètement par autrui. On a appelé Goethe un grand artiste de la vie, et l'on voulait dire par là qu'il savait vivre. On retrouve ce talent chez Garrett, et à tous les deux, on a fait le même reproche d'avoir mené une vie trop facile et trop légère. Voyons le lyrisme de Garrett d'après 1845, les *Flores sem fruto* et les *Folhas caídas*. On a dit que Garrett s'y montrait plutôt byronien que disciple de Goethe. Certes, le thème de ces poèmes s'apparente à la poésie *infernale*. Au fond on y trouve cependant un conflit : le poète exprime sa lutte vaine contre un amour qui le rabaisse à ses propres yeux, et il dit son désespoir. Y aurait-il conflit si Garrett n'avait pas eu un idéal de perfection et d'équilibre ?

L'autobiographie de Garrett nomme Schiller à côté de Goethe.

Au contraire, on trouve chez Antscherl que Schiller n'aurait eu qu'une influence superficielle sur Garrett. Si l'on cherche les analogies directes, le jugement se justifie. Mais ne serait-il pas étonnant que Schiller qui a été présent à l'esprit de Garrett pendant des années et des années, ne soit pour lui que l'ornement inutile d'une culture qui se voulait européenne ? On s'est peut-être laissé leurrer par l'attraction — assurément plus grande — qu'exerça Goëthe sur lui. En outre, on a tendance à croire que les *dramas d'idées* de Schiller ne sont ni compris ni goûtés dans le midi de l'Europe. Pourtant, il y a en dehors du côté idéologique de ces drames un côté hautement pathétique qui n'a pas manqué d'intéresser les méridionaux.

Montrons d'abord que Schiller a vraiment été un des auteurs favoris de Garrett. Déjà Schack, nous l'avons vu, avait été frappé de ce que Garrett citait Schiller, et même en allemand. Ce fait est confirmé par Bulhão Pato dans son livre de souvenirs littéraires. Bulhão Pato n'est pas toujours un témoin sûr, car il tombe souvent dans le fameux défaut de *l'éloge mutuel*. Mais dans le passage qui va suivre, il laisse parler les faits.

« Dos escriptores dos tempos modernos, os seus (= de Garrett) predilectos eram Shakespeare, Schiller, Goëthe. Acima de todos Shakespeare ! » « Raros fragmentos dos seus (= de Garrett) versos sabia de cór ; mas conseguira decorar os *Sinos* de Schiller e o *Cinque Maggio* de Manzoni. Principiou a traduzir os *Sinos*. Lembro-me que nas estrophas que me leu havia uns versos saphicos, rimando o hemistichio com o final do verso antecedente, que me produziram excellente effeito ; elle, porém, affirmava-me que d'ali ao original ia uma distancia immensa. Um dia rasgou tudo » (*Sob os Ciprestes*, Lisbonne, 1877, p. 56).

On remarquera que la *Glocke* est un poème typique de Schiller. La description de la fonte d'une cloche y est prise comme l'image de la vie humaine et toute une philosophie de sagesse s'en dégage. Cela n'a pas empêché Garrett, ni Gomes Monteiro avant lui, de trouver le poème à leur goût.

Gomes de Amorim affirma que Garrett avait dans sa bibliothèque les éditions des principales œuvres de toutes les littératures européennes qui fleurissaient alors, et il mentionna en bonne place les auteurs allemands (*Garrett*, vol. III. p. 607). La constatation reste dans le vague, aucun nom n'est donné, mais on sait de source sûre

qu'une édition des œuvres de Schiller en deux volumes avait fait partie de la bibliothèque de Garrett (H. Ferreira Lima, *Garrett Diplomata*, Gaia, 1932, p. 19).

Les allusions à Schiller dans les œuvres de Garrett sont rares. Il y en a deux dans les *Viagens*, où, il est vrai, l'auteur cherche à briller avec sa vaste culture pas toujours très solide, à la manière des journalistes du temps. Quand il aperçut l'antique forêt de pins d'Azambuja, autrefois malfamée comme un repère de brigands, il fut déçu par son aspect minable, mais elle lui rappelle quand même d'autres forêts de théâtre comme celle de l'*Auberge des Adrets*, le fameux mélodrame, et les forêts bohémiennes des « charmants Brigands de Schiller » (*Viagens*, vol. I, p. 29).

Plus sérieux est le vague souvenir qu'il garde de la distinction que Schiller fit entre la poésie naïve et la poésie sentimentale, pour la première fois dans une lettre à Goethe devenue célèbre : Schiller y définissait le génie de Goethe comme un don de transposer tout naïvement dans l'art les thèmes qu'offrent la nature, la vie, la réalité, tandis que lui-même se laisse diriger par des sentiments ou des idéaux et ne peut pas approcher le spectacle de la nature avec l'ingénuité du génie naïf. Garrett a fait un contre-sens sur le mot « sentimental », car s'il a bien saisi l'opposition qu'il y a entre Schiller et Goethe, il a rapproché Schiller de Byron et du Tasse, pendant qu'il situait Goethe à côté de Voltaire ! « Byron, Schiller, Camões, o Tasso morreram moços ; matou-os o coração. Homero e Goethe, Sophocles e Voltaire acabaram de velhos : sustinha-os a imaginação, que não despende vida porque não gasta sensibilidade. Imaginar e sonhar, dorme e repousa a vida no entretanto ; sentir é viver activamente, cansa-a e consome-a » (*Viagens*, vol. II, p. 26). Il est à remarquer que ce passage est assez injuste envers Goethe, bien que Goethe ait réellement acquis au cours de sa vie ce *calme olympien* dont parle la légende. Cependant, on peut faire exactement la même constatation pour Schiller. Peut-être est-ce la lecture rapide de Schlegel qui a inspiré l'observation de Garrett.

Enfin, on trouve à l'un des poèmes des *Flores sem fructo* une épigraphe de Schiller. C'est le « Seele rann in Seele » qui vient en tête de *A Julia*, le second poème du recueil (1).

(1) La citation est prise dans les *Räuber* de Schiller (acte III, scène 1 : chant d'Amélie).

Nous trouvons donc la trace de Schiller dans l'œuvre de Garrett à partir de 1843, et jusqu'à au moins 1853, année de la visite de Schack. Et cela sans parler des allusions à Schiller en tant qu'homme de théâtre, qui se trouvent disséminées dans à peu près toutes les préfaces aux drames de Garrett, et qui sont de beaucoup les plus importantes. Car c'est dans le théâtre que l'on reconnaît une certaine influence de Schiller. Garrett pouvait tirer de Shakespeare l'idée d'un théâtre de pièces historiques et nationales, et du mélodrame une tendance à moraliser les spectateurs ; il pouvait trouver en lui-même la combinaison d'un théâtre historique, national et en même temps moralisateur, mais cette combinaison existait chez Schiller, et Garrett la connaissait. Schiller considérait le théâtre comme une institution qui devait former les mœurs, une « moralische Anstalt », Garrett s'efforçait d'écrire des pièces dont (c'est lui qui cite le vers français) « la mère permettra la lecture à sa fille » et il se sépara ainsi de la morale douteuse du mélodrame. De plus, Garrett comme Schiller, voulait éduquer : Schiller une nation, Garrett non seulement un public, mais aussi de futurs auteurs dramatiques. En voici un exemple :

Parlant du thème d'Inès de Castro, « le plus beau et poétique épisode de la *romance* si riche qu'est l'histoire portugaise », Garrett se plaignit que nul écrivain ne s'était encore trouvé, qui aurait fait un drame vraiment digne de ce sujet national, sans aucune affectation de style. Alors il nomme les deux écrivains, à son idée vraiment nationaux, qui devraient servir non de modèle, mais d'exemple : « Precisa, é verdade, ser um Shakespeare ou um Schiller ; sobretudo precisa esquecer todos os exemplares clássicos e românticos, não querer fazer à Racine ou à Victor Hugo, à maneira dêste grego ou daqueloutro latino ou dêstoutro inglês, e criar-se a si, para o assunto. O que principalmente falta é esta resolução » (*Ao Conservatorio Real*, Nota A, Lisbonne, 1843).

Dressons maintenant le bilan de ce que Garrett a rejeté de la civilisation allemande et de ce qu'il a retenu. Car il n'a nullement accepté en bloc tout ce qui venait de l'étranger.

Nous pouvions déjà le constater en parlant d'A. W. Schlegel, un des premiers auteurs allemands que Garrett ait lu. Ainsi il défend, contre Schlegel, la liberté de la création artistique, et il trouve inadmissible que le théoricien jette l'anathème contre Racine parce qu'il

ne veut admettre que l'art de Shakespeare. Dans le sens inverse, Garrett montre que Voltaire a eu tort de ne trouver en Shakespeare que des monstruosités répugnantes. Naturellement, il n'a pas encore l'esprit quasi religieux des générations futures devant la science allemande : il ne se prive pas de critiquer la manière dont Bouterwek, professeur à Göttingen, a écrit l'histoire de la littérature portugaise : il l'a, dit-il, écrite si incorrectement que son ouvrage — comme celui de Sismondi — cause plus de confusion qu'il n'aide à connaître et juger l'histoire de la littérature portugaise (*Bosquejo da hist. da poesia e lingua port.*, *Obras*, vol. XXI, p. 1).

Le caractère rationaliste du romantisme portugais a empêché Garrett, comme il a empêché Castilho et Herculano, de se former une idée juste de la philosophie allemande. Il exprime son opinion dans les *Lettres sur l'Education* (Londres, 1829!) : la philosophie spéculative n'est qu'erreur et incohérence. Il n'y a pas de vraie science hors de la science expérimentale. Kant et les spiritualistes ne peuvent donc pas être pris au sérieux ; car toutes leurs *transcendances* et leurs *sentiments* (?) sont bons pour des poètes, mais n'ont aucune valeur pour la science, Garrett avoue franchement qu'il ne comprend absolument rien à Kant, abstrus comme la plupart des philosophes germaniques. S'il n'avait pas lu l'*Allemagne* de M^{me} de Staël, jamais il n'aurait pu se faire une idée du système de Kant ! (D'après *Obras*, vol. XXI, p. 11, notes.)

Garrett ne trouva donc pas d'accès à la métaphysique allemande. Il confirme son premier jugement dans les *Viagens* en 1845. Avec malice, il y annonce triomphalement avoir fait la découverte que la logique et la précision sont beaucoup plus irréelles dans la vie humaine que le plus fantastique songe et le plus baroque idéal des poètes : « É que os filósofos são muito mais loucos do que os poetas ; e de mais a mais tontos : o que estoutros não são » (*Viagens*, vol. II, p. 100).

Spiritualisme, matérialisme — il se moque des profondes et graves philosophies d'au delà du Rhin, autant que des fameux symboles et mythes qui, dans toute l'Europe, firent des ravages au temps des Mone et des Max Müller (cf. *Viagens*, vol. I, p. 10). Alors, on comprend pourquoi le véritable romantisme allemand, celui des contes fantastiques, des drames fatalistes et des poèmes mystiques, ne pouvait pas pénétrer les romantiques portugais du genre de Gar-

rett, beaucoup trop imbus de classicisme et de rationalisme pour s'abandonner entièrement à leur imagination. Il est vrai que l'on trouve chez Garrett le thème de la *saüdade*, que les présages jouent un certain rôle dans ses drames, particulièrement dans ce *Frei Luis de Sousa* où apparaît le *sébastianisme* pour la première fois sur une scène, mais cela ne va pas jusqu'à prendre le caractère d'une *conception du monde* comme chez les poètes allemands. Sur Garrett, la poésie nocturne, lunaire et cadavérique n'a pas de prise. Il lit bien la *Lenore* de Bürger, mais il ne l'imité pas. Il est même curieux que Garrett, si sensible au lyrisme, ne se soit pas penché davantage sur la poésie lyrique de l'Allemagne. Peut-être est-ce le souvenir des luttes héroïques contre Gessner et les vieilleries de la poésie bucolique qui lui ont laissé un mauvais souvenir.

Il n'a profité de la poésie allemande que pour se former le goût en vue d'adapter les romances mal conservées du Portugal. De l'Angleterre et de l'Allemagne, il avait appris que la poésie populaire, comme toutes les traditions populaires, représentait ce qu'il y avait de plus national dans la littérature. Comme Herder et comme Goethe l'avaient fait pour l'Allemagne, il ranima donc la flamme du lyrisme portugais en remontant le plus loin et en descendant le plus bas possible aux sources mêmes de la poésie ibérique. « *Voz do povo, voz de Deus* », comme disait la petite Maria dans le *Frei Luis de Sousa* (Acte I, scène 3) : « *A imaginação do povo não é criadora, aumenta, exagera, mas não tira do nada* », ajoutait Garrett judicieusement en note. Cette confiance dans le peuple, première base d'un sain nationalisme, était l'élément positif que Garrett prit dans le romantisme du Nord. Quelques autres thèmes romantiques ne manquent pas, tels que la mythologie chrétienne des anges (cf. par ex. *ibidem*, acte III, scène 11), les grands effets de théâtre tirés de l'opéra et du mélodrame, l'ironie qui, en un clin d'œil, déchire le voile de l'illusion, le mal du siècle, enfin le culte du génie dans la glorification du comédien, pris comme type de l'artiste — mais tout cela appartient en commun au romantisme occidental.

Enfin, n'oublions pas le noble rôle qu'il a donné à la langue allemande, « si vaste et si libre » (*Viagens*, II, p. 24) : dans ses *Lettres sur l'Education*, il recommande aux Portugais d'apprendre comme première langue étrangère l'allemand ; car il la considérerait comme

la langue-clef ouvrant l'accès aux trésors de toutes les langues germaniques : « Sua construcção é difficil, mas a pronúncia não o é tanto, nem tam caprichosa como a ingleza, e um habitante do Sul que souber o Allemão está habil para apprender com pouco estudo todos os dialectos teutonicos » (*Obras*, vol. XX, p. 79).

En résumé, Garrett dut à la littérature allemande la première révélation du romantisme dans le théâtre, des clartés sur la poésie populaire, la connaissance de l'art réfléchi de Schiller et un grand idéal : Goethe. Cependant, il n'a jamais été l'esclave de ses admirations. Ce qu'il prit à la littérature allemande était déjà conforme à son propre caractère et servit à son développement artistique, ainsi qu'à la réalisation de son rêve : la renaissance de la littérature nationale.

Garrett n'a pas seulement reçu, il a aussi donné. Il est cependant dommage qu'il n'ait pu entrer en rapports qu'avec un amateur et un attardé du classicisme allemand, avec Luckner et Schack. Mais vers 1840, tous les grands écrivains allemands du classicisme et du romantisme étaient déjà dans la tombe. L'esprit d'universalité n'était cependant pas mort avec eux. Jamais plus, la littérature portugaise ne rentrera dans l'oubli dont l'avaient tiré quelques savants modestes de la seconde moitié du XVIII^e siècle, et Garrett contribua plus qu'aucun autre auteur du XIX^e à entretenir cette flamme : Dès 1832, année de la mort de Goethe, l'auteur de l'*Adozinda* fut signalé en Allemagne. On le trouve mentionné dans un article signé F. Qu. R. et publié à Berlin dans le *Magazin f. d. Lit. des Auslandes* (vol. II, p. 565 svv.). L'intérêt que Garrett suscita en Allemagne fut assez grand pour que l'on demandât des renseignements biographiques à son éditeur portugais. C'est cette demande qui fit écrire à Gomes de Amorim une biographie émouvante de Garrett.

Garrett ne vécut pas en vase clos. Son ascendant sur ses contemporains a dû être grand, puisqu'il arriva à se lier avec Herculano (1). On a vu qu'à Coïmbre, il avait déjà été en contact avec Castilho, mais plus tard, il eut la satisfaction de voir Castilho se mettre à son école : encouragé par l'exemple que Garrett avait donné dans l'*Adozinda* et la *D. Branca*, Castilho fit, lui aussi, des concessions au

(1) Garrett était souvent l'hôte d'Herculano à Ajuda. Tous les deux furent membres du Conservatoire d'Art dramatique chargé de réformer le théâtre portugais, et c'est peut-être là qu'ils se sont connus vers 1840.

romantisme modéré et écrivit *A Noite do Castello*. Ce ne fut pas la faute de Garrett si le germanisme de son imitateur prit une forme un peu étrange.

2. CASTILHO.

Si Castilho occupe ici la seconde place, ce n'est pas seulement par souci d'exactitude chronologique, mais parce qu'il forme vraiment un chaînon vivant entre Garrett et Herculano, le plus jeune des trois. Castilho avait connu le premier au temps de ses études à Coïmbre ; il connut Herculano quelques années plus tard à Lisbonne avant que celui-ci n'entrât en rapports avec Garrett. Pour Castilho, Herculano était alors un jeune garçon extraordinaire, qui lisait le *romantique* Schiller. S'il avait voulu changer le goût d'Herculano (1) qu'aurait-il pu lui recommander dans la littérature allemande ? D'abord son Gessner. Comme l'a déjà remarqué son fils Júlio : « A sua indole serena e amovível condizia com aquella singeleza quasi biblica, e aquellas infantis innocencias do bom poeta alemão » (*Memórias de Castilho*, vol. I^{er}, p. 263).

Chez Castilho, poète aveugle, qui vivait replié sur lui-même dans une douce résignation, le goût pour l'idylle était tout naturel, et jamais il ne touche mieux que dans ses descriptions lyriques, où une nature vaguement esquissée se voit au service d'une grande tendresse mêlée de quelque mélancolie. Il est vrai que sous ce rapport, il rappelle autant Lamartine que Gessner. Cependant, c'est Gessner qu'il indiqua lui-même maintes fois comme son modèle. Du temps de ses études à Coïmbre, il rendit hommage à Gessner par son poème sur le printemps (1822), mais déjà ses *Cartas de Echo e Narciso* (1820) (2) portent l'empreinte de son admiration que l'on retrouve

(1) Tout au contraire, c'est Castilho qui se convertit à l'admiration de Schiller. Cf. les remarques sur *A Noite do Castello*.

(2) Après avoir défini la poésie de la nature « aquella que tem por objecto apresentar-nos os mais risonhos quadros campestres animados com toda a doçura e sublimidade do sentimento », Castilho la vante comme la plus belle et sans doute la plus antique qui soit. C'est surtout en Allemagne et en Suisse qu'elle a élu domicile. Il remercie Huber d'avoir révélé les poètes allemands et surtout Gessner : « D'entre todos os poetas... appareceo um Genio incomparavel, que fixou no campo do gosto as colunas interpreteriveis, onde as Musas podem sem duvida gravar o *non plus ultra*. »

Castilho regarde comme sa tâche de propager la simplicité de Gessner au Portugal afin de combattre la solennité affectée du XVIII^e siècle : « He necessario

dans *Amor e Melancholia*. C'est dire que toute la première partie de son œuvre, la plus poétique, fut écrite sous le signe du bucolisme suisse. Castilho resta toujours fidèle à son premier amour littéraire ; il meubla avec l'œuvre de Gessner son petit monde imaginaire : « Gessner não era para mim um nome senão um individuo presente, um suavissimo contubernal ; nem já as suas obras me eram livros, mas realidade, vida, e mundo... » (cité d'après Julio de Castilho, *Memórias de Castilho*, I, p. 308 sv.).

Il a dit lui-même avec quelque exagération que Gessner ne pouvait pas être pour lui un modèle de style, comme Bocage, puisqu'il n'écrivait pas en vers ; mais qu'il devint pour lui un bon professeur de savoir-vivre. Comme l'exemple de Goethe retint Garrett dans une voie moyenne entre le classicisme et le romantisme, ainsi l'exemple de Gessner adoucit-il le tempérament méridional de Castilho et lui donna le goût de la simplicité. « Muito aproveitei, dit-il, em tão boa escola »... « Minhas nativas propensões benéficas se arraigaram ; minha anterior asperêsa, que todos de si teem, se amolleceu » (*ibidem*). Comme Gessner s'était senti heureux dans la riante campagne de Zurich, ainsi Castilho avait fui le « monde confus, mouvant, froid et dédaigneux » pour la solitude de S. Mamede, chez son frère, le prêtre : « quando, ... no retiro de umas serras, sem mais visinho que uma fonte e uns carvalhos desterrados entre urzes, e uma pobre Igreja rustica, posta a minha felicidade em me esquecer da patria, temendo aventurar um passo além de tão estreito e abençoado horizonte, e persuadido de que já nunca em nossa vida amanheceria para esta terra dia de redempção, me consolava com a natureza, com o estudo, e com as minhas fantasias » (Préface de *A Noite do Castello*, écrite en 1835. Paris, 1836, p. 7).

Tel fut son état d'esprit vers 1830, quand, après des assassinats politiques et des révoltes impuissantes, la répression migueliste sévissait et fit plus de 25.000 prisonniers et plus de 13.000 émigrés politiques (cf. Oliveira Martins, *Portugal Contemporaneo*, 5^e éd.,

que appareção bons modelos de simplicidade, bons typos do verdadeiro gosto ; he necessario que se encantem os coraçoens... » Et Castilho de s'adresser aux jeunes poètes : « Deixai Jove e os Raios, Eolo e os Ventos, Neptuno e as tempestades, esquecei-vos do Acheronte e das Fúrias : cantai a ternura, o amor, o prazer, os campos e a felicidade » (*Cartas de Echo e Narciso*, 2^e éd., Paris, 1836 : *Prologo*, p. 11 sv.). On remarquera qu'ici est défini le fameux *Bom-senso e bom-gosto* qui jouera encore un rôle considérable en 1865.

Lisbonne, 1919, p. 145). C'est ce que l'historien appelle — p. 132 — « l'accès de furie de l'antique génie national agonisant ». A ce moment, Herculano s'enflamma à la lecture de Klopstock et de Schiller, tandis que Castilho se réfugia dans la solitude d'un village, auprès de son auteur favori Gessner. C'est du même printemps de 1830 que datent *A Noite do Castello* et la traduction en vers d'une idylle de Gessner sur le vertueux pâtre Amintas (« A choça Amintas pastor... » : le texte se trouve dans les *Memórias*, vol. II, p. 228).

Encore après 1870, le vieux Castilho avait des larmes dans les yeux quand son fils Júlio lui lisait le chant V de la *Mort d'Abel*, car de vieux souvenirs s'y attachaient pour lui : ce même chant dans lequel la majesté sereine d'une nuit étoilée est comparée à la vaine agitation des hommes, il l'avait lu avec son frère alors qu'ils entendaient tonner au loin la canonnade fratricide devant Porto assiégé. « Que saudade me fizeste agora ! » dit-il à Júlio (*Memórias de Castilho*, II, p. 305).

Qui aimait Gessner, devait aussi accueillir les autres poètes allemands de l'âge des lumières. Le fils de Castilho pouvait donc à bon droit dire que son père connaissait bien — par des traductions françaises — les poètes allemands, citant Gessner, Gerstenberg, E. Kleist et, avec beaucoup moins de raison, Wieland, Klopstock, Lessing, Schiller et Goethe (*Memórias de Castilho*, I, p. 308). Il a peut-être connu Wieland et Lessing par Garrett ; Schiller et Klopstock lui furent certainement révélés par Herculano. En ce qui concerne Goethe, il est à peu près sûr qu'il n'a connu le *Faust* qu'après 1843, par les allusions de Garrett dans les *Viagens* et, plus tard encore, par la traduction d'Ornellas. Mais on trouve dans *Amor e Melancolia* des allusions qui se rapportent sans doute aux *Souffrances du jeune Werther*.

Mais nul ne lui devint aussi cher que Gessner ; car Castilho fut un idéaliste en même temps qu'un rationaliste. Cela se manifeste surtout par le côté réformateur et pédagogique de son esprit, qui cependant n'avait rien de révolutionnaire. Nous avons déjà eu l'occasion de parler de son mécontentement au sujet du retard de l'état de la civilisation portugaise vers 1830. De concert avec son frère José, comme lui homme de lettres, il voulait réformer l'école primaire ; car il sentait très bien que la question scolaire était à l'origine de l'état précaire des lettres portugaises et de l'indiffé-

rence du grand public. Sa *méthode mnémotechnique* devait être comme un nouveau *metodo de estudar*, et lui et son frère fondèrent les plus grands espoirs dans leurs réformes pédagogiques d'amateurs candides. Ils se dépensèrent à la propager, d'abord dans les îles, ensuite à Lisbonne, faisant des conférences et des cours et ouvrant des écoles. Ce sont entre autres Pestalozzi et Fröbel, le pédagogue suisse et le pédagogue allemand, que Castilho avait eus devant les yeux (cf. la mention des deux hommes dans *A chave do enigma*, postface d'*Amor e Melancolia*, Lisbonne, 1861, p. 334). Jamais déboire fut plus grand que celui qu'il éprouva devant l'insuccès final de tous ses efforts en vue d'obtenir la consécration officielle de sa *méthode*. Son élan fut alors brisé. Caractéristique de l'époque, la même tendance pédagogique se manifesta déjà à Coïmbre lors de la fondation d'une première *Société des Amis des Lettres* par le père de Castilho, ensuite dans les *Lettres sur l'Education* et le mémoire sur la réforme du Conservatoire de Garrett, plus tard, au temps des essais pédagogiques de Castilho, par la fondation de nouvelles sociétés littéraires et la création de revues qui devaient populariser la science et les lettres selon le modèle des *magazines* anglais, le tout sous l'impulsion d'un monarque éclairé, idéaliste et libéral, D. Pedro, qui, en 1836, avait pu réformer l'enseignement public du Portugal avec l'aide d'un autre idéaliste, le ministre Passos Manuel (1). C'est à ce moment, en 1837, que Castilho participa à l'œuvre de la *Sociedade propagadora dos conhecimentos úteis*, et il édita lui-même à partir de 1841 une revue, la *Revista Universal Lisbonense*.

L'Allemagne joua un certain rôle dans les plans d'éducation de Castilho. Ainsi il rêva un instant en 1851 d'organiser des cours de langues vivantes à Lisbonne, ainsi il recommanda la traduction des classiques étrangers et traduisit lui-même le *Faust* de Goethe. A la recherche de livres d'éducation pour la jeunesse, il arrêta son choix sur le *Vicaire de Wakefield* de Goldsmith et le *Robinson Crusoë* de D. de Foë, mais aussi sur le *Robinson suisse* de Wyss, les *Solitudes* de Zimmermann et les *Contes choisis* de Berquin, inspirés des contes moraux de Christian Félix Weisse. Il a dit pourquoi il les aimait, ces livres bienfaisants : animés de l'amour des hommes, ils étaient écrits avec sagesse et engageaient à la vertu (cf. Lettre de

(1) Un peu plus tard, on peut signaler l'œuvre pédagogique d'Emilio Aguilar Monteverde et la méthode de lecture inventée par le poète João de Deus.

Castilho à Camilo Castelo Branco, Lisbonne, 14 sept. 1864. Dans : João Costa, *Castilho e Camilo*, Coïmbre, 1924, p. 14). La lecture de Wyss et de Berquin produisit un effet durable dans l'esprit des enfants de Castilho quand il leur en fit la lecture en français vers 1848, à l'époque même où il se préoccupa de l'éducation populaire. Dans les *Memórias* on trouve ce témoignage de Júlio : « Na *Felicidade pela Agricultura* exalta elle os méritos do livro, que durante muitas semanas foi leitura assidua de Castilho com os filhos. O meu exemplar é o d'elle. Velho e gasto como está, diz-me o pobre libro (edição de 1845) o que muito poucos me sabem já hoje dizer » (*Memórias*, V, p. 272). Deux pages plus loin, Júlio de Castilho propose — vers 1880 ! — de traduire enfin Wyss et Berquin en portugais (1).

Si nous avons tant insisté sur le pédagogue en Castilho, c'est que ce côté éminemment positif de son talent a été obnubilé par la figure assez désagréable de *pape du romantisme* que Castilho a pris plus tard. La raison d'être du *germanisme* de Castilho échappe cependant à qui néglige son activité éducatrice.

S'il s'était toujours tenu dans la voie prise au début — de vivre loin du monde à sa seule fantaisie — il se serait épargné les concessions progressives à la mode du moment qui l'ont abaissé. Quand Garrett et Herculano évoluèrent d'un classicisme modéré vers un romantisme modéré, ils le firent en connaissance de cause. Mais les leçons de l'exil et la connaissance des textes originaux firent complètement défaut à Castilho, qui, poussé par son instinct d'imitation, voulut faire du super-romantisme. Pourtant il n'avait aucune conviction romantique. Cela est si vrai que dans le chef-d'œuvre du genre ultra-romantique, la *Noite do Castello*, il commence par déclarer qu'il aime et vénère les classiques : « Amo, e venero os classicos, com quem me criei » (p. 15). Mais quelques œuvres romantiques lui plaisent pourtant, peut-être sont-elles plus naturelles ; mais enfin, l'on trouve des grands hommes dans les deux camps — et voilà la raison pour laquelle Castilho se mit à fabriquer une sorte de roman policier en vers qui se passe dans un château du temps des croisades. Beaucoup d'éléments romantiques y apparaissent en

(1) Sur la *Solitude* de Zimmermann, que les enfants de Castilho lisaient dans la traduction française de Mercier, cf. *Memórias*, livre VIII, chap. XXVII, dans *O Instituto*, vol. L, 1903, p. 125).

effet : le moyen âge, la chevalerie, le fantôme d'un mort qui surgit dans une salle en pleine fête, les présages sinistres, la vengeance terrible du revenant sur la femme qui l'a trahi, et combien d'autres détails encore. Mais, sans ironie aucune, Castilho fait enfin savoir à ses lecteurs dans l'avant-dernier chant (p. 70 sv.) que son héros n'est ni un mort ni un fantôme, mais un homme en chair et en os ! Alors, on est tout de même bien content quand le château est enfin abandonné aux oiseaux nocturnes et aux herbes folles :

« Da antiga, illustre, extincta Dynastia
A residencia inteira se abandona
Aos passaros da noite, ás plantas bravas. »

(Chant IV, p. 110).

Le mélange curieux de rationalisme et d'éléments surnaturels vient du *Geisterscher* de Schiller, que Castilho connut par Herculano. Schiller y raconte de magnifiques histoires de fantômes, dans le seul but de les ramener à des causes naturelles. Entre autres, il y a là l'histoire d'un comte italien qui assassine son frère pour pouvoir épouser la fiancée de celui-ci. Le soir de la noce, l'esprit du mort fait son apparition : « Eine fürchterliche Gestalt..., mit bluttriefendem Kleid und entstellt von gräßlichen Wunden » (*Der Geisterscher, Schillers sämtliche Werke in 12 Bden.*, vol. X, Leipzig, s. d., p. 100). L'assassin et son pauvre vieux père meurent des suites de leur frayeur. La fiancée entre dans un couvent. On retrouve à peu de choses près les mêmes éléments chez Castilho, mais il les a voulu renforcer : les nobles italiens du XVIII^e siècle deviennent des chevaliers et des troubadours, la propriété de campagne dont parle Schiller se transforme en château féodal « na margem negra do espaçoso lago » — Schiller pensait à Naples et la mer. Le traducteur, Herculano, aurait-il confondu *der See* (le lac) et *die See* (la mer) ? Chez Schiller, personne ne parle de vengeance, chez Castilho, l'ancien amant tue la fiancée infidèle. Chez Schiller, l'apparition est rapide, et c'est un étranger inconnu qui amène la catastrophe, un moine franciscain, « der unbeweglich wie eine Saule stand, langer, hagerer Statur und aschbleichen Angesichts, einen ernsten und traurigen Blick auf das Brautpaar geheftet » (*ibidem*, p. 98), qui reste encore dans la salle quand tous les invités se sont retirés.

Chez Castilho, l'apparition et l'inconnu ne font qu'un. C'est donc

un fantôme permanent en quelque sorte. Castilho le fait s'appuyer à un pilier de la salle. Tandis que le moine de Schiller boit du vin comme tout le monde, le croisé-fantôme de Castilho demande à boire du sang, et avec quelle voix !

« Se ao fantasma de um barbaro assassino
Desse Deos que fallasse, assim fallára. »

(*Noite do Castello*, p. 29).

Cela aussi est un vague souvenir de Schiller : lorsque l'assassin boit à la mémoire de sa victime, le fantôme apparaît en criant : « Das ist meines Mörders Stimme !... » (*Geisterseher*, p. 100).

Que cela suffise pour montrer comment Castilho *faisait* du romantisme, sans rime ni raison.

Déjà dans son premier livre imprégné de romantisme, *Amor e Melancolia ou a novissima Heloisa* (1828), Castilho s'était mis à suivre l'exemple de Garrett. Les thèmes romantiques abondent, comme le titre le laisse deviner. Naturellement, Castilho tombe dans cette poésie de visions, de rêves et de cimetières que Garrett chercha à éviter. Et tous les thèmes horripilants sont traités dans le portugais le plus harmonieux, de sorte qu'ils en deviennent des idylles. Du reste l'idylle bucolique réapparaît de temps à autre victorieusement.

Le livre est intéressant parce qu'il est l'image très fidèle du germanisme des romantiques portugais vers 1830. Nous croyons y voir une vague influence de Goëthe, de Wieland, de Bürger — et de Gessner.

On pense à *Werther* quand Castilho souhaite comme lecteur le jeune homme désespéré :

« Tu, mancebo, em cujo peito
uma paixão desgraçada
de pensamentos saudosos,
de vãos delirios se agrada. »

(*A Musa melancolica*, p. 22).

quand il évoque le malheureux amant qui, par une nuit de nouvelle lune (*O suicidio*, p. 171), se pend aux branches d'un chêne. Il espère retrouver cependant sa bien-aimée le jour qu'elle mourra, et alors une noce de fantômes sera célébrée dans un tombeau :

« Num thalamo subterraneo
juntos pelo amor ardente,
nossos espectros sorrindo
dormirão eternamente. »

(*Ibidem*).

C'est très exactement le thème de la *Lenore* de Bürger. La chevau-
chée nocturne de Bürger se retrouve comme simple motif dans
A visita imaginaria : le poète s'imagine qu'il va se rencontrer avec
la novice languissante qu'il aime, dans la chapelle du couvent, près
des tombeaux de marbre. Sa fantaisie vole auprès d'elle dans la
nuit :

« Como os caminhos se encurtam
á tua luz feiticeira !
a longa estrada nos foge
com despedida carreira.
Debaixo do nosso vôo
fazes de sorte passar
montes, prados, bosques, rios,
que os não chego a divisar. »

(P. 32).

Avec Wieland nous quittons le domaine romantique pour revenir
aux thèmes simplement romanesques. Dans *O barquinho do lago
encantado* on retrouve le motif le plus aimable de l'*Oberon*, le paradis
des amants que seuls les magiciens connaissent. Chez Wieland,
c'était une sorte d'oasis dans une île déserte, chez Castilho, on croit
être dans un parc anglais :

« A cabana, o lago, o sitio,
Sempre desertos estão ;
Seria o templo silvestre
dos Numes da solidão ?
Nenhum mortal os visita
desde as idades guerreiras
dos cortezes paladinos,
das formosas feiticeiras. »

(P. 75).

Mais le style suave s'accorde vraiment avec le sujet quand Castilho
se souvient du tendre et honnête Gessner, car :

« Que vezes a fantasia
compassiva, e sábia, e destra
um quadro para a ternura
nos compõe com mão de mestra ! »

(*A imaginação e a razão*, p. 39).

Ainsi il compose un doux tableau de la nuit méridionale, chaude et étoilée :

« Tudo convida á ternura,
tudo alimenta a saudade ;
agora o velho suspira
os tempos da mocidade.
De sua cabana á porta,
sentado entre os filhos seus,
os olhos fita na esposa,
e da esposa os volve aos ceos. »

(*Uma noite de estio*, p. 113).

Une autre fois, enfin, l'idée d'un vieux couple qui pleure sa félicité passée, ramène au souvenir de la *Mort d'Abel* :

« Tal do Eden, outr'ora expulsa
junto do Eden suspirava
essa primeira familia
á hora em que o sol baixava. »

(*A esperança*, p. 176).

On ne peut pas nier que Castilho n'ait fait un emploi original de ses souvenirs littéraires et qu'il n'ait écrit de beaux vers. Cependant, les éléments romantiques ne s'accordent pas avec l'essence du talent de Castilho. Il fut le premier à s'en apercevoir. Dans la préface qu'il ajouta à son recueil en 1861 (*Advertencia d'esta nova edição*) il s'accuse lui-même de son « mauvais goût » de jadis : Hoje sou também eclectico, mas com mais tino, mais discernimento, e melhor gosto, cuido eu »... (p. 15).

Cela ne le lave pas de la lourde responsabilité d'avoir encouragé ses disciples à cultiver un ultra-romantisme insipide dont nous aurons encore à parler. Déjà en 1828, Castilho leur fournit de bonnes recettes comme celle-ci :

« Ciprestes, aves d'agoiro,
e de um claustro antigos restos
devem aos olhos do povo
conter espectros funestos. »

(*As ruínas do mosteiro*, p. 148).

Ce n'est peut-être pas par hasard qu'apparaît dans le même poème le motif du fantôme de l'homme qui a assassiné la femme aimée par jalousie, motif qui conduit tout droit au thème de la *Noite do Castello*. Après les *Ciumes do Bardo* (1839), poème de la jalousie dans le genre du précédent, Castilho en est arrivé au point où, son pouvoir de création lyrique étant épuisé, le reste de sa carrière va être rempli par des traductions et des critiques.

Evolution curieuse : dégoûté des excès ultra-romantiques, il revint au classicisme. Ainsi il défendit la littérature de « bon goût » contre la génération des Quental et des Braga, ainsi il traduisit Horace et Virgile, Molière et Goethe. La polémique de 1863, où Castilho fit mine d'abjurer toute influence germanique par opposition aux jeunes universitaires de Coïmbre, et celle de 1872 autour de la traduction du *Faust* sont deux épisodes qui ont leur place dans le chapitre ultérieur sur la décadence du romantisme portugais.

Comment définir le germanisme de Castilho ? Il y a deux conditions préalables pour une véritable compréhension de l'Allemagne, la connaissance de la langue et la connaissance de la civilisation, surtout de la littérature. Castilho ne sut jamais l'allemand, jamais non plus il n'approfondit sa connaissance très restreinte de la littérature allemande ; car jamais il n'entra en contact direct avec l'Allemagne (1). Talent formel et d'imitation, Gessner lui fournit au moins des thèmes et un idéal de vie qui étaient conformes à son caractère. Mais le culte que Castilho vouait à Gessner ne fit que retarder la marche de la littérature portugaise.

Par la faute de Castilho, le lyrisme à la manière d'Horace et de Virgile put se prolonger jusque dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Mais, que l'on ne s'y trompe pas : ce sont précisément le traditionalisme, le style chaste et la simplicité idyllique, mais doucement mé-

(1) Castilho n'a connu que deux ou trois musiciens allemands de Lisbonne, p. ex. le cithariste J. O. Schreier qui lui jouait du Schubert et du Haydn (cf. *Memórias*, livre X, chap. VI, dans *O Instituto*, vol. LVII, 1910, p. 100).

lancolique de son lyrisme qui ont rendu Castilho populaire auprès de ses contemporains : en lui, le Portugal traditionnel se reconnaissait beaucoup plus aisément qu'en Garrett et en Herculano qui demandaient déjà un goût plus éduqué, plus ouvert au mouvement général des idées en Europe pour être bien compris. Malgré les éléments hétéroclites — romanesques et romantiques — que l'on trouve chez lui, Castilho apparaît comme le moins romantique des trois chefs du romantisme portugais. Sur un point, on les trouve cependant étroitement unis : dans leur désir d'éduquer et d'élever le peuple portugais. Nous avons vu que l'éducateur en Castilho s'était fortifié par l'exemple de plusieurs Allemands, et on peut voir là le service le plus positif, bien que très modeste et très indirect, que l'Allemagne rendit au Portugal à travers Castilho.

Maintenant nous pouvons répondre à la question initiale : que pouvait offrir le germanisme incolore de Castilho avec son vieux Gessner, à Herculano ? Rien du tout. Le fougueux Herculano connaissait mieux, et cela grâce à la comtesse d'Alorna qui lui avait fait lire les véritables classiques des Allemands.

CHAPITRE VI

HERCULANO

Cette dernière place laissée à Alexandre Herculano est une place d'honneur ; car Herculano, le plus jeune des trois chefs du romantisme portugais, fut en même temps celui des trois qui a approché le plus l'esprit allemand. Nous avions pourtant affirmé que Garrett comprit seul quelque chose aux idées romantiques de l'Allemagne. Mais Garrett ne suivit pas les romantiques allemands. Au contraire, tout en méconnaissant l'école romantique d'Allemagne autant que Castilho, Herculano évolua à peu près de la même manière qu'elle, parce que leur point de départ était pareil : tous les deux se fondèrent sur la poésie chrétienne, nationale et solennelle de Klopstock. Mais la poésie n'est pas ce qu'il y a de plus important chez Herculano, bien que l'on y voie déjà tous les traits de l'homme mûr. Le vrai mérite d'Herculano réside dans son œuvre de romancier et d'historien, et cette juxtaposition trahit déjà le romantique en lui. Montrer l'action de l'Allemagne dans cette partie importante de l'œuvre, voilà la tâche principale quand on doit parler du germanisme d'Herculano. Que ce germanisme soit quelque chose de réel et de capital, qui en douterait ? On peut assez bien se représenter un Garrett qui n'aurait connu ni Schlegel, ni Schiller, ni même Goethe sans pour cela cesser d'être un poète aussi génial, sinon aussi complet. On peut parfaitement s'imaginer un Castilho qui n'aurait vénéré que Bocage et la poésie bucolique de l'antiquité sans que ses œuvres perdent pour cela leur valeur esthétique. Cependant, on ne peut pas se figurer Herculano sans penser aussitôt à ses lectures allemandes, voire aux affinités de son esprit avec l'esprit allemand. Cela est si vrai que tout spécialiste de la littérature portugaise qui parle du germanisme au Portugal, pense en premier lieu à deux écrivains : Antero de Quental et Herculano.

Faisons la preuve. Dans l'*História da Literatura portuguesa* de Mendes dos Remedios, type de l'ouvrage scolaire, le portrait d'Herculano commence par la citation de Romero Ortiz que voici : « Alexandre Herculano... est le poète le plus philosophe, le romancier le plus érudit, l'historien le plus consciencieux, le penseur le plus profond que posséda la nation portugaise dans le siècle présent » (c'est-à-dire le XIX^e). Le rapprochement avec les écrivains allemands est évident dans chacune des épithètes : philosophe, érudit, consciencieux, profond. C'étaient ces mêmes adjectifs qui revenaient toujours quand on parlait au XIX^e siècle de la littérature allemande, surtout de la littérature philosophique et scientifique.

Naturellement, l'éloge qu'Herculano fit de Leonor d'Alorna figure en bonne place chez Mendes dos Remedios : le critique accepte donc la place qu'Herculano y donna lui-même au germanisme dans la littérature *méridionale* (Cf. Mendes dos Remedios, *Hist. da Lit. Port. desde as origens até á actualidade*, 6^e éd., Coïmbre, 1930, p. 490 sv.). De même, Fidelino de Figueiredo, autre historien de la littérature portugaise, plus moderne et plus original cependant, va jusqu'à trouver une preuve de germanisme dans le type ethnique d'Herculano où entre, paraît-il, quelque chose d'écossais (*Hist. da Litt. romantica*, Lisbonne, 1913, p. 89 sv.): Il se fait l'écho des réalistes portugais qui voyaient en Herculano le premier représentant de ce germanisme à qui ils devaient beaucoup eux-mêmes : « Se dos românticos portugueses, a todos preferiram Herculano, foi porque, pela gravidade dos seus estudos historicos o consideravam, não só como um alto representante do espirito critico, mas tambem o primeiro marco milliarario da introduccão do germanismo em Portugal » (*Historia da Lit. Realista*, 2^e éd., Lisbonne, 1924, p. 373).

On pourrait ajouter les constatations de beaucoup d'autres critiques modernes encore, comme A. Sérgio qui a vu le premier chez Herculano un conflit d'idées allemandes, les unes rationnelles, les autres irrationnelles, ou comme V. Nemésio qui, dans sa *Mocidade de Herculano*, a senti la nécessité d'esquisser à propos d'Herculano un aperçu de l'influence germanique dans le romantisme portugais : le premier du genre qui ait été écrit.

Rectifions tout de suite l'opinion citée plus haut qu'Herculano doive être considéré comme le premier représentant de marque du germanisme en Portugal. Il a pu l'être aux yeux des jeunes réalistes

tels que Antero de Quental et Oliveira Martins qui lui ont dû tant, mais nous savons maintenant que c'est à la comtesse d'Alorna que revient de droit cette épithète si flatteuse dans la bouche de ces étudiants de Coïmbre. D'autre part, Garrett et Castilho avaient découvert tous deux un coin différent de la littérature allemande longtemps avant qu'Herculano eut commencé son initiation. Plûtôt qu'un début, le germanisme d'Herculano se présentera donc à nous comme l'aboutissement d'anciens efforts et le point de départ d'une nouvelle conquête que le Portugal fit de l'esprit allemand.

Où en étaient Garrett et Castilho en 1829, l'année où Herculano entra d'emblée dans le lyrisme romantique du Portugal par sa *Semana Sancta* ? Garrett pouvait alors se vanter de nombreuses œuvres qui faisaient époque, depuis son épopée nationale *Camões* jusqu'à sa grande ballade romantique *Adozinda*. Déjà, il connaissait Wieland et Schlegel, mais la découverte des deux grands classiques de Weimar restait encore à faire. Castilho avait déjà écrit les poèmes rêveurs d'*Amor e Melancholia* et emboîté le pas à Garrett, sans pour cela négliger son vieil ami Gessner. Herculano, revenant en arrière, plus loin encore que Castilho, dépassa cependant d'un coup ses deux amis : si Castilho s'était attaché au Gessner de Coïmbre, Herculano se découvrit lui-même dans le Klopstock de Leonor d'Alorna. On ne saurait trop admirer la bonne fortune qui le conduisit auprès de cette femme, centre du petit cercle germanisant auquel on doit la préparation de l'esprit portugais au romantisme. C'était d'elle que Filinto Elysio pouvait se réclamer quand il traduisit l'*Oberon* de Wieland ou les poésies patriotiques de Ramler. Ce sera d'elle encore qu'environ vingt ans plus tard, Herculano recevra les éléments d'une éducation germanique qui l'amèneront à synthétiser tout ce que l'on avait admiré de la littérature allemande au Portugal, c'est-à-dire ses préromantiques, Klopstock, Bürger, Herder, Wieland avec ce que l'on allait admirer au cours du siècle, c'est-à-dire ses classiques de premier plan, Schiller et Goethe. On voit que Gessner et les autres poètes bucoliques du recueil de Huber sont absents de l'énumération et pour cause : Que pouvait encore apprendre un adolescent de dix-neuf ans de Gessner, poète beaucoup trop semblable à l'Arcadie condamnée d'avant la révolution, quand il connaissait Klopstock, le véritable initiateur d'une littérature nationale en Allemagne ? D'autre part, Leonor d'Alorna elle-même

avait beaucoup trop de goût et d'originalité pour s'adresser comme ses contemporains au recueil de Huber, si méritoire qu'il fût, pour fournir des traductions de troisième main. Ce n'est pas d'elle qu'Herculano aurait appris à goûter Gessner. Peut-être aurait-il quand même apprécié au moins la douce simplicité des sentiments de Gessner ; car, dans l'âme d'Herculano, l'ardeur des convictions n'étouffait pas une sensibilité très affinée, mais il aurait fallu pour cela qu'il connût Castilho avant Leonor d'Alorna. A quel moment fit-il la connaissance de Leonor ? Les historiens sont muets sur ce point, nous l'avons vu, aussi ne pouvons-nous que consulter les œuvres elles-mêmes. Un critère paraît infaillible : c'est l'apparition de l'influence de Klopstock chez Herculano. En effet, personne n'a pu donner une idée de Klopstock à Herculano sauf Leonor. Seule, elle a pu l'introduire dans l'esprit élevé du *barde* allemand que la traduction portugaise du *Messias* en 1792, « en prose plus qu'indigeste » (C. Michaëlis de Vasconcelos, *In Memoriam, Anthero de Quental*, p. 403. Cf. aussi H. Cidade, *J. A. da Cunha*, p. XLVI), avait été incapable de rendre. Il est vrai que l'on n'a pas beaucoup de preuves qu'Alorna aimait vraiment Klopstock, mais son caractère altier, ses poésies religieuses, enfin un poème où l'on reconnaît la trace de Klopstock le font supposer (cf. p. 45). Nous ne faisons du reste que nous rallier à l'opinion de C. Michaëlis de Vasconcelos (*Geschichte d. port. Lit.*, p. 373) et d'António Sérgio (*Sôbre hist. e historiografia*, p. 4) (1).

La preuve évidente d'une connaissance de Klopstock avant 1830 nous est fournie par la *Semana Sancta*, parue l'année précédente. On sait que, inspiré par les épopées de Milton, le *Messias* chante le combat entre les anges et les diables pour la possession de la terre et des hommes, et que Klopstock a combiné cette lutte avec la passion du Christ. Ce qui distingue Klopstock de Milton est le goût pour les visions grandioses, pour ainsi dire planétaires et déclamées sur un ton de solennité qui rappelle les prophètes de l'Ancien Testament, et aussi le lyrisme qui s'exprime dans les descriptions du ciel et de l'amour d'un couple humain. Nous ne rappellerons que deux de ces visions. Voici la description rapide, mais impressionnante du silence

(1) Herculano n'aurait pas pu connaître Klopstock par Huber dont le recueil contenait seulement quelques passages du *Messias* traduits en prose.

absolu qui s'abat sur la nature tout entière à l'approche de la mort de Jésus :

« Die Lüfte rauschten nicht : tote
Stille herrschte. Der Mensch sah schwer aufatmend zum
Himmel.
Jetzo ward'es noch dunkler, und nun wie Nächte. »

(*Messias*, chant VIII, v. 407-409).

Ce silence, cet orage qui se forme, contrastent puissamment avec le fracas de la terre qui tremble pendant les dernières minutes de l'agonie de Jésus. C'est Abbadona, l'ange déchu, que nous accompagnons à ce moment dans sa fuite angoissée :

« Aber der Erde geheimes Entsetzen bebt' in den Klüften
Eines finstern Felsengebirgs, zu welchem, dass einsam
In der Erd' Abgrund er trauerte, ferne vom Oelberg
Abbadona geflohn war. »

(*Messias*, chant IX, v. 430-433).

Dans la *Semana Sancta* il y a ce même genre de visions bibliques en même temps que cosmiques qui, par leur conception grandiose, sont quelque chose d'absolument nouveau dans la littérature portugaise et signifient le rejet complet des modèles antiques dans la poésie épique. Voici la vision du firmament reprise plus tard par Soares de Passos :

« ... No espaço imenso os astros scintillantes
O rei da criação louvam com hymnos,
Não ouvidos por nós nas profundezas
Do nosso abysmo. E aos cantos do Universo,
Ante milhões de estrellas, que recamam
O firmamente, ajunctará seu canto
Mesquinho trovador ? »...

(*Semana Sancta*, XXVII).

Dans les milliers d'astres qui chantent la gloire du Seigneur nous retrouvons les armées d'anges, groupées autour du trône central et rayonnant du Créateur, dans une hiérarchie bien ordonnée, telles que Klopstock les décrit lors du vol d'Abbadona à travers les cieux, vers Dieu. L'opposition entre le ciel et l'abîme est bien marqué, mais Abbadona a été remplacé par le « chétif troubadour ». Remar-

quons que c'est dans le terme de troubadour par lequel Herculano se désigne lui-même que perce le romantisme amateur du moyen âge.

Une description du ciel inspirée par une crainte religieuse se voit dans la pièce X. Une conception architecturale de l'Univers s'y exprime :

«O Firmamento
Era profundo e amplo. Involto em gloria,
Sobre vagas de nuvens, rodeado
Das legiões do céu, o Ancião dos dias
O Sancto, o Deus descia. Ao summo aceno
Parava o tempo, a immensidade, a vida
Dos mundos a escutar. Era esta a hora
Do julgamento desses que se alçavam,
A voz de cima, sobre as sepulturas ? »

Voilà donc encore une fois les légions du ciel qui planent entre Dieu et les mondes. Le grand silence de l'heure, qui semble être celle du Jugement Dernier, s'établit sur l'ordre du Tout-Puissant. La scène rejoint en cela la vision de la mort du Christ chez Klopstock. Après le silence vient le fracas nocturne qui secoue les entrailles de la terre, où se mêlent le cri des damnés et le rire de l'Enfer, mais chez Herculano tout cela se transforme en un mauvais rêve, un cauchemar prophétique :

« E ao estalar das lousas, grito immenso
Subterraneo, abafado e delirante,
Ineffavel compendio de agonias,
Misturado se ouviu com rir do inferno,
E a visão se desfez. Era ermo o templo :
E despertei do pesadelo em trévas. »

(S. S., XIV).

Enfin, le romantisme des anges représenté plus tard chez Lamartine se trouve déjà chez Klopstock dans ses descriptions des bons et des mauvais anges, des anges séducteurs et des anges protecteurs. Herculano invoque l'ange du Seigneur comme les poètes antiques invoquaient la muse protectrice :

« Tu, Anjo do Senhor, que accendas o estro ;
Que no espaço entre o abysmo e os céus vagueias,
Donde mergulhas no oceano a vista ;

... Hoje te invoco ! — oh vem ! — lança em minha alma
A harmonia celeste e o fogo e o genio —
Que deem vida e vigor a um carme pio. »

(S. S., V).

Chant pieux : la Semaine Sainte est visiblement le même sujet que la Passion contée par Klopstock.

Le sujet principal et des images que nous retrouverons plus tard, enfin le style élevé de l'œuvre, tout prouve l'influence puissante de Klopstock.

Le fait d'avoir modelé son lyrisme sur Klopstock, a été confirmé par Herculano dans la préface de la *Harpa do Crente* (1838). En parlant de la *Semana Sancta*, il dit son admiration pour le poète allemand et s'excuse modestement d'avoir voulu sembler l'imiter : jusqu'à ce jour il n'y eut qu'un seul Klopstock, disait-il. Probablement, ses amis l'avaient-ils déjà comparé à Klopstock 'pour qu'il dut se défendre ainsi.

Notons tout de suite qu'Herculano a traduit un passage du *Messias*, qui parut en 1843 dans la *Revista Academica* de Coïmbre. Ces 223 vers du chant II (v. 743 sv.) forment l'épisode où s'opposent deux anges déchus : Adramelec, mauvais génie, et le démon repentí Abbadona que nous avons déjà rencontré. A moins qu'Herculano n'ait relu le *Messias* quand il écrivit son roman *Eurico* où le souvenir de Klopstock — nous allons le voir — est pourtant très vague, il paraît probable que la version fragmentaire d'Herculano se situe avant la rédaction de la *Semana Sancta*. En effet, depuis la publication de la *Harpa* en 1838 et, à la rigueur, celle du *Caçador feroz* en 1839, Herculano s'est détourné de la poésie, et le fragment du *Messias* serait alors isolé dans son œuvre. Déjà T. Braga et V. Nemésio ont écrit, avec trop de précaution toutefois, que cette version fut le reste d'une préoccupation de jeunesse (cf. V. Nemésio, *Mocidade de H.*, I, p. 315).

De même, en plus de cette influence de Klopstock, le Schiller des *Brigands* (autre œuvre de jeunesse !) est déjà présent à l'esprit d'Herculano. Le *Fantôme prophète* n'est donc certainement pas la première traduction que Herculano fit des œuvres de Schiller. Que choisit-il dans les *Brigands* : les évocations turbulentes de la bande dans les forêts bohémiennes ? Karl Moor, le brigand par idéalisme, Franz Moor la crapule ? ou les scènes lyriques où appa-

raît Amalia ? De tout cela on ne trouve rien sauf un souffle d'indignation à la Rousseau sur la perversité des temps qui traverse tout le recueil. Mais les deux scènes les plus pathétiques en même temps que les plus morales ont enthousiasmé le poète portugais. Au dernier acte du drame se place la rencontre imprévue et hautement dramatique entre Franz, l'athée qui a peur de sa fin prochaine et certaine sans vouloir se l'avouer, hanté de visions infernales, et le bon et honnête pasteur de l'endroit qui ose tenir tête au monstre pour le faire trembler au moins une fois dans sa vie devant la colère divine. Dans la première scène de l'acte V, le pasteur Moser tient un sermon à Franz où il lui dit qu'il aura un bien mauvais moment à passer, quand en face de la mort sa conscience se réveillera (1). N'oublions pas la citation de Schiller que Herculano a mis en tête de son recueil. D'où vient donc ce « Der Gedanke Gott weckt einen fürchterlichen Nachbarn auf. Sein Name heisst Richter ? » C'est précisément le Pasteur Moser qui prononce cette phrase solennelle et philosophique dans la scène des *Räuber* que nous venons d'indiquer. Herculano, saisi par la beauté morale du discours, n'a pas hésité à le transposer en vers portugais :

« Atheu, a quem o mal fizera escravo,
Teu futuro qual é ? Quaes são teus sonhos ?
No dia da aflicção emmudeceste
Ante o espectro do mal. E a quem alçarás
O gemente clamor ? »

et plus loin :

« Alli grita uma voz no ultimo instante
Do passamento : a voz atterradora
Da consciencia é ella. E has-de escutá-la
Máu grado teu : e tremerás em sustos,
Desesperado aos céus erguendo os olhos
Irados, de través, amortecidos ;
... Para guiar-te á solidão das dores,
... Onde maldigas a existencia e a morte ! »

(S. S., XXVI).

(1) Voici en quelles paroles le pasteur Moser condamne l'athéisme de Franz Moor : « Das ist die Philosophie Eurer Verzweiflung. Aber Euer eigenes Herz, das bei diesen Beweisen ängstlich bebend wider die Rippen schlägt, straft Euch Lügen. Diese Spinnweben zerreisst ein einziges Wort : Du musst sterben ! »

Quand on lit ces vers fougueux, on souhaiterait que Herculano eût traduit toutes les œuvres pathétiques des classiques allemands : pas une fausse note chez lui dans la tirade contre l'athéisme — car il n'est plus question de Franz Moor. De même, et cela constitue le second emprunt de Herculano à Schiller — le cri de celui-ci contre les tyrans, pour la liberté des hommes destinés à une vie libre, retentit dans la *Semana Sancta*. Un homme se lève pour maudire les tyrans et réveiller le monde de son esclavage :

« eu rujo escravo ; eu creio e espero
No Deus das almas generosas, puras,
E os despotas maldigo...
Creio que Deus é Deus, e os homens livres ! »

(S. S., I).

Chez Herculano, le cri de révolte généreuse que pousse Karl Moor devient une confession de foi en Dieu, le Dieu du catholicisme et le Dieu de la liberté qui a donné aux hommes le libre arbitre pour qu'ils décident eux-mêmes s'ils veulent suivre la bonne voie ou la mauvaise. L'idée de la liberté chrétienne se trouve aussi chez Schiller, surtout dans la scène du pasteur Moser, mais elle n'y est que sous-entendue. L'absence de tout développement doctrinaire, par exemple sur l'intervention de la grâce divine, rappelle que chez Schiller aussi bien que chez Herculano, l'auxiliaire moderne de la foi dans la justice divine a été la philosophie morale de Kant. Les deux thèmes de la divinité qui ravissaient Kant, Herculano les reprit : le firmament au-dessus de lui et la loi éthique en lui.

Un dernier élément des premiers poèmes de Herculano, le plus important de tous, c'est le patriotisme. Il apparaît étroitement lié aux deux autres, la religiosité et l'amour de la liberté ; sa pensée ne serait pas complète autrement : la patrie est en danger de décadence complète, déjà elle n'est plus qu'une colonie soit du Brésil, soit de l'Angleterre, soit du despotisme. Il faut la libérer des tyrans. Comment ? Revenons aux antiques traditions du pays d'avant l'avènement de la monarchie absolue et du droit écrit, quand le peuple jouissait encore de ses franchises, quand la religion n'était pas encore devenue l'instrument de la tyrannie pour soumettre ses *sujets* à la loi de l'inquisition et de l'intolérance. Non, l'homme doit

être libre ; la Religion nous l'enseigne, qui est une religion de vérité et de liberté.

Cette pensée qui anime toutes ses pages, Herculano l'exprimait déjà dans la *Semana Sancta*. Dégoûté par la veulerie des contemporains, il se révolta, voyant la cathédrale gothique qui rappelle les gloires anciennes, monument :

« De uma herança de fé, que nos legaram,
A nós seus netos, homens de alto esforço,
Que nos rimos da herança, e que insultamos
A cruz e o templo e a crença de outras eras ;
Nós, homens fortes, servos de tyrannos,
Que sabemos tão bem rojar seus ferros
Sem nos queixar, menosprezando a Patria
E a liberdade, e o combater por ella.
Eu não ! — »...

(S. S., I).

D'où lui vient ce ton fier et indigné ? Son âpreté paraît ibérique, cependant c'est encore Schiller, l'idéaliste enflammé du nord, qui a pu lui montrer comment il pouvait l'exprimer. L'individu qui, par patriotisme, se révolte contre l'Etat, n'est-il pas Guillaume Tell ? Herculano n'ira pas jusqu'à prêcher l'assassinat politique par désespoir. Il est trop loyal et trop religieux pour cela, et il n'est pas désespéré. Mais il ira jusqu'à participer à la préparation de la révolte, par l'*action directe* : Il voulut mettre le feu à la flotte de D. Miguel.

Après l'échec de la tentative, Herculano s'exila.

Quand il revint, sa muse n'avait point changé. Pendant le court exil, il avait eu juste le temps de faire quelques études à Rennes, de nature historique sans doute. Klopstock et Schiller étaient encore de ses favoris, mais un autre poète l'intéresse maintenant davantage. Est-ce en Angleterre qu'il découvrit la valeur de Bürger, l'auteur des ballades ou à Rennes ? En tout cas, Garrett avait déjà publié l'*Adozinda* (1828) où Bürger est cité à côté de Scott. Comme à Garrett, Bürger parut à Herculano un modèle de poète national. Il le vanta dans l'introduction à la version de *Lenore*, l'entourant de deux autres Allemands, Voss et Herder :

« Bürger, escreveu, empregou admiravelmente a poesia nas tradições nacionaes ; e é a elle e a Voss que devemos a renovação

deste genero inteiramente extinto na Europa depois do 16º seculo »... (*Repositorio Litt.*, nº 5, p. 39).

Sa *Leonor* est une traduction exemplaire : elle démontra une fois de plus que seules les traductions faites directement sur le texte original en pouvaient rendre l'esprit. Après la comtesse d'Alorna, Herculano fut le premier à suivre ce précepte pour les traductions de l'allemand en portugais. Ce fait à lui seul donne déjà une haute idée de Herculano : Avec le même enthousiasme qu'il avait employé à traduire Klopstock il s'attaqua à la ballade de Bürger.

Pour la versification du poème qui se rapprochait des *romances* ibériques, l'*Adozinda* fournissait un modèle à Herculano, et il réussissait le tour de force de suivre à la fois le récit et le rythme de Bürger dans le *redondilho* traditionnel de sept ou huit syllabes. En voici un exemple (str. 49) :

« Graut Liebchen auch ? — Der Mònd scheint héll
Hurrá ! Die Tóten reiten schnéll !
Graut Liebchen auch vor Toten ?
O weh ! Lass ruhn die Toten. »

ce qui devient chez Herculano :

« Tremes, cara ? A lua é pura.
Depressa o morto usa andar.
Temes os mortos, querida ? »
« Ai, deixa — os lá repousar. »

Une difficulté particulière provenait des nombreuses exclamations et onomatopées du poème allemand. Herculano a cependant réussi à rendre l'impression de la chevauchée nocturne, qui est la partie la plus dramatique de la ballade :

« Eil - os vão ! Soa a corrida.
Eil - os vão ! a fula - fula !
Ginete e guerreiro arquejam :
A faisca, a pedra pula. »

Mais le poème renferme encore d'autres thèmes :

Le blasphème, fatal à l'amante désespérée ; la mort de l'amant dans la fleur de l'âge, l'apparition du mort, qui d'homme vivant

se transforme d'un coup en squelette et tout le cortège macabre des pendus, des fantômes et des cimetières ; le tombeau en guise de lit nuptial ; l'apaisement de la fin quand le cœur des fantômes enseigne la patience à la jeune fille à moitié morte seulement.

Nous allons retrouver deux de ces thèmes, la chevauchée nocturne, qui a ravi toute l'Europe parce que, selon un critique, elle symbolisait si bien le caractère maladif du romantisme, et ensuite la mort dans la jeunesse, variation du thème de la mort impitoyable, traité dans la littérature bien avant Bürger, mais particulièrement cher au romantisme, à la suite du *Werther* de Goethe.

La fin bénigne du poème de Bürger étonna Herculano. Il la conserva, bien qu'une fin violente lui parût plus conforme au « fanatique » caractère portugais. En effet, dans la *Noite do Castello*, Castilho dénoua une situation analogue, où se retrouvent aussi d'anciens amants, en faisant poignarder l'héroïne par le héros après d'interminables tortures morales.

La même revue qui avait publié *Leonor*, publia deux autres traductions d'Herculano montrant ainsi combien le genre de la ballade lui plut alors. Dans le n° 9, ce fut le *Cavalleiro de Toggenburgo* (*Ritter von Toggenburg*) de Schiller, histoire de l'amant qui rentre tardivement de la croisade quand sa fiancée a déjà pris le voile, et qui quitte le monde à son tour pour se mourir dans un ermitage vis-à-vis du couvent de la bien-aimée. Dans le n° 13, ce fut enfin *Afonso e Izolina*, ballade anglaise de Lewis, à la manière macabre de Bürger. Elle traita le même thème de l'amour constant et trahi que la *Noite do Castello*.

Toujours en 1838, Herculano traduisit l'autre chevauchée fantastique que composa Bürger, le *Caçador feroz* (*Der Wilde Jäger*). La traduction parut sous l'anonymat, mais par son insertion dans la revue *O Panorama*, elle était assurée d'un large public. Le poème n'ajouta presque rien aux thèmes déjà traités dans *Leonor*. Dans les deux cas, le blasphémateur est châtié par Dieu. Seulement, cette fois-ci il s'agit d'un gentilhomme hautain du moyen âge, et la fin s'oriente dans le même sens moderne et politique que par exemple les *Räuber* de Schiller : c'est l'anathème jeté contre les tyrans du peuple.

Il n'y avait pas que la veine lugubre dans le talent de Bürger. On possède de lui des chants fort gais qui ont pourtant quelque

chose de commun avec les ballades sombres : toute cette poésie puisait aux sources populaires. La même année de 1838, Herculano montra qu'il connaissait également le côté gai de Bürger. Dans la *Torre Maravilhosa*, article paru dans le *Panorama* (vol. II, p. 176), il fit une comparaison originale entre les ballades étrangères et les contes et légendes du Portugal. Ainsi, il trouva identiques la ballade humoristique *Der Kaiser und der Abt* de Bürger — appelé par lui *O abbade e o rei* — et les *Tres perguntas* de Trancoso (1), ainsi que le bien connu *Gang nach dem Eisenhammer* de Schiller — qu'il appelle *Fridolino* — et une légende de la reine Sainte-Isabelle.

Nous avons vu le poète lyrique à l'apprentissage chez Klopstock et Schiller en 1829, c'est-à-dire au temps où il se fit enseigner la diplomatie à la *Torre do Tombo* et la littérature chez Leonor d'Alorna. En 1834, quand la guerre civile est terminée et que le libéralisme triomphe enfin, nous le revoyons déjà plus mûr, la tête pleine d'idées de réformes. En 1838 enfin, son lyrisme devient original : depuis 1832, les thèmes nationaux des luttes historiques ne font pas défaut, et Herculano a trouvé un style pour les traiter. Pourtant, c'est en 1838 qu'il se détourne pour toujours de la poésie, si l'on laisse de côté les remaniements peu importants qu'il fit subir à ses poèmes en 1850, date de leur réunion dans un seul petit volume qui n'eut jamais de suite.

Si nous voulons savoir quel rôle l'Allemagne jouait en définitive dans le lyrisme de Herculano examinons les deux ouvrages qui caractérisent ces deux dernières époques : d'abord le programme poétique d'Herculano qui se place naturellement à l'époque des projets, c'est-à-dire en 1834-1835, quand, bibliothécaire à Porto, il eut à sa disposition l'organe d'une société littéraire de cette ville, le *Repositorio litterario*.

Dans deux articles, il exprima ses idées. Le premier s'intitule : *Qual é o estado da nossa litteratura ? Qual é o trilho que ella tem a seguir ?*

Sa partie négative n'apprend rien qui ne soit déjà chez Garrett ou Castilho, si ce n'est qu'Herculano attribue la décadence de la

(1) La parenté entre ces contes a été constatée de nouveau par W. Giese (cf. *Revue de Litt. comparée*, vol. XVIII, 1938, n° 1, p. 152 sv. : *Trancosos « Tres perguntas do Rei »*).

littérature portugaise à un manque de discernement et de critique, en d'autres termes, à un manque d'éducation et de connaissances. Herculano, comme les deux autres chefs du romantisme, devait donc envisager une action pédagogique pour remédier au mal. Où trouver un modèle à suivre ? En Angleterre ? En France ? Pour le Herculano de 1834, c'est l'Allemagne dont l'évolution doit guider les Portugais. Et Herculano de passer rapidement en revue les théoriciens de la littérature allemande selon M^{me} de Staël, d'Opitz jusqu'à Schlegel, après avoir posé en principe la priorité de la renaissance littéraire de l'Allemagne méthodique : « A Alemanha foi o foco da fermentação, e foi lá que os principios revolucionarios em litteratura começaram a tomar desde a sua origem uma consistencia, e a alcançar uma totalidade de doutrinas methodicas e consequentes, não dada, ainda hoje, ao resto das nações » (*Opúsculos*, IX, p. 7). Mais il peut déjà saluer un Portugais qui a quitté avec éclat les sentiers trop battus du vieux classicisme : Garrett, le premier poète national du Portugal moderne. Tout à fait curieuse est à la fin l'idée qu'il se fait de la nouvelle poésie, car elle semble se rapporter plus aux peuples méridionaux qu'aux peuples du nord auxquels il songe cependant : « vê-la-íamos — il s'agit de la poésie — depois da queda da bella litteratura greco-latina, surgindo do norte com um sublime de melancholia e mesmo de ferocidade, proprio dos povos que a inventam » (*ibidem*, p. 10). Sans aucun doute, Herculano pense-t-il aux ballades lugubres de Bürger, peut-être aussi aux *Nibelungen*, en formulant une telle définition de la poésie du nord, définition incomplète et révélatrice des goûts de l'écrivain. Plus intéressant encore que le premier article, qui reste dans les généralités, est le second qui définit l'objet de la poésie. Il a un de ses titres brutaux, formé de substantifs absolus, sans liens entre eux, comme Herculano les aime : *Poesia. Imitação — Bello — Unidade*. L'article est original parce qu'il est philosophique, fait sans précédent dans les belles-lettres portugaises. Il ne parle même pas, comme on pourrait le croire, des rationalistes français, chers à Pinheiro Ferreira, mais de Kant, « o veneravel professor de Königsberg » qu'Herculano défend contre un critique français, Laurentie (*ibidem*, p. 45 sv.). Quand il veut définir le beau, Herculano s'adresse directement à Kant et son idéalisme : « Ê, pois, em nós, no mumdo das idéas que o (= le

critère du beau) devemos buscar. Um typo independente do que nos cerca, deve existir, com o qual a faculdade de julgar possa comparar o bello de uma imagem particular. » Ainsi est introduite la « longue et difficile théorie du beau et du sublime » où l'on reconnaît aisément la griffe de Kant. Retenons-en qu'Herculano demande avec Kant qu'il y ait harmonie entre l'idée de l'objet traité par l'art et, d'autre part, l'idée générale, indéterminée et subjective du *beau*. La valeur donnée aux idées, par conséquent à la raison et à la conscience humaines, caractérisera toujours les œuvres d'Herculano, comme elle a caractérisé celles de Klopstock, de Lessing et de Schiller en Allemagne. Il en résulta une recherche constante de l'unité entre l'idée et l'action qui fait la beauté morale de ces écrivains, obtenue le plus souvent, il est vrai, aux dépens de la spontanéité de leurs œuvres.

L'harmonie se montre-t-elle impossible à réaliser entre l'idée et l'action, le résultat ne correspond-il pas aux espoirs, alors l'idée se transforme en rêve romantique chez les nouveaux écrivains très subjectifs comme Herculano. Ainsi, le roman *Eurico*, œuvre qui reflète le caractère de l'auteur, a-t-il pour objet un rêve de vie qui est irréalisable.

Le même article nous donne de précieux indices sur la position de l'auteur envers Klopstock et Schiller. Klopstock qui au temps de la *Semana Sancta* occupa si fortement l'esprit d'Herculano, est tout juste mentionné, bien que ce soit à une place honorable : comme Camões et le Tasse, il paraît digne à l'auteur d'être étudié autant que les grands écrivains de l'antiquité. On sent que pour Herculano, Klopstock est un poète définitivement classé comme génie, mais qu'il ne lit plus (cf. *ibidem*, p. 29 sv.). Au contraire, le seul nom de Schiller le transporte : « Schiller ! quem não sentiubater mais fortemente o coração lendo a despedida de Piccolomini e Thecla ? » (*ibidem*, p. 34). C'est une des gloires qui ennoblissent le jeune siècle, comme le font Lamartine et Monti, que Herculano cite avant Schiller. Goëthe apparaît aussi, mais sans aucun relief : son Méphistophélès sert simplement à caractériser Byron : poète d'un génie « sans doute immense et insondable », mais qui nie tout comme Méphistophélès (cf. p. 69 sv.). Un nom que l'on attend manque, celui de Bürger. Pourtant la traduction de *Lenore* avait déjà paru quand cet article fut publié. Dans la conclusion,

première affirmation nette du romantisme en Portugal, l'exemple de Bürger est implicitement invoqué : Herculano demande que la mythologie nationale entre dans la poésie narrative. De même, Schiller est visé quand Herculano définit la nouvelle poésie lyrique. Quel est en effet le romantisme que proclame Herculano ? Un romantisme qui rejette les sujets de la mythologie antique comme étrangers à la poésie, sans pour cela cesser d'admirer l'antiquité ; d'autre part, un romantisme qui rejette les excès du byronisme immoral. Il sera national, chrétien, libéral à la manière germanique, et moderne : « somos românticos, querendo que os portugueses voltem a uma litteratura sua, sem comtudo deixar de admirar os monumentos da grega e da romana : » .. « que desterrarem de seus cantos esses numes dos gregos, agradaveis para elles, mas ridiculos para nós e as mais das vezes inharmonicos com as nossas idéas moraes (Kant !) : que os substituam por nossa mythologia nacional na poesia narrativa (Bürger !) ; e pela religião, pela philosophia e pela moral na lyrica (Schiller et Klopstock !) » (*ibidem*, p. 69).

Herculano ne proclama pas seulement un programme. A côté de quelques traductions qui devaient servir de modèles, quelques autres articles destinés à éclairer les esprits et l'enflammé pamphlet politique *A Voz do Propheta* (1837) où le poète se fait déjà prosateur, l'œuvre qui compte et qui répond au programme de 1834, c'est la *Harpa do Crente*. Le titre indique l'inspiration religieuse du lyrisme que le recueil contient. Mais l'inspiration patriotique et moderne ne manque pas non plus. On la trouve par exemple dans *O Soldado*, écrit à Porto en 1832 en pleine guerre civile, à la même époque que la ballade du monastère désert (*O mosteiro deserto*). On chercherait cependant en vain l'influence de Bürger dans la trame de ce poème : elle n'est plus visible que dans le choix du mètre de la ballade. Dans le ton enflammé des poèmes patriotiques, le *pathos* de Schiller semble encore vibrer, mais il n'y a pas d'analogies à signaler. Seul le sujet de *Mocidade e Morte* : *O anjo da guarda* rappelle vaguement le *Messias*. C'est comme une invocation de Klopstock quand le poème commence par l'image grandiose des cieux :

Vês os milhões d'estrellas
De nitido fulgor,
Que, em ordenada turba,
A Deus entoam incessantes hymnos ?

Mais la suite s'écarte absolument du sujet de Klopstock : c'est la consolation du jeune poète mourant par son ange gardien.

Pourquoi le poète lyrique devint-il muet après la *Harpa* ? Est-ce par chagrin d'amour, raison qu'il indique dans le dernier poème, la *Felicidade* ? Est-ce parce que les études historiques refroidissent son enthousiasme ? En tout cas, il est troublant de constater qu'après la réussite de la *Harpa*, Herculano ait pu abandonner le lyrisme comme si celui-ci n'avait été qu'un passe-temps superflu de jeunesse.

Plus tard il s'en souvint cependant à regret. Lorsque Gomes Monteiro lui envoya ses *Eccos* en 1848, Herculano lui répondit d'Ajuda que le petit livre « trouxe vivamente á memoria os bons tempos em que tambem eu lia os poetas germanicos, e tentava, postoque com menos felicidade, transportar para debaixo deste nosso céu esta poesia, ora tão sentida e mimosa, ora tão solemne e terrivel ».

Peu d'années avant sa mort, il regretta toujours ses lectures de jeunesse. On en a la preuve dans les réponses à un de ces questionnaires alors en mode dans la bonne société, sorte d'*interview* qu'une brave dame de Porto lui soumit en 1871. Toujours très aimable, il s'exécuta avec la meilleure grâce. A la question laconique *Vos poètes favoritos* ? il répondit aussi brièvement, mais combien éloquentement : « Hélas ! je ne lis plus les poètes. »

Citons encore quelques-unes de ses réponses ; elles nous diront que jusque dans ses dernières années, cet homme n'a pas varié. Voici, enrichie par l'expérience de l'âge, l'interprétation qu'il donne de son propre talent d'écrivain. Nous verrons enfin pourquoi les images grandioses ou terribles l'ont tant attiré chez les poètes allemands.

Question : Le trait principal de votre caractère ?

Réponse : « Le peu de retenue dans l'imagination. »

Question : Vos héros favoris dans les romans ou la fable ?

Vos héroïnes favorites dans les romans ou la fable ?

Réponse : « Dans les romans, les héros et les héroïnes me plaisent,

quand il y a du terrible et du profond dans les caractères. Ce sont des cauchemars écrits au lieu des cauchemars rêvés. Le cauchemar donne quelquefois ce que j'appelle le plaisir de l'horreur, ce qui a pour moi de l'attrait. »

« Le plaisir de l'horreur » : ce paradoxe, déconcertant à première vue, provient de conceptions qui remontent à la lecture de Kant. En effet, il se déduit de la définition que Kant donne du *Sublime* : le *beau*, qui implique l'harmonie, nous apaise, tandis que le *sublime*, tel que la tempête sur l'océan, nous ébranle et nous plaît *malgré* l'inquiétude qu'il peut nous causer. Kant évite toutefois de spécifier que même l'horreur peut être agréable. De la part d'Herculano, cette idée paraît proprement portugaise si l'on considère comme portugais un certain goût de la souffrance.

Nous touchons là pour la première fois un aspect nouveau d'Herculano : le romancier. Quelques autres réponses au même questionnaire font voir quelles qualités il demande encore à ses héros :

Question : Votre vertu favorite ?

Réponse : « La loyauté ».

Question : Vos qualités favorites chez l'homme ?

Réponse : « La franchise ».

Question : Vos qualités favorites chez la femme ?

Réponse : « La timidité ».

Comme chez d'autres romanciers, on trouve donc chez Herculano deux sortes d'hommes mis en opposition, les héros loyaux et francs, par exemple Eurico, et leurs antagonistes, les traîtres, par exemple Suintila, frère du noble et fidèle Atanagildo, le comte Juliano rancunier et renégat, ou les politiciens rusés qui apparaissent dans le *Monge de Cisté*. Tout aussi schématiquement, les héroïnes sont des anges, purs comme Hermengarda, l'amante d'Eurico, ou déchus, mais combien aimables comme la sœur déshonorée de Frei Vasco, le *Monge de Cisté*. Du reste Frei Vasco, lui, occupe une place de choix parmi les héros d'Herculano où le rejoint l'*Alcaide de Santarem*, autre personnage de conte : ce sont des héros déchus du point de vue moral ; figures horribles, mais grandes. D'abord d'une loyauté parfaite, une vilenie commise contre eux les révolte. Ames volcaniques, ils mettent alors toute leur vie au service d'une vengeance implacable et même perfide : c'est le héros romantique de la lignée

de Rousseau, né bon et pur, mais corrompu par la société contre son gré. Il y a alors deux espèces de héros romantiques chez Herculano : celui qui se laisse corrompre par la société comme Frei Vasco et celui qui la fuit et se retire dans la solitude comme Eurico.

Y a-t-il quelque chose d'allemand chez ces héros d'Herculano ? On a voulu voir en Eurico un vague reflet de Karl Moor, autre accusateur de la société humaine. Pourtant, il y a un abîme entre le vaillant brigand, esprit égaré et même condamné par Schiller, son auteur, et d'autre part le noble prêtre, qui, déchiré entre sa passion et son devoir, se maîtrise cependant et dans lequel Herculano a mis le meilleur de lui-même. On a cru aussi que les héros d'Herculano, porte-paroles d'une idée, — la liberté, l'honneur, — ressemblent en cela à certains personnages des drames de Schiller, comme Moor, Fiesco, le marquis Posa, etc. C'est exact, mais ils ressemblent autant et plus encore aux héros des romans de l'époque, qui tous sont nés des sentiments de l'auteur plutôt que de l'observation des hommes.

Pour le roman, ce n'est pas l'exemple allemand que suivait Herculano. Ses romans et ses contes étaient nationaux et historiques, en ce sens qu'ils évoquaient des époques de l'histoire portugaise. En même temps, c'étaient des œuvres à thèse comme déjà ses héros le démontrent. En Allemagne cette combinaison de romans historiques à thèse moderne n'existait pas encore. Il y avait les romans biographiques de Gœthe, les romans d'aventures de Vulpius et les romans fantastiques du romantisme, enfin les romans intimes et bizarres de Jean Paul, mais le genre historique n'était représenté que par un seul roman, le *Lichtenstein* de Hauff que Herculano ne connut pas plus que les autres romans allemands. Si l'on ne savait pas qu'il avait lu le *Geisterseher* de Schiller, on pourrait affirmer qu'il ignora tout de la littérature narrative de l'Allemagne moderne.

Au contraire il est aisé de lui trouver des modèles parmi les Anglais et les Français. Doit-il beaucoup à Walter Scott qu'il citait lui-même dans la préface de *Eurico* comme le créateur du roman historique ? La formule de Scott — faire agir des personnages inventés de toutes pièces et de caractère très général sur un second plan historique pour montrer ainsi la vie privée des temps passés — on la retrouve chez Herculano. Mais il a pu la prendre directement des

Français à qui il doit tant : le thème du solitaire hautain, les tableaux colorés de métaphores et judicieusement balancés lui viennent de Chateaubriand (*René, les Martyrs*) (1), le thème du prêtre réfugié au sein de la nature et luttant contre l'amour, ainsi que le thème de l'esprit céleste incarné au milieu de la société brutale et perverse ramènent à Lamartine (*Jocelyn, La Chute d'un Ange*), enfin Hugo (*Notre-Dame de Paris*) lui a fourni le personnage du paria à l'âme d'or — fou du roi chez Herculano, sonneur difforme chez Hugo — le thème de la cathédrale comme lieu de l'action, le goût de représenter les foules grouillantes et peut-être aussi celui de l'antithèse brutale. Ajoutons l'attitude asociale des héros de Herculano, et une ironie assez rare — beaucoup plus rare que chez Garrett — qui proviennent peut-être de Byron, et l'on se demande s'il reste encore quelque chose d'original dans la prose narrative de Herculano ? Ce n'est pas ici le lieu pour démontrer qu'il y a beaucoup d'autobiographie dans ses œuvres, et que l'on y trouve un langage vigoureux, un lyrisme passionné et un souci d'exactitude scientifique qui appartiennent à l'auteur portugais. On ne peut pas nier cependant que tant d'influences diverses — et sans doute nous ne les avons pas énumérées toutes — trahissent un manque de puissance créatrice. C'est pourquoi on peut considérer Herculano comme un écrivain de grand talent, mais non pas comme un génie unique.

Ceci étant dit, nous trouverons naturel que l'on rencontre de multiples petites influences allemandes dans les romans et les contes. Elles sont de deux espèces : dans les unes, proprement poétiques, nous rencontrerons de vieilles connaissances, comme Klopstock, Bürger et Goethe ; car tout le bagage lyrique d'Herculano date d'avant la *Harpa do Crente*. Les autres, philosophiques et historiques, annoncent au contraire l'aspect définitif d'Herculano, c'est-à-dire l'historien. Ces dernières influences sont ce qu'il y a de nouveau dans le germanisme d'Herculano et elles nous intéresseront donc particulièrement. Du point de vue purement esthétique, elles ne se comparent pas en importance aux influences françaises et aux éléments portugais originaux. Si l'on considère cependant

(1) Sur la parenté entre la bataille du Chryssus dans *Eurico* et la bataille des *Martyrs*, cf. G. Le Gentil dans la *Revue de Litt. comparée*, vol. XVIII, 1938, n° 1, p. 231.

la partie historique de l'œuvre d'Herculano comme la principale, elles sont précieuses pour comprendre les conceptions d'Herculano historien et faire ressortir plus nettement le lien qu'il y a chez lui entre l'œuvre narrative et l'œuvre historique.

L'œuvre narrative se compose de plusieurs romans, *O Monge de Cistér ou a epocha de D. João I* (1^{re} rédaction : 1840-1841 ; 2^e rédaction : 1848), *O Bobo* (1843) *Eurico o Presbytero* (1843), et d'une série de contes, réunis par lui-même sous le nom de *Lendas e Narrativas* et parues entre 1842 (?) et 1844 dans une revue hebdomadaire, le *Panorama*. Les deux premiers romans forment un tout, appelé par l'auteur le *Monasticon*, parce que leurs héros principaux sont des prêtres et qu'elles veulent démontrer que le célibat est une institution inhumaine.

C'est dans ces deux romans, surtout dans *Eurico*, qu'Herculano s'est montré grand narrateur ; les autres récits ne sont guère plus que des épisodes puisés dans un grand sujet, l'histoire du Portugal ; ils n'ont pas de grandes prétentions littéraires. Aussi les traces d'influences étrangères se remarquent-elles presque exclusivement dans les deux premiers romans. Il y aura lieu de compléter ce que nous y trouverons comme traces de germanisme par des passages glanés dans les autres ouvrages en prose d'Herculano, c'est-à-dire les articles réunis sous les titres d'*Opusculos* et de *Composições Varias*.

Il est curieux de constater que les poètes allemands qu'Herculano aimait ont influé moins sur le *Monge* que sur *Eurico*. Cela fait supposer que le dernier a été écrit d'abord. C'est aussi le roman d'Herculano dont la documentation historique est la moins solide, d'abord parce qu'il traite d'une époque presque légendaire, le VIII^e siècle, tandis que l'action du *Monge* se passe dans un temps bien mieux connu, vers 1400. Mais c'est peut-être aussi parce que l'auteur n'a pas encore acquis l'habitude d'écrire en vrai historien : ainsi on trouve à côté de récits épiques beaucoup de chapitres et de passages lyriques comme l'indiquent les titres : « O poeta », « recordações », « saüdade », « a visão », « ao luar ». Avec Lamartine et Chateaubriand, nous nous souviendrons de Klopstock quand Herculano semble s'inspirer de la *mythologie chrétienne* et qu'il décrit des visions. C'est le cas du chapitre XVI d'*Eurico* (31^e éd., Lisbonne, s. d., p. 237) ; on y entend le tonnerre d'un torrent

sauvage « que só pode ser semelhante ao concerto de blasfemias dos condemnados, entoando o hino atroz das eternas maldições contra Deus ». C'est comme l'armée des anges déchus commandée par Satan qui se révolte contre Dieu. Dans le *Monge*, le souvenir des archanges maudits réapparaît aussi ; Frei Vasco ressemble à Abbadona :

« ... nos meneios de Fr. Vasco havia o que quer que fosse incomprehensivel, sobrehumano, alguma cousa que faria lembrar um desses archanjos maldictos, expulsos do céu quando ainda não existiam nem o espaço nem o tempo » (17^e éd., Lisbonne, s. d., II, p. 321). Une vision grandiose occupe le chapitre VII de *Eurico* ; pendant la nuit, Dieu envoie au prêtre solitaire un cauchemar terrible et prophétique : il voit une bataille entre deux masses de nuages noirs se dérouler dans les airs au-dessus du détroit de Gibraltar ; elle annonce la défaite des Visigoths par les Arabes. Au réveil, Eurico s'écrie : « patrie, si tu dois mourir, je veux mourir avec toi ». Ainsi, dans le *Messias*, Abbadona, l'ange déchû mais repentî, voudrait mourir avec le fils de Dieu : « Ah ! alors je ne serai plus, alors je ne sentirai plus les tourments qui me brûlent la nuit ! » (cf. *Messias*, IX, v. 612 sv.) La ressemblance est très vague : on peut comparer la mort de la patrie visigothe à la mort de Jésus dans le *Messias*, accompagnées toutes les deux d'un tumulte dans la nature, mais chez Herculano, les images ont été élargies d'une façon très originale, comme déjà dans la *Semana Sancta* (cf. p. 115). Klopstock ne parle que d'un silence de mort (cf. citation, p. 114) tandis qu'Herculano développe le thème avec rigueur : ... « O ar era semelhante ao lençol do finado a quem recalçaram a gleba que o cobre, frio, húmido, pesado... » (VII, p. 51). De même, quand Klopstock compare en peu de mots les gémissements des mourants sur un champ de bataille au bruit que font les ailes des anges de mort qui volent vers Jésus agonisant :

« Von diesen (= Flügeln), indem sie sich breiteten, rauschte Todeston.

So ertönt's dem Menschenfreunde vom Schlachtfeld,
Wenn zu Tausenden schon in ihrem Blut die Erschlagenen liegen. »

(*Messias*, chant VII, v. 546 sv.).

Herculano renforce : « Então, pareceu-me ouvir muito ao longe um choro sentido misturado com gritos agudos, como os do que morre

violentamente, e um tinir de ferro, como o de milhares de espadas batendo nas cimeiras de milhares de elmos » (VII, p. 53). Il n'y a même pas influence ici, mais seulement un souvenir très vague qui doit toute sa vie à Herculano. En particulier, l'image du choc brutal entre deux masses gigantesques de nuages qui revient plusieurs fois (par exemple déjà en 1837 dans la *Voz do Profeta*, appliquée à la lutte fratricide des partis politiques du Portugal, et dans le *Monge*, à la mort de la sœur de Frei Vasco) ne se trouve pas chez Klopstock ; peut-être est-elle de l'invention d'Herculano. L'accord que l'on y observe entre la catastrophe finale de la vie humaine (la mort) et les phénomènes de la nature (la tempête, l'orage) se rencontre aussi bien chez Schiller et chez Hugo, sans que l'on en puisse conclure une dépendance : c'est un thème universel des poètes. Enfin, V. Nemésio a remarqué la ressemblance du couple Eurico-Hermengarda, malheureux sur terre, heureux au ciel, avec les amants du *Messias*, Cidli et Semida, mais on ne voit rien qui justifie la comparaison ; car les amants romantiques d'Herculano aspirent à la mort qui les unira pour toujours, tandis que chez Klopstock il s'agit d'un couple ressuscité qui revient de la mort.

Très clair, au contraire, est le rapport entre Bürger et le thème de la chevauchée nocturne et fantastique qu'Herculano a utilisée maintes fois. Dans *Eurico*, il apparaît deux fois : au chapitre XV (*Ao luar*) nous assistons à une poursuite haletante, que les films modernes ne nous montreraient pas mieux, mais qui se passe en pleine nuit. Seule la lune éclaire la scène. C'est Eurico qui enlève sa bien-aimée, Hermengarda, aux ennemis, et nous ne nous étonnons pas de lui trouver un air de fantôme qui fait penser au chevalier noir de la *Noite do Castello* et au héros de *Lenore* : « ... aquella vulto, cujo saio e cavallo negros e cujo silencio profundo faziam lembrar um desses espectros errantes alta noite pelos lugares desertos » (*Eurico*, p. 211). Dans le second passage, le souvenir de Bürger fait trouver à Herculano l'expression de « noivado do sepulchro » que Soares de Passos rendra célèbre quelques années plus tard ; Hermengarda comprend subitement qui a été son sauveur : c'était son ancien amant, Eurico ! « Era êle !... um espectro cujo coração eu sentia bater, cujos braços me apertaram por cima do abismo revolto »... « Pelagio ! porque me deixaste ? Vem despe-

dir-te da tua pobre Hermengarda. Eurico a espera para o noivado do sepulcro, e eu não posso tardar. » (*Eurico*, p. 274 et 275). Signalons que le thème de la chevauchée se retrouve dans le conte le plus curieux d'Herculano, la *Dama pé-de-cabra, rimance de um jogral*. Ici, Herculano a essayé d'imiter la légende populaire, sans qu'il ait réussi complètement, car son merveilleux est si hallucinant qu'il rappelle plutôt des auteurs modernes comme E. Th. Hoffmann et le Goethe de la *Walpurgisnacht* que les contes populaires, dépourvus d'une telle fantaisie exubérante. C'est une vraie sorcière qui dans ce conte chevauche nuitamment du Portugal à Tolède et de Tolède au Portugal. Herculano, comme Garrett, amateur passionné de légendes populaires, a voulu ranimer un motif légendaire qu'il trouva dans les *Livros de linhagens*, vieilles généalogies de la noblesse portugaise. Toutes sortes d'éléments mythologiques y apparaissent, autochtones comme les *mouras encantadas*, les *almas penadas* et les fantômes en forme de bras noirs et ailés ; universels — ou allemands — comme la chevauchée et les chants de la sorcière.

D'autres éléments des légendes populaires se rencontrent çà et là, par exemple dans *Eurico*, où il est question des feux follets qui hantent pendant la nuit l'imagination du peuple « ignorante e impiamente credulo » (VII, 1). Ces feux follets reviennent dans le conte *A Morte do Lidador* (*Lendas e Narr.* II, p. 85).

Herculano qui ne détestait rien tant que l'ignorance défendit cependant les Portugais (et lui-même) contre l'accusation qu'ils fussent particulièrement superstitieux ; ce fut le sujet d'un article paru en 1840 dans le *Panorama*, intitulé *Crenças Populares portuguesas ou Superstições populares*. Il y affirma qu'en France, dite éclairée, le peuple était beaucoup plus superstitieux qu'au Portugal, et que l'Angleterre croyait à une foule de sorcières, de diables bleus, de vampires, « e seiscentas outras diabruras ». Presque la même constatation que pour la France, ajouta-t-il, pourrait-on faire à propos de l'Allemagne, la « nação mais allumiada da Europa ». L'article montre toutefois l'intérêt qu'Herculano portait à la légende populaire qui lui paraissait une des sources les plus sûres pour surprendre l'esprit d'un peuple (1).

(1) Les superstitions ne manquent pas au Portugal, cf. les travaux de J. Leite de Vasconcelos.

Très rares sont aussi les allusions aux œuvres de Goëthe. Nous avons noté un souvenir du *Faust* dans la *Dama pé-de-cabra*. Dans le *Monge* il y a un passage où la vieille bonne D. Brites devient folle de douleur et chantonne un petit air de noce : c'est peut-être un souvenir de la chanson de *Margarethe*. En tout cas, Herculano connut le drame métaphysique de Goëthe, le *Faust* (mentionné par ex. dans *Os Egressos*, article de 1842; *Opusculos I*). D'autres passages trahissent même des connaissances plus spéciales de la littérature allemande, bien qu'occasionnelles et sans influence quelconque. Dans un chapitre antérieur nous avons déjà parlé de Kotzebue dont Herculano vit quelques pièces dans son enfance. Mais a-t-il lu lui-même les *Nibelungen* et les *Minnesänger* (mentionnés en 1839 dans *Opusc.*, V, p. 4) et Hans Sachs « a quem podemos chamar o Gil Vicente da Alemanha » (en 1837 : *Opusc.*, IX, p. 77 ; *Lendas e Narr.*, II, p. 72 n. 1) ?

Tous ces éléments lyriques, Herculano les connaissait depuis longtemps ; sans doute datent-ils du temps où il fréquentait le salon de Leonor d'Alorna.

Nouveaux, au contraire, paraissent les éléments germaniques qui seront parmi les fondements de ses conceptions d'historien et d'homme politique, deux aspects inséparables chez lui comme chez presque tous les historiens portugais.

Avant d'arriver aux idées qui concernent plus particulièrement la science historique, il convient de nous occuper d'une question épineuse que les romans et les autres écrits en prose d'Herculano suscitent : quelle a été la position d'Herculano envers la philosophie allemande ? Spécifions tout de suite qu'il ne s'agit plus — et c'est aussi quelque chose de nouveau — de Leibnitz et de Wolf, mais des philosophes idéalistes et matérialistes, de Kant jusqu'à Hegel et Strauss. Les extraits de l'article de 1834 que l'on a pu lire (p. 127) pouvaient faire croire qu'Herculano avait été purement et simplement un adepte de Kant. Mais comment un homme instruit et honnête comme F. Adolpho Coelho aurait-il alors pu affirmer : « Tudo que se escreveu ácerca do Kantismo do nosso historiador, é de pura invenção » (*O Instituto*, Coïmbre, 1900, vol XLVII, p. 466) ? Et Coelho d'ajouter que l'individualisme d'Herculano ne dérivait pas des idées de Kant, du moins pas directement. C'est Herculano lui-même qui a sans doute trompé la bonne foi de

Coelho, parce qu'il a attaqué souvent la « philosophie » allemande dans ses écrits, voulant désigner par ce terme la métaphysique. Car il n'a attaqué ni l'esthétique ni la morale pratique de Kant ; mais, et c'est nouveau, il s'occupe maintenant presque exclusivement de la métaphysique pour se tourner contre elle.

Sa position se trouve déjà nettement indiquée dans la préface du *Monge* où il sonne l'alarme contre la fausse science, l'*ilustração*, qui envahit le Portugal et menace de détruire toutes les traditions du pays. Que l'historien se dépêche, écrit-il. L'ennemie du passé — et aussi celle de l'avenir — s'appelle « *ilustração* ; que, tendo por logica o escarneo e por syllogismo o camartello, se chama philosophia ». Seu mister é apagar todos os sanctos affectos da alma e encarnar no coração, em lugar delles, um cancro, para o qual nossos avós não tinham nome e que estranhos designaram pela palavra *egoísmo* » (*Monge*, I, p. ix).

Ici, il ne parle pas encore de métaphysique, mais on voit déjà pourquoi il attaque la philosophie contemporaine. Il l'appelle *égoïsme*, mais elle se définit surtout par ses manifestations contre la religion : elle est un véritable blasphème. En effet, si Herculano entre en conflit avec les philosophes, c'est parce qu'il reste toujours foncièrement chrétien, ou plus exactement parce qu'il reste dogmatique. Car il demande à la philosophie transcendente des certitudes comme le croyant en demande à sa religion. Comme il trouve une multitude de systèmes qui se contredisent les uns les autres avec beaucoup de logique, il en conclut qu'ils ne valent rien et les rejette tous. Ici est amorcé le même drame, la même lutte entre la religion traditionnelle et la métaphysique étrangère qui a été si néfaste à Anthero de Quental. Herculano, lui, n'hésite pas : son idée du christianisme était trop conforme aux aspirations de sa conscience pour se laisser détruire.

Il parle d'abord contre le matérialisme athée, corollaire du progrès matériel et du nivellement qui en résulte : ... « a *ilustração* do vapor e do atheismo social ahi (= au Portugal) vai livelando o que foi ... » (I, p. x). Plus claire encore est une allusion ironique à la théorie matérialiste d'après laquelle l'homme n'est qu'une espèce d'animal, et autres « *mysterios metaphisico — physiologico — moraes* » (I, p. 15). Retenons-en qu'il fait dépendre de la physiologie une certaine métaphysique (?) et une certaine morale,

ce qui est encore une ironie ; car aux yeux d'Herculano, il ne peut s'agir là que d'un enseignement qui va à l'encontre de la morale, indiqué plus haut par l'expression *athéisme social*. Kant n'apparaît que vers la fin du premier volume où la critique de la *Raison Pure* est irrévérencieusement associée aux raisonnements du triste pédant Mater-Galla, personnage humoristique du roman (I, p. 189). C'est que la logique mise au service de la métaphysique paraît aussi condamnable à Herculano que la métaphysique elle-même. On peut se demander si le passage cité est hostile à Kant ou si l'auteur a simplement voulu faire une comparaison bizarre. Mais plus loin, au second volume, il se tourne de nouveau contre la métaphysique qui veut prescrire des lois à Dieu (II, p. 82) et contre les maximes de morale, qui ne regardent que la vie terrestre : en effet, Herculano fait mourir d'une mort paisible l'abbé perfide d'Alcobaça, et déclare que c'est là un « documento tremendo da profunda philosophia com que foi engenhada uma incontestavel maxima de certos moralistas, maxima que, transformando o inferno num caldeirão inutil, nos ensina que o proprio crime acarreta na terra a punição do criminoso ». Et il conclut : « Por isso é para nós artigo de fé a certeza e a sublimidade da philosophia » (II, p. 363). Qui sont les moralistes que Herculano raille ? Il s'agit d'abord de Kant et de sa *métaphysique des mœurs*. Un passage écrit en 1841 dans un article sur l'instruction publique nous éclaire. Herculano y oppose nettement l'évangile et la philosophie qui prétend développer une morale par elle-même : « O evangelho é mais claro e preciso que os voluminosos escriptos desde Platão até Kant : a moral que não desce do céu nunca fertilizará a terra » (*Opusc.*, VIII, p. 154). Mais que l'on y prenne garde : les Encyclopédistes français sont visés en premier lieu, car Kant a du moins le mérite d'être croyant. Déjà entre 1839 et 1843, Herculano, se tournant comme Schleiermacher vers les athées cultivés pour leur prêcher le christianisme, Herculano s'écrie : « Que valem hoje os argumentos metaphysicos da Encyclopedia ? Nada, absolutamente nada. Sabeis vós que houve na terra da *sciencia e da consciencia*, na Allemanha, um homem chamado Kant, que *creou* a philosophia ? Sabeis vós que este homem deixou discipulos que levaram mui longe o que elle inventara ? » « Abri a *Critica da razão pura* e la achareis, no principio de uma pagina a palavra *Antinomias* : lêde

o que depois encontrardes, e vêde que, com igual rigor logico se provam *verdades oppostas* da maior importancia na nossa velha metaphysica. Escarneo cruel é esse, mas bem merecido » (*Composições Varias ; Do Christianismo*, p. 202). L'utilité consiste dans la démonstration que la philosophie, même la plus moderne, comme les « vains efforts de Schelling » (*ibidem*, p. 203), n'est pas capable de procurer des certitudes. Maintenant, on comprendra aisément que la philosophie dont Herculano parle dans un célèbre passage du prologue au *Parocho da aldeia* (1844) est celle qui veut détrôner la religion, c'est-à-dire la métaphysique. Il faut ajouter que le *Parocho*, seul conte qui ne traite pas d'événements du moyen âge, mais de la propre enfance de l'auteur, fait l'éloge de la religion simple et douce des campagnes, de ces *jours saints* qu'Herculano regrettait amèrement dans le *Monge* (cf. II, p. 60 et 62). Ce passage du *Parocho* sera la conclusion de ce qui peut être dit sur la position si nette d'Herculano envers la métaphysique. Son imagination vive trouve aussitôt une image saisissante pour cette philosophie ; il la compare au vent du nord, froid et destructeur, qui déracine les arbres : « Como a filosofia é triste e árida ! » « Como a florinha do campo, a alma por onde passou a procela da filosofia, êsse turbilhão transitório de doutrinas, de sistemas, de opiniões, de argumentos, pende desanimada e tristonha ; e na claridade baça de scepticismo, que torna pesada e fria a atmosfera da intelligência, não póde aquecer-se aos raios esplêndidos do sol de uma crença viva. Com Kant, o universo é uma dúvida : com Locke, é duvida o nosso espírito : e num dêstes abismos vem precipitar-se todas as entologias. » « Feliz a intelligencia vulgar e rude... » (*Lendas e Narr.*, II, p. 105 sv.).

Ajoutons en guise de note que le protestantisme allemand et anglais lui paraissait toujours aussi stérile que la métaphysique, et pour la même raison : parce qu'il dessèche le cœur, tue la poésie et mène tout droit à une « métaphysique nébuleuse qui échappe à la compréhension des âmes rudes et simples » (*ibidem*, p. 180 et p. 197). C'est une « réforme insensée d'institutions antiques et vénérables » (*ibidem*, p. 207). On voit apparaître dans le *Parocho* un traditionaliste intransigeant dans lequel on a de la peine à reconnaître le libéral de 1831-1832 et l'anticlérical du *Monasticon* : Herculano n'a pas changé cependant, son libéralisme tolérant n'est pas con-

cevable sans une base religieuse autant que philosophique. Du reste, il a été assez honnête pour admettre que tout n'était pas à condamner dans le protestantisme. Comme lui, il fondait sa religion sur l'évangile, tandis que le clergé et surtout la papauté lui semblaient mériter beaucoup de blâmes à cause de leur obscurantisme : lui-même était un protestant au nom de la raison et de la liberté, et le clergé ne s'est pas fait faute de l'accuser en 1840, année où fut écrit le *Monge* : « chamavam-lhe manicheu, iconoclasta, lutherano » (II, p. 376 n. ; cf. aussi *Opusc.*, III, p. 8).

A cette époque, il blâma cependant les protestants parce que, de leur côté, ils étaient devenus intolérants et oppresseurs (cf. *Composições Varias, Da educação e instrução das classes laboriosas*, 1838 et *Do Christianismo*, 1839). Il resta toujours convaincu que le dogme catholique était le plus chrétien et que la réforme n'aurait jamais été possible sans les abus de l'église romaine (cf. *Opusc.*, I, *A Supressão das Conferencias do Casino* 1871, et *Cartas*, I, p. 44 sv. lettre à B. Barros Gomes, 1876).

L'attitude d'Herculano envers la métaphysique était si conforme au caractère portugais qu'on la retrouve chez tous les Portugais du xix^e siècle, à peu d'exceptions près. Puisque nous nous occupons du romantisme, notons en passant que chez Garrett et chez Castilho on trouve des passages plus catégoriques encore contre la métaphysique, bien qu'ils soient écrits sans la même connaissance de cause. Rappelons les remarques hostiles à la philosophie d'*outre-Rhin* que Garrett fit dans les *Viagens* à cette même époque de 1843 à 1845, où il déclarait les philosophes plus fous que les poètes, ces philosophes qu'il avait déjà accusés d'absurdité au nom de la science expérimentale dans *Da Educação*. Pourtant il n'avait même pas lu une seule ligne de Kant en allemand : qu'aurait-il dit s'il avait essayé à le comprendre dans le texte !

En ce qui concerne Castilho, le silence absolu qu'il observe sur la philosophie allemande dans ses œuvres est déjà assez éloquent. Quand, vers 1863, il se heurta à l'opposition irréductible des jeunes écrivains de Coïmbre qui, eux, étaient imbus de germanisme et de philosophie française et allemande, il se fâcha tout rouge, parla de *vandales* et se réjouit à l'idée qu'on allait passer un peigne à travers leur « carapinha fylosofica » (Lettre à Silva Tullio, Lisbonne, le 10-10-65, dans : João Costa, *Castilho e Camilo*, p. 254). Son ami,

Camilo, toujours plein de préjugés, exprima l'idée de Castilho plus clairement dans une lettre un peu postérieure : « Deus nos defenda da peste eminente do *idial* e nos deixe morrer na fé litteraria de Luiz de Souza, e doutras cabeças espalmadas que aprenderam a escrever com os anjos » (Lettre à L. d'Almeida e Albuquerque du 23-11-65 ; *ibidem*, p. 251).

Herculano avait cependant la tête plus philosophique. S'il rejetait la métaphysique, il accueillit avec confiance les doctrines de Kant : la morale *pratique* qu'implique toute vie sociale et la sévère esthétique de l'idéalisme. Ces convictions, il ne les a jamais abandonnées, comme nous le prouve l'*interview* donné à la dame de Porto.

Il garda de la gratitude à Kant pour lui avoir donné une définition des rapports entre les hommes qui limitait le domaine de l'individu par le domaine de la société, en exigeant l'accord de la volonté de l'individu avec la volonté de tous, définition idéale d'une vie sociale libre. Pour bien comprendre Kant, il ne faut pas croire que l'individu doive agir comme frein à la volonté générale. Société et individu coexistent, et leurs rapports doivent être régis par une morale valable pour tous, idée exprimée par Kant dans l'*impératif catégorique*. Ainsi, Herculano pouvait parler, des « dous principios do *eu e não eu* social, que parecem opostos, mas que a philosophia sabe reunir e harmonizar » (*Opusc.*, VIII, p. 144, écrit en 1841 ; cf. *ibidem*, p. 251 sv., écrit en 1843). Voilà pourquoi Herculano déteste autant l'égoïsme que le socialisme, restant toujours le libéral chrétien et national de sa jeunesse. Son idéalisme s'affirme encore quand en 1870 il écrit au jeune socialiste Oliveira Martins : « Que as leis se affirmam pelos principios eternos do bom e do justo, e não perguntarei se estão accordes, ou não, com a vontade de maiorias ignaras » (*Cartas I*, p. 203).

Il y a là une véritable philosophie de droit que l'on peut s'étonner de trouver chez Herculano. Sans doute est-ce sous l'influence de son ami intime, Vicente Ferrer Neto Paiva, qu'il s'est intéressé particulièrement à l'aspect juridique de la philosophie kantienne, qu'il en a fait la pierre angulaire de son libéralisme. Qui était Ferrer ? Né en 1798, il fit partie de la génération de Garrett et de Castilho. Il fut professeur de droit à Coïmbre, et nous savons déjà que la philosophie allemande était entrée dans l'enseignement

théorique du droit depuis longtemps. Nous verrons au chapitre suivant sur les revues romantiques, en quoi la philosophie du droit enseignée par Ferrer se recommandait d'idées allemandes. Qu'il suffise ici d'affirmer que c'est sans doute Ferrer qui a présenté à Herculano la définition kantienne du droit comme une restriction de la liberté de l'individu par la liberté des autres individus. Les deux hommes se sont vraisemblablement connus au Parlement à Lisbonne ; car, déjà en 1841, on les voit collaborer à un projet de réforme de l'Enseignement public. L'orientation germanisante leur était commune : cela ressort de la place qu'ils donnent à Kant dans le texte de ce projet, ainsi que de l'éloge qu'ils adressent à l'enseignement dans les pays du nord : le Danemark, la Suisse, mais surtout la Prusse et l'Autriche, « primeiros modelos de que não é possível afastar os olhos quando se querem estudar as questões d'instrução publica » (*Opusc.*, VIII, p. 140).

Comme sources, le projet recommande un rapport de V. Cousin sur l'Enseignement public en Allemagne ainsi que l'étude sur les écoles prussiennes parue dans le *Repositorio Litterario* en 1835. Notons aussi l'admiration pour la civilisation allemande, et ce qui n'étonne pas avant l'ère de Bismarck, particulièrement pour la civilisation prussienne : « ... a Prussia é decerto o pais mais intellectual da Europa e porventura o mais adiantado em tudo ; e nós, doloroso é dizê-lo, somos nascidos de pouco para a verdadeira civilização » (*ibidem*, p. 154 ; cf. aussi p. 153, où il est parlé du « profundo pensar alemão »). Le projet rejoint une série d'articles sur le même sujet qu'Herculano avait déjà fait paraître en 1838 dans le *Diario do Governo* (cf. *Compos. Varias*, p. 35 sv.), articles idéalistes où il parle de la supériorité de l'Allemagne par l'enseignement qui fait de ces populations les mieux élevées de l'Europe, celles qui savent ce qu'ils veulent et ne font pas grand cas de théories : « Estas são para as escolas ; o povo vive ao ar livre da praça publica. Emquanto as multidões estiverem em trevas, sejam as formas governativas quaes forem, sempre haverá ou poderá haver tyrannia. »

Si nous passons maintenant aux éléments qui annoncent l'historien, nous trouverons le même principe à la base : c'est le désir de voir se libérer le peuple portugais des chaînes que plus de trois siècles d'absolutisme et d'intolérance lui ont imposées. Herculano

croit sincèrement que c'est la liberté et non pas la tyrannie qui est dans les véritables traditions portugaises, chrétiennes et fédéralistes.

Mais voyons comment ses ouvrages non scientifiques révèlent cette croyance et en quoi il y a là du germanisme.

On peut s'étonner que des œuvres d'imagination puissent refléter les idées d'un homme de science, objectif par définition. Le paradoxe disparaît si l'on se rappelle qu'Herculano se laissait guider par ses sentiments, et non pas par la raison, comme son goût pour la philosophie et l'histoire pourrait le faire croire. De lui, on peut dire ce que M^{me} de Staël confessa (cf. M^{me} de Staël, *Sur la Littérature*, Paris, 1800) : il ne pouvait séparer ses idées de ses sentiments. Ainsi écrivit-il dans la préface d'*Eurico* qu'il avait réfléchi sur le célibat exclusivement « à luz do sentimento » (p. vii), et comment lui en vouloir de ce que l'imagination pouvait alors suppléer à l'histoire (cf. p. x). C'est cette base sentimentale, proprement romantique de ses conceptions d'historien que nous allons retrouver dans ses romans et ses contes. Nous la décélérons ensuite dans les ouvrages purement historiques, mais sous une forme moins romantique, c'est-à-dire plus scientifique, parce qu'Herculano exclura l'imagination et ne s'appuyera que sur des documents dûment vérifiés ; cependant il est toujours resté fidèle aux idées romantiques qui le guidaient dans sa jeunesse. Ce sont :

La préférence pour l'histoire de la société comme expression de l'esprit national, l'amour du moyen âge considéré comme une ère de liberté véritable et de grandeur nationale, l'idée de la liberté germanique et enfin la certitude que le passé peut régénérer les temps modernes.

Comme éléments germaniques, nous voyons apparaître tout d'abord cet amour du moyen âge qui fait haïr à Herculano la Renaissance, qui nous paraît aujourd'hui comme l'âge d'or du Portugal, et tous les siècles sans exception de l'histoire portugaise qui la suivirent. Car, à partir du x^{ve} siècle apparaît l'absolutisme et son instrument, le droit romain, fixé par écrit et favorable aux puissants. Il ne parlera dans ses romans et ses contes historiques que des événements qui se situent sans exception entre le viii^e siècle et le début du x^{ve}, apogée du moyen âge aux yeux d'Herculano (1).

(1) Dans le *Panorama*, on trouve quelques récits qui traitent des époques postérieures ; p. ex. il y en a un sur la bataille d'Alcacer-Kibir. Cependant, ces récits sont purement historiques.

Pourquoi ? Est-ce qu'il rêve de la chevalerie, des *Minnesänger*, des épopées héroïques et primitives, des institutions féodales, des ordres religieux, comme les romantiques allemands de l'espèce de Tieck et des défenseurs de la monarchie de droit divin ? Nullement : le moyen âge d'Herculano prend un aspect tout nouveau, tout à fait inattendu, mais aussi idéal et incomplet que l'autre. Il en fait l'époque où le peuple fut le plus fort et le plus libre : « Postoque na epocha de D. João I o povo fosse ainda uma cousa grande e forte, porque a vida municipal, garantia unica possivel de verdadeira liberdade, não era ainda convertida em comedia pela monarchia absoluta... » (*Monge*, I, p. 137). Ici nous voyons mentionner pour la première fois la fameuse théorie du municipalisme qui fut la pièce capitale parmi les théories historiques d'Herculano.

L'idée romantique de regarder le peuple en tant que nation comme l'élément primordial dans l'histoire, par une réaction contre l'histoire dynastique, guerrière et aristocratique du XVIII^e siècle, cette idée vient de l'Italien Vico et de l'Allemand Herder, que Herculano avait lus dans le texte original. On ne s'étonne donc pas de retrouver chez lui le *Volksggeist* de Herder qui, chez Herculano, apparaît sous la forme de l'*indole*, le génie national. La recherche de ce qui constituait l'*indole* était chez lui en relation directe avec sa préoccupation : fonder le libéralisme moderne sur des traditions portugaises. Voilà comment s'explique une boutade contre le droit romain que l'on trouve déjà dans le *Monge* (II, p. 79). Ajoutée en 1848 ?) : ... « a sciencia do direito romano, á qual a sociedade civil moderna deve muito, deve talvez tudo, foi quem, para desconto, trouxe o absolutismo ás nações cuja indole politica era de origem germanica e liberal. » Et il trouve que c'est le cas pour le Portugal, où, comme en Espagne, les Visigoths ont joué un rôle en réorganisant la péninsule politiquement après la débâcle de l'Empire romain. A l'encontre des historiens portugais des siècles précédents, Herculano se refuse à voir dans les anciens Lusitaniens celtibériques les aïeux véritables des Portugais modernes : c'est dans l'Espagne romano-germanique qu'il voit le germe de l'Espagne et du Portugal (cf. la postface d'*Eurico*). Il idéaliserà les Visigoths, ces premiers ancêtres auxquels il se sent peut-être secrètement apparenté, dans son roman le plus lyrique, l'*Eurico*, bien qu'on les y voie à l'époque de la décadence : Eurico,

ui-même un vaillant guerrier-poète de la vieille et bonne race, se rappelle les vertus ancestrales, les « virtudes asperas da Germania » (chap. I, p. 2), la « têmpera robusta dos antigos homens da Germânia » et leurs « instinctos generosos » (*ibidem*, p. 4 et 5). On voit la place importante qu'occupe l'élément germanique dans l'indole. L'opposition entre les ancêtres vaillants et leurs descendants dégénérés a aussi une signification politique : dans ces descendants devaient se reconnaître les Portugais modernes, vivant autant que les Visigoths en pleine décadence, surtout les habitants de cette Lisbonne qu'Herculano appelait une « Palmyre morale » (cf. Quinet, *Mês vacances en Espagne*, et *O Monge*, I, p. 70 où Lisbonne est comparé à une fille publique). Comme tous les romantiques d'Europe, Herculano aimait l'histoire parce qu'elle lui paraissait pleine d'enseignements pour le présent. Mais qu'il ait fait de ce regard en arrière un devoir moral, un élément d'éducation nationale même, voilà ce qui rapprocha Herculano particulièrement des historiens allemands.

« Pobres, fracos, humilhados, depois dos tão formosos dias de poderio e de renome, que nos resta senão o passado ? Lá temos os thesouros dos nossos affectos e contentamentos. Sejam as memorias da patria, que tivemos, o anjo de Deus que nos revoque á energia social e aos sanctos affectos da nacionalidade. Que todos aquelles a quem o engenho e o estudo habilitam para os graves e profundos trabalhos da historia, se dediquem a ella. No meio de uma nação decadente, mas rica de tradições, o mister de recordar o passado é uma especie de magistratura moral, é uma espécie de sacerdocio. Exercitem-no os que podem e sabem ; porque não o fazer é um crime.

E a arte ? Que a arte em todas as suas fórmulas externas represente este nobre pensamento ; que o drama, o poema, o romance sejam sempre um eccho das eras poeticas da nossa terra » (*O Bobo*, 9^e éd., Lisbonne, s. d., p. 13 sv.).

Ce fut en même temps son programme de conteur et d'historien. Gardons-nous cependant de ne voir dans ce morceau que le reflet du patriotisme d'Herculano combiné avec l'enseignement des historiens allemands.

Il ne faut pas oublier que les premiers grands modèles d'Herculano avaient été Guizot et, surtout, Thierry. Comme Guizot, il

était un chrétien austère et pieux, de sentiments très libéraux et tolérants, et son histoire, comme celle de Guizot, est surtout une histoire des institutions. Comme Thierry, il fut d'abord homme politique et seulement dans la suite historien ; comme lui, il chercha donc dans l'histoire la confirmation de ses croyances libérales, prenant peu à peu goût à l'histoire comme science. Enfin, c'est à Thierry qu'il doit la révélation de la « révolution municipale » du moyen âge. Au fond, il y avait toujours du Rousseau dans cette idéalisation du passé : aux yeux de ces historiens, Thierry et Herculano, l'homme moderne était un esclave qu'il fallait libérer, et c'est l'homme des temps passés qui leur fournit l'exemple de la liberté.

Au dernier stade de son évolution, c'est-à-dire après 1846, Herculano se consacra à la rédaction de ses œuvres historiques, la *Historia de Portugal* (1846-1853-1863), la *Historia da Inquisição* (1854-1859) et l'édition des *Portugalliae Monumenta historica* (1856). N'attendons plus de lui aucune œuvre d'imagination. Il n'écrira plus ni conte ni poème. Seule, la seconde rédaction du *Monge* interrompt en 1848 ses travaux historiques, auxquels il faut ajouter plusieurs articles qui portent tous sur des sujets juridiques, économiques ou historiques, comme les fameuses apologies anticléricales de 1850, *Eu e o Clero* et *Solemnia Verba*. Aucun de ces écrits n'a trait aux belles-lettres. Si dans la première époque d'activité littéraire dans la vie d'Herculano, celle du lyrisme, nous avons constaté l'influence de poètes allemands, et si dans la seconde, celle des romans à thèse, les philosophes méritaient surtout de retenir l'attention, nous nous attendons logiquement à trouver dans la troisième la trace des historiens allemands. En vérité, les limites initiales des deux dernières époques sont un peu flottantes, surtout celle du « stade de l'historien ». En effet, il est probable que Herculano s'adonnait déjà à Rennes en 1831 aux études historiques, préparé à ce travail par le cours diplomatique qu'il venait de suivre à Lisbonne.

Déjà en 1839 paraît dans le *Panorama* un premier article sur un sujet historique, intitulé *Historiadores portugueses*. *Fernão Lopes*, dans lequel l'Allemagne, et après elle l'Angleterre et la France, sont citées en exemple, parce que ces pays tirent leurs antiques gloires de la poussière des bibliothèques (cf. *Opusc.*, V).

Comme une image de ses propres activités en 1842 apparaît cette phrase que l'on trouve dans un autre article qui traite cependant du théâtre : « Ao passo, porém, que a arte se reconstruia, reconstruia-se a historia. Ao lado de Goethe e Schiller apparecia Herder le Muller ; ao lado d'Hugo, Guizot e Thierry » (*Opusc.*, IX, *D. Maria Telles*, p. 245). Voilà une première indication de sources, très précieuse parce qu'elle porte sur les plus anciennes. L'ordre dans lequel elles y sont citées doit être tenu pour chronologique : quand Herculano lisait les poètes allemands, il lisait aussi Herder ; quand il se tourna vers les romanciers français il demanda de nouvelles lumières sur l'histoire à Guizot et à Thierry. Sa première vue philosophique sur l'histoire, qui attribue la plus grande importance au peuple, entité quelque peu mystique (1), lui était venue de Herder. Mais son premier programme détaillé, les *Cartas sobre a Historia de Portugal* sont l'application au Portugal du programme que vingt ans auparavant Thierry avait esquissé dans les *Lettres sur l'Histoire de France* et dont le point de départ était comme chez Herculano la volonté arrêtée *a priori* de « mettre en évidence le caractère démocratique de l'établissement des communes » (*Œuvres complètes*, vol. III, préface aux *Lettres*, Paris, 1867, p. 5) et le « vif désir de contribuer pour sa part aux triomphes des opinions constitutionnelles », qui lui faisait chercher dans l'histoire « des preuves et des arguments à l'appui de ses croyances politiques » (*ibidem*, p. 1). On remarque cependant des différences nettes entre Thierry et Herculano dont les principales sont que Thierry ne fait qu'analyser et détacher un seul aspect — l'aspect « tiers état » — de l'histoire du moyen âge, et que pour lui l'histoire moderne se compose d'une lutte de races conquérantes (surtout les Germains tyranniques) et de races vaincues, mais résistantes (les celto-romains), tandis qu'Herculano cherche à synthétiser et voit dans les nations des unités morales et historiques. Il voudrait traiter tous les aspects du moyen âge, bien que ses sympathies, comme celles de Thierry vont à la bourgeoisie naissante : « A história pode comparar-se a uma coluna polígona de mármore. Quem quiser

(1) Toutes les manifestations de l'esprit du peuple intéressaient Herculano : c'est pourquoi il s'en rendait compte malgré la rigueur de ses critères d'historien. Seulement, il distinguait entre le *peuple* qu'il adorait et la *populace* qu'il détestait.

examiná-la deve andar ao redor dela, contemplá-la em tôdas as suas faces » (*Cartas*, cité d'après *Sôbre história e historiografia*, textes choisis par A. Sérgio, Lisbonne, 1937, p. 57). Si Herculano mentionne si peu le nom de Thierry c'est parce qu'il n'admet point le fond de sa méthode, mais qu'il veut écrire une histoire qui « ligue os elementos diversos que constituem a existência de um povo em qualquer época, em vez de ligar um ou dous dêsse elementos, não com os outros que com êle coexistem, mas com os seus afins na sucessão dos tempos » (*ibidem*). L'idée d'écrire l'histoire de la Nation avec un N majuscule, non pas seulement celle de la société, mais celle de cette unité qui s'est formée historiquement des trois éléments de la race, de la langue et du territoire, cette idée lui vient d'Allemagne : c'est là que l'on a fait d'abord de l'histoire non seulement critique, mais synthétique. N'oublions pas non plus de rappeler ici que la morale kantienne est toujours agissante dans l'esprit d'Herculano. C'est avec elle qu'il fonde l'individualité et l'indépendance de la nation sur la volonté absolue : « Somos independentes porque o queremos ser : eis a razão absoluta, cabal, incontrastável, da nossa individualidade nacional » (*Cartas*, *ibidem*, p. 93).

C'est elle encore qui arme la conscience d'Herculano quand, malgré toutes les protestations et les injures des cléricaux dont il blesse la foi mystique dans un Portugal institué et défendu par Dieu lui-même, il détruit, au nom de la science, des légendes comme celle de la bataille miraculeuse d'Ourique. En effet, Herculano regarde comme un devoir sacré et même chrétien de chercher la vérité absolue uniquement à la lumière de la raison, puisque la matière historique est terrestre et définie :

« Não ! A filosofia, a honesta liberdade do pensamento, bem vedes que estão santificadas no livro dos livros. O Cristo foi o Deus da verdade. Se ao entrardes no templo ouvirdes dizer que a mentira é santa, que o povo só pode ser virtuoso se crer em falsos milagres, saí porque o templo está poluído pela blasfêmia e pela calúnia... » (*Solemnia Verba*, *ibidem*, p. 107). Herculano ne cite pas seulement des Pères de l'Eglise à l'appui de ses convictions, mais il demande aussi à ses compatriotes de ne plus se fermer à une science historique impartiale et rigoureuse, basée sur l'étude critique des sources, qui triomphe dans toute l'Europe contempo-

raine : que le Portugal adopte enfin les progrès de la science qui ont produit des historiens comme : « Ranke, Guizot, Eichhorn, Savigny, Amári, Macaulay e tantos outros que a Europa inteira conhece e admira » (*ibidem*, p. 96). Ce retard déshonore le Portugal : qu'il s'associe donc à la grande impulsion donnée à l'étude de l'histoire par l'Allemagne, « por êsse foco do saber grave e profundo », exemplaire par son esprit d'équipe (Introduction de la *Historia de Portugal*, *ibidem*, p. 23).

L'*Historia de Portugal* révèle à quel degré Herculano a su réaliser son programme de mettre l'histoire portugaise à l'unisson de la science européenne, surtout de la science allemande. Ce n'est pas à lui que l'on pourrait reprocher d'avoir ignoré les travaux des historiens allemands. L'énumération détaillée de ses sources allemandes remplirait à elle seule des pages et des pages : qu'il suffise d'indiquer qu'il ne les suit pas aveuglément, mais qu'il les utilise avec un grand sens critique.

Citons comme exemple H. Schäfer, l'auteur d'une *Geschichte von Portugal*, parue de 1836 à 1854. Cet ouvrage fut le modèle principal d'Herculano, quand il écrivit son *Historia de Portugal* ; les deux travaux ont en commun de présenter non seulement les annales politiques du Portugal, mais de les compléter par l'histoire de l'évolution sociale, telle qu'elle est inscrite dans l'évolution de la constitution et de l'administration du pays. Le but est d'offrir « à l'esprit de l'époque contemporaine » (*Zeitgeist*) matière à réflexion et des moyens d'éducation et de progrès : « Stoff zur Betrachtung und Bildungsmittel darzubieten » (Schäfer, *Geschichte von Portugal*, Hambourg, 1836, vol I, p. VIII). Il est intéressant de pouvoir constater que Schäfer, professeur d'histoire à Göttingen, toujours à court de moyens de travail, n'aurait sans doute pas eu le courage d'achever son œuvre, si le vicomte de Santarém ne l'avait pas poussé et aidé de son mieux (cf. *ibidem*, Hambourg, 1854, V, p. ix) : ainsi, Herculano rejoignit donc, par l'Allemand Schäfer, les efforts du premier historien portugais de l'époque romantique.

Cependant, Herculano qui connaissait aussi l'histoire d'Espagne écrite par Schäfer, réfuta à plusieurs reprises les affirmations de Schäfer, par exemple la définition du *fuero* comme une coutume non écrite (*História de Portugal*, 4^e éd., Lisbonne 1887, livre VIII,

p. 51), tout en donnant au savant allemand la plus haute place parmi les écrivains étrangers qui avaient écrit sur l'histoire du Portugal (cf. *ibidem*, livre V).

Un autre savant allemand a intéressé fortement Herculano, c'est le juriste Savigny. Dans son ouvrage intitulé *Geschichte des Römischen Rechts im Mittelalter (Ausbreitung des römischen Rechts im römischen Reich)*, Herculano trouva la justification de cette théorie de la liberté municipale au moyen âge dérivée en ligne droite du *municipium* romain qu'il connaissait et aimait peut-être déjà chez Thierry avant d'avoir lu Savigny. Cependant, Herculano a le mérite d'avoir remonté à la source allemande de cette théorie, que Thierry a omis d'indiquer dans ses *Lettres*. Les Portugais, à la suite d'Herculano, regardèrent Savigny et l'*Ecole historique* comme les véritables initiateurs comme l'indique l'avis favorable que la Faculté de Droit à Coïmbre donna sur le IV^e volume de la *Historia de Portugal* d'Herculano (dans *O Instituto*, 1854, vol. II, p. 64) (1). Remarquons que l'idée de la liberté municipale comme base de la liberté publique était devenue européenne : on ne la rencontre pas seulement chez Savigny, Thierry et Herculano, mais aussi par exemple dans la renaissance des *fueros* en Espagne, dans les réformes municipales du ministre v. Stein en Prusse et chez un Italien, le comte G. Cibrario qu'Herculano connaissait personnellement (cf. *O Instituto*, 1896, vol XLIII, p. 429).

La preuve qu'Herculano se basa sur l'œuvre de Savigny est fournie par la citation qu'il en faisait au VI^e livre de son Histoire, où il parlait des *concelhos*, « imagem ou antes tradição dos municípios romanos » (vol. III, p. 33), et au VIII^e livre, où, après avoir cité Niebuhr, il déclara expressément dans le chapitre intitulé *Origens dos concelhos modernos : o municipio romano* : « Na exposição que vamos fazer, quanto aos tempos posteriores, aproveitámo-nos principalmente das não menos excellentes investigações do sr. Savigny » (vol. IV, p. 5 sv.).

Mais l'idée que l'organisation municipale du Portugal au moyen âge était la synthèse entre l'ordre romain et la liberté germanique qui devait être considérée comme correspondant le mieux au

(1) Il y est dit : « A comissão também professa a idea que o sñr. A. Herculano apresenta da genealogia dos nossos municipios. » Parmi les trois membres de la commission se trouvait Ferrer, l'ami d'Herculano.

caractère portugais, l'idée enfin qu'une telle décentralisation garantissait seule la *vraie* liberté du Portugal, cette idée-là appartient à Herculano. Il y trouvait équilibrés les deux principes qui, selon lui, agissent et luttent l'un avec l'autre dans toutes les sociétés humaines l'un d'ordre moral, intime, subjectif — le sentiment inné de la dignité et de la liberté personnelle (Kant !) — l'autre d'ordre matériel, visible, objectif, le fait constant et indestructible de l'inégalité entre les hommes : « Factos ambos innegaveis e indestructiveis, a grande questão social é equilibra - los »... (*Historia de P.*, vol. III, p. 223 sv.). La même idée d'un équilibre idéal présida enfin à l'édition des anciennes lois et coutumes dans les *Portugalliæ Monumenta historica*, commencée par Herculano en 1856. C'est dans leur préface latine que l'on retrouve ce message qu'Herculano destinait à sa nation et où l'idée romantique et allemande du génie de la race (*indole*) forme la pièce maîtresse : « Neolatinae gentes a populo romano, praeter alia civilitatis documenta, municipium, quoad disciplinam et regulas, tanquam haereditarium acceperunt; quod, velut ab hominum natura deductum, nihil aliud, nisi ingemita primordalia et naturalia jura in ipsa societate et servandi ratio videtur »... (*Leges et consuetudines*, vol. I, Lisbonne, 1856, p. 339). Rejetant toute interprétation philosophique qui veut imposer des lois universelles à l'histoire, Herculano maintiendra jusque dans ses dernières années son idée herdérienne de l'*indole*. Le but de son œuvre d'historien, explique-t-il en 1872 à Oliveira Martins, spirituellement son enfant prodigue, a été de « tornar as instituições mais harmonicas, mais consequentes com as tradições e *indole* » des Portugais, et, ajoute-t-il, « por esse meio, nós chegaremos a tornar a liberdade verdadeira e real, o que não temos obtido com imitações bastardas de instituições e até de utopias peregrinas » (*Cartas I*, p. 224).

Combien les idées d'Herculano sur la nation paraissent modernes ! N'oublions cependant pas les deux points capitaux qui séparent ce libéral patriotique de l'époque romantique des doctrines totalitaires et racistes d'aujourd'hui : Herculano combattit la centralisation autoritaire et rejeta le matérialisme historique qui soumet l'esprit aux lois biologiques et physiques.

Concluons. Nous avons trouvé trois hommes en Herculano : le poète, le moraliste et l'historien. Il ne fait aucun doute que tous

les trois doivent plus à l'Allemagne qu'à aucun autre pays étranger. Le poète s'inspira de Klopstock, Schiller et Bürger, le moraliste de Kant, l'historien de Herder et Savigny. Maintenant, après avoir passé en revue tous les aspects de l'œuvre d'Herculano, nous pouvons réaffirmer en connaissance de cause que, sans son germanisme, Herculano n'aurait pas joué un si grand rôle dans la vie portugaise. En effet, épanoui pleinement au contact de l'esprit allemand, cet homme de caractère austère et libéral, en même temps passionné et modéré, ouvert aux influences étrangères et nationales, nuancé et fermé, a pu donner aux Portugais un idéal d'écrivain et d'homme, que ni Garrett ni, à plus forte raison, Castilho n'ont pu laisser à la postérité.

Quelle a été l'action de cet homme ? Disons tout de suite que, pareil à tous les autres idéalistes, il a complètement échoué en politique, car le but principal de son œuvre, faire du Portugal un Etat libre et florissant, ne fut pas atteint : il s'avéra impossible de rétablir dans le Portugal du xix^e siècle des institutions moyennageuses, oubliées depuis longtemps.

C'est ce qu'Oliveira Martins, qui devait connaître Herculano constata avec lucidité : « Uma das mais conspicuas aventuras do romantismo ou eschola historica foi de certo a tentativa de crear uma tradição nacional portugueza, contra os elementos de uma historia de cinco seculos (= tradition colonisatrice, tradition absolutiste, tradition catholique) quando a duração total da nossa historia não excedia sete. Mas essas dois primeiros affiguravam-se os puros : sendo o resto erros, desvios da genuina tradição. De tal forma se obedecia á moda que lavrava as nações germanicas » (*Portugal Contemporaneo*, II, p. 132). La condamnation du politicien et de l'historien romantiques est un peu trop sévère, parce qu'elle ne fait aucun cas du haut idéal d'Herculano. Elle omet aussi qu'Herculano fut le fondateur de l'histoire critique et synthétique en Portugal, et qu'il a fait école : Oliveira Martins lui-même doit beaucoup de sa philosophie à Herculano, bien qu'il ait été son antipode : c'est Herculano qui l'orienta vers les juristes et les historiens allemands, d'une part Savigny, de l'autre Ranke, Niebuhr et Mommsen (cf. G. Le Gentil, *Quelques sources d'Oliveira Martins*, dans : *Bulletin Hispanique*, Bordeaux, 1927, t. XXIX, p. 266), et comme Herculano, il attribua à l'histoire un rôle essentiellement éducateur.

Comme poète et écrivain, Herculano agit fortement, surtout par l'ascendant de son caractère. Ses rapports avec Th. Braga et Anthero de Quental furent très importants pour l'évolution de la littérature portugaise, mais cela est un chapitre qui doit être traité dans une histoire du réalisme portugais. Si nous nous rappelons qu'Herculano était en rapport avec les deux autres chefs du romantisme, Castilho et Garrett, qu'il rassemblait autour de lui ceux des ultraromantiques qui sont restés dans l'histoire littéraire et qu'il a même pu exercer une influence sur une troisième génération, celle de l'*Ecole de Coïmbre*, on comprend l'importance centrale de l'homme et de l'écrivain. En ce qui concerne le germanisme, on peut supposer que tous ces hommes qui ont été en contact avec lui, ont été initiés par lui à l'esprit allemand. En effet, déjà en 1830, il avait commencé par initier Castilho à Schiller. Quelques années plus tard, il devint l'ami de Garrett, et le resta malgré la différence de leur tempérament et une brouille passagère. Ils avaient des goûts communs. Ainsi, on pouvait les voir collaborer à la réforme du théâtre portugais, et Herculano ne manqua pas d'apporter dans les critiques du théâtre ses connaissances de la littérature allemande, surtout de Schiller (cf. *Opusculos I, Teatro-Moral-Censura*, écrit en 1841). Si Herculano, en tant que poète, profita beaucoup de l'œuvre de Garrett, de cette résurrection de la littérature portugaise selon le modèle anglais et allemand, Garrett de son côté a reçu quelques idées d'Herculano, bien qu'elles fussent de moindre importance dans son œuvre. Citons comme exemple l'emploi que Garrett a fait dans son seul roman historique, *O Arco de Sanct' Anna*, de la théorie du municipalisme. L'*Arco* a été commencé en 1832, dans la ville assiégée de Porto, mais le premier volume n'a été terminé et publié qu'en 1845, et le second en 1849 (1). Comme Garrett ne s'est pas occupé auparavant d'histoire, l'idée du municipalisme ne peut venir que de son ami Herculano. En effet, le sujet de ce roman polémique, dirigé contre la réaction, c'est-à-dire contre le clergé, qui relevait la tête, et la nouvelle féodalité des barons *especieiros*, est la lutte de la bourgeoisie de Porto du temps de Pierre le Cruel contre l'évêque pour sauvegarder les libertés municipales. Le roman

(1) D'après la préface de Braga, le second volume a été composé à Ajuda : cela expliquerait la provenance des documents sur l'histoire de Porto, puisqu'à Ajuda Herculano lui-même pouvait les indiquer à Garrett.

a des prétentions historiques : dans l'appendice, on trouve le texte d'un *foral* portugais, et le chapitre XXXII décrit une séance de la municipalité de Porto où un jeune député prononce des paroles démocratiques, respectueuses pour la royauté, mais hostiles aux seigneurs féodaux : « Democraticas, porque n'essas eras feudaes a democracia e a coroa tinham os mesmos interesses, a sua causa era commun » (3^e éd., Lisbonne, 1859, p. 212). C'est donc la même idée du bon vieux temps, « aquella bom tempo innocente » (*ibidem*), que celle qui guidait Herculano, bien qu'elle soit devenue chez Garrett un simple argument dans la lutte entre partis politiques. La « maison d'Ajuda » près de la bibliothèque sur laquelle Herculano régnait comme bibliothécaire du roi (1) fut en plus d'un cercle littéraire et politique, le foyer nouveau du germanisme en Portugal. Ici, on se réunissait tous les samedis soirs ; Garrett s'asseyait dans le « grand fauteuil allemand » (cf. Bulhão Pato, *Sob os ciprestes*, Lisbonne, 1877, p. 88), les autres se groupaient autour des deux chefs. Il y avait là des gens comme le disciple historien Rebello da Silva, le disciple poète Bulhão Pato et des professeurs amis comme Serpa Pimentel, et surtout Ferrer. En 1851, on y voyait même Saldanha, le maréchal politique (2) et d'autres ministrables pour délibérer avec Herculano sur les moyens d'organiser — après un soulèvement militaire à Porto — la *Régénération* du pays. Mais à cette occasion on se servit honteusement de l'idéalisme de l'historien.

L'idée d'Herculano était alors de reprendre l'œuvre interrompue de Mousinho de Silveira. Certainement, son germanisme de moraliste et d'historien se serait alors manifesté dans un sens démocratique, mais modéré : on ne lui laissa pas le temps de tenter son expérience. Mais d'habitude, le cercle d'Ajuda était bien plus tranquille ; Herculano y échangeait avec ses amis des idées et discutait avec eux les sujets historiques, économiques et littéraires

(1) Les rapports d'Herculano avec le roi D. Fernando, un Cobourg, et avec son fils D. Pedro furent empreints de la plus grande cordialité. Il existe une anecdote amusante sur la visite que D. Pedro tenait à faire beaucoup plus tard au Vale de Lobos, la ferme d'Herculano.

(2) Je n'ai malheureusement pas vu le fameux commentaire de la philosophie de Schelling que le maréchal écrivit à Vienne quand il y avait été envoyé comme ambassadeur du Portugal. Il resta à Vienne jusqu'en 1845.

qui l'intéressaient (cf. Brito Aranha, *Alexandre Herculano*, dans le *Dicionario bibliogr. port.* d'Inocencio da Silva, vol. XXI, p. 93).

Le germanisme d'Herculano apparaît comme le plus fort et plus profond de ceux que nous avons étudiés jusqu'ici. Cela est d'autant plus remarquable qu'Herculano n'a jamais été en rapport direct avec les penseurs et les poètes d'Allemagne, et qu'il n'a jamais vu un pays de langue germanique. Les quelques Allemands qu'il a connus étaient des savants : ainsi, il avait rencontré au Portugal l'ambassadeur Raczynsky, Polonais de nationalité allemande, qui étudiait un des premiers l'art portugais, et l'Allemand brésilien Varnhagen, ami de Garrett également, qui collaborait avec Herculano à la revue *O Panorama* : on voit déjà qu'il ne pouvait pas résulter de ces amitiés des rapports directs avec l'Allemagne. Enfin, il échangeait des lettres avec un Allemand catholique et libéral, historien et, comme lui, ennemi juré de l'obscurantisme et de l'intolérance cléricale. De là vient l'éloge funèbre d'Herculano que Döllinger prononça en 1877 devant l'Académie des Sciences à Munich ; car Herculano avait été membre de cette société savante depuis 1867, élu sur proposition du géographe Kunstmann, un savant qui s'est toujours intéressé aux découvertes portugaises et qui, lui aussi, a peut-être été en rapports avec Herculano. Que l'Allemagne n'ait pas ignoré son ami au Portugal cela ressort de la traduction de ses contes et d'*Eurico* en allemand, publiés déjà en 1847, peu de temps après leur publication au Portugal.

Cependant, le germanisme d'Herculano n'était pas seulement plus étendu et plus profond que celui de Garrett et de Castilho. Il était aussi plus judicieux et nuancé. Herculano savait critiquer l'Allemagne : Rappelons-nous sa position envers la métaphysique allemande et envers la science allemande.

Autant qu'il aimait et même idéalisait la « nation la plus éclairée de l'Europe », il lui arriva, surtout vers 1870, de tourner en ridicule la science trop spécialisée et de tempêter contre les « idéalistes germaniques » avec leurs utopies sociales et métaphysiques à la Hegel (cf. *Cartas*, I, p. 229), mais ce n'était plus la même science, ni le même idéalisme que ceux de sa jeunesse !

TROISIÈME PARTIE

La fin du romantisme et de son germanisme

CHAPITRE VII

LES ULTRA-ROMANTIQUES

Partout, au Portugal exactement comme en France ou en Allemagne, les efforts des quelques grands talents poétiques qui avaient pu s'affirmer avec éclat dans le mouvement romantique, ont été vite suivis de la décadence de ce genre funeste à leurs disciples, pendant que l'idéal classique survivait grâce à sa rigueur. Il ne serait donc pas exact de dire que le déclin du romantisme fut un phénomène particulier au Portugal, ou qu'en favorisant le développement du romantisme, le germanisme d'Herculano et des autres chefs du mouvement aurait conduit les poètes portugais sur la fausse route de l'ultra-romantisme. Déjà, avant que l'action modératrice des chefs se fît sentir, le danger d'un romantisme extrême exista, conséquence fatale de la sentimentalité relâchée qui était l'âme même de la révolution contre les conventions classiques : cependant, à ce moment le danger ne s'appelait pas ultra-romantisme, mais mélodrame. Lorsque, avec un retard d'à peu près trente ans sur l'Angleterre et l'Allemagne, le romantisme lyrique et historique conquit le Portugal après la révolution libérale de 1832, le modèle qui s'imposait à la grande majorité des écrivains ne fut pas l'Allemagne, mais la France : là, Hugo, Dumas et d'autres entraînèrent le mouvement dans la voie d'un anticlassicisme si violent, si radical, qu'il devait séduire les Portugais. Les chefs romantiques, déjà inquiets d'être confondus avec des poètes du genre de Byron, s'en

alarmèrent. Ainsi s'expliquent leurs protestations d'indépendance à l'égard du *romantisme*, qui autrement apparaîtraient incompréhensibles. En effet, l'idée du *romantisme*, toujours assez difficile à définir en Portugal où elle n'était pas autochtone, y avait plusieurs fois changé de sens. Ce qui avait désigné pour Macedo une louable poésie champêtre et sentimentale, à la manière d'Horace et des classiques du *xvii^e* siècle, s'associa dans la suite avec les exagérations du *Werther* et des *Räuber*, pour ne citer que des exemples allemands, tous les deux considérés comme des œuvres aussi authentiquement romantiques que les poésies cruelles de Byron et les folies du jeune drame romantique en France. C'est contre cet aspect du romantisme, insupportable à des écrivains qui tenaient aux traditions de beauté formelle de leur pays, que les jeunes chefs portugais se sont dressés. Car on pouvait craindre que le mouvement littéraire, qui avait voulu détruire les conventions désuètes de la littérature archaïsante pour les remplacer par d'autres, plus modernes et plus nationales, ne restât en défaut sur la partie positive du programme. L'appréhension du danger conduisit à ces protestations d'écrivains romantiques contre le romantisme dont le paradoxe a été mis en lumière par Th. Braga dans *Garrett e o Romantismo* (Porto, 1903, p. 56 sv.). On y trouve citées côte à côte des déclarations de Garrett, d'Herculano et de Castilho contre les *dandys* de Paris qui abandonnaient Racine pour Schiller et appelaient servilité l'observation des règles classiques (Garrett), contre le libertinage athée des monstres byroniens (Herculano) et contre la glorification du crime dans les drames de Schiller (Castilho), pour ne mentionner que les griefs principaux. Ainsi, Herculano put s'écrier en 1835 qu'il espérait ne jamais être un romantique, puisqu'on se disait romantique quand on voulait cacher le manque de génie et faire aimer l'irréligion, l'immoralité et tout ce qu'il pouvait y avoir de noir et d'abject dans le cœur humain (cf. *Repositorio litt.*, p. 88). De même, Garrett eut soin dès 1825 de ne pas se laisser enrôler sous la bannière du romantisme (cf. la préface du *Camões*), sans pour cela vouloir être considéré comme un classique réactionnaire. Toute sa vie durant, Garrett lutta contre les exagérations de l'école adoptées volontiers par le tempérament méridional, impulsif et facilement négligeant en ce qui concernait le fond et la portée des œuvres : ce fut le danger qui guettait la génération des futurs ultra-romantiques : « Romantismo, ca o

houve sempre (= au Portugal) ; essa molestia, se tal hé, esse andaço de bexigas, como ja lhe ouvi chamar, nunca sahiu da nossa peninsula » (Préface de *Merope*, écrite en 1841, *Obras completas*, vol. III, p. 3 sv.). Quel remède proposa-t-il ? Nous l'avons vu : c'était la leçon de Goethe et de Schiller, un art qui aurait été comme la synthèse entre la beauté antique et les tendances de l'esprit moderne. Dans ce sens, il parla d'une vaccination contre le *romantisme* latent et maladif du Portugal par l'introduction des œuvres disciplinées de W. Scott et de Goethe (*ibidem*). Herculano fut guidé par la même pensée lorsqu'il recommanda l'étude de la littérature allemande comme remède contre le formalisme exubérant : « A litteratura alemã é talvez agora o melhor e o mais indicado remedio para o mal de que adoecemos. A sua originalidade excentrica será contra-veneno para esta excrescencia de fórma, que, sejam *classicos* ou *romanticos* segundo o tempo, toda a nossa poesia absorvem e não deixam logar para a ideia » (*Mem. do Conserv.*, 1840, p. 101. Cité d'après Braga).

L'enseignement de Garrett et d'Herculano porta-t-il ses fruits ? Nous savons que non : l'ultra-romantisme fut la conséquence inéluctable d'une évolution qu'ils avaient pu retarder seulement. Du reste, leurs notions de la littérature allemande ne tenaient pas assez compte de ses tendances au xix^e siècle ; autrement ils auraient pu préparer le passage graduel de la littérature portugaise du romantisme au *réalisme*. Le divorce entre, d'une part, la vie banale et matérielle de tous les jours, résultat d'une politique mesquine et d'une économie immorale, et d'autre part un art grandiloquent fut fatal au romantisme. Garrett l'a senti, et il flétrit l'opposition entre la société du temps, foncièrement matérialiste et utilitaire — on était à l'époque des premières réalisations de la technique moderne — et une littérature « tôda excessivamente e absurdamente e despropositadamente espiritualista », qui était pourtant l'expression de cette société ! Car la littérature mentait et feignait tout bonnement et la société goûtait cette belle illusion de moralité : « tem religião nos versos, caridade nos romances, fé nos artigos de jornal » (*Viagens*, I, p. 20 ; écrit en 1845). Nul autre n'a su montrer aussi bien le point faible du romantisme au Portugal : il venait trop tard, et il tombait donc mal. Ce n'était donc pas l'immoralité, l'excès dans la liberté que les poètes devaient craindre, mais une morale illusoire

et une trop grande docilité à suivre l'exemple des chefs : on imita aveuglément, au lieu de se laisser inspirer à faire œuvre originale ainsi que l'avaient tenté avec succès Herculano et Garrett. Celui-ci se demanda un certain moment s'il n'était pas coupable de cette décadence parce qu'il avait recommandé des modèles étrangers : « Deus me perdoe se fiz mal. Ja comêço a desconfiar que sim. Vejo tanta bexiga negra e malignada, vejo morrer d'ellas tanto rapaz de esperanças ! » (Préface de *Merope* de 1841, *Obras completas*, III, p. 4). Peu d'années avant sa mort, il dut répéter son cri d'alarme : n'imitiez donc pas les étrangers, le salut est en vous-mêmes. Editant les *romances* populaires de son pays, il les présenta comme les échantillons d'une littérature nationale. Son intention fut de populariser l'étude de la littérature traditionnelle : « para dirigir a revolução litteraria que se declarou no paiz, mostrando aos novos ingenhos que estão em suas fileiras os typos verdadeiros de nacionalidade que procuram, e que em nós mesmos, não entre os modelos estrangeiros, se devem encontrar ». Car : « Eu, que ousei levantar o pendão da reforma litteraria n'esta terra..., doe me a consciencia de ver a anarchia em que andâmos depois que elle foi aniquillado ; pêza-me ver o bom instincto dos jovens talentos, desvairado em suas melhores tendencias, procurar na imitação estrangeira o que só póde, o que só deve achar em casa » (Introduction au *Romanceiro*, II, *Obras completas*, vol. XIV, Lisbonne, 1851, p. v à vi *passim*).

A qui la faute ? Quand Castilho, dépourvu de toute connaissance approfondie, s'était mis à fondre toutes sortes d'éléments romantiques, mais hétéroclites, dans des monstruosités comme la *Noite do Castello* et les *Ciumes do Bardo*, guidé par la conviction que le résultat de cet amalgame serait une littérature éminemment nationale, l'ultra-romantisme avait trouvé son maître. Herculano doit être accusé, lui aussi, d'avoir mal guidé la jeunesse : en faisant l'éloge chaleureux de toute œuvre nouvelle de son vieil ami Castilho, il ne put que le confirmer dans sa voie et lui donner une autorité accrue. Pourquoi le bon goût qu'Herculano avait montré dans le choix de ses lectures et de ses modèles allemands, a-t-il failli dans le cas de Castilho ? Nous avons vu pourtant qu'il partagea les vues de Garrett sur le renouveau de la littérature portugaise. Peut-être fut-il si indulgent parce qu'à l'époque où Castilho écrivit ses poèmes

franco-germano-portugais, lui-même avait abandonné toute « vanité » de poète lyrique.

Ainsi furent encouragés des talents médiocres à plus de médiocrité encore. Il est significatif que le cercle des ultra-romantiques futurs, qui s'appelait le *Trovador* et eut comme chef le lyrique João de Lemos, se plaça sous la protection de Castilho en 1844, année de sa fondation. Un pèlerinage fut organisé : les jeunes étudiants-poètes répétèrent la fête du Printemps qu'avaient célébrée vingt ans auparavant les adeptes de Bocage et de Gessner, sous la conduite des trois Castilho. Le nom de la « nouvelle école » n'est pas moins révélateur : ce fut une allusion ouverte à un romantisme faussement traditionnel qui à la même époque sévissait en France — et en Allemagne, le « genre troubadour ». Inutile de dire que ce « genre » n'avait de romantique que la forme. Voyons par exemple les poésies d'un de ses représentants les plus célèbres, le sombre Soares de Passos. Nous le choisissons parce que, sous l'influence d'Herculano, il a été à peu près le seul poète lyrique à perpétuer une certaine influence germanique à l'époque ultra-romantique, tandis que la plupart des écrivains se moquait des efforts d'un Herculano et venait à l'admiration plus accessible des Français. Comme chez Herculano, on trouve chez Passos des influences de Bürger et de Klopstock, et il y a même quelque chose du *Faust*. Mais les ressemblances sont d'un vague qui trahit la connaissance de seconde main. Il y a aussi une influence que l'on n'a pas encore rencontrée, ni chez Castilho ni chez Herculano : c'est celle de Heine, dont la vogue au Portugal, à l'instar de la France, alla en augmentant jusque vers 1870. L'influence de Heine, poète combien réaliste et désabusé, eut une importance particulière : elle montre bien que le romantisme de Soares de Passos et de ses amis n'était qu'une fiction.

Mais commençons par le poète le plus ancien, Klopstock. Le premier rapprochement entre Klopstock et Soares de Passos fut fait par Herculano lui-même. En 1856, lorsque le recueil de ses poésies fut publié, Soares envoya un exemplaire au maître d'Ajuda. Dans sa réponse, celui-ci nota que le *Firmament* lui rappelait le « grand Klopstock » (*Cartas*, II, p. 88 : Ajuda, le 5 août 1856). Qu'est le *Firmament* ? Dans ce poème à la gloire de Dieu, Soares de Passos évoque la majesté des cieux en images brillantes et l'oppose à la création mortelle, le « trône » éternel de Jéhovah, foyer souverain

vers lequel finalement toute la vie va refluer. Il n'y a pas de doute que le thème de l'univers étoilé, sphère de Dieu, fut inspiré à Soares de Passos par les poésies d'Herculano, elles-mêmes inspirées par le *Messias* de Klopstock. Soares de Passos a-t-il eu une connaissance plus directe de Klopstock ? On le croirait quand on s'aperçoit de la similitude de quelques images que Soares n'a pas pu trouver dans la Bible comme celle du livre de l'éternité, du tabernacle céleste ou du char ardent qui roule à travers l'infini.

Au premier chant du *Messias*, en décrivant l'univers, Klopstock parle de la lumière céleste et du fleuve de clarté qui autrefois coulait du ciel vers le paradis des premiers hommes :

« Durch den glänzenden Weg, der gegen die Erde sich wendet,
Floss, seit ihrer Erschaffung, am Fuss des Thrones entspringend
Einst nach Eden ein Strom der Himmelsheite herunter. »

— (Chant I^{er}, v. 203-205).

Il réapparaîtra après le Dernier Jugement :

« Dann wird auch der ätherische Strom von dem himmlischen Urquell
Wieder mit hellerer Schöne zum neuen Eden sich senken. »

(Chant I^{er}, v. 225-226).

De même, Soares de Passos s'émerveille de l'océan des étoiles dans la quatrième strophe de son poème :

« Mas vós brilhaes, no fundo accesas
Do throno soberano :
Quem vos ha de seguir nas profundezas
Desse infinito oceano ?
E quem ha de contar-vos nessas plagas
Que os ceus ostentam de brilhante alvura,
Lá onde sua mão sustem as vagas
Dos sóes que um dia romperão na altura ? »

Deux strophes plus loin, l'image change : on entend l'antique musique des sphères, rêve des Pythagoréens, mais elle consiste maintenant en lyres et en harpes qui louent le Seigneur :

« Cantae, ó mundos, que seu braço impelle,
Harpas da criação, faxos do dia,
Cantae louvor universal Aquelle,
Que vos sustenta e nos espaços guia. »

Dans la seconde description du ciel faite par Klopstock, on retrouve le même thème musical :

« Die Lieder der göttlichen Harfenspieler
Schallen mit Macht, wie beseelend, darein. So vereiniget, schweben
Töne vor dem, der das Ohr gemacht hat, und Preise vorüber. »

(Chant I^{er}, v. 237-239).

Il y a pourtant une différence énorme entre la mythologie chrétienne des anges et des diables que Klopstock met en scène, dans une foi toute naïve, et l'évocation quasi scientifique de Soares de Passos, qui ne fait que donner une forme poétique à une théorie de la naissance et de la mort des planètes.

Les images du trône de Dieu et du chant des sphères paraissent chez lui du même coup conventionnelles.

Un autre souvenir vague de Klopstock, de ses chœurs célestes, archanges, anges noirs et déchus, enfin de la célèbre guerre entre les anges et les diables, apparaît dans la *Visão do resgate*, hymne à la liberté politique !

Les visions étaient en faveur chez tous les romantiques ; déjà Garrett et Herculano en avaient eu : Dans celle-ci, on a l'écho des visions de luttes entre peuples, comme les renferme l'*Eurico* ; celui de la vision, elle aussi politique, du jeune Garrett et celui du verbalisme pathétique de Victor Hugo. Le savant mélange des éléments rappelle les poèmes romantiques de Castilho.

L'influence de Bürger sur la ballade *O noivado do sepulchro* a été généralement reconnue : on ne se trompa pas sur la provenance de cette poésie de cimetières nocturnes, avec leurs fantômes, leurs tombeaux ouverts et leurs squelettes. Le souvenir de *Leonor* n'est cependant que dans la forme : le maigre fond fut fourni par Castilho — l'amour bafoué des *Ciumes do Bardo* — et par Herculano, la fidélité des amoureux jusque dans la mort.

Le souvenir du *Faust* n'est pas sûr ; pourtant, on croit reconnaître le monologue du grand savant désabusé dans quelques lignes de *A Vida*, surtout parce que Prométhée, l'image du jeune Goethe, y est évoqué :

« Prometeu afanoso, eil-o procura
Dar alma e vida ás creações que inventa,
Ai ! já não bellas, mas de impura argilla. »

« Honras, gloria, poder, bens de fortuna,
Sciencia austera, festivaes prazeres,
A tudo se abalança, aspira a tudo,
E em tudo encontra desenganos sempre.
Ao ponto que fitára jamais chega,
Ou, se o alcança, não lhe dura o gôso. »

(*Poesias*, Porto, 1917, p. 76).

La fin ne rappelle-t-elle pas le pari entre Faust et Méphistophélès : Faust engage son âme si jamais il prend goût à quelque chose. Et « Prometeu afanoso », n'est-ce pas le Faust entreprenant, mais malheureux, de la seconde partie du drame ? En 1856, le *Faust* n'avait pas encore été traduit en portugais, mais il était accessible dans plusieurs traductions françaises, dont celle de Nerval. D'autre part, nous savons que Garrett, aussi bien qu'Herculano, a connu et aimé l'œuvre de Goethe, comme de fréquentes allusions à Méphistophélès le prouvent. C'est la vogue de Goethe, autre culte importé de France, et né peut-être des éloges de Heine, qui explique le tour passionné que prit, vingt ans plus tard, le grand débat autour de la traduction de Castilho. V. Nemésio a dressé une petite liste d'ultra-romantiques, « rapazes da roda de Herculano », qui lisaient le *Faust* et d'autres ouvrages de Goethe. Parmi eux, le lecteur le plus attentif fut sans doute Lopes de Mendonça, qui en a laissé un témoignage dans ses *Memorias de um Doido* de 1849 (cf. V. Nemésio, *Mocidade de A. Herculano*, I, p. 330).

L'ironie de Heine n'a pas encore conquis Soares de Passos ; mais c'est le ton désespéré et rêveur de la *Lorelei* qui perce dans *O outomno* :

« Não sei que pezar secreto
Nos enluta o coração.
É que nos lembra o passado
Cheio de viço e frescura,... »

(*Poesias*, p. 10).

Ce n'est qu'un échantillon ; certainement, on pourra trouver d'autres allusions à Heine dans les poèmes de Soares ; car il fut un de ses premiers traducteurs : trois versions de Heine doivent se trouver dans une petite revue ultra-romantique de Coïmbre, la *Grinalda* de 1855. Il y a là aussi une traduction d'un poème d'Uhl-land (*A Monje*) qui rejoint une adaptation, *Maria, a ceifeira*, du

recueil des *Poesias*. On peut s'étonner de ne pas trouver l'influence d'Uhland dans les poèmes de Soares, mais il est difficile de saisir l'esprit très imprécis des ballades d'Uhland.

Soares de Passos ne fut pas le seul à traduire des poèmes allemands. Les talents de second ordre qu'étaient les ultra-romantiques se sentaient portés vers les traductions plus ou moins fidèles, comme à la même époque les Schack, les Geibel et les Rückert en Allemagne. Rappelons-nous que c'est seulement alors, en 1848, que Gomes Monteiro, l'homme d'affaires prudent, lança ses *Eccos* : sans doute sont-ce les mouvements politiques de 1830 et 1848 qui attiraient la sympathie des poètes libéraux et romantiques sur l'Allemagne. Si seulement on avait su tirer de ces traductions un autre profit que le goût de l'imitation ! Cette activité de prospecteurs avait du moins le mérite de mettre le Portugal au courant de la littérature contemporaine et classique de l'Allemagne, ambition qui aurait été impossible avant les efforts de Leonor d'Alorna, de Garrett et d'Herculano pour acclimater l'esprit allemand en Portugal. La sympathie pour l'Allemagne n'eut rien d'exclusif : la plus grande part de l'admiration alla, avant comme après, aux écrivains français, et il y eut entre 1840 et 1850 une vague générale de traductions. M^{me} de Staël et Chateaubriand avaient déjà été introduits ; maintenant, on fit connaître le lyrisme de Béranger et de Lamartine, les romans et les drames de V. Hugo, de Dumas père et d'Eug. Sue (cf. les listes de traductions données par Mendes dos Remédios, *Hist. da Lit. Port.*, 6^e éd., Coïmbre, 1930, p. 470 sv.). C'est l'époque du romantisme sentimental de Porto que symbolise le nom du romancier Camilo de Castelo Branco ; elle se caractérisa par la violence des sentiments amoureux et le mépris qu'opposait à certaines conventions sociales, comme le mariage, la majorité de la *jeunesse dorée* (cf. A. de Magalhães Basto, *O Pôrto do Romantismo*, Coïmbre, 1932, p. 2). Du moins, l'influence de la littérature allemande, moins hardie que la française de la même époque, ne causa pas encore de dégâts, bien que l'on traduisit surtout les lyriques. Gomes Monteiro fut l'introducteur de l'*Ecole Souabe*, des derniers romantiques allemands, tels qu'Uhland, Hauff et Kerner, ainsi que des poètes troubadouresques et politiques de la *Jeune Allemagne*, comme Freiligrath et Heine. Il est à remarquer que, seule, la veine lyrique de la *Jeune Allemagne* fut

exploitée : pour les thèmes politiques on eut des modèles français supérieurs aux allemands. Cependant il n'y eut pas de direction : on cherche en vain une idée générale qui ait guidé les traducteurs. Il se mirent à traduire la *Jeune Allemagne*, les ultra-romantiques, les romantiques, Kotzebue, les classiques, et même encore Gessner et Cronegk, comme les architectes de leur temps, en mal de style, copièrent avec plus ou moins de bonheur les temples antiques, les églises gothiques, les châteaux forts normands et l'on ne sait quoi encore (1).

L'exemple venait de haut : Le roi Fernando, un Cobourg qui avait épousé en 1830 la reine libérale Maria II, elle-même fille d'une archiduchesse autrichienne, favorisa le mouvement germanisant qui se dessina : plusieurs Allemands l'entouraient, parmi eux son ancien professeur, le Conselheiro Carlos Dietz (2), l'ingénieur, architecte et général Eschwege, et Kessler, le médecin de la Cour. Le fils aîné de Fernando, le futur Pedro V, partagea son goût pour l'Allemagne, fortifié par deux voyages auprès de ses parents en Allemagne et par ses rapports très cordiaux avec Hercu-

(1) Il y a là une lenteur et un attachement aux modèles une fois a optés qui forment un trait caractéristique de la littérature portugaise. En ce qui regarde le romantisme, la vogue durable de Huber a son équivalent dans la faveur prolongée dont jouissaient Florian et Millevoye, traduits encore vers 1836 (cf. V. Nemésio, *Relações francesas do romantismo português*, Coïmbre, 1936, et le compte rendu de cet ouvrage fait par G. Le Gentil dans la *Revue de Litt. comparée*, vol. XVIII, 1938, n° 1, p. 230).

(2) Dietz s'est rendu impopulaire au Portugal parce qu'il voulait jouer un rôle dans la politique intérieure de ce pays. Les libéraux le détestaient à cause de ses idées réactionnaires, les miguélistes parce qu'il était un étranger. Voici comment un libéral jugait Dietz : « Um alemão, refalsa lamente hypocrita, representante da flor do ultramontanismo, foi escolhido para educar o espirito e o coração dos jovens principes. » (Bulhão Pato, *Sob os ciprestes*, p. 167). Les amis de Dietz trouvaient au contraire en lui un homme très honnête : « Heureusement il y avait (en 1836) à la cour de Lisbonne un homme intègre dont la camarilla n'avait pas tenu compte, M. Dietz, qui, dans un but complètement désintéressé, exerçait un profond empire sur l'esprit du prince (= D. Fernando)... Opposé d'abord au mariage du prince, il l'avait accompagné en Portugal avec les plus sombres pressentiments... Habitué au despotisme patriarcal des Habsbourg... une aversion pour toute entrave constitutionnelle... une franchise peu diplomatique... » (Goblet d'Alvielle, *L'établissement des Cobourg en Portugal*, Paris, 1869, pp. 131, 133-134 et 198).

Dietz n'avait donc pas de quoi séduire les Portugais, et il fit un tort énorme à la cause de son souverain.

lano (1). Il paraît que lui et son père ont laissé des traductions portugaises de Schiller dont nous n'avons cependant pas pu trouver trace, mais on n'a qu'à regarder les livres de leur bibliothèque personnelle, casés au hasard des rayons dans le petit salon d'entrée du palais d'Ajuda, pour se convaincre de leur goût pour les poètes allemands.

Ne citons que quelques noms caractéristiques de cette époque des traducteurs : Silva Ferraz, J. F. Pereira et O'Neill.

Joaquim Simões da Silva Ferraz, né à Porto vers 1834 et professeur (d'allemand ?) au Lycée national de Lisbonne, toucha de près au cercle de Soares de Passos : il donna plusieurs poèmes, sans doute des traductions ou des imitations, à la revue de Soares, le *Novo Trovador*. Plus tard, il publia maints poèmes dans l'*Archivo Universal*. On en trouve la liste chez Inocencio da Silva, sans qu'il soit toujours possible de distinguer les poèmes originaux des adaptations. Parmi les dernières, on relève toutefois le *Köng von Thule* (*Rei cego*) de Goëthe, le *Taucher* (*O mergulhador*) de Schiller, la *Lenore* (*Cavalgada para o tumulo*) de Bürger, les *Zwei Grenadiere* (*Os dous granadeiros*) de Heine et même des *Contos do Rheno*. Son goût de la ballade troubadouresque s'affirme aussi dans sa traduction de *Des Sängers Fluch* d'Uhland que publia une autre revue de Coïmbre, l'*Instituto*, en 1859 : c'est l'apothéose du troubadour pauvre, protégé par Dieu qui punit ses ennemis :

« No nome do rei maldito
Não falla nenhum cantor.
Morreu mísero e esquecido
— Como disse o Trovador ! — »

(*O Instituto*, vol. VII, p. 48).

Dans l'*Archivo Universal*, Silva Ferraz publia aussi en 1860 une thèse sur le sujet proposé par le *Curso Superior de Letras* en

(1) Sur son admiration pour l'Allemagne, cf. les *Escritos de El-Rei D. Pedro V*, Coïmbre, 1923. On y trouve le journal de voyage que D. Pedro entreprit à l'étranger en 1854. L'armée prussienne fit une impression profonde sur son esprit. Décrivant en détail la garnison de Berlin, il conclut : « Trabalhar para lá chegar » (*Escritos*, vol. I, p. 265). Cependant, l'Allemagne des artistes et des savants l'intéressa tout autant que l'Allemagne de Frédéric II et des soldats prussiens. Il alla au théâtre, visita les musées et les ateliers d'artistes et fit la connaissance du vieux Wilh. v. Humboldt, « um homem de quem não se pode deixar de gostar » (*ibidem*, p. 285). A Prague l'attendit son ancien précepteur, « o bom Dietz », qu'il n'avait pas revu depuis sept ans (*ibidem*, p. 301).

vue d'un concours pour la chaire de philosophie. Elle reflète bien l'esprit éclectique de l'époque : *Que relação há entre o eclecticismo de Mr. Cousin e a philosophia alemã ?* C'est le Dr J. de Almada e Leucastre qui obtint la chaire, bien que Silva Ferraz eût déjà traité du même thème l'année précédente.

João Felix Pereira, autre professeur, et en même temps medecin, ne traduisit pas seulement des livres allemands de medecine montrant le prestige acquis par la science allemande au Portugal dès l'époque du romantisme, mais aussi des écrivains classiques. Dans Schiller, il choisit le *Geisterscher*, qu'il publia en 1852 sous le nom du *Visionario*, gagné sans doute par l'admiration qu'Herculano avait pour cette œuvre. On a de lui aussi des versions de prose des fables de Lessing, « avec le texte original en regard » (1853). Cette resurreccion du premier des classiques allemands étonne, mais la fable, avec ses caricatures morales, interessa les Portugais depuis que Garrett en avait écrit. Du reste, on a de Garrett une bonne adaptation d'une des fables de Lessing, mais Garrett, qui avait dû la prendre dans quelque anthologie, ne put indiquer le nom du véritable auteur. Le même Pereira fit paraître une traduction — complète ? — du *Cosmos* de Humboldt. Il fut aussi le premier Portugais à organiser un dictionnaire allemand-portugais et portugais-allemand, qui en 1858 avait été imprimé jusqu'à la lettre H.

L'homme qui a fait connaître le nom de Lessing en Portugal, fut Henrique O'Neill, né en 1819, qui avait été du groupe du *Trovador* à Coimbra, au temps de ses études de droit. Ses traductions consciencieuses furent lues dans les écoles primaires. Lui aussi fut professeur, et même professeur de portugais et d'allemand. Son préceptorat à la cour lui donna la notoriété nécessaire. Il avait vu l'Allemagne de ses propres yeux, et nous savons qu'il fit en 1873 un voyage en Rhénanie, au même moment que son compatriote, le journaliste Ed. Coelho. Ed. Coelho a laissé une courte description de son excursion, entreprise après la visite de l'Exposition mondiale de Paris : ses remarques sont typiques pour les voyageurs ultra-romantiques et valent certainement aussi pour O'Neill (cf. Ed. Coelho, *Passaios no estrangeiro*, Lisbonne, 1879, p. 162 sv., p. 309 sv.). Après avoir remarqué à l'Exposition les peintures gigantesques d'histoire, comme celles du tameux viennois Makart,

et les petites peintures descriptives, dites de *genre*, il se décida à faire une excursion dans la vallée du Rhin. C'était l'époque où le voyageur, s'il voulait être pris au sérieux dans le beau monde, avait l'obligation morale d'accomplir des pèlerinages standardisés à la Cook : « Eu não queria voltar à Lisboa sem fazer duas romarias, para mim tão devotas como as dos crentes da Méca ou as dosromeiros de S. Thiago de Compostella, visitar a patria de Guttenberg, o inventor da imprensa, em Moguncia (1), e a casa do illustre auctor do *Faust*, em Francfort (*Passeios*, p. 309). Naturellement, le nom de Schiller dut aussi être mentionné : on ne sait par quel miracle de l'association des idées Coelho y pensa lorsqu'il entendit le douanier de Herbestal le saluer poliment par un « Guten Morgen, mein Herr ! » (*ibidem*, p. 320). La vue de la cathédrale de Cologne et des châteaux en ruines lui rappelèrent les légendes populaires qu'il avait lues dans un livre, mais, sur les bords du Rhin, il pensa aussi au Mondego et même aux vers de João de Lemos : on le voit, le genre troubadour n'était pas encore mort. Passant par Bonn, Coelho évoque les noms de Beethoven et du savant lusophile Diez. A Wiesbaden, il rencontra à sa surprise des Allemands qui avaient vécu longtemps à Lisbonne : il ressentit de la nostalgie quand il vit voisiner, dans leur bibliothèque, les ouvrages de Camões, de Garrett et d'Herculano avec les classiques allemands et anglais, comme dans leur cave le porto avec le vin du Rhin. Une visite à Francfort où le livre de M^{me} de Staël lui servait de guide, couronne cette petite excursion-type.

Quelle survivance étonnante que celle du genre ultra-romantique, pourtant condamné déjà depuis longtemps par tous les grands poètes du Portugal ! Dans la *Nova Alvorada*, revue poétique qui paraissait vers 1890, l'ultra-romantisme trouva encore un refuge dans beaucoup de numéros. Citons comme exemple la *Ballada antiga* de Julio Brandão où il est question de cheveux des

(1) L'enthousiasme du siècle dernier pour Gutenberg se répandit jusqu'au Portugal où l'on traduisait en 1863 la biographie de Gutenberg écrite par Lamartine. Déjà en 1862, le traducteur, un certain José Ant. Dias, avait fondé une *Sociedade de Guttenberg* à Lisbonne. Détail amusant, mais caractéristique : parmi les bustes et médaillons d'hommes célèbres que le tailleur Nunes Corrêa fit apposer sur la façade de sa maison en 1860, il y avait aussi un médaillon représentant l'inventeur de l'imprimerie (cf. Júlio de Castilho, *Memórias de Castilho*, vol. III, p. 89).

ténèbres (« cabellos de treva »), d'un palais où l'on entend à chaque instant pleurer on ne sait qui, tandis que le clair de lune tremble dans les hautes fenêtres : des crêpes ondulent sur les murs ténébreux comme des visions silencieuses d'oiseaux noirs et :

« Pelos jardins areados
Que a lua sinistra banha,
Ha Sonhos, resuscitados
Como em lendas da Allemanha... »

(*Nova Alvorada*, III, 1893, p. 5).

Ou bien, ce sont les *Noites Negras* d'un certain E. Sanches da Gama que hante encore le souvenir de Bürger :

« É n'essas Noites que os amuletos
Evocam Genios, Lendas, Mystérios...
E é quando dançam os esqueletos
Danças macabras nos cemiterios ! »

Nova Alvorada, IV, 1894, p. 153).

On s'explique ainsi que même la génération anti-romantique de Coïmbre, les étudiants d'environ 1866, aient commencé par donner dans les thèmes et les lectures romantiques. On voit Th. Braga se pencher sur la symbolique du droit germain et les légendes, comme celles de Faust et de Frei Gil de Santarem, sous l'influence de Garrett et d'Herculano. Ce fut le lyrisme d'Herculano qui enthousiasma le jeune Anthero de Quental, si semblable à son modèle par son caractère et par son germanisme. Même Eça de Queiroz, plus tard admirateur de Flaubert, fut d'abord attiré par le romantisme fantastique et pittoresque : parmi ses premières lectures étrangères, il faut citer G. de Nerval, Poë, Hugo et les Allemands E. Th. Hoffmann et Arnim (1), sans parler de l'influence toute puissante qu'exerça alors Heine sur tous les étudiants, influence telle qu'encore en 1873, J. de Vasconcellos s'écria dans son livre contre Gomes Monteiro : « Que a mocidade de Coïmbra de 1865 andasse enganada no seu delirio por Heine — é triste, mas ainda

(1) Un autre lecteur des auteurs *fantastiques*, comme Hoffmann et Poë, fut Alvaro do Carvalho (1844-1868), étudiant de droit à Coïmbre à l'époque où Eça de Queiroz et Anthero de Quental y faisaient leurs études. Carvalho a écrit quelques contes d'épouvante qui reflètent ses lectures (cf. l'étude de F. de Figueiredo sur Carvalho dans les *Estudos de Litteratura, Artigos varios*, 1^{re} série, Lisbonne, 1917, p. 113 vs.).

se explica no nosso estado moral e psychologico... » avec cette note : E (a mocidade) continúa no mesmo estado, cultivando o genero que Goethe caracterisou com o titulo de *Lazarethpoesie* : poesia de lazareto » (*O consummado Germanista*, Porto, 1873, p. 69). Partout dans les *Prosas barbaras* d'Eça, on rencontre des allusions aux légendes romantiques de la Rhéanie et de la Thuringe, à la fleur bleue et au Faust, mais généralement dans le déguisement des *Burgraves* et du *Rhin* de Victor Hugo.

Un fait surprend plus que tous les autres : c'est seulement cette génération tardive de la seconde moitié du siècle qui découvrit le véritable romantisme allemand, celui de Hoffmann, d'Arnim, de Novalis et de Tieck, soigneusement évité par les écrivains romantiques et ultra-romantiques du Portugal ! Il faut avouer que ce goût inattendu ne correspondit à rien, sinon à une curiosité intellectuelle et cosmopolite qui voulait accaparer le romantisme le plus étranger et le plus affiné avant de se lancer dans l'aventure de l'art réaliste et scientifique (cf. les exemples donnés par J. Batalha Reis, lui-même grand admirateur de Heine, dans son introduction des *Prosas barbaras*, 4^e éd. Porto, 1919, p. xxviii sv.).

Sommes-nous surpris de voir se survivre jusqu'à l'arcadisme gessnérien du vieux Castilho dans ce désarroi général ? (1) En effet, il existe une traduction du *Premier Voyageur* de Gessner de 1835, une autre de l'idylle *Tyrsis*, entreprise en 1846, et celle plus récente encore d'*Erasto*, non datée, qui eut pour auteur A. Moniz Barreto Côrtereal, critique littéraire du réalisme. Même Cronegk connut une nouvelle traduction de ses *Solitudes*, faite près de Coïmbre en 1835. Enfin, Kotzebue lui-même, si éphémère, fut exploité encore vers 1840 comme un filon d'or par le médecin brésilien Lopes de Moura qui vivait pourtant à Paris.

Castilho en personne s'abandonna complètement à l'activité

(1) Sur l'anémie et la décadence de l'ultra-romantisme vers 1865, cf. P. Hourcade, *Le Feuilleton de la « Revolução de Setembro à l'époque de la « Question de Coïmbra » (1863-1867) dans la Revue de Litt. comparée*, vol. XVIII, 1938, n^o 1, p. 124 sv.). J'en détache la constatation suivante : « D'une telle pénurie de livres nouveaux, il (= le feuilletoniste de la *Revolução*, le 6 juin 1865) rend responsable la politique, le journalisme, le manque d'imagination créatrice de la jeune génération et son formalisme pseudo-classique : griefs qui empruntent toute leur valeur au fait que l'article est dédié à Castilho et se termine par un éloge enthousiaste des nouvelles de Lamartine » (*ibidem*, p. 131).

de traducteur à partir de 1841, fidèle à son programme, excellent en lui-même, de former le goût portugais par la traduction des chefs-d'œuvre étrangers. Cependant, cette activité fut fatale à son autorité, déjà ébranlée sérieusement par la querelle de Coïmbre de 1865, car elle aboutit à cette autre querelle violente autour du *Fausto* de Castilho, qui consacra la fin du romantisme au Portugal.

Déjà la première querelle, celle de 1865, avait remis en question les conceptions esthétiques du romantisme, le fameux *bon goût* de Castilho. Enfin, le cadre du romantisme suranné, doublé d'un classicisme à la Castilho, fut brisé. De nouveau, les premiers chocs vinrent de l'extérieur : c'est avec les armes que leur livraient le roman réaliste français et la philosophie « scientifique » de Comte et de Hegel que la nouvelle génération se fraya la voie en dehors de la *littérature officielle*. En 1863, Anthero de Quental écrivit le poème *Beatrice*, qu'Innocencio da Silva, partisan de Castilho, regarda comme une des premières manifestations de l'école *ultra-idéaliste* en 1863 (cf. *Diccionario*, vol. VIII, p. 71). Il est curieux que l'on ait fait aux jeunes les reproches de *nébulosité* et de *germanisme* comme si l'ultra-romantisme n'avait connu ni l'un ni l'autre. Pourtant, les jeunes aspirèrent à donner à la littérature la base résistante et moderne que ni Castilho ni Herculano ne furent capables de leur léguer. Ce n'était pas la faute de ces étudiants si leurs aspirations apparaissaient hors de proportions avec la littérature aux yeux du timide Castilho, qui cherchait à défendre sa théorie des *modèles consacrés*. Par une lettre venimeuse, il s'attira en 1865 la colère du parti d'Anthero et de Braga. « Pelas alturas, avait-il écrit, em que voam confesso humilde e envergonhado que muito pouco enxergo nem atino para onde vão nem assento o que será d'elles afinal » (cité d'après C. Michaëlis de Vasconcellos, *Geschichte d. Port. Lit.*, Strasbourg, 1894, p. 377, note 3). Anthero de Quental lui répondit par un pamphlet où il relevait le défi et glorifiait l'esprit philosophique et critique des temps nouveaux : « O grande espirito philosophico do nosso tempo, a grande criação original, immensa da nossa idade, não passa de confusão e embroglio desprezível para o professor de ninharias. que cuida que se fustiga... a philosophia alemã, a critica francesa,... o espirito mesmo da nossa civilização... » et pour ce qui est des Allemands, il cita dans un imbroglio qui cause en effet une impression de nébulosité, les noms

de Hegel, Herder, Wolff, Creutzer et de ceux qui lui importaient le plus : Feuerbach, Strauss et Büchner, les philosophes du matérialisme (cf. *Prosas*, Coïmbre 1926, vol. I, p. 341). Ainsi, un nouvel effort, cette fois-ci décisif, fut fait pour rattraper le retard sur l'Europe que la ténacité de l'ultra-romantisme avait causé dans la littérature portugaise : décidément, une littérature nationale n'était pas encore trouvée, et de nouveau, les jeunes se mirent à l'école de l'étranger. Dans la suite, la querelle devint purement personnelle et n'intéresse plus l'histoire littéraire. Mais il est bon de comparer le langage des deux chefs : Castilho, plein de dépit, essaie de tenir une position de défense et s'entoure de tout un état-major où se remarquent son frère José, l'écrivain Castelo Branco et Silva Tulio, bref, les puristes et les gens terre-à-terre. Castilho assura qu'il luttait non pas pour lui-même, mais pour la grandeur des lettres portugaises. Sans indiquer clairement son propre programme, il définit son adversaire ainsi dans une lettre à Camilo :

« Uma escola de gosto depravado, de insurreição permanente, e acintosa contra toda a boa razão, todos os dictames do gosto, todos os modelos consagrados, e todas as convenções recebidas e confirmadas pelo consenso universal » (João Costa, *Castilho e Camilo*, etc., Coïmbre, 1924, p. 22 : lettre écrite de Lisbonne, le 25-11-1865). Certes, Anthero et ses disciples ne savaient pas toujours choisir ce qui convenait le mieux aux Portugais, mais où était l'avenir, du côté du vieux Castilho ou du côté du jeune Anthero, artiste passionné de vérité qui ne se payait pas de mots, et qui proclama la mort du romantisme, lorsqu'il annonça la fin de la fantaisie, des sentiments et de la musique à l'époque de la science : « Não ha pois logar para lamentações. São as vagas brumas da noite, as phantasticas, formosas sombras do luar entre montes, as gases do nevoeiro, as criações vaporosas, delicadas, indefinidas, é toda esta poesia de sonhos e nuvens que morre ; mas quem a desfaz é a aurora precursora d'uma grande luz, a aurora da verdade e da razão.

Todas as phantasias esplendidas da noite não valem um raio da simples luz do dia » (*O Futuro da musica*, dans *O Instituto*, vol. XIII, 1866, p. 240).

Ainsi mourut de la plume d'un jeune homme, non seulement

l'ultra-romantisme, mais le rêve romantique, incarné au Portugal par le solitaire *Eurico*.

La querelle du *Fausto* en 1872 et, un an plus tard, l'insurrection passagère contre Herculano, dont l'impassibilité apparente agaça quelques jeunes comme Fialho de Almeida (1), ne furent que les dernières escarmouches déjà inutiles après une bataille décisive. Les dissentiments autour du *Fausto* de Castilho montrèrent clairement deux faits : d'abord la débâcle du vieil idéalisme romantique de Castilho, qui entendait nationaliser l'esprit de Goethe comme il avait nationalisé l'esprit de Gessner, succombant devant l'esprit des savants philologues de Coïmbre comme Ad. Coelho et J. de Vasconcellos, qui veillaient sur la pureté du germanisme et ne voulurent pas de compromis : ce fut la fin du goût d'abord académique, ensuite ultra-romantique pour l'imitation.

Au nom de la science, le fougueux J. de Vasconcellos dressa avec une violence inouïe l'acte d'accusation contre le brave Castilho :

1^o Castilho ignore complètement la vie de Goethe, jusqu'aux dates ;

2^o Castilho ignore toutes les conditions du mouvement intellectuel et social précédant Goethe et celles du milieu dans lequel il a vécu.

3^o Castilho ignore l'existence des commentateurs et est entré dans le *Faust* à tâtons, intellectuellement parlant, etc.

Mentionnons encore le 6^e point, le plus dur pour le vieux poète :

6^o Comme homme de lettres, Castilho est un *anachronisme* (cf. J. de Vasconcellos, *O Faust de Gæthe e a traducção do Visconde de Castilho*, Porto, 1872, p. XI). En vain, Gomes Monteiro, José F. de Castilho, son collaborateur, et Júlio de Castilho, son fils dévoué, essayèrent-ils de justifier le traducteur : devant les critères de la nouvelle science, son cas était jugé et entendu. Sans vouloir entrer dans les détails de la polémique, qui à la longue devint futile et purement personnelle, comme celle de 1865, constatons que l'on y touche les limites de ce romantisme fictif et rationaliste

(1) Fialho affirma qu'Herculano n'avait pas été un artiste. Il railla le misanthrope du Vale de Lobos, qui s'entourait des derniers ultra-romantiques, et il lui refusa toute autorité en littérature : « O seu critério literário era mesquinho, aferrado ás doutrinas metafísicas e católicas da mocidade e nocivo portanto » (cf. *Fialho de Almeida, In Memoriam*, Lisbonne, 1917, p. 12 sv.).

de Castilho. Séduit par le prestige de Goëthe, séduit sans doute aussi par le succès de la traduction d'Ornellas, diplomate portugais à Berlin, Castilho traduisit en 1870 l'œuvre, considérée par tout le monde comme le « verdadeiro padrão que extremou o mundo poético antigo, do mundo poético moderno » (*Fausto*, Lisbonne, 1872, p. VII). Mais fut-il capable d'entrer dans le fond du *Faust*, si dense, si difficile à mesurer entièrement pour les Allemands eux-mêmes, lui qui ne connaissait pas un mot d'allemand et qui, au surplus, ne s'était jamais occupé de la philosophie idéaliste de l'Allemagne ? Comme son fils Júlio (*Memórias de Castilho*, IV, p. 108), il avoua candidement ne rien comprendre à l'idée du *Faust*. Fut-ce son frère José qui lui persuada d'entreprendre tout de même la traduction ? Castilho lui écrivit ceci sur le *Faust*, deux ans avant de se mettre au travail : « mas a grande verdade é (e não suspeite ninguém) que me repugna toda aquela estapafurdice, em que de frasca frase se está reconhecendo a presunção petulante do autor que está zombando com o proximo... Mas, enfim, seja como fôr, antipático ou simpático o teu Fausto, há de ir ao fim e isto na primeira aberta que se me depare » (Lettre du 11-1-1868, citée d'après G. Ramos, *O Fausto de Gæthe*, dans *O Instituto*, vol. LXI, 1914, p. 386). Avec cette traduction, essai d'adaptation, mourut enfin le germanisme ultra-romantique de Castilho, pour faire place à un germanisme plus sain qui reprenait l'aspect grave qu'avait eu celui du jeune lyrique Herculano.

CONCLUSION

La part de l'Allemagne dans le romantisme portugais

Après avoir vu en détail en quelle mesure les romantiques portugais sont entrés en contact avec la civilisation allemande, une fois qu'étaient disparues les barrières que l'Inquisition et le classicisme avaient dressées entre le Portugal et le nord de l'Europe, examinons les résultats de nos recherches. Toute une littérature, nouvelle pour eux, s'offrit au choix des Portugais. Qu'ont-ils pris, qu'ont-ils laissé ?

Avant 1825, quelques auteurs allemands étaient déjà connus au Portugal, grâce aux efforts des pré-romantiques. D'une part, c'étaient les philosophes Leibnitz et Wolff, ainsi qu'un certain nombre de savants, juristes ou théologues, que les spécialistes des Académies et de l'Université de Coïmbre lisaient. La somme de ces maigres connaissances avait déjà été faite par Verney dans son *Methodo de Estudiar*. D'autre part, la divulgation de la poésie allemande avait été favorisée par les goûts pré-romantiques, plus proches de l'esprit germanique que de l'esprit latin, et quelques écrivains allemands s'imposèrent au public européen : ce furent Haller et surtout Gessner, suivis plus tard par Klopstock, qui pourtant était leur contemporain. Mais l'arcadisme pseudo-classique amena les Portugais à apprécier la poésie de Gessner, assez comparable à leurs propres poètes bucoliques et sentimentaux de la Renaissance, avant qu'ils pussent goûter le souffle épique de Klopstock, non plus classique, mais chrétien. Comment avaient-ils pu les lire, puisque la connaissance de l'allemand fut chose très rare au Portugal du XVIII^e siècle ? Comme ils savaient le français, c'est le recueil des

traductions françaises du Bavaois Huber qui fut leur abécédaire de germanisme. Encore en plein xix^e siècle, Huber sera lu par eux. Par bonheur, il se trouva une femme, Leonor d'Alorna, qui osa approcher les textes eux-mêmes ; quelle surprise quand elle découvrit que la littérature allemande ne consistait pas seulement en poèmes bucoliques ou moralisants. Ainsi Klopstock, Wieland, Goethe, Schiller et Bürger entrèrent-ils au Portugal dans les premières années du nouveau siècle. Une amitié providentielle entre Leonor d'Alorna et l'ambassadrice de l'esprit allemand en France, M^{me} de Staël, contribua fortement à cette introduction. Mais voilà que l'on observe un phénomène curieux : tandis que M^{me} de Staël et ses contemporains en France poussèrent jusqu'au romantisme allemand, au point d'y trouver l'intérêt principal de la littérature allemande, Leonor d'Alorna et son petit cercle bornèrent leur curiosité aux classiques. Après un temps d'arrêt et même de réaction, les jeunes romantiques portugais, ceux qui avaient participé aux révolutions libérales, brisèrent définitivement les barrières qui séparaient la civilisation portugaise du reste du monde. Ce fut après 1830, lorsque le romantisme allemand avait déjà dépassé son point culminant depuis longtemps. Cependant, les jeunes écrivains recommencèrent là où Leonor d'Alorna avait laissé la littérature allemande. Herculano, son élève, ranima l'admiration pour Klopstock, Bürger et Schiller, Garrett ne fut pas plus révolutionnaire qu'Herculano ; lui aussi reprit le programme de Leonor d'Almeida et de son maître Filinto Elysio : ses favoris s'appelèrent Wieland, Bürger, Schiller et Goethe. Pendant toute la durée du romantisme portugais, il en fut ainsi : on conserva comme modèles les classiques. Dans la seconde période du romantisme, appelée par nous l'ère ultra-romantique, les Portugais ajoutèrent aux classiques allemands quelques contemporains, que leur avait révélés le recueil des *Eccos da lyra teutonica* de Gomes Monteiro : Uhland surtout, Zedlitz, Kerner, Platen et quelques autres lyriques du sud de l'Allemagne, aimés parce que la mode était aux ballades et parce qu'ils écrivaient dans un style recherché qui se rapprochait de nouveau des modèles classiques, plus accessibles à des lecteurs méridionaux que le style décousu, libre, fantastique du véritable romantisme, dont ils ne retenaient que les thèmes du moyen âge. Déjà à l'époque pré-romantique, une autre influence

allemande se remarque, ce fut celle de Kotzebue et de Lafontaine dans le mélodrame et la comédie larmoyante, ainsi que dans le conte édifiant. Cette littérature à la mode eut le seul mérite de hâter la réforme de la dramaturgie portugaise préparée par Garrett, secondé, lui, par Herculano. Tandis que les poètes romantiques d'Allemagne restèrent exclus du romantisme portugais, le critique romantique A. W. Schlegel aida Garrett à établir le programme d'un théâtre national, pièce-maîtresse de l'œuvre du poète portugais. Cependant, la réforme du théâtre était seulement une partie d'un vaste programme de renaissance nationale, qui devait partir d'un renouveau de la littérature dans tous ses genres. Garrett fit alors appel à l'idéal de Goëthe ; la synthèse entre le classicisme et le romantisme, ébauchée dans le *Faust*. Castilho s'adressa aux moralistes allemands et suisses, comme Wyss, pour renouveler l'enseignement. Herculano, enfin, fit un pas de plus et entra avec Kant dans la philosophie allemande, et, avec Savigny et Schäfer et tant d'autres savants, dans la science historique de l'Allemagne. L'admiration des Portugais pour Humboldt servit de fond sentimental pour la régénération de la science historique portugaise qu'Herculano avait entreprise, les premiers pas ayant déjà été faits par Pedro Ribeiro, maître d'Herculano, et le vicomte de Santarém. Si l'ultra-romantisme n'a pas rendu beaucoup de services à la poésie, les sciences descriptives profitèrent beaucoup de son goût historisant : c'est parmi les ultra-romantiques qu'Herculano trouva un disciple : l'historien Rebello da Silva.

Enfin, le déclin du romantisme est marqué par l'apparition de Heine et de la *Jeune Allemagne* en poésie, tandis que la philosophie kantienne fut transformée par l'enseignement du système de Krause à Coïmbre, où Ferrer servit de guide (cf. l'appendice).

Voilà, dans ses grandes lignes, le tableau du germanisme des romantiques portugais. Nous voyons qu'il est loin de réfléter fidèlement la littérature allemande. Pourquoi les romantiques portugais ne se sont-ils pas intéressés aux vieilles épopées, aux Minnesänger, aux chants populaires, aux livres populaires, bref à tout ce qui avait passionné les romantiques allemands ? Pourquoi surtout ont-ils voulu ne rien savoir de ces poètes allemands eux-mêmes ? On pourrait croire que ce fut la faute de la France, restée toujours le modèle principal des Portugais. Pourtant, en

France, les contes d'E. Th. Hoffmann, traduits dès 1829, exercèrent une forte influence, ainsi que le *Faust* de Goethe, même dans sa partie romantique et fantastique. Les œuvres d'écrivains comme Nodier et Nerval attestent cette influence. Jean Paul, lui aussi, fut tôt connu, et un de ses admirateurs fut le professeur Philarète Chasles, un savant pourtant familier aux Portugais. Voici l'explication que l'on trouve : Les romantiques portugais sont restés trop près des classiques, dont ils ont tous gardé le goût de la belle forme. Il est significatif, par exemple, que Leonor d'Alorna resta toujours fidèle à son amour pour Horace et que Filinto Elysio traduisit l'*Oberon* « par hasard », sans qu'il en résultât quelque refroidissement vis-à-vis de ses modèles antiques. Plus tard, Herculano reçut la plus forte influence de la morale rationaliste de Kant ; et comme de lui, on a pu dire de tous ses contemporains qu'ils furent des romantiques et des rationalistes en même temps. Nous touchons là une frontière entre l'esprit latin des Portugais et l'esprit germanique des Allemands que très peu d'hommes ont pu franchir à force d'études et d'enthousiasme. En général, les romantiques portugais ne pouvaient accepter de l'Allemagne que le lyrisme des chants classiques et des ballades, les ouvrages scientifiques, et à un degré beaucoup moindre, le théâtre historique ou sentimental. Ils rejetèrent au contraire de tout temps la métaphysique et le romantisme fantastique, qui heurtaient leur imagination « terre-à-terre ». Dans le mouvement de Coïmbre de 1865, les œuvres « clair-obscur » des romantiques allemands furent enfin lues, mais ces lectures, déjà anachroniques, ne laissèrent aucune trace durable : ce fut un passe-temps de l'esprit raffiné de ces jeunes cosmopolites (cf. l'introduction de J. Batalha Reis aux *Prosas Barbaras* d'Eça de Queiroz, p. xxiv sv.). La passion de Quental pour la métaphysique allemande fut une grande exception. Du reste, Quental lui-même cherchait dans la philosophie des certitudes religieuses.

En France, la psychologie du public est un peu différente ; le souci de clarté y joue un plus grand rôle qu'au Portugal, mais il n'exclut nullement le goût de la philosophie. En tout cas, on constate que les Portugais n'ont pas toujours choisi leurs lectures allemandes de la même façon que les Français, bien que la France ait souvent influencé leur choix, par le prestige qu'elle gardait

toujours auprès d'eux. C'est un fait que les Portugais ont plus de facilité pour comprendre un auteur français que pour comprendre un auteur allemand. Si nous avons traité ici exclusivement du germanisme des romantiques portugais, il faut avoir présent à l'esprit que la France eut toujours plus d'influence sur la grande majorité des Portugais cultivés que l'Allemagne lointaine et mal connue.

Sauf pour ce qui est de l'enseignement scientifique à l'Université de Coïmbre entre 1840 et 1870, la littérature allemande n'intéressa jamais toute une génération ou tout un groupe, mais seulement des individus *excentriques*. Cependant, il ne faut pas croire qu'ils étaient complètement isolés dans un milieu indifférent. Les affinités intellectuelles qui les avaient conduits à l'étude de l'allemand, les rapprochaient les uns des autres ; car on constate que ces germanisants ont formé entre eux des familles spirituelles dont nous sommes efforcé de montrer les « arbres généalogiques », les unes connues depuis longtemps, les autres encore obscures, mais dont l'existence paraît probable, quand on réfléchit au rôle important que joue la suggestion des amis et des maîtres dans les courants littéraires. Ainsi nous avons reconstruit une famille spirituelle autour de Leonor d'Alorna qui englobait Araújo, Filinto Elysio et Herculano. Filinto Elysio influencia Garrett, Garrett influencia et fut influencé par Herculano, tandis que tous les deux élargissaient le germanisme de Castilho, nourri de la tradition pseudo-classique de Coïmbre. Herculano, à son tour, forma le centre d'une famille où nous avons remarqué Ferrer et Soares de Passos, ainsi que Anthero de Quental et Oliveira Martins, les représentants du germanisme dans le mouvement de Coïmbre.

Ce n'est pas par hasard que Leonor d'Alorna, Herculano et Anthero furent les seuls poètes dont le germanisme rayonna dans leur entourage. En effet, ces trois écrivains furent les seuls à posséder la langue allemande, et ils étaient donc seuls en état de saisir l'esprit de la littérature allemande pour être plus que de simples imitateurs, comme les autres poètes germanisants du Portugal (1).

(1) Voici quelques données sur la connaissance de l'allemand au Portugal : Passos Manuel reforma l'instruction publique en 1836 et fonda les lycées ; dans ceux de Lisbonne, de Porto et de Coïmbre, l'allemand fut enseigné. Cepen-

Déjà C. Michaëlis de Vasconcelos toucha le vif du problème de l'imitation dans la littérature portugaise, quand elle affirma que l'imitation irréfléchie d'un auteur étranger venait d'une connaissance superficielle de la langue maternelle de cet auteur (cf. *Anthero de Quental, In Memoriam*, p. 394). Nous en avons vu l'exemple dans les poèmes ultra-romantiques de Castilho et de ses disciples. Au contraire, le germanisme approfondi d'un Herculano par exemple eut comme résultat et comme justification de contribuer à la formation de la littérature moderne du Portugal : Impossible d'écrire actuellement une histoire de la littérature portugaise sans mentionner la part de l'Allemagne dans la formation d'Herculano, son admiration de Klopstock et de Bürger, sa position envers la morale de Schiller et de Kant, sa critique de la métaphysique allemande et du luthéranisme, enfin, ses rapports avec l'Ecole historique de Savigny. C'est la rareté même d'un tel germanisme au Portugal qui fait tout l'intérêt d'une étude sur Leonor d'Alorna, Herculano ou Quental.

Le germanisme, a-t-il nui au style et à l'esprit de ces auteurs ? Car c'est là le reproche que, dans les pays latins, on est habitué à faire aux écrivains qui ont une prédilection pour la langue allemande. En effet, le génie de cette langue si différent de celui du portugais, par exemple, pourrait faire adopter à des Portugais la fameuse *lourdeur* germanique. En ce qui concerne l'esprit, c'est un fait que l'on a copié souvent une certaine science pesante et un

dant, le nombre des élèves qui prenaient part aux leçons d'allemand a dû être restreint, même après l'institution d'un *Curso Superior das Letras*, sorte de Faculté des Lettres, en 1856. Voici p. ex. des statistiques portant sur les élèves du lycée de Coïmbre pour les années de 1857-58 et de 1858-59.

Sur un total de 310 élèves *réguliers* en 1857-58, 33 apprenaient le français, 2 l'anglais et 1 seulement l'allemand. Sur un total de 282 élèves *volontaires* dans la même année, 47 apprenaient le français, 11 l'anglais et seulement 4 l'allemand.

Sur un total de 287 élèves *réguliers* de l'année suivante, 30 apprenaient le français, 3 l'anglais et 1 l'allemand. Sur 220 élèves *volontaires* il y eut 51 pour le français, 20 pour l'anglais et 2 seulement pour l'allemand (cf. *O Instituto*, vol. V, II, 1860, p. 145).

En 1860, une nouvelle réforme abolit l'enseignement de l'allemand au lycée de Coïmbre, mais une loi de 1880 le rétablit partout. Toutefois, l'enseignement obligatoire de l'allemand dans les lycées et son introduction dans les écoles de commerce ne datent que d'après-guerre ; ce fut l'œuvre du D^r G. Cordeiro Ramos, germaniste éminent.

certain embrouillement des idées qui pourtant sont condamnés par les Allemands eux-mêmes.

Nous n'avons pas pu relever ces défauts ni chez Leonor d'Alorna, ni chez Herculano, ni à plus forte raison chez Garrett. Il est vrai que Camilo trouva les ouvrages d'histoire d'Herculano bien ennuyeux et qu'il donna à ses enfants « les quatre volumes d'A. Herculano pour les dégoûter de l'histoire (cf. João Costa, *Castilho e Camilo*, p. 195, lettre de Camilo à Castilho du 17-2-1867) ; mais Camilo n'aimait point les historiens en général et leur préférerait A. Dumas.

Au contraire les trois auteurs cités sont connus pour avoir été de bons stylistes. Le sens critique ne leur manquait pas pour distinguer le bon du mauvais dans les textes étrangers.

Ils auraient pu dire d'eux-mêmes ce que Anthero de Quental affirma de sa propre admiration pour l'Allemagne, en prenant ce pays non pas comme une divinité infaillible, mais comme un modèle, dans le sens de Garrett et d'Herculano :

« Sejamós nós mesmos. Tenhamos esse valor, e tudo se tornará possível. Antes de tudo, convém crermos em nós mesmos, no passado como no presente...

« Foi isto o que fez essa Alemanha, que eu admiro, a quem devo muito, mas a quem quero seguir livremente, com um pleníssimo direito de critica, e consultando sempre os meus intimos instinctos de *latino*, que sou e não me envergonho de ser. »

(*Prosas I*, Coimbre, 1923, p. 239 : *Philosophia da historia litteraria portugueza*, 1872).

APPENDICE

Du Romantisme au Réalisme : le miroir des revues littéraires.

La naissance et le déclin de l'ultra-romantisme, allant de pair avec l'essor et la mort du romantisme, que nous nous sommes efforcé de retracer dans le chapitre VII, se trouvent inscrits semaine par semaine, mois par mois, dans les revues littéraires de l'époque. Pour donner aux plus incrédules une preuve convaincante et définitive que le germanisme des romantiques portugais ne fut pas seulement une curiosité sporadique, pour contrôler chronologiquement les affirmations antérieures sur l'évolution du romantisme et enfin, pour mettre en lumière un aspect jusqu'ici négligé de la question, c'est-à-dire la part de l'Allemagne dans le mouvement scientifique, plus particulièrement dans les domaines du droit et de la philosophie, nous allons examiner quelques-unes des revues qui ont paru au Portugal entre 1834 et 1870.

Nous avons vu qu'avant l'époque romantique, c'est-à-dire même avant 1825, il y avait déjà un certain germanisme. Prenons comme exemple le *Jornal Encyclopedico de Lisboa*.

Cette revue ne vécut que l'année de 1820, mais elle est caractéristique pour son temps, car Macedo y collabora. Comme son nom l'indique, la revue voulait transmettre à ses lecteurs des connaissances de toutes sortes. En plus de cette tendance encyclopédique, on trouve une forte tendance moralisante : toutes les deux passeront dans les revues du romantisme.

La même préoccupation moraliste présida déjà, entre 1800 et 1810, aux éditions des *Contos moraes*, tirés de l'allemand, comme aux drames et romans édifiants de l'époque qui portaient des titres

comme *Practica das virtudes, e conhecimento dos vicios* ; *A virtude recompensada* ; *Armindo e Theotonio, ou a Consorte fiel* ; *Historia de Teofilo, e Olympia, na qual se descrevem as lamentaveis e terri-veis consequencias da soberba e ambição dos pais, como tambem os funestos effeitos da falta de respeito e desobedecencia dos filhos*, etc. (cf. A. Balbi, *Essai statistique sur le royaume de Portugal et d'Algarve*, Paris, 1822, p. CCXLI sv.). Dans le *Jornal encyclopedico*, on inséra beaucoup de traductions et d'imitations. La littérature allemande y avait sa part, bien modeste d'ailleurs. Voici tout ce qu'on y trouve de la plume de Macedo :

Jornal Encyclopedico de Lisboa.

Mensuel. Janvier à décembre 1820. Lisbonne. Rédacteur principal : J. J. P. Lopes.

- 1) Vol. I, p. 217 sv. : O Alfaiate e a mulher, ou o que prova muito não prova nada (Conto imitado de outro de Wieland).
- 2) Vol. I, p. 276 sv. : A Mulher prognostica. Lição de Moral (imitação de Wielland).
- 3) Vol. II, p. 25 sv. : Noticia da Geographia do Philosopho Kant.

Dans d'autres revues de la même époque, le même phénomène s'observe : on commence à connaître Lessing et Schiller, Gessner et Cronegk, et même des contemporains, comme Kotzebue, August Lafontaine et l'obscur romancière Carolina Piechler (cf. H. Cidade, *J. A. da Cunha*, p. LV, LXXXII, LXXXIV).

Pour la première période du romantisme, qui va approximativement de 1825 (*Camões* de Garrett) jusqu'à 1848 (*Monge de Cister* d'Herculano), trois revues nous paraissent représentatives, parce que les deux premières, le *Repositorio Litterario* et le *Panorama*, sont liées au nom d'Herculano, tandis que la troisième, la *Revista Universal Lisbonense*, rappelle aussi le nom de Castilho.

Toutes ces revues avaient pour but de populariser la littérature et les sciences ; car les romantiques étaient convaincus que, pour relever la nation, il fallait l'éduquer. La popularité des deux dernières revues fut indéniable, mais on peut se demander si le programme ambitieux pouvait être atteint avec le mélange extraordinaire, toujours *encyclopédique*, des matières que contenaient ces revues. Cependant, une matière y occupe une place de choix : c'est

naturellement l'éducation. Dans ces revues une large place était faite à l'étranger, mais grâce à Herculano, un intérêt particulier pour l'Allemagne s'y remarque. Non seulement le lyrisme classique des Allemands est apprécié, de sorte que l'on traduit quelques spécimens et que l'on donne de leurs auteurs des portraits rapides, non seulement le pittoresque des villes et des régions allemandes apparaît à côté des descriptions de toutes sortes de lieux du monde entier, mais la science et même la philosophie allemandes sont accueillies, souvent citées et souvent admirées. En conclusion, on peut dire que pendant la première époque du romantisme, ce furent particulièrement la poésie et la science historique de l'Allemagne qui exercèrent un attrait sur les Portugais.

Repositorio Litterario.

Bi-mensuel. 1834 à 1835. Porto. A. Herculano fut un des principaux rédacteurs ; Société éditrice : Sociedade das sciencias medicas e da literatura do Porto.

- 1) I (1834), n° 3, p. ? : J. C. (= José Carneiro da Silva), *Instrucção Publica na Prussia*. — Cet article ne consiste qu'en extraits du rapport de V. Cousin de 1831.
- 2) I (1834), n° 3, p. 39 : A. Herculano, *Lenora-Romance de Bürger*. — La traduction en vers est précédée d'une introduction très flatteuse pour Bürger, mais qui révèle aussi les connaissances d'Herculano. Celui-ci y donne à Bürger la valeur d'un exemple de littérature populaire, comme M^{me} de Staël l'avait fait pour Bürger et Goethe dans son livre sur l'Allemagne : « As tradições da credulidade, os contos da infancia, as recordações das virtudes humildes vestirão nelles (= dans les ballades) uma côr poetica talvez unica — e a maior parte dos allemães sabe de côr os romances de Leonor, das filhas do pastor de Taubenhain, das Mulheres de Wensberg (*sic*), do Caçador feroz, e outros deste original escriptor. »
- 3) I (1834), n° 9, p. 71 : (A. Herculano), *O Cavalleiro de Toggenburgo, de Schiller*. — Traduction en vers.
- 4) I (1834) n° ?, p. ? : A. Herculano, *Qual é o estado da nossa litteratura ? Qual é o trilho que ella hoje tem a seguir ?* —

C'est la première partie du programme lyrique d'Herculano suivie par :

- 5) II (1835), n° 3, p. 115 : A. Herculano, *Poesia. Imitação-Bello-Unidade*.

O Panorama.

Jornal litterario e instructivo da Sociedade Propagadora dos Conhecimentos uteis.

Hebdomadaire. Série I : 1837-1841 ; série II : 1842-1846. De 1837 à 1844, Herculano prit une part active à la rédaction ; la part de Varnhagen, autre rédacteur, reste douteuse. Dans la préface de la seconde année (*Aos Assignantes*), on rencontre l'idée herdérienne du *Volksggeist* : c'est surtout l'exemple des revues anglaises que les éditeurs ont présent à l'esprit : « nos procurámos... acertar o alvo de derramar a instrucção, fazendo descer a litteratura e a sciencia ao nivel das intelligencias comuns : para isto era preciso conhecer primeiro o que o espirito do povo comportava de alimento intellectual : era preciso saber qual era o estado e a tendencia da civilisação entre nós ».

Pour les deux premières années jusqu'au n° 48, nous indiquerons tous les articles qui concernent des sujets allemands, pour bien montrer la place relativement importante qu'ils occupent dans le *Panorama*. Pour la suite, seuls les articles d'un intérêt littéraire seront mentionnés. L'anonymat des auteurs était exigé par les règlements.

I (1837).

- 1) n°s 4 et 21 : (A. Herculano), *Origens da Typographia. Typographia Portuguesa*.
- 2) n° 15 : *Noticia acerca Hahnemann, e da Medecina Homœopathica*.
- 3) n° 17 : *Physionomia. Conjecturas ácerca do nariz*. — La physiognomonie de Lavater était alors à la mode au Portugal. On en trouve l'écho dans plusieurs remarques ironiques du *Monge de Cistér* d'Herculano.
- 4) n° 22 : *O carro da noiva na Allemanha*. — Description d'une ancienne coutume populaire.
- 5) n° 27 : (A. Herculano), *Da educação intellectual*. — C'est le troisième d'une série de quatre articles sur l'éducation. On y relève le nom du Suisse Pestalozzi, dont la méthode pour

le développement de l'imagination enfantine est citée comme modèle.

- 6) n° 2(!) : (A. Herculano), *Origens do theatro moderno. Theatro português até aos fins do século XVI.* — Des exemples dans l'histoire du théâtre allemand sont cités, entre autres, les drames populaires des *Meistersinger* Folz, Rosenblüt et Hans Sachs.

II (1838).

- 7) n° 36 : *Castello de Gleichen.* — Légende historique de Thuringe.
- 8) n° 37 : *A familia Fugger.* — Cependant, l'auteur de la notice ignore ses rapports avec le Portugal.
- 9) n° 39 : *Nuremberg.*
- 10) n° 44 : *Zwinglio.*
- 11) n° 45 : *Gaspar Hauser.* — Légende historique d'un enfant mystérieux.
- 12) n° 48 : *Festa em Moguncia em memoria da invenção da imprensa.*
- 13) n° 57 : (A. Herculano), *A Torre Maravilhosa.* — Légende espagnole du temps des Visigoths ; allusions aux ballades de Bürger et de Schiller.
- 14) n° 62 : (A. Herculano), *O Seculo — Educação — Asylos de Primeira infancia.* —

Pour montrer quels dégâts des livres sentimentaux — pré-romantiques ! — peuvent causer, Herculano cite le *Werther* de Goethe et les *Räuber* de Schiller. Le manque d'une bonne éducation au Portugal est constaté une fois de plus : « Na educação, e só na educação, está a possivel regeneração moral do nosso paiz », épitaphe que l'on pourrait mettre en tête de toute l'œuvre d'Herculano. Une mention spéciale est faite des orphelinats allemands.

- 15) *ibidem* : (A. Herculano), *Bibliografia. Portugal, etc. Por W. L. de Eschwege, Hamburgo, 1837, Parte Iª.* — Eloge des mémoires d'Eschwege, et regrets de l'ignorance de la langue allemande au Portugal : « Ainda que desgraçadamente para os nossos progressos intellectuaes, o estudo da lingua allemaã é entre nós raro, aos poucos, que a sabem recomendamos a leitura deste livro que nos tóca de tão perto. »

III (1839).

- 16) n° 94 : *O Edda*. — Exposé de la cosmologie et de l'observation de la nature que contient l'Edda. Au cours de l'article sont cités les savants Müller (à Oxford), v. d. Hagen et les frères Grimm, l'épopée des *Nibelungen* et la *Symbolik* de Kreutzer. L'article fut-il écrit par Herculano ? Des allusions à l'*Edda* se rencontrent dans ses œuvres, p. ex. dans *De Jersey à Granville* (1843).
- 17) n°s 95 et 108 : (A. Herculano), *Historia do Theatro Moderno — Theatro Hespanhol I a III*. — Les observations du « grande critico alemão » Fr. Schlegel sur les drames espagnols, furent utilisées.
- 18) n° 96 : (A. Herculano), *O caçador feroz. Traduzido do alemão de Burger*. — Traduction en vers.
- 19) n° 97 : *Guilherme Tell*. — L'article fait allusion au « formoso drama » de Schiller. On remarque, à la même époque, une prédilection pour des sujets qui ont trait à la Suisse et aux montagnards des Alpes en général, chez lesquels on croit voir réalisé l'idéal d'honneur et d'humanité.
- 20) n° 112 : (A. Herculano), *Historiadores portugueses. I. Fernão Lopes*. — Herculano demande aux Portugais à se souvenir des traditions populaires, comme le font les Allemands, les Anglais et les Français. Premier article d'une série de quatre.
- 21) *ibidem* : (A. Herculano), *Compte rendu des œuvres de Garrett*. — Herculano rattache Garrett à la révolution romantique d'Allemagne : « A influencia da philosophia litteraria alemã tinha-se espalhado na Europa, e uma poesia livre e robusta fazia curvar diante do pensamento o material, diante do nacional o estranho, diante do poeta a poetica... (Garrett) conheceu que a elle..., que via surgir de roda de si a poesia da consciencia e da inspiração, cumpria tomar na litteratura patria, o lugar que Scott, Byron, e Grabbe, Goethe, e Schiller e Burger, Lamartine e Soumet, tinham nas litteraturas, ingleza, alemã, e franceza. *D. Branca* e o *Camões* foram, por certo, o resultado desta convicção... » (As obras do Sr. Garrett) teem o mais valioso ainda de principiarem uma epocha de verdadeira regene-

ração litteraria. » Il est à remarquer que, pour Herculano, le romantisme portugais n'avait rien de spontané, il le regardait plutôt comme le résultat d'un programme délibéré. Un peu plus tard, en 1842, il répéta et élargit cette idée : « A revolução litteraria que a geração actual intentou e concluiu, não foi instincto : foi resultado de largas e profundas cogitações ; veio com as revoluções sociaes e explica-se pelo mesmo pensamento d'estas » (*Elogio hist. de S. X. Botelho ; Opusculos* I, p. 219).

22) n° 128 : *Goethe*. — Avec un portrait. L'auteur de cette notice mal faite connaît peu la vie de Goethe. Tout ce qu'il sait lui vient d'une « selecção franceza dos seus dramas » et de l'ouvrage de M^{me} de Staël. Il mentionne le *Werther* comme le seul livre de Goethe qui ait été traduit en portugais.

23) n° 136 : *Schiller*. — Avec un portrait. Cette notice a été écrite par l'auteur de la précédente, et elle ne vaut pas mieux. Les *Räuber* et leur protagoniste, Karl Moor, sont mentionnés en premier lieu, tandis que le *Geisterseher* est déclaré « romance médiocre » et le lyrisme de Schiller « pequenas poesias ».

24) n°s ? : (A. Herculano), *Do Christianismo*. — Dans cette série d'articles, Herculano est amené à faire la critique du luthéranisme, de Kant et de Schelling, entre autres.

IV (1840).

Jusqu'en 1840, Herculano fut à peu près le seul à traiter sérieusement de sujets allemands, comme on a pu le voir. L'année de 1839 marque l'apogée de son activité : en 1840, il trouva enfin des collaborateurs. En même temps, l'anonymat fut levé.

25) n° 151 : J. H. da C. R. (= da Cunha Rivara, le bibliothécaire savant d'Evora), *Reflexões de Goethe sobre a litteratura moderna da Alemanha*. — Traduction d'une longue satire contre les romantiques d'Allemagne.

26) n° 153 : X. d'A. (= Xavier d'Araujo), *Instrucção Popular*. — La vie de Pestalozzi, son roman pédagogique « Leonardo e Gertrudes » et sa méthode sont présentés avec un certain sens critique. Araujo cite aussi Fellenberg, collaborateur de Pestalozzi, et traduit une lettre de Pestalozzi. C'est le

premier article biographique du *Panorama* qui soit bien fait.

- 27) n° 169 : *Kant*. — Avec portrait. L'article ne contient que des éloges, ce qui en fait une exception parmi les jugements portugais sur Kant : « Como se ligam as suas ideas em ordem luminosa, e se confirmam e corroboram mutuamente ! » L'article fut-il écrit par Varnhagen ?
- 28) n° 187 : *Frederico 2º, Rei da Prussia*. — Avec portrait. L'article est critique : « Em todas as suas campanhas ha summa habilidade porém quasi nunca justiça. » Nous sommes loin du culte des monarques éclairés que caractérisait le siècle précédent. Les écrits de Frédéric II sont mentionnés, mais l'auteur regrette que le roi ait préféré un français défectueux à sa langue maternelle.

V (1841).

- 29) n°s 192 et sv. : A. Herculano, *O Monge de Cister. Romance historico (Fragmento)*, 1388-1389. — Ce sont les trois premiers chapitres du roman. Herculano publia presque tous ses contes historiques dans le *Panorama*.
- 30) n° 196 : *A'cerca de M. Humboldt*. — Eloge enthousiaste. Humboldt y est considéré comme le savant le plus achevé de tous les temps.

VI (1842) = 2^e série, vol. I.

Il nous a été impossible de consulter ce volume.

VII (1843).

- 31) n° 90 : *Uma lenda do Rheno*. — C'est la légende de Richmodis d'Aducht, patricienne de Cologne. Elle a été prise dans un recueil français : *Sagas : légendes des bords du Rhin*.
- 32) n° 104 : Silva Leal, *Compte rendu du Romanceiro de Garrett*, vol. I. — Citations de Herder, de Goethe et citations de Marmier, dont les traductions de classiques allemands étaient très répandues au Portugal. Les mérites de Garrett sont comparés à ceux de Schiller et d'Uhland pour la littérature nationale de leur pays.

VIII (1844).

- 33) n° 106 : F. Ferreira de Araujo e Castro, *Estudos moraes e politicos d'um velho ministro d'estado (Carta 1ª)*. Pendant son séjour en France et en Angleterre, l'auteur s'occupa de la

littérature pour la jeunesse. Entre autres, il sélectionna et traduisit des écrivains allemands. Il recommande l'ouvrage de Fritz sur l'éducation de la jeunesse.

- 34) n° 107 : S. J. Ribeiro de Sá, *Academia das Bellas-Artes de Lisboa. Exposição de 1843*. Sous l'influence de Hegel, l'auteur conçoit la vie comme une lutte entre l'esprit et la matière ; il pose donc en principe que l'art doit idéaliser la nature. Citation de Hegel sur les époques de l'histoire. Eloge du style gothique, représenté par les cathédrales de Strasbourg et de Cologne : l'auteur regrette que les architectes qui ont exposé, n'esquissent rien dans ce style : « Na Alemanha prepara-se uma regeneração artistica » : digressions sur la musique, la peinture et l'architecture allemandes. Citation de Schlegel comme esthéticien.
- 35) n° 133 : V., *Pergunta de H. Heine : Trad. do allemão*. — Traduction en vers. Remarque : « Trad. a bordo da barca Conde de Palma en abril de 1841. »
- 36) n° 155 : A. Herculano, *Reflexões ethnographicas, philologicas e historicas a proposito de uma publicação recente sobre a origem celtica da lingua portuguesa*. — Réfutation de cette théorie, opposée à la théorie indo-européenne de Bopp.
- 37) n° 156 : A. Herculano, *D. Leonor d'Almeida, Marqueza d'A-lorna*. — Témoignage d'une grande vénération pour la femme qui initia l'auteur à la littérature allemande.

Revista Universal Lisbonense.

Jornal dos Interesses Physicos, Moraes e Litterarios por uma Sociedade Estudiosa.

Hebdomadaire. Fondé en 1841. Dirigé de 1842 à 1845 par A. F. de Castilho. Elle contient des articles d'Herculano, surtout ses *Estudos de Historia Portugueza* (1842), et des fragments de son roman *Eurico* (1842). L'énumération qui va suivre est très incomplète et ne donne que l'essentiel. Le programme de cette publication était le même que celui du *Panorama*, mais l'imitation de l'étranger y était plus accentuée : « será na materia mais extrangeira do que portugueza, pois será seu principal objecto recontar a Portugal tudo quanto progressivamente fôr occorendo de notavel por todos os pontos da terra ». La tendance ultra-romantique était ainsi

indiquée, la même que nous avons déjà remarquée dans le *Panorama*, à partir de la même année 1841 (apparition du culte de la science allemande, goût pour les légendes du Rhin, pour Uhland et Heine et pour l'art *historique*).

- 1) I (1841-1842), p. 23 : Compte rendu des deux premiers volumes de l'Histoire du Portugal de H. Schäfer.
- 2) I (1842), n^{os} 27 sv. : A. Herculano, *Estudos de Historia Portuguesa*. — Mention spéciale du réveil de la science historique en Allemagne.
- 3) I (1842), n^o 34 : A. Herculano, *Theatro-Moral-Censura*. — Comme Schiller, Herculano considéra ici le théâtre comme un instrument puissant de civilisation.
- 4) II (1842), p. 35 sv. : J. H. da Cunha Rivara, *Shelling-Alemanha*.

A partir de 1846, la direction de la revue fut assurée par les ultra-romantiques Rebello da Silva et L. A. Ribeiro de Sá. C'est au volume VI (1846), p. 262, que le dernier inséra sa traduction de « Tyr-sis, idyllio de Gessner ».

En 1844, l'ultra-romantisme triompha définitivement avec le *Trovador* de João de Lemos et de son cercle. A part le *Trovador* et le *Novo Trovador*, la revue de Soares de Passos, il conviendrait de laisser une large place à des revues poétiques comme *A Grinalda*, organe de Nogueira Lima, et des revues générales comme *O Archivo Universal*, organe de Silva Ferraz. Nous nous bornerons à deux autres que nous avons pu consulter : l'*Archivo Pittoresco*, qui perpétua la tradition encyclopédique et populaire du *Panorama*, et l'*Instituto*, revue d'un caractère tout à fait nouveau, qui nous conduira lentement aux idées scientifiques de 1865-66. Bien que la seconde période du romantisme finisse à cette date de la querelle du *Bom senso e bom gosto*, nous allons suivre ces deux revues jusque vers 1870, date à laquelle l'ultra-romantisme s'effondra définitivement. Jusqu'en 1856, nous pourrons faire la comparaison avec la troisième série du *Panorama*, qui accompagna l'ultra-romantisme jusqu'en 1868, mais dont les deux dernières séries (1857-1868) nous échappent malheureusement. L'*Instituto* mérite cependant une étude spéciale, parce qu'il reflète fidèlement les tendances des étudiants et des professeurs de l'Université de Coïmbre, qui jouera un rôle capital dans le mouvement scientifique du réalisme. De temps à autre,

cette revue publiera encore quelques traductions de lyriques allemands, comme Uhland, Lessing et Heine. Mais on n'y trouvera plus cette curiosité générale, le plus souvent superficielle par nécessité qui avait été caractéristique pour les grandes revues *populaires*. Revue strictement académique, l'*Instituto* fera la plus grande place aux sciences enseignées à l'Université. Ici, nous n'avons pas à nous occuper de la part prise par l'Allemagne dans les sciences exactes qui occupaient beaucoup d'espace dans l'*Instituto*, mais des articles qui concernent le droit et la philosophie, nous donneront à eux seuls de précieux renseignements.

O Panorama.

Après le départ d'Herculano, cette revue perd son intérêt principal pour nous. L'Allemagne y joue encore un certain rôle, mais les articles qui en traitent manquent d'originalité.

38) n^o 34 : *Ercilla e Camões, julgados por A. de Humboldt como pintores da natureza*. — C'est la traduction d'un passage du second volume du *Cosmos*, « admiravel escripto ».

X (1853).

39) n^o 41 : J. G. Monteiro, *A' Primavera* (Schiller). — Traduction en vers, extraite des *Eccos*.

XI (1854).

Rien.

XII (1855).

40) n^o 7 : *Casa onde nasceu Herder*. — Gravure, accompagnée d'une courte biographie. L'importance de Herder n'est pas dédagée.

41) *ibidem* : L. F. Leite, *Litteratura da Puericia*. — Mention de Pestalozzi et des livres de l'abbé Schmid, « os livrinhos do conego Schmid, tão estimados nas duas bandas do Rheno ».

42) n^{os} 22 et 23 : G. C., *Litteratura Allemã. Tieck*. — C'est un article intéressant : malheureusement, ce n'est que la traduction des notices de X. Marmier. Cependant, l'auteur annonce et salue la traduction portugaise du conte sur Camões que Tieck avait écrit.

43) n^o 29 : Compte rendu d'une traduction allemande des *Lusiadas*

de Camões. Le critique déplore la difficulté des communications entre le Portugal et l'Allemagne.

- 44) n° 40 : A. Marques Rodrigues, *A Revista Nocturna (Imitação de Zedlitz)*. — Cette ballade, qui survit encore dans les ouvrages scolaires, fut aussi célèbre que les ballades de Bürger. Le traducteur, un jeune Brésilien, fut protégé par Herculano.
- 45) n° 41 : Bürger. — Petit article accompagné d'une gravure qui représente la maison natale du poète. Aucune allusion à Herculano.

XIII (1856).

- 46) n° 41 : L. A. Palmeirim, *Estudos criticos III*. — Parlant du poète Mendes Leal, Palmeirim remarque que la pièce ultra-romantique *Dous Renegados* était discutée par les philosophes de la « pensadora Allemanha ».

Archivo Pittoresco.

Hebdomadaire illustré. Première année : 1858. Directeur : Caetano Alberto. Selon F. de Figueiredo, c'était l'organe reconnu du romantisme conservateur. On y remarque en effet un retour aux classiques.

- 1) I (1858), p. 127 : L., *Henrique Marschner*. — Biographie du compositeur ultra-romantique, intéressante, parce qu'écrite du vivant de Marschner.
- 2) II (1858-59), p. 252 sv. : Pedro Diniz, *Humboldt*. — Biographie traduite d'une revue italienne et insérée avec un portrait à l'occasion de la mort de Humboldt.
- 3) II, p. 357 sv. : Fr. A. de Varnhagen. — Biographie du savant brésilien, dans laquelle son père, ingénieur allemand au service du Portugal, est mentionné.
- 4) IV (1861), p. 5 sv. : Henrique Van-Deiters, *O cão do rei Melai. Conto allemão de Meissner, trad. do original*. — Conte historique.
- 5) IV, p. 273 sv. : F. de Vilhena Barbosa, *Embaixada de Frederico III, imperador d'Allemanha a El-Rei D. Alfonso V de Portugal*. — Contient la traduction portugaise du journal de voyage écrit en latin par un des ambassadeurs, N. Lanckmann.

- 6) IX (1866), p. 173 : Pinheiro Chagas, *O conde de Bismark*. — Accompagné d'un portrait. Citons ce jugement de P. Chagas : « Não acreditâmos, comtudo, que os actos do conde de Bismark lhe assegurem a immortalidade. » Au X^e vol., un article sur Guillaume I^{er}, roi de Prusse, fera suite à celui-ci.
- 7) X (1867), p. 6 sv. : A. Osorio de V., *A Revista nocturna (Por Sedlitz)*. — Dans l'introduction, Bürger et son traducteur Herculano sont mentionnés. La traduction est cependant faite sur une version française. Le traducteur regrette que les gradations, « esse nevoeiro das lendas phantasticas », se perdent dans la version portugaise.
- 8) X, p. 356 sv. : I. de Vilhena Barbosa, *Um escriptor exemplar e popular da Allemanha*. — Il s'agit de Justus Möser, historien patriotique du temps de Goëthe, les ouvrages duquel V. Barbosa vante pour leur « bom senso natural, pela energia, pelo estilo singular e profunda moralidade que encerram ». Le jugement de Goëthe sur Möser est cité. L'article se termine par la traduction d'une lettre des *Patriotische Phantasien*.
- 9) XI (1868), p. 33 sv. : Pinheiro Chagas, *A Lili de Goëthe*. — Texte accompagnant une image sentimentale de Kaulbach, peintre munichois, et suivi d'un des poèmes de Goëthe à Lili : « Não ha museu mais variado », etc. Citation de Heine.
- 10) XI, p. 124 sv. : Brito de Aranha, *Gellert. Fabulista e moralista allemão*. — Le long article qui accompagne le portrait de Gellert est traduit d'une revue française, le *Magasin Pittoresque*. Sans doute, les sept fables dont la traduction suit l'article, y sont-elles prises aussi.
- 11) XI, p. 360 : *O Tumulo no Busento. Ballada Gauleza*. — Ni auteur ni traducteur ne sont indiqués, mais il s'agit sans aucun doute de la ballade d'A. v. Platen.
- 12) XI, p. 396 sv. : E. A. Vidal, *A Carlota de Goëthe*. — Texte pour une autre image de Kaulbach. Après des citations de Heine et d'H. Blaze, traduction d'un passage du *Werther*.

O Instituto.

Jornal scientifico e litterario.

Mensuel. Première année : 1853. Premier directeur : Albino Forjaz. Coïmbre.

L'*Instituto* fut publié par l'association académique du même nom, issue de l'*Instituto da Academia Dramatica* de Coïmbre. Le programme donnant la préférence aux matières universitaires, se proposa de rester étranger à la politique, de défendre l'Eglise et aussi la « sainte cause de l'éducation et de l'instruction du peuple ». Ce dernier but ne pouvait pas être atteint par une revue scientifique, mais elle refléta très fidèlement l'évolution de l'esprit de l'Université.

Si jadis la Faculté de Droit de Coïmbre avait déjà été un asile pour la poésie, elle offrit un foyer à la philosophie, depuis la réforme de 1836 qui avait réuni en une seule les deux Facultés de Droit et détaché le *droit naturel* de la *religion révélée*. Les nouvelles disciplines, comme le Droit public, l'Economie politique et le Droit constitutionnel, auxquelles s'ajouta en 1855 une chaire d'Encyclopédie juridique, amenèrent avec elles l'esprit philosophique. Dans son discours du début de l'année (*Oração de sapiencia*), le recteur dos Santos Pereira Jardim, un juriste, put constater en 1855, que cette « indole philosophica dos estudos juridicos era proveitosa para o ensino e para o publico » (*O Instituto*, XXXV, 1887-88, p. 409). Mais il ne faut pas comparer l'université de Coïmbre du XIX^e siècle avec les universités beaucoup plus scientifiques de la France et de l'Allemagne. L'esprit philosophique de Coïmbre resta presque toujours dans les limites d'un enseignement étroitement surveillé et donné au moyen de manuels, appelés *compendios* (1). Le même recteur qui louait l'esprit philosophique des études, vanta à la fin de son discours l'excellence pédagogique du *compendio* : le but de l'Université, affirma-t-il, n'était pas de former des penseurs profonds ni de conduire à des découvertes scientifiques, mais de préparer méthodiquement de bons élèves.

(1) Rappelons à cette occasion qu'il y avait des *compendios* écrits par des Allemands, non seulement à la Faculté de Droit, mais aussi à la Faculté de Théologie : c'étaient le *Dannenmayr* et le *Schenkl*.

Après cette digression, nous comprendrons mieux l'évolution de la philosophie de droit à Coïmbre ; c'est elle que nous envisageons, parce que dès qu'elle y fut enseignée, une forte influence allemande la marqua. Cependant, en parcourant les années de l'*Instituto*, on assiste à une lutte toujours renouvelée entre le catholicisme traditionnel et les différents systèmes de philosophie qui arrivent au Portugal les uns après les autres. Au XVIII^e siècle, Pufendorf, Leibnitz et Wolff avaient fait loi, au début du XIX^e ce furent Kant et Krause ; enfin vinrent Hegel et les matérialistes. Jusque-là, la philosophie allemande prédomina, mais dès 1853, première année de l'*Instituto*, elle eut un adversaire dans le positivisme de Comte, qui sortit victorieux du combat, sans doute parce que sa clarté rationnelle convenait mieux aux esprits portugais que la métaphysique allemande, séduisante pourtant aux yeux de leurs voisins espagnols, qui firent au *krausismo* un grand succès (1). Le *krausismo*, forme romantique, c'est-à-dire mystique, du système de Kant et apparenté aux idées confuses de Schelling, vint aussi au Portugal. On n'en retint qu'une seule idée, la définition d'un droit *organique*, conditionné par la nature de l'homme.

Cette idée fut connue au Portugal non pas directement, mais par un traité traduit en français, la *Philosophie du Droit* de H. Ahrens, disciple de Krause. Sans cet intermédiaire, la Faculté aurait sans doute toujours ignoré Krause, mais ainsi, le professeur Ferrer la reprit, sans abandonner pour cela toutes les doctrines de Kant sur la liberté individuelle et le droit conçu comme un principe d'abstention : « Entre nós, o sr. Ferrer..., querendo evitar os defeitos da definição de Kant, que censura de negativa e restrictiva, adoptou a de Krause, definindo direito - a sciencia particular que expõe o complexo das condições externas e internas, dependentes da liberdade, e necessarias para o desenvolvimento e cumprimento do destino racional, individual e social do homem e da humanidade > » (Fr. Machado de Faria e Maia, *Determinação e desenvolvimento da idéa do direito ou synthese da vida juridica*, O Instituto, vol. XXVI, 1878-1879, p. 442).

Dans la *Philosophia do Direito* de Ferrer, Faria e Maia trouva cependant aussi bien l'influence de Krause que celle de Kant. Citons

(1) Sur le *krausismo* en Espagne, cf. F. de Figueiredo, *As duas Espanhas*, Coïmbre, 1932, p. 197 et p. 199.

comme exemple la définition négative et kantienne que Ferrer donna du droit à la fin de sa carrière : « Confesso, que entre as especies de liberdade, com que Deus dotou o homem, não reconheço nenhuma, de que este possa gosar sem limites ou restricções. A liberdade de um homem não póde ir senão até aonde chega a liberdade dos outros. Alem d'estes limites ha abuso ou *licença*. É por isto, que todas as leis são restricções da liberdade, e sem estas restricções o estado da sociedade seria o de guerra, e os homens não poderiam coexistir socialmente » (*Relatorio e projecto de lei sobre as congregações religiosas*, Lisbonne, 1862, p. 29). Ferrer fut le véritable introducteur de Kant à Coïmbre, mais il faut rappeler que déjà les *Positiones de Lege Naturae* de Martini, *compendio* de la Faculté de 1805 à 1844, étaient parties d'un principe très voisin, le « *neminem laede* », c'est-à-dire « n'offense personne ». Pour avoir une idée de la place que prenait la philosophie dans l'enseignement de Ferrer, voyons son programme pour l'année 1853-54 (*O Instituto*, II, p. 213) :

« 1^o anno — 2^a cadeira.

Direito natural ou philosophia do direito, e direito das gentes.

Lente. — Dr. Vicente Ferrer Neto Paiva.

Direito Natural. — O *compendio* (F. N. Paiva, *Elementos de Direito natural, ou de Philosophia de Direito*, 2^a ed., Coimbra, 1850) segue principalmente a eschola allemã. Nas minhas prelecções oraes sigo principalmente as doutrinas de Zeiler, Krause, Ahrens, Jouffroy, Belime, etc. » Jusque vers 1889, le manuel de Ferrer se maintint, mais, d'après le témoignage de J. Fr. Laranjo (*A organização dos estudos na faculdade de direito, O Instituto*, vol. XL, 1892-93, p. 916), les professeurs s'en détachèrent de plus en plus dans leurs cours, sous l'influence de la sociologie. Ferrer a pour nous une importance particulière à cause de son amitié avec Herculano. Après ce qui précède, l'hypothèse qu'Herculano connut Kant sous l'influence de Ferrer, paraît tout à fait justifiée. Herculano avait lu les ouvrages principaux de Ferrer, le *compendio* cité et un manuel antérieur, le *Curso de direito natural segundo o estado actual desta sciencia, principalmente em Allemanha* (Coïmbre, 1843; 2^e éd., 1856); car il en publia des comptes rendus dans le *Panorama*, tout de suite après leur impression.

Ferrer eut un disciple intelligent, Levy Maria Jordão, qui fut, du

reste, un des premiers collaborateurs de l'*Instituto*. Jordão ne suivit pas le maître aveuglement, mais il était plus *krausista* que lui, car il savait l'allemand et avait lu les philosophes allemands dans leurs textes. Cela ressort autant des articles de Jordão que du *Parecer favoravel á admissão* de Jordão à l'Académie des Sciences de Lisbonne, qu'Herculano rédigea en 1855. Jordão fut reçu pour son *Ensaio sobre a Historia do Direito Romano* : « A luz immensa, que os recentes escriptos dos historiadores e jurisconsultos, principalmente allemães, tem lançado sobre a vida publica e privada da mais illustre nação da antiguidade, foi concentrada como em um fóco pelo Sñr. Levi » (Boletim da 2^a Classe, Lisbonne, III, 1910, fasc. n^o 3, p. 262). Ouvrons donc notre liste des articles de l'*Instituto* par une étude de Jordão.

I (1853-54).

- 1) p. 8 sv. : Levy Maria Jordão, *A philosophia do direito em Portugal*. — Jordão commence par envisager le système de Wolff, adopté par le professeur J. Fernandes Alvares Fortuna et enseigné dans le traité de Martini. Ensuite, le système de Kant est caractérisé et on trouve une petite citation en allemand. Il y a même une citation de Jean Paul concernant Kant et une mention du *Messias* de Klopstock. Jordão critique la définition trop étroite du droit donnée par Kant et préfère celle d'Ahrens, qu'il indique après avoir traité de Fichte, de Bouterwek et d'Abicht. Il critique la philosophie « souvent poétique » de Schelling et fait l'éloge de Krause, en regrettant qu'au Portugal, comme en France, les idées de Krause sur l'organisation sociale ne soient pas connues. Ses regrets nous permettent de mesurer l'étendue des connaissances germaniques chez les universitaires de Coïmbre : « E quanto mais é isto a lamentar, quanto conhecemos e podêmos apreciar, ao menos por traducções, os primores da poesia, historia e jurisprudencia d'essa parte mais culta da Europa... as obras de Savigny e Hugo no direito, de Kant em philosophia, de Goethe e Schiller em poesia, de Strauss em theologia, e de Carus em sciencias naturaes, são nos mais familiares, do que os escriptos d'esses pensadores da Allemanha, que têm feito, e fazem da sciencia social o objecto constante e atu-

rado de seus estudos, de suas lucubrações (*ibidem*, p. 178). En conclusion, Jordão affirme que c'est le système de Krause qui domine en ce moment au Portugal, grâce à Ferrer.

- 2) p. 58 : M., *Universidade de Königsberg*. — Traduit de l'allemand.
- 3) p. 85 sv. : J. J. d'Oliveira Pinto, *Proudhon e a Economia politica*. — L'auteur connaît quelques définitions de Kant, Fichte, Hegel et Schelling, probablement par l'intermédiaire d'un livre de Rémusat (*De la philosophie allemande*) qu'il cite.
- 4) p. 235 : L. M. Jordão, *Programma de um curso em psychologia. Sôbre as relações do espirito e do corpo*. — La philosophie allemande jusqu'à Schelling et Krause, la physiognomonie de Lavater et la cranéoscopie de Gall y occupent une bonne place.

II (1854-55).

- 5) p. 20 sv. : Abel M. Dias Jordão, *A physiologia e as palavras no seu sentido ideologico*. — Citations étendues de physiciens, de chimistes et de philosophes allemands, de Kant et Schelling jusqu'à Oken, Stahl et Burdach. L'auteur est le frère de L. M. Jordão.
- 6) p. 64 : *Parecer da Faculdade de Direito sobre o IV^o vol. da Hist. de Port. pelo Sr. A. Herculano*. — Mention de Savigny.

III (1855-56).

- 7) p. 99 sv. : M., *Crise da philosophia allemã*. — Après un aperçu sur la métaphysique allemande jusqu'à Krause, l'auteur conclut à une crise provoquée par les progrès des sciences naturelles : « A psychologia organica abriu brecha no pantheismo idealista... » (p. 102).
- 8) p. 183 et p. 292 : A. Forjaz, compte rendu du *Amigo dos Meninos, traduzido por uma senhora, 1^a parte* (Coimbra, 1853). — Extrait de *Der Deutsche Kinderfreund* de Wilmsen, sur la demande de M. A. Coelho Rocha, professeur de droit, qui avait trouvé dans V. Cousin l'éloge de ce livre. Quelques contes de Schmid furent ajoutés. Livre de lecture pour les écoles primaires.

- 9) p. 213 : Universidade de Coimbra, *Programma da Fac. de Direito* (cf. p. 198 sv.).

IV (1856-57).

- 10) p. 98 sv. : A., compte rendu de la *Geschichte der Pädagogik* de K. v. Raumer, Stuttgart, 1846-1854. — Le critique vante la pédagogie allemande comme la seule qui soit philosophique et scientifique.
- 11) p. 260 sv. : J., *Costumes academicos nas universidades allemães nos seculos XVI e XVII*. — Pris dans Raumer ? Comparaison avec Coïmbre.

VI (1858-59).

- 12) p. 15 sv. : A. A. (= Francisco A. Alves ?), *Visões. O racionalismo e o christianismo*. — Visions polémiques extrêmement curieuses, à la manière d'Herculano. Défense du catholicisme traditionnel contre la philosophie matérialiste d'Allemagne : En pleine nuit, A. voit les philosophes-démolisseurs dans un cimetière, quand ils jurent de détruire la Croix. Ils s'attaquent à une vieille cathédrale où prie le peuple. En vain : ni les idées, ni la force brutale ne suffisent à miner la maison de Dieu. Le cauchemar se dissipe : le rêveur s'éveille au lever de soleil d'un splendide jour de printemps.
- 13) p. 97 sv. : A. M., *Apontamentos sobre a Hermeneutica do direito portuguez*. — L'auteur cite beaucoup d'ouvrages juridiques et beaucoup d'auteurs allemands, parmi eux Savigny, « cujus idéas adoptamos em muitas materias da Hermeneutica... ».

VII (1859-60).

- 14) p. 47 sv. : J. Simões da Silva Ferraz, *A maldição do poeta* (Uhl-land). — Traduction en vers.
- 15) p. 285 : Academia Real das Sciencias, *Programma... para o anno de 1860*. — Dans ce programme se trouve le sujet suivant, qui réapparaît jusqu'en 1862 : « Qual foi a influencia do elemento germanico em Portugal ? »

VIII (1860-61).

- 16) p. 64 : *Excentricidades germanicas*. — Ce sont quelques anecdotes sur les fameux professeurs d'Allemagne.
- 17) p. 71 sv. : Aug. F. Simões, *Alexandre de Humboldt*. — Notice à

l'occasion de la mort de Humboldt, que l'auteur compare à Aristote. Biographie, d'après des sources françaises. Mention spéciale du *Cosmos*.

- 18) p. 337 sv. : Fr. A. Rodrigues de Gusmão, *Erros de Heinrich Friedrich Link*. — Très susceptible, l'auteur reproche à Link d'avoir calomnié délibérément la noblesse portugaise.

IX (1861-62).

- 19) p. 226 : Sujets de deux dissertations inaugurales de la Faculté de Théologie : 1^o *Absurdum pantheismi systema*. Genes. 1, v. 1-5, pelo sr. dr. José M. Lopes da Silva Rebello ; 42 pp., in-8^o, 1854.

2^o *De mythico Straussii systemate*. — Ep. S. Joan. 1, c. 1, v. 1-3 (*Mythicum Straussii systema Evangeliorum libris minime applicabile*) pelo sr. dr. Manuel B. de Sousa Ennes ; 94 pp., in-8 v^o, 1856.

Nous indiquons ces deux thèses, parce que rien ne saurait témoigner mieux qu'elles de la résistance catholique contre la philosophie allemande.

Nous n'avons pas pu consulter les volumes X et XI ; le volume XII ne contient rien de particulier. L'affirmation de la nouvelle école que représente le volume XIII, ressortira donc avec plus d'éclat : pour la première fois, on lira les noms d'Anthero et de Braga, qui, tout de suite, feront figure de chefs.

XIII (1865-66).

- 20) p. 39 sv. : Anthero do Quental, *O sentimento da immortalidade*. (*Carta ao sr. Anselmo d'Andrade*). — Déjà dans cet article, Anthero parle de « science cruelle » et se demande si la métaphysique ne conduit pas au nihilisme. Le poète se défend encore contre le pessimisme qui le gagna plus tard et affirme sa foi dans un Dieu bon et juste.
- 21) p. 64 sv. : A. do Quental, *O Desterro dos Deoses* (A A. de A.). — Poème qui rappelle par son sujet — le bannissement des dieux antiques — les *Götter Griechenlands* de Schiller.
- 22) p. 88 sv. : Theophilo Braga, *A lenda de Fausto na poesia portugueza*. — L'article est typique pour l'esprit embrouillé de Braga, ainsi que pour la curiosité cosmopolite de l'école :

d'une part, Fust, un des compagnons de l'imprimeur Gutenberg, est confondu à dessein avec le Faust de la légende, pour pouvoir tirer une comparaison commode entre le savant assoiffé de science et l'imprimeur « qui émancipa la raison ». D'autre part, l'article témoigne de l'intérêt général pour la littérature comparée (ressemblance des légendes chez tous les peuples), la mythologie, le panthéisme, le comtisme, et même l'ethnologie à la Gobineau («... a esterilidade semitica... a grande raça creadora e poetica dos arias... »). Entre autres, l'auteur cite les *Mystica* de Görres, mais dans une traduction française.

- 23) p. 115 sv. : Th. Braga, *Lenda popular da hospitalidade*. — Braga y revient à la superstition de l'originalité poétique du peuple, probablement séduit par les idées de Herder : « O povo tem uma forma poetica propria ; a forma mais complexa da arte. »

Fait nouveau : l'étude de la littérature est envisagée comme une science exacte avec des lois immuables.

- 24) p. 234 sv. : A. do Quental, *O Futuro da musica*. — Voici donc la condamnation définitive du romantisme, ainsi que la déclaration de foi dans la Science, en contradiction avec l'article de p. 39 sv. Après la crise des temps présents viendra l'ère de la *synthèse* de toutes les sciences, vue à la manière, non pas de Comte, mais de Hegel, pour ne pas exclure la métaphysique : « Por outras palavras, tracta-se de organizar o mundo humano, em opposição com as edades religiosas e intuitivas, sobre a base exclusiva da razão e da experiencia » (p. 239). L'article révèle aussi une connaissance intime de Heine, dont l'*Allemagne* est citée, ainsi que de Feuerbach et son *Essence du Christianisme*. Ce sont des traductions françaises !

Après un arrêt de la revue de 1867 à 1872, qui paraît traduire la lutte et le désarroi des esprits, la nouvelle école radicalement scientifique vainc et inaugure la seconde série de la revue. Alors déferlent, l'une après l'autre, les vagues de nouvelles disciplines *scientifiques* et de leurs théories : l'ancienne métaphysique romantique de Krause réapparaît pour la dernière fois en 1873 dans un article de J. Fr.

Laranjo, combinée avec une violente critique du matérialisme, mais déjà transformée par les idées de Hegel et de Comte (cf. *As formas de governo, Instituto*, XVI, p. 1 sv.).

L'enthousiasme pour des sciences alors nouvelles et séduisantes, comme la biologie et la sociologie, passa avec la mode, vaincu de nouveau par l'ancien et tenace esprit catholique de l'Université. La Grande Guerre de 1914 coupa pour quelques années le courant des idées entre le Portugal et l'Allemagne, mais un titre de gratitude restera pour toujours acquis au pays du nord : celui d'être le pays de la pédagogie par excellence. Ainsi, au plus fort de la guerre, Costa Lobo, le président de l'Instituto, fit bien le procès du *prussianisme* ; il dénia même aux Allemands les qualités d'ordre et de discipline que l'on leur attribuait en général, il leur dénia tout sens politique ; bien plus, il se refusa à voir leurs qualités scientifiques et artistiques, en leur laissant à la rigueur une renommée de bons musiciens ; mais il concéda *une* gloire à l'Allemagne, l'excellence de son enseignement : « Mas é grande pelo seu ensino ; sera afirmação considerada incontestável » (*Portugal na Guerra e na Paz*, texte d'une conférence tenue en 1917, dans *O Instituto*, LXV, 1918, p. 5 sv.).

Vu : le 28 mars 1939,
Le Doyen de la Faculté des Lettres,
de l'Université de Paris,

J. VENDRYES

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,

E. ROUSSY

BIBLIOGRAPHIE

N.-B. — Cette bibliographie contient les principaux ouvrages qui se rapportent aux différents chapitres de la thèse. Les ouvrages que j'ai pu consulter moi-même sont marqués d'une croix.

I. — OUVRAGES BIBLIOGRAPHIQUES.

- + 1. BELL (A. F. G.), *Portuguese Bibliography*, Oxford, 1922.
- + 2. BERNARDES BRANCO (Manuel), *Portugal e os Estrangeiros*, 5 vols, Lisbonne, 1879-1895.
(Je n'ai vu que les trois premiers volumes.)
- + 3. *Bibliografia Científico-Literária do Centro de Estudos Filológicos*, Lisbonne, nos 1 à 700.
- + 4. *Bibliografia Filológica do Centro dos Est. Filol.*, Lisbonne, nos 1 à 400.
- 5. COELHO (Francisco Ad.), *Bibliographia portuguesa de historia e litteratura*, Lisbonne, 1873-1875.
- + 6. COIMBRA (Carlos), *Dicionario de Bibliografia Portuguesa*, Lisbonne.
(J'ai vu les deux premiers volumes.)
- + 7. FARINELLI (A.), *Viajes por España y Portugal desde la edad media hasta el siglo XX, Divagaciones bibliograficas*, Madrid, 1921.
- + 8. FIGUEIREDO (Fidelino de), *A critica litteraria como sciencia*, 3^a ed. seguida duma bibliographia portuguesa de critica litteraria, Lisbonne, 1920.
- + 9. FOULCHÉ-DELBOSC (R.), *Bibliographie des voyages en Espagne et Portugal*, Paris, 1896.
- + 10. REIS MACHADO (Augusto), *Obras estrangeiras sobre Portugal exist. na Bibl. Nacional de Lisboa, Historia e geografia* (dans : *Anais das Bibl. e Arquivos*, série 2, vols I à III, 1920 à 1922, Lisbonne).
- + 11. SILVA (Innocencio Franc. da), *Diccionario bibliographico portuguez* (Aditamentos, por Martinho da Fonseca ; continuados e amplif. por Pedro W. de Brito Aranha), 22 vols, Lisbonne, 1858-1923.

II. — GÉNÉRALITÉS.

a) *Histoire générale.*

- + 12. ALMEIDA (Fortunato de), *Historia de Portugal*, Coïmbre.
(J'ai vu le tome VI qui traite des années de 1816 à 1910.)
- + 12. BARROS E SOUSA, 2^o visconde de SANTAREM (Manuel Fr. de), *Corpo diplomatico portuguez contendo todos os tratados de paz, de alliança, de neutralidade, de tregua, de commercio, de limites, de ajustes, de casamentos,*

de cessões de territorio e outras transacções entre a Coroa de Portugal e as diversas potencias do mundo desde o principio da monarchia até aos nossos dias, 5 vols, 2^e éd., Lisbonne, 1862-1874.

- + 13. CARVALHO e ARAUJO (Alexandre Herculano), *Historia de Portugal desde o começo da Monarchia até o fim do reinado de Affonso III*, 4 vols, 5^e éd., Lisbonne.
- + 14. IMHOF (J. W.), *Stemma Regium Lusitanicum, sive historia genealogica familiae regiae Portugalliae a prima origine usque ad praesens aevum deductae et narratione rerum in Portugalliae à condito regno gestarum, ac factorum memorabiliorum illustratae*, Amsterdam, 1708.
- + 15. OLIVEIRA MARTINS (Joaquim P. de), *Portugal contemporaneo*, 2 vols, 5^e éd., Lisbonne, 1919.
- + 16. SCHÄFER (Heinrich), *Geschichte von Portugal*, 5 vols, Hambourg, 1836-1854.

b) *Histoire de la littérature portugaise.*

- + 17. FERNANDES BRAGA (Joaquim Theofilo), *As modernas ideias na litteratura portugueza*, 2 vols, Porto, 1892.
- 18. — *Historia do Romantismo em Portugal*, Lisbonne, 1880.
- + 19. FIGUEIREDO (Fid. de), *Characteristics of Portuguese Literature* (dans : *O Instituto*, vol. LXIII, 1916, Coimbre).
- + 20. — *Estudos de litteratura*, Lisbonne.
(J'ai vu surtout *Para a historia da philosophia em Portugal, subsidio bibliographico*, dans : *Estudos de litt.*, 4^e série, Lisbonne, 1924).
- + 21. — *Historia da litt. realista* (1871-1900), Bibl. de Est. Hist. Nacionaes, V, 2^e éd., revue, Lisbonne, 1924.
- + 22. — *Historia da litt. romantica* (1825-1870), Bibl. de Est. Hist. Nacionaes, IV, 2^e éd., revue, Lisbonne, 1923.
- + 23. *Historia da litteratura portuguesa ilustrada*, 3 vols, Paris et Lisbonne.
(J'ai vu les deux premiers volumes.)
- + 24. LE GENTIL (G.), *La littérature portugaise*, Collection A. Colin, n^o 180, Paris, 1935.
- + 25. MENDES DOS REMEDIOS (J.), *Historia da Litteratura Portuguesa desde as origens até a actualidade*, 6^e éd., Coimbre, 1930.
- + 26. MICHAELIS DE VASCONCELLOS (C.) et BRAGA (J. Theophilo Fernandes), *Geschichte der portugiesischen Literatur*, Grundr. d. rom. Philologie (Gröber), 2^e vol., 2^e section, Strasbourg, 1894.
- + 27. REINHARDSTOETTNER (K. v.), *Portugiesische Literaturgeschichte*, Sammlung Götschen, n^o 213, Leipzig, 1904.

c) *Les Allemands et la littérature allemande au Portugal.*

- + 28. BLAU (E.), *Portugals gegenwärtige Wirtschaftsbeziehungen zu Deutschland*, Diss., Leipzig, 1932.
(Bref, mais substantiel. Contient un chapitre sur le *Deutschtum in Portugal*, ainsi qu'une bonne bibliographie.)
- 29. BURMESTER (Fr. F.), *Hundert Jahre deutschen Lebens in Oporto* (dans : *Der Auslandsdeutsche*, vol. XIV, 1931, Stuttgart).
- 30. GARLIPP (H.), *Die deutsche evangelische Gemeinde in Lissabon, Festschrift zur 150j. Jubelfeier der Gemeinde*, Lisbonne, 1908.

31. GENNRICH (P. W.), *Evangelium und Deutschtum in Portugal. Geschichte der Deutschen Evangel. Gemeinde in Lissabon*, Berlin et Leipzig, 1936.
32. HATZFELD (H.), *Wechselbeziehungen zwischen d. deutschen Lit. u. den übrigen europäischen Literaturen*, Bielefeld, 1927.
33. JACOB (E. G.), *Die Deutschen in Spanien u. Portugal, 1147-1934*, Berlin, 1935.
- + 34. KRÜGER (Fr.), *Deutsche Kulturbeziehungen zu Portugal* (dans : *Weltpost, Sonderheft Portugal*, vol. II, 1935, Hambourg).
35. MÜLLER (P.), *Denkschrift zum 10j. Bestehen des Deutschen Institutes an d. Univ. Coimbra*, Coimbre, 1935.
(Contient un aperçu historique sur les relations germano-portugaises.)
- + 36. SAAVEDRA MACHADO (L.), *Os Alemães em Portugal* (dans : *Revista da Fac. de Letras de Lisboa*, vol. II, 1934, Lisbonne).
(Ce n'est qu'une sorte de préface.)
37. — *Estudos germanicos em Portugal* (dans : *O Instituto*, vol. LXXIX, 1930, Coimbre).
- + 38. STRICKER (W.), *Die Deutschen in Spanien u. Portugal*, Leipzig, 1850.
(Ne contient rien sur les rapports littéraires.)
39. WEDDIGEN (O.), *Geschichte d. Einwirkungen d. deutschen Litteratur auf die Litteraturen d. übrigen europ. Kulturvölker der Neuzeit*, Leipzig, 1882.

III. — LA RENAISSANCE ET LA CONTRE-RÉFORME.

a) L'époque des découvertes.

40. BARREIROS (José B.), *La participation des Allemands lors de la découverte des Indes*, trad. en français par M. Decq Mota, Braga, 1931.
- + 41. BNSAUDE (Joaquim), *Histoire de la science nautique portugaise*, Genève (?), 1917.
(Contient un chapitre sur *Les prétentions de priorité de l'Allemagne*. Ouvrage polémique, comme le suivant.)
- + 42. — *Les légendes allemandes sur l'histoire des découvertes maritimes portugaises*, 2 vols, Coimbre.
(Traite de la légende de Behaim.)
- + 43. BRAAMCAMP FREIRE (Anselmo), *Noticias da feitoria de Flandres*, Sep. de l'Archivo historico português, Lisbonne, 1920.
(Avec beaucoup de documents.)
- + 44. GENIVAL (P. de) et MONOD (Th.), *Description de la côte d'Afrique de Ceuta au Sénégal par Valentim Fernandes (1506-1507)*, Publ. du Comité d'Et. hist. et scientif. de l'A. O. F., série A, n° 6, Paris, 1938.
(Edition critique du texte portugais avec la traduction française en regard, accompagnée d'une introduction, de notes et d'une bibliographie.)
45. FITZLER (M. A. H.), *Martin Behaim, der erste Deutsche in der Walfischbucht. Eine Ehrenrettung d. deutschen Seefahrers* (dans : *Kolon. Rundschau*, vol. XXVII, 1936).
- + 46. HANTZSCH (V.), *Deutsche Reisende des XVI. Jahrhunderts*, Leipz. Stud. aus d. Gebiet d. Geschichte I, 4, Leipzig, 1895.
(Ouvrage très documenté.)

47. HEYD, *Valentin Fernandez Aleman* (dans : *Sitz.-Ber. d. philos.-philol. u. hist. Klasse der Kgl. Bayer. Akad. d. Wiss. zu München*, vol. II, Munich, 1872).
48. HILDEBRAND (K.), *Leipzig in seiner Beziehung z. port. Pfefferhandel unter Kurfürst August* (dans : *Leipz. Kalender*, IX, Leipzig, 1912).
- + 49. HINCKER (Alfonso), *Os manuscritos port. na Bibl. Nacional de Munique* (dans : *O Instituto*, vol. XLVIII, 1901, Coimbre).
(Description des manuscrits.)
50. HINSCH (J. D.), *Die Bartholomäus-Brüderschaft d. Deutschen in Lissabon*, Sep. des Hansische Geschichtsblätter, Berlin, 1908.
51. HÜMMERICH (Fr.), *Die erste deutsche Handelsfahrt nach Indien 1505-1506. Ein Unternehmen der Welser, Fugger u. anderer Augsburger sowie Nürnberger Häuser*, Hist. Bibl., vol. XLIX, Munich, 1922.
52. KESTNER (E.), *Die Handelsverbindungen d. Hanse, speciell Danzigs, mit Spanien u. Portugal* (dans : *Ztschr. d. Westpreuss. Geschichtsvereins*, vol. V, 1881, Dantzig).
53. KROHN (H.), *Heinrich der Seefahrer u. die Insel Madeira. Ihre Geschichte u. Sage*, Erfurt, 1903.
54. KUNSTMANN (Fr.), *Die Fahrt d. ersten Deutschen nach d. portug. Indien*, Munich, 1861.
55. — *Hieronymus Münzers Bericht über die Entdeckung der Guinea* (dans : *Abh. d. hist. Kl. d. Kgl. Bayer. Akad. d. Wiss.*, vol. VII, 2^e section, 1854, Munich).
56. — *Valentim Ferdinand's Beschreibung der Serra Leoa*, Munich, 1861.
57. — *Valentim Ferdinand's Beschreibung der Westküste Afrika's bis zum Senegal* (dans : *Abh. d. hist. Kl. d. Kgl. Bayer. Akad. d. Wiss.*, vol. VIII, 1^{re} section, 1856, Munich).
58. — *Valentim Ferdinand's Beschreibung der Westküste Afrika's vom Senegal bis zur Serra Leoa, im Auszuge dargestellt* (dans : *Abh. d. hist. Kl. d. Kgl. Bayer. Akad. d. Wiss.*, vol. VIII, 3^e section, 1860, Munich).
- + 59. MENDES TRIGOZO (Sebastião Fr. de), *Memoria sobre Martim de Bohemia* (dans : *Memorias de Litt. port.*, publ. pela Acad. Real das Sc. de Lisboa, vol. XVI, Lisbonne).
60. MOLDENHAUER (G.), *A primeira viagem alemã às Indias* (dans : *Rev. de História*, vol. XI, 1923, Lisbonne).
61. MONTEIRO VELHO ARRUDA (Manuel), *Colecção de documentos relativos ao descobrimento e povoamento dos Açores*, Ponta Delgada, 1932.
- + 62. RIBEIRO (Victor M.), *Privilegios de estrangeiros em Portugal* (dans : *Hist. e Mem. da 2^e cl. da Acad. das Sc. de Lisboa*, nouv. série, vol. XIV, 1922, Lisbonne).
63. SCHMELLER (J. A.), *Über Valentim Fernandez Alemã und seine Sammlung von Nachrichten über d. Entdeckung. u. Besitzungen d. Portugiesen in Afrika u. Asien bis zum Jahre 1508* (*Abh. d. philos.-philol. Kl. d. Kgl. Bayer. Akad. d. Wiss.*, vol. IV, 3^e section, 1845, Munich).
64. SCHLOSSER (A.), *Die Handelsbeziehungen Wismars zu Portugal u. Spanien am Ende d. XVI. u. Anfang d. XVII. Jhdts*, Diss., Erlangen, 1900 (?).
65. SCHUMACHER (H. A.), *Bremen u. d. Portugies. Handels-Freibriefe d. Deutschen* (dans : *Brem. Jahrbuch*, vol. XVI, 1892, Brême).

- + 66. VASCONCELOS (Basilio de), « *Itinerário* » de Dr. Jerónimo Münzer (Excer-
tos), Sep. do Instituto, Coïmbre, 1931.
(Texte latin et trad. portugaise de la partie qui traite du Portugal.)
- 67. VEER (G. de), *Prinz Heinrich d. Seefahrer u. seine Zeit*, Danzig, 1864.
- 68. ZECHLIN (E.), *Zur Frage einer deutsch-dänisch-port. Vorentdeckung Ame-
rikas* (dans : *Hist. Ztschr.*, vol. CLII, 1935).

b) *Les imprimeurs allemands.*

- + 69. AZEVEDO (P. de), *O processo inquisitorial do impressor alemão Blavio*
(dans : *Bol. da 2ª cl. da Acad. das Sc.*, vol. VII, 1914, Coïmbre).
- 70. BURGER (K.), *Die Drucker u. Verleger in Spanien u. Portugal von 1501 bis
1536. Mit chronol. Folge ihrer Druck- u. Verlagswerke*, Leipzig, 1913.
- 71. HAEBLER (K.), *Die deutschen Buchdrucker des XV. Jahrhunderts im Aus-
lande*, Munich, 1924.
- 72. — *Deutsche Buchdrucker in Spanien u. Portugal* (dans : *Festschrift
z. 500j. Geburtstage von Joh. Gutenberg* (1901), Leipzig, 1902).
- + 73. RIBEIRO DOS SANTOS (Antonio), *Memoria sobre as origens da typographia
em Portugal nos seculos XV e XVI* (dans : *Mem. de Litt. port.*, publ.
pela Acad. Real das Sc. de Lisboa, vols VIII et XV, Lisbonne).

c) *Damião de Góis et son temps.*

- + 74. BATAILLON (M.), *Le cosmopolitisme de Damião de Góis* (dans : *Revue de Litt.
comparée*, vol. XVIII, 1938, Paris).
- 75. HENRIQUES (Guilherme J. C.), *Inéditos goesianos* (I. — *Documentos.*
II. — *O processo na Inquisição, documentos avulsos, notas*), 2 vols,
Lisbonne, 1896-1898.
- + 76. LEMOS (Maximiano de), *Damião de Gois* (dans : *Rev. de História*, vol. IX
et X, 1920 et 1921, Lisbonne).
(J'ai vu le vol. IX.)
- + 77. RAMOS COELHO (José), *Fabio Arcas e Sebastião Stochamer, Noticias his-
toricas* (dans : *O Instituto*, vol. XXXIII, 1885-86, Coïmbre).
(Stochamer fut un disciple d'Arcas, venu avec celui-ci en 1547 d'In-
golstadt à Coïmbre.)
- + 78. SOUSA VITERBO (Franc. de), *Damião de Goes e suas relações artisticas*
(dans : *O Instituto*, vol. XLVI, 1899, Coïmbre).
- + 79. VASCONCELOS (Joaquim A. de), *Albrecht Dürer e a sua influencia na
peninsula, Renascença portuguesa, Estudos s. as relações artist. de Por-
tugal nos seculos XV e XVI*, 2ª éd., Porto, 1877.
- + 80. — *As cartas latinas de Damião de Goes*, Sep. du Instituto, Coïmbre,
1901.
(Introduction et liste).
- 81. — *Damianus a Goes epistolae et aliorum virorum illustrium*, 2ª éd.,
Porto, 1912.
- 82. — *Damião de Goes, Novos estudos*, Porto, 1897.

d) *Questions religieuses.*

- 83. ALMEIDA (Fortunato de), *A reforma protestante e as irreverencias de Gil
Vicente* (dans : *Lusitania*, vol. I, 1914, Lisbonne).

- + 84. AZEVEDO (Lúcio de), *Judeus portugueses na dispersão* (dans : *Rev. de Historia*, vol. IV, 1915, Lisbonne).
- 85. BATAILLON (M.), *Erasme et l'Espagne*, Paris, 1937.
- 86. HEINE (G.), *Beiträge z. Geschichte im Zeitalter d. Reformation, aus span. u. port. Archiven mitgeteilt* : II. — *Die Einführung der Reformation in Portugal* (dans : *Allgem. Ztschr. f. Geschichte*, vol. IX, 1848, Berlin).
- + 87. HÜMMERICH (Fr.), *Ein bayer. Landsknecht über die Eroberung Portugals durch Philipp II. im Jahre 1580* (dans : *Miscelânea de estudos em honra de D. Car. Michaëlis de Vasconcellos* = *Rev. da Univ. de Coimbre*, vol. XI, 1933, Coimbre).
(Introduction et texte.)
- + 88. MARTINS DE CARVALHO (Joaquim), *A livreria dum letrado do século XVI — Frei Diogo de Murça*, Sep. du Boletim da Bibl. da Univ., Coimbre, 1927.
- + 89. MOREIRA (Eduardo), *Notas hist. sobre a origem das igrejas evangelicas em Portugal* (dans *Rev. de Historia*, vol. II, 1913, Lisbonne).
- + 90. REÜSCH (Fr. H.), *Die Indices Librorum Prohibitorum des Sechzehnten Jahrhdts.*, Bibl. d. liter. Vereins in Stuttgart, n° 176, Tübingen, 1886.

IV. — VERS LE ROMANTISME.

a) *L'ère de Pombal.*

- + 91. CIDADE (Hernani), *Ensaio sobre a crise mental do século XVIII*, Coimbre, 1929.
- + 92. CUNHA (Xavier da), *Francisco Henrique Ahlers. Subsidios para a sua biographia* (dans : *O Instituto*, vol. XXXVII, 1889-90, Coimbre).
- 93. DUHR (B.), *Pombal, sein Charakter u. seine Politik*, Freiburg, 1891.
- + 93a. FERRAO (António), *O segundo duque de Lafões e o marquês de Pombal, subsidios para a biografia do fundador da Academia das Ciências* (dans : *Bol. da 2° cl. da Acad. das Sc. de Lisboa*, vol. XIX, 1935, Lisbonne).
- + 94. FITZLER (M. A. H.), *Die Handelsgesellschaft Felix v. Oldenburg & Co., 1753-1760, Ein Beitrag z. Geschichte d. Deutschtums in Portugal im Zeitalter d. Absolutismus* (Beiheft 23 zur Vierteljahrsschrift f. Sozial- u. Wirtschaftsgesch.), Stuttgart, 1931.
- + 95. GRÜNEBERG (E.), *Hamburgo e o terremoto de Lisboa do 1° de Nov. de 1755* (dans : *O Instituto*, vol. LI, 1904, Coimbre. Trad. portug. d'un article paru dans : *Ztschr. d. Vereines f. Hamburgische Geschichte*, 1855, Hambourg).
- 96. OLIVEIRA (Francisco X. de), *Memorias das viagens de*, Amsterdam, 1741.
- + 97. — *Œuvres mêlées ou discours historiques, politiques, moraux, littéraires et critiques*, publiées dans les mois de janvier (jusqu'en décembre) de 1757, sous le titre d'Amusement périodique, trad. en portugais et préfacées par Aqu. Ribeiro, sous le titre de *Recreação periodica*, 2 vols, Lisbonne, 1922.
(Sans doute, les autres ouvrages d'Oliveira contiennent-ils également des allusions au séjour de l'auteur à Vienne et à son voyage en Allemagne.)
- 98. SCHAUMBURG-LIPPE (W. zu), *Denkwürdigkeiten*, éd. par Th. Schmalz, Hanovre, 1783.

+99. SILVA-TAROUCA (Fr. J. v.), *Die Silva's in Oesterreich, ein Beitrag z. Geschichte dieses Hauses*, Wien, 1899.

100. VASCONCELLOS (Joaquim de), *Cartas curiosas do Abbade Antonio da Costa escriptas de Roma e de Vienna, 1750-1780*, annot. e précédées d'un essai biographique, Porto, 1878.

101. — *O Duque de Lafões* (dans : *Plutarcho Portuguez*, 1881).

b) *José An. da Cunha.*

+102. CIDADE (Hernani), *A obra poética do dr. José An. da Cunha, com um estudo sobre o anglo-germanismo nos proto-românticos portugueses*, Bibl. dos Escriitores port., série C, Coïmbre, 1930.

c) *Leonor d'Alorna.*

+103. ALORNA (Leonor d'), *Obras poeticas*, 6 vols, Lisbonne, 1844.

104. AVILA E DE BOLAMA (de), *A Marquiza d'Alorna, algumas noticias authenticas para a história da muito ilustre e eminente escriptora, que os poetas seus contemporâneos denominaram Alcipe*, Lisbonne, 1916.

+105. CIDADE (Hernani), *A Marquesa d'Alorna, sua vida e obras ; reprodução de algumas cartas inéditas*, Porto, s. d. (1930).

+106. HERCULANO (Alexandre), *D. Leonor d'Almeida, Marquiza d'Alorna* (dans : *O Panorama*, vol. VIII, 1844, Lisbonne).

(Cf. p. 191).

107. JARDIM DE VILHENA (João), *A 4ª marquesa de Alorna* (dans : *O Instituto*, vol. LXXXI, 1931, Coïmbre).

108. MORAIS SARMENTO DA SILVEIRA (Olga), *A Marquiza de Alorna, sua influencia na sociedade portuguesa 1750-1839*, Coll. Patricia, Lisbonne, 1907.

+109. VAZ DE CARVALHO (Maria Am.), *A Marquiza de Alorna, a sociedade e a literatura do seu tempo* (dans : *Bol. da 2ª cl. da Acad. das Sc.*, vol. VI, fasc. 2, 1913, Lisbonne).

110. — *Scenas do século XVIII em Portugal, a Marquesa de Alorna*, Lisbonne, 1920.

d) *Filinto Elysio = Francisco Manuel do Nascimento.*

+111. BRAGA (Theofilo), *Filinto Elysio e os dissidentes da Arcadia*, Porto, 1901.

+112. FILINTO ELYSIO, *Obras completas*, 2ª éd., publiée par Manuel Ribeiro Guimarães, 11 vols, Paris, 1817-1819.

+113. LE GENTIL (G.), *Filinto Elysio, traducteur de Chateaubriand* (dans : *Rev. de Litt. comparée*, vol. XVIII, 1938, Paris).

e) *José Ag. de Macedo.*

+114. CAMPOS (Fernando), *O pensamento contra-revolucionário em Portugal (século XIX)*, 2 vols, Lisbonne, 1931 et 1932.

115. *Jornal Encyclopedico de Lisboa* : cf. p. 183 sv.

+116. MACEDO (José Ag. de), *Obras inéditas* (I. *Cartas e opusculos* ; II. *Censuras a diversas obras* (1824-1829) ; *composições lyricas, didacticas e dramaticas*), com uma prefacção critica por Th. Braga, 2 vols, Lisbonne, 1900 et 1901.

117. — *Motim literario em forma de soliloquios*, 4 vols, Lisbonne, 1811.

f) *Divers.*

- + 118. ANONYME (= Jariges), *Bruchstücke einer Reise durch das südliche Frankreich, Spanien u. Portugal*, Leipzig, 1810.
- + 119. — *Elogio hist. de João Guilherme Christiano Müller* (dans : *Mem. da Acad. Real das Sc. de Lisboa*, vol. IV, fasc. 2, 1815-16, Lisbonne).
- + 120. CALBI (A.), *Essai statistique sur le royaume de Portugal et d'Algarve, comparé aux autres Etats de l'Europe, et suivi d'un coup d'œil sur l'état actuel des sciences, des lettres et des beaux-arts parmi les Portugais des deux hémisphères*, 2 vols, Paris, 1822.
(Contient beaucoup de détails sur les rapports entre Portugais et Allemands.)
- 121. BERNARD (E. L.), *Briefe über England u. Portugal an einen Freund*, Neue Ausgabe, 2 vols, Hambourg, 1808.
- + 122. LANDGRAF (H.), *Gaëthe u. seine ausländischen Besucher*, Munich, 1932.
(Contient des notices sur Antonio de Araujo.)
- + 123. LINK (H. F.), *Bemerkungen auf einer Reise durch Frankreich, Spanien, und vorzüglich Portugal*, 3 vols, Kiel, 1801-1804.
(La meilleure description du Portugal faite par un Allemand.)
- + 124. LOUZADA DE MAGALHAES (João J.), *Silvestre Pinheiro Ferreira, sein Leben u. seine Philosophie, mit einer Einleitung über die wichtigsten portugiesischen Philosophen vor ihm*, Diss., Bonn, 1881.
- + 125. VAZ DE CARVALHO (Maria Am.), *Vida do Duque de Palmela, D. Pedro de Sousa e Holstein*, 3 vols, Lisbonne, 1898-1903.

V. — LES ROMANTIQUES.

a) *Garrett.*

- + 126. ALMEIDA GARRETT (João Bapt. de), *Obras*, 16 vols, Lisbonne, 1844-1858.
- + 127. ANTSCHERL (O.), *J. B. de Almeida Garrett u. seine Beziehungen zur Romantik*, Samml. roman. Elementarbücher, hrsg. v. W. Meyer-Lübke, 2. Reihe, n° 5, Heidelberg, 1927.
- + 128. BRAGA (Theofilo), *Garrett e os dramas romanticos*, Porto, 1905.
- + 129. — *Garrett e o romantismo*, Porto, 1903.
- + 130. FERREIRA LIMA (Henrique), *Garrett diplomata*, Gaia, 1932.
- 131. — *Garrett estudante em Coimbra*, Sep. de O Instituto, Figueira da Foz, 1935.
- + 132. GOMES DE AMORIM (Francisco), *Garrett, Memorias biographicas*, 3 vols, Lisbonne, 1881-1884.
- + 132a. LE GENTIL (G.), *Almeida Garrett, un grand romantique portugais*, traduction et notice, coll. Les cent chefs-d'œuvre étrangers, Paris, 1926.
- + 133. SCHACK (A. Fr. v.), *Ein halbes Jahrhundert, Erinnerungen u. Aufzeichnungen*, 3 vols, Stuttgart et Leipzig, 1888.
(Au 2^e volume, on trouve le récit de la visite rendue à Garrett.)
- 134. SUPERIAN (K.), *Um livro alemão sobre Garrett e o romantismo*, Coimbre, 1928.
(C'est la critique du livre d'Antscherl.)

b) *Castilho.*

- + 135. CASTILHO (Antonio Fel. de), *Amor e Melancolia ou a novissima Heloisa*, nouv. éd., Lisbonne, 1861.

- +136. — *Cartas de Echo e Narciso*, nouv. éd., Paris, 1836.
- +137. — *A Noite do Castello, e os Ciumes do Bardo*, Paris, 1836.
- +138. CASTILHO (Júlio de), *Memórias de Castilho*, 2^e éd., 6 vols, Coïmbre, 1926 sv.
(Les *Memórias* furent d'abord publiées dans *O Instituto*, où j'ai pu lire la partie de l'ouvrage qui n'est pas encore rééditée.)
- +139. COSTA (João), *Castilho e Camilo, Correspondência trocada entre os dois escritores*, préface et notes de (Inéditos do Arquivo Nac. da Torre do Tombo), Coïmbre, 1924.
c) *Herculano*.
- 140. BEAU (A. E.), *Considerações sobre Alexandre Herculano e a historiografia alemã*, Coïmbre, 1937.
- 141. — *Die Geschichtsauffassung Alexander Herculanos* (dans : *Ibero-Amerikan. Archiv*, vol. X, 1936).
- 142. — *Die Motive der Geschichtsschreibung bei Alexander Herculano* (dans : *Volkstum u. Kultur d. Romanen*, vol. IX, 1936).
- +143. BRITO ARANHA (Pedro W. de), *Alexandre Herculano, Algumas notas acêrca da sua vida, das suas obras historicas, criticas e politicas, e do seu centenário em 1910, bibliografia* (dans : *Dicionario Bibliogr. Português*, t. XXI, le XVI^e du supplément, Lettre A, Lisbonne, 1914).
- +144. CONSIGLIERI PEDROSO (Zofimo), *Alexandre Herculano, o Historiador* (dans : *Centenário do Nascimento de Alexandre Herculano, Academia das Sc.*, Lisbonne, 1910).
- 145. DOELLINGER (J. J. J. v.), *Gedächtnisrede auf A. Herculano*, Munich, 1878.
- 145a. FERRER NETO PAIVA (Vicente), *Elogio hist. de Alexandre Herculano*, Sep. des Mem. da 2^a cl. da Acad. Real das Sc. de Lisboa, Coïmbre, 1878.
- +146. FIGUEIREDO (Fidelino de), *Centenário de Alexandre Herculano (1810-1910), Herculano critico, poeta e romancista*, 3^a conferencia preparatoria realizada na Soc. de Geogr. de Lisboa, Lisbonne, 1910.
- +147. — *Herculano julgado pela bibliographia do seu centenário* (dans : *Estudos de Literatura*, Primeira série, Lisbonne, 1917).
- +148. GOMES DE BRITO (José J.), *Estudos critico-bibliograficos* (dans : *Dicionario Bibliographico Português*, t. XXI, le XIV^e du supplément, Lettre A, Lisbonne, 1914).
- +149. HERCULANO (Alexandre), *O Bobo (1128)*, 9^e éd., Lisbonne, s. d.
- +150. — *Cartas*, 2 vols, Lisbonne, s. d.
- +151. — *Composições varias*, Rio do Janeiro, s. d.
- +152. — *Historia da origem e estabelecimento da Inquisição em Portugal*, 3 vols, 4^e éd., Lisbonne, 1885.
(La préface seulement.)
- +153. — *Lendas e Narrativas*, 2 vols, 16^e éd., Lisbonne, s. d.
- +154. — *O Monasticon* (I. *Eurico o Presbytero* ; II. *O Monge de Cistér ou a epocha de D. João I*), Lisbonne, 1844 et 1848.
- +155. — *Opusculos*, 10 vols, Lisbonne, s. d.
- +156. — *Poesias*, 5^e éd., Lisbonne, 1886.
- +157. — *Portugalliae Monumenta historica, Leges et consuetudines*, vol. I, Lisbonne, 1856.
(L'introduction seulement.)

- + 158. NEMÉSIO (Vitorino), *Herculano, Ensaio de interpretação da sua personalidade na história do século XIX : I. A mocidade de Herculano até à volta do exílio (1810-1832)*, 2 vols, Lisbonne, 1934.
- + 159. SANCHEZ MOGUEL (Antonio), *Alejandro Herculano de Carvalho, Estudio crítico-histórico* leido ante la Real Acad. de la Hist., etc. (dans : *O Instituto*, vol. XLIII, 1896, Coïmbre).
- + 160. SÉRGIO (A.), *Alexandre Herculano, Sôbre história e historiografia (da História de Portugal e dos Opusculos)*, selecção, prefácio e notas de, Lisbonne, 1937.
- 161. SERPA PIMENTEL (Antonio de), *Alexandre Herculano e o seu tempo*, Lisbonne, 1881.

d) *Divers.*

- 162. AZEVEDO (Pedro de), *Para a vida do barão de Eschwege* (dans : *Bol. da 2ª cl. da Acad. das Sc. de Lisboa*, vol. X, 1916, Lisbonne).
- + 163. BARROS E SOUSA, Visconde de SANTAREM (Manuel Fr.), *Inéditos (Miscellanea)*, Lisbonne, 1914.
- + 164. BULHAO PATO (Raymundo de), *Sob os ciprestes, vida intima dos homens illustres*, Lisbonne, 1877.
- 165. ESCHWEGE (W. L. v.), *Dom Miguel I., Usurpator des portugiesischen Thrones*, Hambourg, 1832.
- 166. — *Etat présent du royaume de Portugal*, Paris, 1797.
- 167. — *Portugal, ein Staats- u. Sittengemälde in Skizzen u. Bildern nach 30j. Beobachtungen u. Erfahrungen*, Teil I, Hambourg, 1837.
- + 168. GOBLET D'ALVIELLA (E.), *L'établissement des Cobourg en Portugal*, Paris, 1869.
- 169. HERCHEN (A.), *Dom Miguel I., König von Portugal*, Luxembourg, 1908.
- 170. KUHN (H.), *Dom Miguel de Portugal e o seu tempo*, Lisbonne, 1867.
- 171. REINHARDSTOETTNER (K. v.), *Graf v. Schack u. die romanische Litteratur* (dans : *Beilage z. Münchner Allg. Zeitung*, 1894, nº 158, Munich).
- 172. SCHMIDT (G. L.), *Portugal seit der Usurpation Don MIGUELS*, Ilmenau, 1829.
- + 173. SILVA (Innocencio Fr. da), *Francisco Adolfo de Varnhagen* (dans : *Arquivo Pittoresco*, vol. II, 1858-59, Lisbonne).
- 174. SOMMER (Fr.), *Wilhelm Ludwig von Eschwege, 1777-1855, Lebensbild eines Auslandsdeutschen mit kulturgeschichtlichen Erinnerungen aus Deutschland, Portugal und Brasilien*, Stuttgart, 1928.
- 175. VIEIRA (Celso), *Varnhagen, o homem e a obra*, Rio de Janeiro, 1925.
- + 176. WALTER (E.), *A. F. Graf v. Schack als Übersetzer*, Breslauer Beiträge X, Leipzig, 1907.

VI. — FIN DU ROMANTISME.

a) *Soares de Passos.*

- + 177. SOARES DE PASSOS (Ant. A.), *Poesias*, ed. popular conforme a primeira, Porto, 1917.

b) *La « questão coimbrã ».*

- 178. CASTILHO BARRETO E NORONHA (José Fel.), *A escola coimbrã, Cartas ao Correio mercantil do Rio de Janeiro*, 1ª et 2ª série, Lisbonne, 1866.

- + 179. QUENTAL (Anthero de), *Bom-Senso e Bom-Gosto, carta ao Exm^o Sr. Antonio Feliciano de Castilho* (dans : *Prosas*, vol. I, Coïmbre, 1923).
(Cf. 139.)

c) *La polémique autour du Fausto de Castilho.*

180. CASTILHO (Antonio Fel. de), *Fausto, Poema dramatico trasladado para português*, Theatro de Gæthe, tentativa unica, Porto, 1872.
(Cf. 138, *Memórias de Castilho*, livres X et XI.)
- + 181. CORDEIRO RAMOS (Gustavo), *O Fausto de Gæthe*, etc. (dans : *O Instituto*, vol. LXI, 1914, et LXIII, 1916, Coïmbre).
(Surtout le chapitre III : *A lenda faustiana na literatura portuguesa e espanhola.*)
- + 182. GOMES MONTEIRO (José), *Os criticos do Fausto do Snr. Visconde de Castilho*, Porto, 1873.
183. QUENTAL (Anthero de), *Os criticos do « Fausto »*, *Carta ao Exm^o Snr. J. Gomes Monteiro*, Porto, 1873.
- + 184. REINHARDSTËTTNER (K. v.), *Goethes Faust in Portugal* (dans : *Aufsätze u. Abhandl., vornehmlich z. Literaturgeschichte*, Berlin, 1887).
- + 185. VASCONCELLOS (Joaquim de), *O consummado Germanista (vulgo o sr. José Gomes Monteiro) e o mercado das letras portuguezas*, Porto, 1873.
186. — *O « Fausto » de Castilho, julgado pelo elogio mutuo*, Porto, 1873.
- + 187. — *O « Faust » de Gæthe e a traducção do Visconde de Castilho*, Porto, 1872.

d) *Divers.*

188. ALMADA E LENCASTRE (José de), *Que relação há entre o eclecticismo de Mr. Cousin e a philosophia allemã ?* These de concurso para a 4^a cadeira do Curso Sup. de Letras, Lisbonne, 1860.
- + 189. BATALHA REIS (Jayme), *Eça de Queiroz, Prosas barbaras, com uma introdução*, 4^e éd., Porto, 1919.
190. BELLERMANN (Chr. Fr.), *Erinnerungen aus Südeuropa, Geschichtliche, topographische u. literarische Mittheilungen aus Italien, dem südlichen Frankreich, Spanien u. Portugal*, Berlin, 1851.
191. COELHO (Adolpho), *Le Cours Supérieur de Lettres*, Lisbonne, 1900.
- + 192. — *O ensino historico, philologico e philosophico em Portugal até 1858* (dans : *O Instituto*, vol. XLVII, 1900, Coïmbre).
193. FERRER NETO PAIVA (Vicente), *Curso de direito natural segundo o estado actual desta sciencia, principalmente em Allemanha*, Coïmbre, 1843.
194. — *Elementos de Direito natural, ou de Philosophia de Direito*, Coïmbre, 1844.
195. — *Principios geraes de philosophia do direito*, Coïmbre 1856 (?).
196. GOMES MONTEIRO (José), *Carta ao ill^{mo} sr. Thomas Norton, sobre a situação da ilha de Venus, e em defeza de Camões, contra uma arguição, que na sua obra intitulada « Cosmos », lhe faz o sr. Alexandre de Humboldt*, Porto, 1849.
- + 197. LATINO COELHO (José M.), *Elogio hist. do Barão de Humboldt* (dans : *Mem. da Acad. Real das Sc. de Lisboa*, 2^a Cl., Nova série, vol. III, parte 1, 1863, Lisbonne).
198. LEITAO (Joaquim), *As alianças das casas de Bragança e Hohenzollern*, Coïmbre, s. d.

199. PACHECO (Fran), *A Escola de Coimbra e a dissolução do romantismo*, Lisbonne, 1917.
- + 200. PEDRO V, *Escritos*, vol. I, Coïmbre, 1923.
(Contient le journal du voyage en Allemagne en 1854).
201. RIBEIRO (João Silvestre), *Os Lusíadas e o Cosmos ou Camões considerado por Humboldt como admirável pintor da natureza*, Lisbonne, 1853.
202. SALDANHA (João C. de), *Concordancia das Sciencias Naturaes e principalmente da geologia com o Genesis fundada sobre as opinioens dos Sanctos Padres e dos mais distinctos Theologos, extrahida de um trabalho do Marquez de Saldanha sobre a Philosophia de Schelling*, Vienne, 1845.
- + 203. REBELLO DA SILVA (Luiz. A.), *Elogio hist. de D. Pedro V* (dans : *Mem. da Acad. Real das Sc. de Lisboa*, vol. III, parte 2, 1863, Lisbonne).
- + 204. SIMOES (Augusto Filipe), *Alexandre de Humboldt* (dans : *O Instituto*, vol. VIII, 1860, Coïmbre).
205. SIMOES DA SILVA FERRAZ (Joaquim), *Que relação há entre o eclecticismo de Cousin e a philosophia allemã ?* These apresentada e discutida no, Concurso á Cadeira de Philosophia do Curso Sup. das Letras em Lisboa Sep. du Archivo Universal. Lisbonne, 1860.
- 205a. WITTICH (A.), *Erinnerungen an Lissabon, ein Gemälde der Stadt nebst Schilderungen portugies. Zustände, Bestrebungen u. Fortschritte der neuesten Zeit*, Bibl. d. Classiker d. Auslandes III, Berlin, 1843.

VII. — TRADUCTIONS D'AUTEURS ALLEMANDS EN PORTUGAIS.

1. Généralités.

206. BALDENSPERGER (F.), *L'épisode de Gessner dans la littérature européenne* (dans : *Salomon Gessner, 1730-1930, Gedenkbuch zum 200. Geburtstag*, Zurich, 1929).
(Cf. 102, Cidade (H.), *J. An. da Cunha*.)
- + 207. CORDEIRO (Luciano), *Estros e palcos*, Lisbonne, 1874.
(Sur une traduction de Latino Coelho : II. *Um drama allemão em palco portuguez*.)
- + 208. ESTEVES PEREIRA (Francisco M.), *O « Rei de Thule » de Gæthe (?)* (dans : *Bol. da 2ª cl. da Acad. das Sc. de Lisboa*, vol. X, 1917 et XII, 1919-20, Lisbonne).
(Liste des traductions et des adaptations de ce poème en portugais.)
- + 209. FIGUEIREDO (Fidelino de), *S. Frei Gil* (dans : *Estudos de Literatura*, I, 1917, Lisbonne).
- + 210. MENDES DOS REMÉDIOS (J.), *Lessing fabulista na literatura portuguesa* (dans : *Bol. do Instituto Alemão da Univ. de Coimbra*, vol. III, 1929, Coïmbre).
211. PROVIDÊNCIA SOUSA E COSTA (João da), *Gæthe e Portugal*, Sep. de Biblos, Coïmbre, 1933.
(Cf. 184, Reinhardtstœttner (K. v.), *Gæthes Faust in Portugal*.)
- + 212. REINHARDSTÖTTNER (K. v.), *H. Heine in Portugal* (dans : *Münchener Neueste Nachrichten*, 1891, nº 430, Munich).

2. Traductions.

a) BÜRGER.

1. 1834 HERCULANO (A.), *Lenora* (dans : *Repositorio Litterario*, vol. I, n° 3).
2. 1839 — *O Caçador feroz* (dans : *O Panorama*, vol. III, n° 96).

b) GESSNER.

1. 1761 LIMA (Fr. Bernardo da), *A Morte de Abel*, etc. (extraits dans : *Gazetta Litteraria*, vol. I).
2. 1771 MATOS (Xavier de).
(Matos a traduit quelques pages de Gessner d'après la version française de Huber. Cf. H. Cidade, *Crise mental*, p. 196.)
3. 1778 NOGUEIRA (Ricardo Raimundo), *Pastorais*, Porto.
4. vers 1778 CUNHA (José An. da), *Menalco e Tirsis, Idyllo*.
5. 1784 FRANCO DE ARAUJO FREIRE BARBOSA (Joaquim), *Idyllios, e Poezias pastoris*, Lisbonne.
6. 1784 ANONYME, *A morte de Abel*, Lisbonne.
7. 1785 SILVA (Pe José Amaro da), *A morte de Abel*, Porto.
8. 1791 ANONYME, *Obras*, 2 vols, Porto.
9. 1803 ANONYME, *O Primeiro Viajante*, s. l. (réimprimé en 1819).
10. 1812 FREIRE DE PINA OSORIO (José), *Idilios*, s. l.
11. 1817 ANONYME, *Erasto*, s. l.
12. 1818 SILVA (Pe José Amaro da), *A morte de Abel*, Lisbonne.
13. 1822 PINA (Albano S. de), *A Primavera*, Coïmbre.
14. 1835 GOMES (A. Amélia V.), *O primeiro viajante*, Porto.
15. 1846 RIBEIRO DE SÁ (L. A.), *Tyrsis, idyllo* (dans : *Revista Universal Lisbonense*, vol. VI).
16. vers 1890 MONIZ BARRETO CORTEREAL (Antonio), *Erasto, pastoral* (dans : *Bibliothecasinha da infancia*, et dans : *O Lyceo*, Angra).

c) GÖTHE.

1. avant 1839 MONTEIRO (João Th.), *Werther*, Lisbonne (7^e éd., 1936).
2. 1840 CUNHA RIVARA (João H.), *Reflexões de Gæthe sobre a litteratura moderna da Alemanha* (dans : *O Panorama*, vol. IV, n° 151).
3. 1845 ALMEIDA GARRETT, *Dedicatoria ao Fausto* (dans : *Viagens na minha terra*, vol. II, Lisbonne).
4. 1848 GOMES MONTEIRO (João), *O Conde expulso e restituído et As gotas de nectar* (dans : *Eccos da Lyra Teutonica*, Porto).
5. 1856 MACEDO E VALLE (Lino Aug.), *Hermam e Dorothea* (dans : *O Liz*, n° 126 et sep., Lisbonne).
6. 1867 ORNELLAS (Agostinho d'), *Fausto, tragedia*, 1^a parte, Lisbonne.
7. 1868 FIGUEIREDO (Candido de), *Fausto* (extraits dans : *A Folha*, vol. I, Coïmbre).
8. 1871 QUENTAL (Anthero de), *Canção do Rei de Thule* (dans : *A Folha*, vol. IV, n° 1, Coïmbre).
9. 1871 — *Fausto, Scena na Cathedral* (dans : *A Folha*, vol. IV, n° 3, Coïmbre).
10. 1872 CASTILHO (Antonio Fel. de), *Fausto, Poema dramatico*, Porto.
11. 1872 ENNES (Dom.), *Fausto* (extraits dans : *A Folha*, vol. IV, Coïmbre.)

12. 1872 VASCONCELLOS (Joaquim de), *Fausto* (extraits dans : *O « Faust » de Goethe e a trad. do Visc. de Castilho*, Porto).
13. 1873 ORNELLAS (Agostinho d'), *Fausto, Tragedia*, 2ª parte, Lisbonne.
14. 1873 PIMENTEL (Alberto), *A Alma do Rei de Thule* (dans : *Brinde aos senhores assin. do Diario de Noticias*, Lisbonne).
15. 1877 FREITAS E COSTA, *O Rei de Thule* (dans : *Filigranos*, Porto, 1880).
16. 1880 GONÇALVES CRESPO, *O Rei de Thule* (dans : *Nocturnos*, 3^e éd., 1880).
17. 1881 ALBUQUERQUE (Henrique de), *O Rei de Thule* (dans : *Ribalios e Gambiarras*, vol. I, n^o 9, Lisbonne).
18. 1884 MAGALHAES (Luiz de), *O Rei de Thule* (dans : *Odes e Canções*, Porto)
19. 1887 ALVES (Alfredo), *O Rei de Thule* (dans : *Almanach das Senhoras portuguezas e brazileiras*, para 1888, Porto).
20. 1889 FERNANDES COSTA, *Hermann und Dorothea, Poema em 7 cantos*, Bibliotheca universal ant. e moderna, 11^e série, n^o 43, Lisbonne.
21. 1891 LATINO COELHO (J.), *O Rei de Thule* (publié dans les journaux, écrit déjà en 1871).
22. 1891 LEITE RIBEIRO, *Canção de Mignon* (dans : *Nova Alvorada*, vol. I, n^o 3).
23. 1892 QUENTAL (Anthero de), *Excerptos de uma traducção do Fausto* (dans : *Cadencias vagas*, Lisbonne. Ce sont les n^{os} 8 et 9 de cette liste-ci et la *Dedicatoria*).
24. 1898 FURTADO DE MENDONÇA (Maria J.), *O Rei de Thule* (dans : *Flores de inverno*, Lisbonne. Ecrit déjà en 1888).
25. 1907 FONTES (Alexandre de), *O Rei de Thule* (dans : *Lyra Germanica*, Lisbonne).
26. 1909 CASTRO (Eugénio de), *Poesias de Goethe*, Lisbonne.
27. vers 1910 GONÇALVES VIANNA, *Magoas de Werther*, Lisbonne (?).
28. vers 1920 ANONYME (?), *Wilhelm Meister*, Coïmbre.
29. 1932 CASTRO (Eugénio de), *O Rei dos Alamos*, Coïmbre.
30. 1932 PROVIDÊNCIA COSTA (J. da), *O conto do serpente verde*, Coïmbre.

d) HUMBOLDT.

1. 1845 ANONYME (?), *Introducção do Cosmos* (Trad. d'une partie de l'introduction, dans : *Revista Popular*, Lisbonne).
2. vers 1850 PEREIRA (Felix), *O Cosmos*, s. l. (?).
3. 1852 ANONYME, *Ercilla e Camões, julgados por A. de Humboldt como pintores da natureza* (extrait du 2^e vol. du *Cosmos*, dans : *O Panorama*, vol. IX, n^o 34, Lisbonne).

e) HEINE.

1. 1846 V. (= Varnhagen ?), *Pergunta* (dans : *O Panorama*, vol. VIII, n^o 133, Lisbonne. Ecrit en 1841).
2. 1848 GOMES MONTEIRO (João), *O cavalleiro ferido, O dia final, Desejos, Os dous irmãos, a visão maritima, Sonho* (dans : *Eccos da Lyra Teutonica*, Porto).
3. vers 1855 SOARES DE PASSOS, trois poèmes de Heine dans : *A Grinalda*, Coïmbre.
4. vers 1860 ALMEIDA (Fr. A. de), *Canção dos Tecelões*, s. l.

5. vers 1860 SIMOES DA SILVA FERRAZ, *Os dous granadeiros* (dans : *Archivo Universal*, Lisbonne).
6. 1862 ALMEIDA DA CUNHA (Joaquim de), *Intermezzo*, *Poema*, Coïmbre.
7. vers 1880 GONÇALVES CRESPO, *Intermezzo*, Lisbonne (?).
8. 1884 ARAUJO (Joaquim de), *Numero do « Intermezzo »* : « *O lotus...* » (dans : *O Instituto*, vol. XXXII, Coïmbre).
9. 1885 CASTRO (Eugénio de), *Intermezzo* : « *O lotus...* » (dans : *O Instituto*, vol. XXXII, Coïmbre).
10. 1888 ARAUJO (Joaquim de), *Numero do « Intermezzo »* : « *Iam florindo as tilias...* » (dans : *O Instituto*, vol. XXXV, Coïmbre).
et « *Nas tuas faces habita...* ».
11. 1889 — *Numero do « Intermezzo »* : « *Quando tu fores no jazigo...* » (dans : *O Instituto*, vol. XXXVI, Coïmbre).
12. 1892 LACERDA (José de), *Imitações. Do « Heimkehr ». Do « Nordsee »* (dans : *Nova Alvorada*, vol. II).
13. 1894 GUIMARAES (Luiz), *O coração* (dans : *Nova Alvorada*, vol. IV).

f) KLOPSTOCK.

1. 1792 F. J. D. J. B. C., *O Messias* (?), s. l.
2. 1845 HERCULANO (Alexandre), *Abbadona e Adramalec ou O Demonio arrependido e o Demonio contumaz* (fragment du *Messias*, chant II, v. 743 sv., dans : *Revista Academica*, Coïmbre).

g) KOTZEBUE.

1. 1818 SOARES DE AZEVEDO (Antonio), *Os Indianos em Inglaterra ou A filha da natureza*, *drama* (Ms.).
2. 1821 CARNEIRO (Antonio Ric.), *Os effeitos da calumnia e o poder da virtude*, *drama* (Ms.).
3. 1824 ? , ? , *drama* (Ms., cf. p. 58).
4. 1838 LOPES DE MOURA (Caetano), *Contos a meus filhos*, 2 vols, Paris.
5. 1841 — *Misanthropia e arrependimento*, *drama*, Paris.

h) LESSING.

1. 1821 ALMEIDA GARRETT (J. B.), *O Menino e a cobra* (dans : *Lyrice de João Minimo*).
2. 1848 GOMES MONTEIRO (João), *A morte* (dans : *Eccos da Lyra Teutonica*, Porto).
3. 1853 PEREIRA (João Felix), *Fabulas de Lessing*, Lisbonne.
4. 1883 O'NEILL (Henrique), *Fabulas escolhidas entre as de Lessing*, Lisbonne.
5. 1915 TEIXEIRA DE CASTRO E GOUVEIA, *Nathan o Sábio*, *poema dramático*, Porto.

i) SCHILLER.

1. 1835 HERCULANO (Alexandre), *O Cavalleiro de Toggenburgo* (dans : *Repositorio Litterario*, vol. I, nº 9, Porto).
2. 1848 GOMES MONTEIRO (João), *A primavera*, *O cavalleiro Toguenburgo*,

O combate com o dragão, Canção do sino (dans : *Eccos da Lyra Teutonica*, Porto).

3. 1852 PEREIRA (João Felix), *O visionario*, Lisbonne.
4. vers 1860 SIMOES DA SILVA FERRAZ, *O mergulhador* (dans : *Archivo Universal*).
5. 1873 FIGUEIREDO (Candido de), *Scena XII do IV acto dos « Räuber » de Schiller* (dans : *O Instituto*, vol. XVI, Coimbre).
6. 1907 FONTES (Alexandre de), *O canto do sino*, Lisbonne.

k) UHLAND.

1. 1848 GOMES MONTEIRO (João), *Resolução, Bertrand de Born, O torneio lastimoso, A camisa de socorro, A filha do ourives, Canção d'um viandante, A filhinha da vendeira, A filha do rei d'Espanha, Lamento* (dans : *Eccos da Lyra Teutonica*, Porto).
2. vers 1855 SOARES DE PASSOS, *A monja* (dans : *A Grinalda*, Coimbre).
3. 1856 SIMOES DA SILVA FERRAZ, *Maria, a ceifeira* (dans : *Poesias*, Lisbonne).
4. 1859 — *A maldição do poeta* (dans : *O Instituto*, vol. VII, Coimbre).

l) WIELAND.

1. 1802 FILINTO ELYSIO, *Oberon*, Paris, 2^e éd. modifiée, dans : *Obras completas*, vol. II, Paris, 1817.
 2. 1844 ALORNA (Leonor d'), *Oberon*, Lisbonne (commencé avant 1800).
-

TABEAU CHRONOLOGIQUE

Années	Faits généraux	Belles-Lettres	Philosophie et Histoire
1801 1802 1807-1810 1810 1820 1821 1822	Invasions françaises au Portugal. Révolution libérale. Extinction du tribunal de l'Inquisition.	Fil. Elysio : <i>Oberon</i> (trad.). Mme de Staël : <i>De l'Allemagne</i> . Castilho : <i>Echo e Narciso</i> .	Ch. de Villers : <i>Philosophie de Kant</i> .
1823-1826 1825 1826 1828-1832 1828	1re émigration libérale (Garrett). Avènement de Pedro IV. 2e émigration libérale (Garrett et Herculano).	Castilho : <i>Primavera</i> (1820) (1). Garrett : <i>Caão</i> (1821). Garrett : <i>Camões</i> (1824). Garrett : <i>D. Branca</i> (1824). Garrett : <i>Adozinda</i> . Castilho : <i>Amor e Melancholia</i> . Herculano : <i>Semana Sancta</i> . Gomes Monteiro : <i>Gil Vicente</i> (ed.). Camões (ed.).	H. Schäfer : <i>Geschichte von Portugal</i> .
1836	Révolution de Septembre. Réformes de Passos Manuel.	Castilho : <i>Noite do Castelo</i> (1830). Herculano : <i>Voz do Profeta</i> . O <i>Panorama</i> . Garrett : <i>Um Auto de Gil Vicente</i> . Herculano : <i>Harpa do Crente</i> . Castilho : <i>Ciumes do Bardo</i> (1834). Mendes Leal : <i>Dois Renegados</i> . Pizarro : <i>Romances da Hist. Port.</i> Herculano : <i>Monge de Cister</i> (1re rédaction)	Herculano : <i>Entendimento e affectos</i> .
1837 1838 1839 1841			

1842		Garrett : <i>Alfageme de Santarem.</i>	Santarém : <i>Quadro elementar</i> (—1860).
1843		Rebello da Silva : <i>Raísson por Homizio.</i>	Herculano : <i>Cartas sobre a Hist. de Portugal.</i>
1844		Garrett : <i>Frei Luis de Sousa. Romanceiro.</i>	Ferrer : <i>Curso de Direito natural.</i>
1845	« Maria da Fonte ».	Herculano : <i>Bobo.</i> Herculano : <i>Eurico</i> (1843). Garrett : <i>Arco de Sant'Anna</i> (1832) 2 ^e volume : 1850. <i>Viagens.</i> <i>Flores sem fructo.</i>	Saldanha : <i>Concordancia.</i>
1846			Herculano : <i>Hist. de Portugal</i> (—1853.1863).
1848	Fondation d'une école allemande à Lisbonne.	Herculano : <i>Monge de Cister</i> (2 ^e rédaction). J. de Lemos : <i>Troador.</i> Gomes Monteiro : <i>Eccos.</i> Garrett : <i>Folhas cahidas.</i>	Santarém : <i>Corpo dipl. port.</i>
1851	« Regeneração ».	<i>O Inotituto.</i>	Herculano : <i>Hist. da Inquisição</i> (—1859).
1853			Jordão : <i>Philosophia do direito em Portugal.</i>
1855	Avènement de Pedro V.	Soares de Passos : <i>Poesias.</i>	Herculano : <i>Port. Mon. Hist.</i> (—1856).
1856			Silva Ferraz : <i>O eclecticismo e a philosophia allemã.</i>
1858	Curso Sup. de Letras.		Rebello da Silva : <i>Hist. de Portugal</i> (—1871).
1859			
1860		Anthero de Quental : <i>Bom senso e bom gosto.</i>	
1865			

1. Les dates entre parenthèses indiquent les années où la rédaction de l'ouvrage a été commencée.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES PERSONNAGES CITÉS DANS L'OUVRAGE ⁽¹⁾

A

A., 201.
A. A. (= A. d'Andrade ?), 201.
A. M., 201.
ABICHT (J.-H.), 199.
ABREU E LIMA (le P. José-M.), 59.
ADDISON (l'ami de Garrett), 72.
— (J.), 70 (n. 2).
ADÉLAÏDE SOPHIE V. ROSENBERG, 17 (n. 1).
AFONSO I, roi du Portugal, 21.
— V, roi du Portugal, 17 (n. 1), 194.
AGUIAR (J. A. d'), 74.
AGUILAR MONTEVERDE (E.), 102 (n. 1).
AHLERS (H.), 35.
AHRENS (H.), 197-199.
AIRES BARBOSA (patriarche), 27.
ALBE (F., le duc d'), 32.
ALBERT LE GRAND (théologien), 26 (n. 1), 55.
ALBERTO (Caetano), 194.
ALMADA E LENCASTRE (J. de), 166.
ALMEIDA (Leonor d') cf. ALORNA (Leonor d').
— (Lopo de), 26.
— E ALBUQUERQUE (L. d'), 139.
— GARRETT cf. GARRETT.
ALORNA (marquis d', père de Leonor d'Alorna), 44, 66.
— (Leonor d'), 34, 38, **42-44**, 48, 49, 53, 54, 56, 66, 67, 80 sv., 85, 86, 109, 111, 112 sv., 120, 122, 134, 163, 176, 178, 179, 180 sv., **191**.
ALVARES DO ORIENTE (F.), 14.
ALVES (Fr.-A.), 201.
AMÁRI (M.), 147.
AMERBACH (B.), 24 (n. 1).
ANAXAGORE, 55.
ANDRADA (J.-B. de) cf. ANDRADE E SILVA (J.-B. d').
ANDRADE (A. d'), 202.
— E SILVA (J.-B. d'), 47, 63.
ANTONIA DE BRAGANZA-BOURBON, 17 (n. 1).

ANTHERO cf. QUENTAL (A. de).
ANTONIO XAVIER cf. FERREIRA DE AZEVEDO (A.-X.).
ANTSCHERL (H.), 80, **85 sv.**, 91, 93.
ARAUJO (X. d'), 189.
— DE AZEVEDO (A. de), **48**, 49, 61, 62, 63, 179.
ARISTARQUE DE SAMOS, 55.
ARNAUD (= BACULARD d'ARNAUD, Fr.), 61.
ARNDT (M.), 77.
ARNIM (A. v.), 51, 77, **168 sv.**
ARSENIO (le P.), 39.
AUGUST II (prince-électeur de Saxe), 37.
— FERDINAND (duc de Saxe-Cobourg-Gotha) cf. FERNANDO (roi du Portugal).
— K. E. N. v. LEUCHTENBERG, 17 (n. 1).
AUGUSTA VICTORIA V. HOHENZOLLERN, 17 (n. 1).
AYRES DE GOUVEIA (A.), 71.

B

BALSEMÃO (Catharina-M. de Sousa, comtesse de), 43, 45.
BARBOSA DU BOCAGE (M.-M.) cf. BO-CAGE.
BARCA (comte de) cf. ARAUJO DE AZEVEDO (A. de).
BARROS (João de, historien), 88.
— GOMES (B.), 138.
— E SOUSA (M.-Fr. de) cf. SANTARÉM (vicomte de).
BARTOLOMEU DOS MARTIRES (Frei), archevêque, 17.
BATALHA REIS (J.), 169.
BEETHOVEN (L. van), 167.
BEHAIM (M.), 22, 23, 26, 27.
BELIME (?), 198.
BELLERMANN (Chr.-Fr.), 86.
BENSAÛDE (J.), 22 (n. 1).
BÉRANGER (P.-J. de), 163.

(1) On n'aura pas été sans remarquer certains flottements dans l'orthographe des noms cités au cours des chapitres précédents. Ces différences proviennent d'une part de la rapidité avec laquelle les épreuves ont dû être corrigées et d'autre part du fait que l'orthographe portugaise a été changée plusieurs fois pendant les derniers cent ans. En général, nous avons conservé les noms tels qu'ils s'écrivaient du vivant de ceux qui les portaient. Que l'on veuille prendre comme définitive l'orthographe des noms dans l'index. Enfin, il est à souligner que dans le nom d'Herculano, l'H est muet.

BERESFORD (W. Carr), 53.
 BERGUIER (I.), 35 (n. 2).
 BERNARDES (Manoel), 87.
 BERQUIN (A.), 102 sv.
 BION, 57.
 BIQUER (famille des), 35.
 BIRCKMANN (A.), 25.
 BISMARCK (O. v.), 140, 195.
 BLAU (J.), 28, 30.
 BLAZE (H.), 195.
 BOCAGE, 57, 67-69, 87, 100, 110, 159.
 BOERHAAVE (H.), 39.
 BOPP (Fr.), 191.
 BORCH, traducteur français, 47.
 BOUTERWEK (Fr.), 96, 199.
 BRAAMCAMP (H.-J.), 35 (n. 2).
 — FREIRE (A.), 25 (n. 1).
 BRAGA (Theophilo), 47, 80, 108, 114, 151, 156, 168, 170, 202 sv.
 BRAGANÇA (João-C. de) cf. LAFÔES (duc de).
 BRAGANZA (famille des), 17 (n. 1), 34.
 BRANDÃO (Julio), 167 sv.
 BRENTANO (Cl.), 51, 77.
 BRITO ARANHA (P.-W. de), 195.
 BRUCKER (J.), 42 (n. 2).
 BÜCHNER (L.), 171.
 BUFF (Charlotte), 195.
 BUFFON (G.-L. Leclerc), 55.
 BULHÃO PATO (R. de), 93, 152, 164 (n. 2).
 BURDACH (K.-Fr.), 200.
 BÜRGER (G.-Aug.), 44, 46, 72, 81, 85, 86, 97, 105 sv., 112, 116, 119-122, 123, 124 sv., 129, 132 sv., 150, 159, 161, 165, 168, 176, 180, 185, 187, 188, 194, 195.
 BURMESTER (J.-G.), 36 (n. 1).
 — (R.), 35 (n. 1).
 BYRON, 72, 80, 84, 92, 94, 124 sv., 129, 155 sv., 188.

C

Cá Da Mosto (L. da), 22.
 CALIARIS (capitaine), 34 (n. 1).
 CAMILO cf. CASTELO BRANCO (Camilo de).
 CAMÕES (L. de), 13, 14, 29, 43, 56, 63 sv., 72 sv., 76, 77, 88, 90 sv., 94, 124, 167, 193 sv.
 CAMPOS (Herman de), 23 (n. 2).
 CAPPADOCE, négociant, 48 (n. 2).
 CARNEIRO (A.-R.), 59, 60.
 — DA SILVA (J.), 185.
 CAROLINE JOS. LEOP. D'AUTRICHE, 17 (n. 1).
 CARSTEN (J.-F.), 35 (n. 1).
 CARUS (C.-G.), 199.
 CARVALHAL (Alvaro do), 168 (n. 1).
 CARVALHO E ARAUJO (A.-H.) cf. HERCULANO (A.).

— E MELLO (S.-J. de) cf. POMBAL (marquis de).
 CASTELO BRANCO (Camilo de), 58 sv., 76 sv., 103, 139, 163, 171, 181.
 CASTILHO (Adriano de), 68, 159.
 — (Alexandro-Magno de), l'archiprêtre, 100.
 — (Antonio-Fel. de), 6, 12, 42, 57, 67-69, 75 sv., 78, 81, 84, 85, 96, 98, 99-109, 110, 112 sv., 121, 122, 138 sv., 150, 151, 153, 156, 158 sv., 161, 162, 169-173, 177, 179, 180, 181, 184, 191.
 — (José-Feliciano de), père, 68, 69, 159.
 — BARRETO E NORONHA (José-Fel. de), fils, 73, 76, 78 sv., 101, 171-173.
 — (Júlio de), 99, 103, 172 sv.
 CASTRO (Inês de), 14, 90, 95.
 CATHERINE D'AUTRICHE, 17 (n. 1).
 CATON, 70 sv.
 CAVALHEIRO DE OLIVEIRA cf. OLIVEIRA (J.-X. de).
 CENIVAL (P. de), 23 (n. 1).
 CHAMISSE (A. de), 76, 77.
 CHARLEMAGNE, 46.
 CHARLES-QUINT, 17 (n. 1).
 CHASLES (Ph.), 178.
 CHATEAUBRIAND (A. de), 64, 81, 84, 129, 130, 163.
 CHRISTIAN AUG. V. WALDECK, 33, 34, 38 (n. 1), 64 (n. 2).
 CIBRARIO (G.), 148.
 CIDADE (H.), 40 (n. 1).
 CLAUDIUS (M.), 77.
 CLENARDUS (N.), 25, 27.
 COBOURG (famille des), 17 (n. 1), 19.
 COELHO (Eduardo), 166 sv.
 — (Fr.-A.), 134, 172.
 — ROCHA (M.-A.), 200.
 COMTE (A.), 170, 197, 203, 204.
 CONDILLAC (É. de), 62.
 COOK (Th.), 167.
 COPERNIK (N.), 55.
 CORDEIRO (Jacintho), 26.
 — RAMOS (G.), 179 (n. 1).
 CORNEILLE (P.), 70.
 CORREA HENRIQUES (J.-A.), 63.
 — DA SERRA (J.), 62 (n. 1).
 CORTEREAU (J. de), 89.
 COSTA (Ant. da), abbé, 37.
 — LOBO (A. da), 204.
 CRAMER (J.-A.), 42, 68.
 CREUZER (G.-Fr.), 171, 188.
 CRONECK (J.-Fr.), 42, 45, 164, 169, 184.
 CRUZ E SILVA (A.-D. da), 33 (n. 1),
 CUNHA (José-A. da), 33, 39 sv., 46, 49, 56, 57.
 — RIVARA (J.-H. da), 189, 192.
 COUSIN (V.), 140, 166, 185, 200.

D

DANNENMAYR, théologien, 196 (n. 1)
DAUN (Leopold-J.-M. v.), 34 (n. 1).
DE FOË (D.), 102.
DEPPING (G.-B. ?), 72 (n. 1), 86.
DEUS (João de), 102 (n. 1).
DIAS (José-A.), 167 (n. 1).
— JORDÃO (A.-M.), 200.
DIETZ (C.), 164, 165 (n. 1).
DIEZ (Fr.), 167.
DINIZ (P.), 194.
DOELLINGER (I.), 153.
DÖNHOF (comte de), 45.
DRYDEN (J.), 48 (n. 2).
DUCIS (J.-Fr.), 70.
DUMAS (A.), 155 sv., 163, 181.
DÜRER (A.), 25.

E

EBEN (Fr. v.), 64.
EÇA DE QUEIROZ (J.-M.), 15, 168 sv.
EICHHORN (K.-Fr.), 147.
ELPINO DURIENSE cf. RIBEIRO DOS SANTOS (A.).
EMPÉDOCLE, 55.
EPICURE, 55.
ERASME DE ROTTERDAM, 24, 25, 26 (n. 1), 27.
ERICILLA Y ZÚÑIGA (A. de), 193.
ERICEIRA (Fr.-X. de Menezes, comte de l'), 33.
— (Luiz de Menezes, comte de l'), 36.
ESCHWEGE (W.-L. v.), 63, 64, 164, 187.

F

F. QU. R., 98.
FALCÃO (Christôvão), 57.
FELLENBERG (Ph.-E.), 189.
FERNANDES ALVARES FORTUNA (J.), 199.
— TRANCOSO (G.), 122.
FERNANDEZ (Rui), 25 (n. 1).
— AALEMÃO (V.), 23 (n. 1 et 2).
— PLCHÉCO (João), 26.
FERNANDO (l'infant), 90.
— (roi du Portugal), 17 (n. 1), 164 sv.
FERREIRA DE ARAUJO E CASTRO (F.), 190 sv.
— DE AZEVEDO (A.-X.), 59, 61.
— DA CAMARA BETANCOURT (M.), 63.
— DE SOUSA (A.-J.), 58, 59.
FERRER NETO PAIVA (V.), 139 sv., 148 (n. 1), 152, 177, 179, 197-200.
FEUERBACH (L.), 171, 203.
FIALHO DE ALMEIDA (J.-V.), 172.
FICHTE (J.-G.), 61, 62, 199, 200.
FIGUEIRERO (Fid. de), 40, 55 (n. 1), 111, 194, 197 (n. 1).
FILINTO ELYSIO (= NASCIMENTO, Fr.-M. do), 31, 43, 46 sv., 48-50, 53, 61,

67-69, 71 (n. 1), 82, 85, 112, 176, 178, 179.
FLORIAN (J.-P. Claris de), 164.
FOLZ (H.), 187.
FORJAZ DE SAMPAIO (A.), 196, 200.
FRAGOSO DE SEQUEIRA (J.-P.), 63.
FRANCO DE ARAUJO FREIRE BARBOSA (J.) cf. FREIRE BARBOSA (J.).
FRANZ I (empereur d'Autriche), 17 (n. 1).
FRÉDÉRIC II (roi de Prusse), 19, 33 (n. 1), 37, 38, 48 (n. 1), 59, 165 (n. 1), 190.
FREILIGRATH (F.), 77, 163 sv.
FREIRE BARBOSA (J.), 41.
— DE CARVALHO (Frei Fr.), 55.
FRIEDRICH II (roi de Prusse) cf. FRÉDÉRIC II.
— III (empereur d'Allemagne), 17 (n. 1), 194.
— AUGUST G. V. SACHSEN, 17 (n. 1).
— WILHELM ZU LIPPE (le prince), 33, 34, 38 (n. 1), 40.
FRITZ, pédagogue, 191.
FRÖBEL (Fr.), 102.
FROBEN (J.), 25.
FUGGER (compagnie des), 22, 25 (n. 1), 187.
— (J.-J.), 23.
FUST (J.), 203.

G

GALL (Fr.-J.), 200.
GAMA E CASTRO (J. da), 82.
GARRETT (J.-B. d'ALMEIDA), 6, 43, 51, 57, 65, 66 sv., 69-73, 75 sv., 79 sv., 81, 84, 85-99, 100, 101, 102, 103, 105, 109, 110, 112, 119, 122, 123, 129, 133, 138, 139, 150, 151 sv., 153, 156-158, 161, 162, 163, 166, 167, 168, 176, 177, 179, 181, 184, 188, 190.
GEIBEL (E.), 90, 163.
GELEN (S.), 24 (n. 1).
GELLERT (Chr.-F.), 195.
GERSTENBERG (H.-W.), 101.
GESSNER (S.), 12, 39-41, 43, 53, 57, 67-69, 71, 78, 81, 85, 97, 99-101, 105-107, 108, 109, 112 sv., 159, 164, 169, 172, 175, 184, 192.
GHERLING (João), 23 (n. 2).
GIESE (W.), 122 (n. 1).
GIL DE SANTAREM (Frei), 86, 91.
GISIUS (T.), 24 (n. 1).
GOBINEAU (J.-A. de), 203.
GOBLET D'ALVIELLA (E.), 164 (n. 2).
GÓIS (Damião de), 23-25, 27, 28, 29 sv.
GOLDSMITH (O.), 102.
GOMES DE AMORIM (Fr.), 66, 80, 88, 93, 98.
— FREIRE D'ANDRADE, général, 63, 64 (n. 1).

— MONTEIRO (J.), 65, 73, **75-79**, 88, 93, 126, 163, 168, 172, 176, 193.
 GÖRRES (J. v.), 203.
 GÖTTE (J.-W. v.), 12, 13, 15, 37, 43, 44, 46, **48**, 52, 53, 59, 61, 78 sv., 80, 81, 85 sv., 89, 90, **91** sv., 93, 94, 97, 98, 100, 101, **105**, 108, 110, 112, 121, 124, 128, 129, 133, **134**, 145, 156 sv., 159, **161** sv., 165, 167, 169, **172** sv., 176, 177, 178, 185, 187, 188, **189**, 190, 195, 199.
 GOTTSCHED (J.-Chr.), 9, 42.
 GOUVEIA (André de), 29.
 GRABBE (D.), 188.
 GRAY (Th.), 48 (n. 2).
 GRIMM (H.), 15.
 — (J.), 72 (n. 1), 86, 188.
 — (W.), 188.
 GUIZOT (Fr.-P.-G.), **143** sv., 145, 147.
 GUTENBERG (J.), **167**, 203.

H

HABSBURG (famille des), 17 (n. 1), 18, 34.
 HAGEN (Fr.-H. von der), 188.
 HAHNEMANN (S.), 186.
 HALLER (A. v.), 39, 40, 44, 57, 58 (n. 2), 175.
 HAUFF (W.), 77, 128, 163.
 HAUSER (Kaspar), 187.
 HAYDN (J.), 108 (n. 1).
 HEGEL (G.-W.), 134, 153, 170 sv., **191**, 197, **203**, 204.
 HEINE (H.), 12, 59, 77, 78, **159**, **162**, 163 sv., 165, **168** sv., 177, **191**, 192, 193, 195, 203.
 HENRIQUE, cardinal-inquisiteur, 29 sv.
 — chevalier croisé allemand, 21.
 — (l'infant), 20, 22.
 HENRI LE NAVIGATEUR cf. HENRIQUE (l'infant).
 HERCULANO (Alexandre), 6, 8, 13, 15, 38, 43, 61, 65, 66 sv., 73, 75, **80-82**, 83, 84, 85, 89, 96, 98, 99, 101, 103, 104, 109, **110-153**, 155, **156-158**, 159 sv., 161, 162, 163, 164 sv., 166, 167, 168, 170, **172**, 173, 176, 177, 179, 180 sv., **184-192**, 193, 195, **198**, 199, 200, 201.
 HERDER (J.-G. v.), 13, 33 (n. 1), 44, 61, 79 sv., 86, 89, 97, 112, 119, **142**, **145**, 149, 150, 171, 186, 190, 193, 203.
 HOCHSTETTER (compagnie des), 22.
 HOFFMANN (E.-Th.-A.), 133, **168** sv., 178.
 HOHENZOLLERN (famille des), 17 (n. 1), 19.
 HOLSTEIN (famille des), 34 (n. 1).
 HOMÈRE, 94.
 HORACE, 48, 68, 108, 156, 178.
 HOURCADE (P.), 169 (n. 1).

HUBER (Michael), 40, 41, **42**, 43, 45, 53, 57, 69, 71 (n. 1), 99 (n. 2), 112, 113, 164, 176.
 HUGO (G. v.), 199.
 — (Victor), 95, **129**, 132, 145, 155 sv., 161, 163, 168 sv.
 HURTER (J.), 22.
 HUMBOLDT (A. v.), 13, 31, 63, 78, **83**, 166, 177, **190**, **193**, 194, 201 sv.
 — (W. v.), 63, **165** (n. 1).

I

ISABEL DE PORTUGAL, sœur de João III, 17 (n. 1).

J

J., 201.
 JACQUES DE BRUGES, 22.
 JARIGES, homme de lettres allemand, 61.
 JEAN PAUL cf. RICHTER (Jean-Paul).
 João I (roi du Portugal), 142.
 — II (roi du Portugal), 22, 23 (n. 1), 25, 26.
 — III (roi du Portugal), 17 (n. 1).
 — V (roi du Portugal), 17 (n. 1), 36, 37.
 — VI (roi du Portugal), 31.
 JORDÃO (L.-M.), **193-200**.
 JOSÉ (prince du Brésil, fils de la reine MARIA I), 37.
 JOSÉ I (roi du Portugal), 34.
 JOSEPH II (empereur d'Autriche), 37.
 JOUFFROY (Th.), 198.
 JUNGK (F.-A. v.), 33 (n. 1).

K

KANT (I.), 12, 13, 42, 43 (n. 1), 54-56, 58, 66, **74** sv., 96, 118, **123** sv., 125, **127**, **134-140**, 146, 149, 150, 177, 178, 180, 184, 189, **190**, 197-199, 200.
 KAULBACH (W. v.), 195.
 KERNER (J.), 163, 176.
 KESSLER, médecin, 164.
 KLEIST (E. v.), 42, 48 (n. 1), 101.
 KLOPSTOCK (Fr.-G.), 9, 41, 42 (n. 1), 43, 45, 46, 48 (n. 2), 52, 53, 58 (n. 1), 63, 69, 77, 78, 81, 85, 101, 110, **112-116**, 119, 120, 122, 124-126, 129, **130-132**, 150, **159-161**, 175 sv., 180, 199.
 KOLBENHEYER (E.-G.), 15.
 KOPKE (famille des), 35.
 KÖRNER (Th.), 77.
 KOTZEBUE (A. v.), 12, 53, 58 sv., **60** sv., 134, 164, **169**, 177, 184.
 KRAUSE (K.-Chr.-Fr.), 177, **197-200**, **203** sv.
 KUNSTMANN (Fr.), 153.

L

- LAFÕES (duc de), 36 sv., 38.
 LAFONTAINE (August), 53, 59, 60, 177, 184.
 LAMARTINE (A. de), 84, 99, 114, 124, 129, 130, 167 (n. 1), 169 (n. 1), 188.
 LANCKMANN (N.), 194.
 LARANJO (J.-Fr.), 198, 203 sv.
 LAURENTIE (P.-S.), 123.
 LAVATER (J.-K.), 186, 200.
 LE GENTIL (G.), 129 (n. 1).
 LEIBNITZ (G.-W.), 12, 39, 54-56, 66, 134, 175, 197.
 LEITE (L.-F.), 193.
 — DE VASCONCELOS (J.), 133 (n. 1).
 LEMOS (João de), 159, 167, 192.
 LEONOR D'AUTRICHE, 17 (n. 1).
 — DE PORTUGAL, sœur de AFONSO V, 17 (n. 1).
 LEOPOLD V. HOHENZOLLERN, 17 (n. 1).
 LESSING (G.-E.), 9, 42 (n. 1), 63, 74, 101, 124, 166, 184, 193.
 LEWIS (M.-G.), 121.
 LIMA (Frei Bernardo de), 40, 42.
 LINK (H.-F.), 33 (n. 1), 42, 47, 202.
 LIPPE cf. FRIEDRICH WILHELM ZU LIPPE.
 LOCKE (J.), 54, 137.
 LOPES (Fernão), 144, 188.
 — (J.-J.-P.), 184.
 — DE MENDONÇA (A.-P.), 162.
 — DE MOURA (C.), 169.
 — DA SILVA REBELLO (J.-M.), 202.
 LUCKNER (W. v.), 87 sv., 90, 98.
 LUDOLF V. SACHSEN, mystique, 23 (n. 2).
 LUTHER (M.), 17, 24, 25 (n. 1), 29, 30, 138, 180, 189.

M

- M., 200.
 MACAULAY (Th.-B.), 147.
 MACEDO (José-Ag. de), 19, 54-59, 68, 69, 156, 183 sv.
 MACHADO DE FARIA E MAIA (Fr.), 197.
 MAGNUS (J.), 24 (n. 1).
 MAKART (H.), 166.
 MALEBRANCHE (N.), 54.
 MANN (Th.), 15.
 MANUEL I (roi du Portugal), 17 (n. 1), 25 (n. 1), 26.
 — II (roi du Portugal), 17 (n. 1).
 MANZONI (A.), 93.
 MARIA I (reine du Portugal), 42, 52, 54, 59, 60, 64 (n. 2).
 — II (reine du Portugal), 17 (n. 1), 164.
 — AMELIA V. LEUCHTENBERG, 17 (n. 1).
 — ANNA D'AUTRICHE, 17 (n. 1), 34 (n. 1), 36.

- — LEOP. DE BRAGANZA-BOURBON, 17 (n. 1).
 MARIE SOPHIE V. NEUBURG, 17 (n. 1).
 — — THÉRÈSE I (impératrice d'Autriche), 37, 38.
 MARMIER (X.), 190, 193.
 MARQUES RODRIGUES (A.), 194.
 MARRAMAQUE cf. PEREIRA MARRAMAQUE (A.).
 MARSCHNER (H.), 194.
 MARTINI (= MARTIN, Chr.-R.-D. ?), 198, 199.
 MARTINS DA SILVA MARQUES (J.), 22.
 MASCARENHAS (P.), 25.
 MATTHEUS (Morgado de) cf. SOUSA (José-M. de).
 MAXIMILIAN I (empereur d'Allemagne), 27.
 MAYR (H.), 28 (n. 1).
 MEISSNER (A.), 194.
 MELANCHTHON (Ph.), 24.
 MELLO (Fr.-M. de), 14, 87.
 MENDELSSOHN-BARTHOLDY (F.), 87 (n. 1).
 MENDES LEAL cf. SILVA MENDES LEAL (J.).
 — DOS REMÉDIOS (J.), 111.
 MENESES (Diogo de), 89.
 MENEZES (Rodrigo-A. de), 38.
 MERCIER (L.-S.), 103 (n. 1).
 METTERNICH (Kl. v.), 82.
 MICHAËLIS DE VASCONCELOS (C.), 113, 180.
 MIGUEL I (roi du Portugal), 17 (n. 1), 54, 63 (n. 1), 65, 82, 119.
 MILLEVOYE (Ch.-H.), 164.
 MILTON (J.), 113.
 MOLIÈRE, 108.
 MOMMSEN (Th.), 150.
 MONE (Fr.-J.), 96.
 MONIZ BARRETO CÔRTEREAL (A.), 169.
 MONTEIRO (J.-A.), 63.
 MONTEMÓR (Jorge de), 57.
 MONTI (V.), 124.
 MOSCHUS, 57.
 MÖSER (J.), 195.
 MOUSINHO DA SILVEIRA, ministre, 56, 73-75, 152.
 MÜLLER (J.-W.-Chr.), 46 (n. 2), 64.
 — (Max), 96, 188.
 MÜNTZER (H.), 23.
 MURÇA (Frei Diogo de), 26 (n. 1).

N

- NAPOLÉON I^{er}, 18.
 NASCIMENTO (Frei Manuel do) cf. FILINTO ELYSIO.
 NEMÉSIO (V.), 44, 80, 81 (n. 1), 111, 114, 132, 162.
 NERVAL (G. de), 162, 168, 178.

NICOLAU DE SAXONIA, imprimeur, 23 (n. 2).
NIEBUHR (B.-G.), 148, 150.
NODIER (Ch.), 178.
NOGUEIRA (R.-R.), 39, 42, 57.
— LIMA, poète, 192.
NORTON (Caroline-E. Sheridan), 88.
NOVALIS (= Fr. v. HARDENBERG), 51, 77, 169.
NUNES (Pedro), 25, 26.
— CORRÊA, tailleur, 167 (n. 1).

O

OEYNHAUSEN (K.-Aug. v.), 34, 38, 44, 48, 53.
OKEN (L.), 200.
OLDENBURG (F. v. = VELHO OLDEMBERG, F.), 36.
OLIVEIRA (Fernão d'), 28.
— (Francisco-X. de), 9 (n.1), 36 sv., 38.
— MARTINS (J.-P. de), 13, 20, 64, 112, 139, 149, 150, 179.
— PINTO (J.-J. d'), 200.
O'NEILL (H.), 71, 165 sv.
OPITZ (M.), 123.
ORIOLA (J.-J.-A. Lobo da Silveira, comte d'), 82.
ORNELLAS (Ag. d'), 101, 173.
ORTIZ (R.), 111.
OSORIO (Jeronymo), 25.
— DE VASCONCELLOS (A.), 195.
OSWALD V. WOLKENSTEIN, 21.
OUREM (comte d'), 26.

P

PALMEIRIM (L.-A.), 194.
PALMELA (comte de), 43, 63 sv., 65, 72, 73 sv.
PARACELSE, 55.
PARMÉNIDE, 55.
PASSOS (Manuel), ministre, 102, 179 (n. 1).
PEDRO I (empereur du Brésil = PEDRO IV, roi du Portugal), 17 (n. 1), 64 (n. 1), 65, 72, 75, 82, 102.
— (l'infant), 26.
— I (roi du Portugal), 151.
— II (roi du Portugal), 17 (n. 1), 37.
— IV (roi du Portugal) cf. PEDRO I (empereur du Brésil).
— V (roi du Portugal), 17 (n. 1), 164 sv.
PEREIRA (J.-F.), 165 sv.
— MARRAMAQUE (A.), 16.
PESTALOZZI (J.-H.), 102, 186 sv., 189, 193.
PETRARCA (Fr.), 91.
PEUTINGER (K.), 23 (n. 1).
PHILIPP W. v. NEUBURG, 17 (n. 1).

PIECHLER (Caroline), 184.
PIERRE I (empereur de Russie), 59.
PINHEIRO CHAGAS (M.), 195.
— FERREIRA (S.), 48 (n. 2), 56, 61, 62, 63, 64, 73 sv., 123.
PLATEN (Aug. v.), 77, 176, 195.
Poë (E.), 168.
POMBAL (marquis de), 18 sv., 33 (n. 1), 34, 36.
POPE (A.), 40, 56.
PORTUGAL (Marcos), 38.
PRINCE CONSTANT (le) cf. FERNANDO (l'infant).
PROUDHON (P.-J.), 200.
PUFENDORF (S. v.), 197.
PURBACHUS (G.), 25.
PYTHAGORE, 160.

Q

QUENTAL (A. de), 108, 110, 112, 135, 151, 163, 170 sv., 178, 179, 180, 181, 202 sv.

R

RACINE (J.-B.), 69, 95, 156.
RACZYNSKY (A. v.), 153.
RAMEYER (les frères), 35.
RAMLER (K.-W.), 48 (n. 1), 69, 112.
RANKE (L. v.), 147, 150.
RAUMER (K. v.), 201.
REBELLO DA SILVA (L.), 152, 177, 192.
REGIOMONTANUS (= MÜLLER, Joh.), 26.
REM (L.), 28 (n. 1).
RÉMUSAT (Fr.-M.-Ch.), 200.
RESCIUS (R.), 25.
REUCHLIN (J.), 30.
RÉZENDE (André de), 25, 27.
— (Garcia de), 16.
RHENANUS (B.), 24 (n. 1).
RIBEIRO (Bernardim), 14, 57, 73.
— (J.-Pedro), 177.
— DE SÁ (L.-A.), 192.
— — (S.-J.), 191.
— DOS SANTOS (A.), 39 (n. 1), 68.
— — (José), 75, 76.
— SARAIVA (A.), 69.
RICHTER (Jean-Paul), 128, 178, 199.
RILKE (R.-M.), 13.
RITTER (K.), 83 (n. 1).
— (le P.), 36.
RODRIGUES DE BRITO (J.-J.), 56.
— DE GUSMÃO (Fr.-A.), 202.
— LÔBO (Fr.), 57, 69.
— DA SILVA (M.), 88.
RODRIGUEZ (Noão), 23.
ROUSSEAU (J.-J.), 12, 41, 117, 128, 144.
ROSENBLÜT (H.), 187.
RÜCKERT (Fr.), 77, 163.

S

- Sá (Lionor de), 89.
 — DE MIRANDA (Fr.), 14, 15, 16.
 SACHS (Hans), 134, 187.
 SALDANHA (J.-C., duc de), 152.
 SANCHES DA GAMA (E.), 168.
 SANTA CLARA (Frei Joaquim de), 42 (n. 2).
 SANTARÉM (vicomte de), 65, 82-84, 147, 177.
 SANTOS PEREIRA JARDIM (dos), recteur de l'Université, 196.
 — E SILVA (Th.-A.), 59.
 SAVIGNY (K. v.), 147, 148, 150, 177, 180, 199, 200, 201.
 SCHACK (A.-F. v.), 87 (n. 1), 88-91, 93, 94, 98, 163.
 SCHÄFER (H.), 83 (n. 1), 147 sv., 177, 192.
 SCHELLING (Fr.-W.-J. v.), 62, 137, 189, 192, 197, 199, 200.
 SCHENKL (M. v.), 196 (n. 1).
 SCHILLER (Fr. v.), 52, 61, 69, 70 sv., 76, 77 sv., 79, 81, 85, 89, 90, 92-95, 98, 99, 101, 104 sv., 110, 112, 114-119, 121 sv., 124 sv., 128, 132, 145, 150, 151, 156 sv., 165, 166, 167, 176, 180, 184, 185, 187, 188, 189, 190, 192, 193, 199, 202.
 SCHLEGEL (A.-W.), 47, 49, 51, 52, 53, 61, 63 sv., 69 sv., 71, 73, 76, 78, 79, 85, 94, 95, 110, 112, 123, 177, 188, 191.
 — (Fr.), 51, 52, 61, 71, 73, 83.
 SCHLEIERMACHER (Fr.), 136.
 SCHMID (Chr. v.), 193, 200.
 — (N.), 32 (n. 1).
 SCHOMBERG (F.-A. de), 33.
 SCHÖNAICH (Chr.-O. v.), 42.
 SCHÖNEMANN (Lili), 195.
 SCHREIER (J.-O.), 108 (n. 1).
 SCHUBACK (F.), 35 (n. 1).
 SCHUBERT (Franz), 108 (n. 1).
 SCHWALBACH (J.), 64.
 SCOTT (W.), 72, 73, 84, 89, 92, 119, 128, 157, 188.
 SÉRGIO (A.), 111, 113.
 SERPA PIMENTEL (A.), 152.
 SHAKESPEARE (W.), 70, 72, 76, 93, 95, 96.
 SIGISMUND (empereur d'Allemagne), 21.
 SILVA (Innocencio da), 170.
 — (J.-M. da), 38.
 — FERRAZ, cf. SIMÕES DA SILVA FERRAZ (J.).
 — MENDES LEAL (J. da), 190, 194.
 — TULLIO, écrivain portugais, 138, 171.
 — -TAROUCA (famille des), 38.
 SIMÕES (A.-F.), 201.

- DA SILVA FERRAZ (J.), 165 sv., 192, 201.
 SISMONDI (S. de), 96.
 SOARES DE AZEVEDO (Ant.), 59.
 — DE PASSOS (A.-A.), 114, 132, 159-163, 165, 179, 192.
 SOPHOCLE, 94.
 SOUMET (A.), 188.
 SOUSA (Catharina-M. de), cf. BALSEMÃO (C.-M. de Sousa).
 — (José-M. de), 63, 67, 81.
 — (Frei Luiz de), 139.
 — (Pedro de), 26.
 — ENNES (M.-B.), 202.
 — E HOLSTEIN (P. de), cf. PALMELA (comte de).
 SOUTHEY (R.), 72.
 SPERATUS (P.), 24 (n. 1).
 SPRENGER (B.), 28 (n. 1).
 STAËL (G. de), 42, 43, 51, 53, 57, 63 sv., 70, 96, 123, 141, 163, 167, 176, 185, 189.
 STAHL (Fr.-J.), 200.
 STEIN (K. v.), 148.
 STEPHANIE V. HOHENZOLLERN-SIGMARINGEN, 17 (n. 1).
 STOCKLER, négociant, 35 (n. 1), 36.
 STOKLER (famille des), 35.
 STRAUSS (D.), 134, 171, 199, 202.
 SUBTIL DE PINA (A.), 68.
 SUE (E.), 163.

T

- TARGINI (Fr.-B.-M.), 56.
 TASSE (T.), 94, 124.
 TERCEIRA (évêque de), oncle de Garrett, 66.
 TELLES DA SILVA (M.), 37.
 THÉOCRITE, 41, 57, 69.
 THIERRY (Aug.), 143 sv., 145, 148.
 THOMSON (J.), 58 (n. 1).
 THORLADEN, négociant, 35 (n. 1).
 TIECK (L.), 77, 142, 169, 193.
 TODI (Luísa), 38.
 TORQUEMADA (Th. de), 16.
 TRANCOSO (G.), cf. FERNANDES TRANCOSO (G.).

U

- UHLAND (L.), 76, 77, 162 sv., 165, 176, 190, 192, 193, 201.
 ULMO (Fernão d'), 22.
 UTRA (J. de), cf. HURTER (J.).
 UZ (J.-P.), 42, 68.

V

- V. (= VARNHAGEN ?), 191.
 VAN-DEITERS (H.), 194.
 VANZELLER (J.), 35 (n. 2).

VARNHAGEN (Fr. A. de), 63, 88, 153,
186, 190, 194.
— (Fr.-L.-W.), 63.
VASCONCELLOS (J. de), 24 (n. 1), 168,
172.
VERNEY (L.-A.), 39, 175.
VICENTE (Gil), 16, 23 (n. 2), 76, 88, 90,
134.
VICO (G.-B.), 13, 142.
VIDAL (E.-A.), 195.
VIEIRA (A.), 87.
VILHENA BARBOSA (F. de), 194, 195.
VILLERS (Ch. de), 13, 55, 56.
VIRGILE, 69, 108.
VOLTAIRE, 47, 83, 94, 96.
VOSS (J.-H.), 77, 119.
VULPIUS (Chr.-Aug.), 128.

W

WACKENRODER (W.-H.), 51.
WALDECK, cf. CHRISTIAN AUG. V. WAL-
DECK.
WEISSE (Chr.-F.), 102.

WELLESLEY (A. = WELLINGTON), 64
(n. 1).
WELSER (compagnie des), 22, 25 (n. 1),
28 (n. 1).
WERNER (A.-G.), 63.
WIELAND (Chr.-M.), 12, 42 (n. 1), 43,
46, 48, 53, 58, 69, 71, 77, 78, 81, 85,
89, 101, 105 sv., 112, 176, 178, 184.
WILHELM I (roi de Prusse), 195.
WILMSEN, écrivain allemand (?), 200.
WOLF (Chr.), cf. WOLFF (Chr.).
— (F.), 88.
WOLFF (Chr.), 12, 39, 42, 44, 54, 56,
134, 171, 175, 197, 199.
WOLFRAM V. ESCHENBACH, 15.
WYSS (J.-R.), 102 sv., 177.

Z

ZACHARIAE (Fr.-W.), 42.
ZEDLITZ (J.-Chr. v.), 194, 195.
ZEILER, juriste allemand (?), 198.
ZIMMERMANN (J.-G.), 33 (n. 1), 102,
103 (n. 1).
ZWINGLI (U.), 24, 187.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE.....	5

PREMIÈRE PARTIE

Contacts directs et indirects des Portugais avec l'Allemagne, de l'époque de la Renaissance jusqu'au début du XIX^e siècle.

INTRODUCTION. — Généralités. — Les obstacles.....	9
CHAPITRE I ^{er} . — La Renaissance et la Contre-réforme	20
CHAPITRE II. — Vers le Romantisme	32

SECONDE PARTIE

Le germanisme des chefs du romantisme portugais.

CHAPITRE III. — Le retard au début du XIX ^e siècle.....	51
CHAPITRE IV. — L'exil, école de germanisme	65
CHAPITRE V. — Garrett et Castilho	85
CHAPITRE VI. — Herculano.....	110

TROISIÈME PARTIE

La fin du romantisme portugais et de son germanisme.

CHAPITRE VII. — Les ultra-romantiques	155
CONCLUSION. — La part de l'Allemagne dans le romantisme portugais..	175
APPENDICE. — Du Romantisme au Réalisme : le miroir des revues littéraires	183
BIBLIOGRAPHIE.....	205
TABLEAU CHRONOLOGIQUE.....	222
INDEX.....	224

